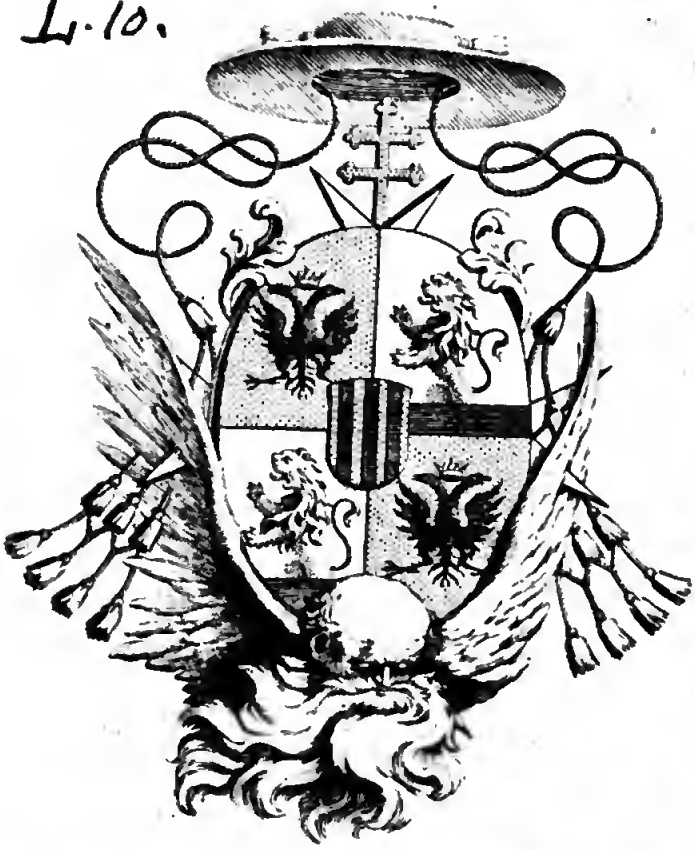
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
L 2 I
20

L. 10.



VII. 14. 13.

Google

EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS
CHRÉTIENNES.

Par le Pere BOURDALOUE,
de la Compagnie de Jesus.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Aux dépens de Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE ce ne ſoit ici que des Exhortations & quelques Inſtructions chrétiennes, on y reconnoîtra tout le caractère du Pere Bourdaloue, & l'on n'y verra rien qui dégénère de la force & de la ſolidité de ſes Sermons. Non pas qu'il faille s'attendre de trouver des diſcours auſſi étendus & auſſi remplis, que des Sermons communément le doivent être : l'habileté du Prédicateur eſt de ſe proportionner aux lieux, aux occaſions, aux ſujets ; & voilà ce que le Pere Bourdaloue ſçavoit parfaitement.

En quelque dégré d'excellence qu'il ait poſſédé le talent de la prédication, il ne comptoit, ni ſur ſon génie naturel, ni ſur la facilité qu'un fréquent exercice pouvoit lui avoir ac-

quiſe : mais n'eût-il à parler que dans une campagne, dans un hôpital, ou dans une priſon, il ſe préparoit avec ſoin, & croyoit devoir ce reſpect à la Parole de Dieu dont il étoit l'interpréte.

Comme il ſe fait dans Paris diverſes Aſſemblées de charité en faveur des pauvres, & qu'elles commencent ordinairement par une Exhortation, on s'adreſſoit pour cela ſouvent au Pere Bourdaloue. Outre ſa réputation qui le faiſoit déſirer par-tout, on avoit d'autant plus volontiers recours à lui, qu'il accordoit plus aiſément ce qu'on lui demandoit là-deſſus, & ſur-tout ce qui lui donnoit quelque matiere d'exercer ſon zéle. Car il n'étoit pas de ceux qui ne veulent paroître qu'au grand jour, & que dans les actions d'éclat : tout lui convenoit, dès qu'il s'agiſſoit de la gloire de Dieu & de l'utilité du prochain. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ait compoſé juſqu'à ſept Exhortations pour ces ſortes d'Aſſemblées, ſçavoir, deux

ſur la Charité à l'égard des Pauvres en général, & cinq ſur la Charité envers les Priſonniers, envers les Orphelins, envers les nouveaux Catholiques, & envers des Séminaires qu'on travailloit à établir.

On ne ſouhaitoit pas moins de l'entendre dans les maiſons Religieuſes ; mais il y a moins fait d'Exhortations, particulieres, parce qu'il ne pouvoit fournir à tout, & que d'ailleurs il y prêchoit pluſieurs fois chaque année dans des cérémonies de vêtures & de profeſſions. J'ai joint aux Exhortations pour les Communautés religieuſes, celle qui regarde les Prêtres. C'eſt un diſcours que fit le Pere Bourdaloue dans une Aſſemblée d'Eccléſiaſtiques. Il y reléve la dignité du Sacerdoce, & perſonne peut-être n'en eut de plus hautes idées que lui. On ſçait quelle étoit ſon exactitude, &, ſi on l'oſe dire, ſa délicateſſe ſur toutes les choſes qui avoient rapport au Service Divin & au ſacré miniſtère des Autels. Mais c'eſt cela même qui

l'excitoit à repréſenter plus fortement aux miniſtres du Seigneur les obligations de leur état, les ſcandales qui pouvoient le déshonorer & l'avilir. Il garde néanmoins dans cette Exhortation toutes les meſures convenables, & ne s'écarte point des ſentimens d'eſtime & de vénération, que méritent un grand nombre de dignes Eccléſiaſtiques, aſſidus à leurs fonctions, exemplaires dans leur vie, & orthodoxes dans leur doctrine.

Ce qui l'engagea aux dix Exhortations ſur la Paſſion de Notre-Seigneur, c'eſt la coutume qui s'obſerve chez les Jéſuites, de faire en chaque maiſon tous les Mercredis & tous les Vendredis, depuis le premier Dimanche de Carême juſqu'au Dimanche des Rameaux, une Exhortation publique ſur les Souffrances de Jeſus-Chriſt. Le Pere Bourdaloue ſatisfit, comme les autres, à ce devoir, pendant les quatre années qu'il fut employé à prêcher en Province les Dominicales ; & les perſonnes de piété

qui cherchent à s'entretenir de bonnes lectures durant le Carême, n'en peuvent guère choisir de plus solides que ces Exhortations, ni de plus édifiantes.

On pourra également profiter des Instructions chrétiennes qui suivent les Exhortations. Ce sont des avis spirituels & des régles de conduite qu'a donné le Pere Bourdaloue à différentes personnes, qui le consultoient & dont il gouvernoit la conscience. J'en ai supprimé plusieurs que j'avois pris soin de ramasser, & qu'on avoit bien voulu me confier. J'ai jugé qu'il étoit inutile d'en grossir ce recueil, parce que ce ne sont que de simples abrégés des Sermons qu'il a faits sur les mêmes matieres. Les douze Instructions que j'ai retenues, suffisent pour faire voir avec quel esprit de religion & quelle sagesse cet habile Directeur conduisoit les ames dans le chemin du salut.

Il y a une retraite spirituelle à l'usage des Communautés religieuses,

qui doit accompagner ces deux volumes d'Exhortations & d'Inſtructions, mais qui ſe diſtribuera ſéparément. Je n'ai plus rien à promettre pour la ſuite. Après les quatorze volumes de la premiere édition des ouvrages du Pere Bourdaloue, ou les quinze de la ſeconde, je ne crois pas qu'on attende quelque choſe au-delà, ni qu'on m'accuſe de ne lui avoir pas rendu tout ce qui lui appartenoit. Si je puis néanmoins encore prendre le tems de parcourir ſes papiers, & qu'il s'y rencontre des penſées détachées & des remarques qu'il n'ait miſes nulle part en œuvre, je n'en priverai pas le public. Il n'y a rien à perdre d'un homme ſi juſte dans ſes réflexions, & ſi chrétien dans toute ſa morale.

Approbation de M. l'Abbé ROBUSTE, *Docteur de la Société de Sorbonne, & Cenſeur Royal des livres.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un ouvrage intitulé, *Exhortations, & Retraite ſpirituelle à l'uſage des Communautés Religieuſes, du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus.* On y trouvera cette profondeur & cette force de raiſonnement, qui forme le caractère de l'éloquence mâle du Pere Bourdaloue. Quelque rébelle & quelque opiniâtre qu'on puiſſe être, il faut ſe rendre & s'avouer abſolument convaincu. Ce grand homme ne connoît d'autres beautés, que celles qui naiſſent de la vérité. Le vrai ſeul, habilement développé & fidélement mis dans ſon jour, voilà ſes charmes qui enlevent & qui ſoumettent. Toutefois l'autorité du vrai préſenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expoſe eſt accompagné d'autant de ſimplicité, que de ſolidité. Son exactitude eſt encore admirable : cette éloquence ſi vive, ſi ſublime, ſi rapide, eſt toujours jointe à la préciſion la plus ſcrupuleuſe de l'Ecole. C'eſt de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces Exhortations

& dans cette Retraite ſpirituelle du Pere Bourdaloue. Le nom ſeul de leur auteur ſuffit pour faire leur éloge, & elles ſeules ſuffiroient pour faire l'éloge de leur auteur. A Paris le 15. Octobre 1721. ROBUSTE.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Exhortations & Inſtructions Chrétiennes du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus* : lequel livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Paris ce 1. Décembre 1720.

XAVIER DE LA GRANVILLE.

EXHORTATIONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Sur la Charité envers les Pauvres. Page 3

Sur la Charité envers les Pauvres. 34

Sur la Charité envers les Prisonniers. 65

Sur la Charité envers les Orphelins. 98

Sur la Charité envers les nouveaux Catholiques. 117

Sur la Charité envers un Séminaire. 138

Sur la Charité envers un Séminaire. 170

Sur l'Observation des Regles. 199

Sur le Renouvellement des Vœux de Religion. 236

Sur l'Obéissance Religieuse. 258

Sur sainte Thérèse, pour une Communauté de Carmelites. 292

Sur la Dignité & les devoirs des Prêtres. 347
Sur la Priere de Jesus-Christ dans le Jardin. 383
Sur la Trahison de Judas. 422
Sur le Reniement de saint Pierre. 457
Sur le soufflet donné à Jesus-Christ. 485

EXHORTATIONS

EXHORTATIONS
POUR DES
ASSEMBLÉES
DE CHARITÉ.

EXHORTATION
SUR LA
CHARITÉ
ENVERS LES PAUVRES.

)ate eleemoſynam, & omnia munda ſunt vobis.

)onnez l'aumône, & vous ſerez entiérement purifiés. En ſaint Luc, chap. 11.

VOILA, Meſdames, une grande promeſſe; & pour la bien entendre, il eſt néceſſaire de ſçavoir en quoi conſiſte cette corruption du ſiécle que vous avez à craindre, & contre laquelle l'aumône vous ſervira de préſervatif. Il faut examiner les cauſes les plus ordinaires d'où elle procéde; il faut voir les pernicieux effets dont elle eſt elle-même la ſource, & rechercher enfin les remédes que vous y pouvez oppoſer. Or je

ne puis mieux vous faire comprendre tout cela, qu'en ſuppoſant un principe de ſaint Bernard, qui dans la morale évangélique eſt inconteſtable, & que je tire d'un de ſes Sermons. Il y a trois choſes, dit ce Pere, infiniment expoſées dans le monde, & qu'il eſt d'une extrême difficulté d'y conſerver; l'humilité, la chaſteté, la piété; l'humilité au milieu des richeſſes du monde, la chaſteté au milieu des délices du monde, & la piété dans l'embarras des
Bern. affaires du monde *Periclitatur humilitas in divitiis, caſtitas in deliciis, pietas in negotiis.* C'eſt-à-dire, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'avoir du bien, & d'être humble; de vivre à ſon aiſe, & d'être chaſte; de vaquer aux affaires temporelles, & de ne pas oublier Dieu. Mais voici, Meſdames, l'excellent moyen que je viens vous enſeigner pour vous garantir de ces trois écueils : c'eſt la pratique des œuvres de charité. Vous êtes dans des conditions opulentes, dans des conditions commodes, dans des conditions agiſſantes au-dehors & chargées de ſoins : or je prétends qu'il n'eſt rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne, pour défendre votre humilité de l'orgueil des richeſſes, pour défendre votre pureté des attraits d'une vie ſenſuelle, & pour défendre vo-

:e piété de la diſſipation des affaires humaines. Trois points qui feront le partage de cet entretien, & le ſujet de votre ıttention.

C'EST une vérité, Meſdames, qui n'eſt que trop connue, & dont nous n'avons que trop d'exemples dans l'uſage du monde : les richeſſes inſpirent l'orgueil, & rien n'eſt plus rare qu'un homme humble dans l'opulence & modeſte dans la fortune. Cet éclat qui environne un riche du ſiécle, cette pompe & cette magnificence qu'il étale aux yeux du public, ce crédit où il ſe voit, ce pouvoir de tout entreprendre & de tout faire ; ces honneurs que lui rend le commun des autres hommes, ces reſpects, ces ſoumiſſions, & ſi je l'oſe dire, ces adorations : tout cela l'éblouit de telle ſorte, qu'il ne ſe connoît plus lui-même, & qu'il s'évanouit dans ſes vaines idées ; ſe faiſant un prétendu mérite de ſon abondance, ſe perſuadant que tout lui eſt dû, ne voulant dépendre de perſonne, & voulant qu'on dépende de lui ; affectant une grandeur d'autant plus onéreuſe à ceux que la néceſſité y aſſervit, qu'elle n'eſt ſouvent bâtie que ſur l'injuſtice, & que c'eſt le fruit de ſes concuſſions & de ſes uſures. N'eſt-ce pas là ce que nous voyons tous I. PARTIE.

les jours ; & quoiqu'on en murmure & qu'on en conçoive de l'indignation, tant de riches mondains au-deſſus de tous les diſcours, & à couvert de tous les traits de l'envie, en ſont-ils moins fiers, moins préſomptueux, moins remplis d'eux-mêmes ? Or je ſoutiens qu'un des correctifs les plus propres à réprimer ces ſentimens & à rabattre cet orgueil, c'eſt l'obligation de l'aumône & des œuvres de charité, mûrement conſidérée & fidélement accomplie. Ecoutez-en la preuve.

Car en vertu de ce devoir indiſpenſable, voici, pour l'inſtruction du riche & pour ſon humiliation, comment il doit raiſonner : J'ai du bien : mais dans le fond ce bien ne m'appartient pas ; ou s'il m'appartient, ce n'eſt qu'à des conditions que je ne me ſuis pas impoſées moi-même, mais qui m'ont été impoſées & ordonnées indépendamment de moi ; marque évidente de ma ſujettion. J'ai du bien : mais Dieu en eſt le premier maître, le premier propriétaire, & je n'en ſuis proprement que l'œconome & le diſpenſateur ; tellement que ſi j'en diſpoſe, ce ne doit point être ſelon mon gré ni comme il me plaît, mais ſelon le gré de Dieu & par les ordres de Dieu. J'ai du bien : mais j'en dois rendre compte & un compte très-rigoureux ; le

jour viendra où je ſerai appellé devant le tribunal de Dieu, & où il me dira ce qui fut dit à ce fermier de l'Evangile, *Redde rationem villicationis tuæ*; Faites voir quelle a été votre adminiſtration & comment vous vous en êtes acquitté : compte dont je ne pourrai me défendre, & qu'il faudra néceſſairement ſubir. Enfin j'ai du bien : mais tout ceci m'apprend que ce bien ne vient point de moi. Je n'ai rien que je n'aie reçû : or ſi je l'ai reçû, pourquoi tant me glorifier, comme ſi je le tenois de moi-même, & que tout ce que je ſuis, je le fuſſe par moi-même ? *Quid habes, quod non accepiſti ? ſi autem accepiſti, quid gloriaris quaſi non acceperis ?* Ainſi, dis-je, doit raiſonner un riche, & ainſi peut-il trouver dans ſes richeſſes de quoi l'humilier. *Luc. c. 16.* *1. Cor. c. 14.*

Mais encore ce bien qui n'eſt pas à lui, ou qui n'eſt à lui que ſous certaines conditions ; ce bien qu'il n'a dans les mains, que pour le diſpenſer & pour le partager ; ce bien dont il eſt comptable, & dont il aura à répondre ; ce bien qu'il a reçû ; pour qui l'a-t-il reçû, & à quoi doit-il l'employer ? C'eſt pour les pauvres que ce bien lui eſt confié, & c'eſt à la ſubſiſtance des pauvres que Dieu l'a deſtiné. D'où il s'enſuit que le riche n'eſt pas riche pour

lui-même, mais pour les pauvres; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas riche pour ſatisfaire ſon ambition, pour contenter ſa cupidité, pour entretenir ſon luxe, pour s'élever, pour dominer; mais qu'il l'eſt pour ſubvenir aux beſoins des pauvres, pour ſoulager les miſères des pauvres, pour fournir le pain aux pauvres, pour les nourrir. Voilà le deſſein que la Providence s'eſt propoſé; voilà les vûes qu'elle a eûes ſur lui: & par conſéquent, le bien qu'il poſſéde, il ne le doit pas ſeulement regarder comme ſon bien, mais comme le bien du pauvre, puiſqu'il en eſt redevable au pauvre. Oui, dit ſaint Ambroiſe parlant aux riches du ſiécle, & leur remontrant leur plus eſſentielle obligation en qualité de riches, ſur-tout de riches chrétiens, ce que vous retenez hors votre néceſſaire, c'eſt l'aliment du pauvre, c'eſt le vêtement du pauvre, c'eſt ſon fonds : *Famelici panis eſt quem tu detines, nudi tunica.* Il ne faut donc point tant faire parade de ces tréſors d'iniquité que vous vous appropriez, de ces brillans équipages, de ces ſuperbes édifices, de ces ſomptueux repas, de tout ce faſte où vous vous montrez avec des airs ſi dédaigneux & ſi hautains. Car ſous cette vaine ſplendeur & ſous cette apparence trompeuſe, ſça-

Ambr.

vez-vous ce que vous êtes, & comment vous devez être conſidéré ? comme un tuteur, qui pour ſa propre élévation & pour s'aggrandir dans le monde, enleveroit le bien de ſon pupille, & laiſſeroit cet innocent périr ſans ſecours & ſans appui ; comme un uſurpateur, qui par violence & par voie de fait ſe rendroit maître d'un héritage, & priveroit le légitime héritier de toutes ſes eſpérances & de ſes juſtes prétentions. Penſées bien humiliantes, Meſdames, pour une multitude infinie de riches ; mais penſées ſolides & vraies. Il n'y a rien dans ces comparaiſons, quelque odieuſes qu'elles paroiſſent, ni à diminuer, ni à corriger.

De-là même, par une nouvelle conſéquence que je tire toujours des mêmes principes, & que je vous applique ſpécialement, Meſdames, je conclus, que dans l'état opulent où Dieu vous a placées, vous êtes, à le bien prendre, les ſervantes des pauvres, puiſque vous êtes deſtinées par l'ordre de Dieu à les aſſiſter dans leurs néceſſités, à les ſecourir dans leurs infirmités, à les chercher pour cela & à les prévenir. Ames chrétiennes, vous ne vous offenſerez point de cette qualité de ſervantes, & vous pardonnerez cette expreſſion à mon zéle, dès que vous en

comprendrez tout le ſens. Etre ſervantes des pauvres, c'eſt être ſervantes de Jeſus-Chriſt. Si Jeſus-Chriſt en perſonne, ſortant de ſon tabernacle, & rompant le voile qui le couvre, ſe préſentoit ſenſiblement à votre vûe, quelle eſt celle qui ne tiendroit à honneur de le ſervir, qui n'auroit là-deſſus les mêmes ſoins, les mêmes empreſſemens que Marthe, qui ne s'employeroit avec joie aux mêmes offices, qui refuſeroit rien, & qui trouveroit rien indigne d'elle & de ſon miniſtere ? Or il eſt de la foi, Meſdames, & Jeſus-Chriſt lui-même vous l'a déclaré, que tout ce que vous faites aux pauvres, c'eſt à lui que vous le faites : *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.* Ce ſont entre les hommes les plus petits ſelon le monde, *ex minimis ;* mais tout petits, tout vils & tout mépriſables qu'ils ſont dans l'eſtime du monde, Jeſus-Chriſt ſe les eſt aſſociés, ou s'eſt aſſocié à eux. Il les a établis auprès de vous comme ſes ſubſtituts, *ex his fratribus meis minimis ;* & par ma bouche il vous fait encore annoncer aujourd'hui, qu'il compte tous les ſervices que vous leur rendez, & qu'il les met au nombre de ceux qui lui ſont rendus. *Quamdiu uni feciſtis, mihi feciſtis.* Vérité indubitable

Matt. c. 25.

dans la religion ; vérité qui s'étend juſqu'à nos Souverains mêmes & à nos Rois : & ne les voyons-nous pas dans cet eſprit, abaiſſer devant les pauvres cette majeſté redoutable, ſous qui tremblent tant de peuples, & qui fait plier les plus fiéres nations ? Ne les voyons-nous pas laver eux-mêmes les pieds des pauvres : oubliant alors que ce ſont des ſujets, & les derniers de leurs ſujets, pour reconnoître que ce ſont les images vivantes du premier de tous les maîtres ? *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.*

C'eſt ainſi, Meſdames, que vous ne rougirez point d'être appellées ſervantes des pauvres ; c'eſt ainſi que vous en ferez gloire : mais du reſte dans cette gloire même, qui vous en reviendra ſelon Dieu & devant Dieu, vous trouverez un remède bien efficace contre ces enflures du cœur ſi ordinaires dans les conditions opulentes, & un contre-poids bien puiſſant contre ces hauteurs que la poſſeſſion des richeſſes ne manque guère d'inſpirer. Euſſiez-vous tous les tréſors de la terre, vous ſerez humbles ; pourquoi ? parce que les regardant avec les yeux de la foi, & voulant en faire un uſage tel que la Providence l'a réglé, vous vous ſouviendrez

que ces tréſors ſont pour vous des engagemens à vous intéreſſer en faveur des pauvres, à les connoître & à communiquer avec eux; à vous charger de leur entretien, de leurs dettes, de leurs affaires; à leur ménager des fonds, à leur procurer du travail, à leur tenir lieu de tutrices & de meres : diſons mieux, & ne craignons point de reprendre un terme qui reléve votre charité, bien loin de la dégrader; à leur tenir lieu de ſervantes en Jeſus-Chriſt. Sous ces dehors rebutans qui les expoſent parmi le monde profane à de ſi injuſtes mépris, vous les reſpecterez & vous les honorerez. Autant de ſervices qu'ils recevront de vous, ſeront autant d'exercices d'une humilité toute religieuſe, autant de traits d'une ſainte reſſemblance avec Jeſus-Chriſt anéanti, autant de degrés que vous acquerrez d'une des vertus fondamentales du chriſtianiſme, & autant d'exemples que vous en donnerez.

Voilà quelle fut dans toute la grandeur Royale, l'humilité d'un ſaint Louis; quelle fut l'humilité des deux Elizabeth, l'une Reine de Hongrie, & l'autre Reine de Portugal; quelle fut l'humilité de tant d'illuſtres Princeſſes, de tant de pieuſes veuves, de tant de vierges dévouées à la

miſéricorde. Elles ont été dans des rangs diſtingués; & dans ces hauts rangs, elles ont eû de grands domaines, de grands héritages, de grands biens : mais jamais les vit-on s'en prévaloir ? Au milieu de cette affluence, vous ſçavez, Seigneur, dequoi elles s'eſtimoient heureuſes, dequoi elles s'applaudiſſoient dans le ſecret de leur ame, dequoi elles vous béniſſoient : c'eſt, mon Dieu, d'avoir été choiſies comme les miniſtres de votre Providence pour le ſoulagement des pauvres. Vous ſçavez de quels bas ſentimens d'elles-mêmes elles étoient pénétrées, lorſqu'entrant dans les hôpitaux, dans les priſons, dans les cachots les plus obſcurs, elles vous adoroient en eſprit, & embraſſoient les genoux de ces malheureux, vers qui il vous avoit plu de les envoyer. Quoi qu'il en ſoit, Meſdames, un des plus aſſurés préſervatifs pour ſauver l'humilité chrétienne des atteintes de l'orgueil parmi les richeſſes temporelles, ce ſont les œuvres de charité, *Periclitatur humilitas in divitiis ;* & je vais de plus vous montrer que c'eſt un des plus sûrs moyens pour ſauver l'innocence & la pureté du cœur des amorces d'une vie ſenſuelle, *Caſtitas in deliciis.* C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL eſt certain, Meſdames, & la foi, la raiſon ne nous permettent pas d'en douter, que l'innocence & la pureté du cœur n'a point de plus grand ennemi dans le monde, que ce qui s'appelle une vie molle & voluptueuſe. Sans parler de ces voluptés groſſieres & criminelles, qui d'elles-mêmes ſont condamnées par la loi de Dieu, je dis que celles qui paſſent même pour indifférentes, & que notre amour-propre prétend avoir droit de rechercher comme honnêtes & permiſes, ne laiſſent pas d'avoir une oppoſition ſpéciale avec cette pureté de corps & d'eſprit dont le Chriſtianiſme fait profeſſion. C'eſt pour cela que ſaint Paul qui jugeoit des choſes dans l'exactitude des maximes évangéliques, parlant des veuves chrétiennes, diſoit ſans héſiter, que celle qui veut vivre à ſon aiſe & dans les délices, quoiqu'elle ait l'extérieur & les apparences d'une perſonne vivante, eſt déja morte ſelon l'ame, & doit être réputée telle; *Nam quæ in deliciis eſt, vivens mortua eſt:* pourquoi? parce qu'il n'eſt pas moralement poſſible, répond ſaint Chryſoſtôme, qu'aimant ſon corps juſqu'à la délicateſſe, elle maintienne ſon eſprit dans cette diſpoſition de ſévérité qui eſt le rempart &

1. Timot. c. 5.

le ſoutien néceſſaire de la continence. Car qu'eſt-ce que la continence, ſinon ce pouvoir abſolu, cet empire qu'une ſainte ſévérité nous fait prendre ſur nos ſens pour les gouverner, pour les réprimer, pour arrêter toutes leurs révoltes, & pour les ſoumettre à la loi de Dieu, en les ſoumettant à la raiſon?

Etrange misère de l'homme affoibli par le péché! Avant ſon péché, il pouvoit mener une vie délicieuſe; il pouvoit ſans péril goûter les fruits de la terre, & en accorder à ſes ſens toutes les douceurs: mais depuis le péché, il n'y a plus que la pénitence, & qu'une pénitence auſtère qui lui convienne, parce qu'il n'y a plus que cette auſtérité qui puiſſe le contenir dans le devoir, & l'empêcher de ſe corrompre. Cependant, Meſdames, vous n'ignorez pas à quoi nous porte l'eſprit du monde: à flatter nos corps, à leur donner tout ce qu'ils demandent, à leur procurer toutes les commodités, à ne les gêner & à ne les mortifier en rien, à les entretenir dans un embonpoint qui dégénère en ſenſualité, & communément en impureté. Vie des ſens, vie Epicurienne, vie que les ſages mêmes du paganiſme ont réprouvée: jugez ſi jamais elle peut ſe concilier avec une religion pure & ſans

tache comme la nôtre. Faut-il donc s'étonner que le déréglement des mœurs ſoit ſi général, que la contagion gagne ſi vîte, & qu'elle ſe répande ſi loin ? Ce qui m'étonneroit plus mille fois, & ce que je traiterois de prodige, c'eſt qu'une chair ainſi nourrie, ainſi ménagée, ainſi idolâtrée pût demeurer chaſte, & qu'elle fût inſenſible aux pointes de la paſſion.

Or quel eſt, Meſdames, le moyen que la Providence vous fournit, pour vous préſerver d'un danger ſi ordinaire & preſque inévitable au milieu du monde, ſurtout au milieu de ce monde perverti, de ce grand monde où vous vivez ? c'eſt la pratique des œuvres de charité & de miſéricorde. C'eſt, dis-je, de vous employer pour les pauvres, de les appeller auprès de vous, ou d'aller vous-même à eux, d'entrer dans la connoiſſance & dans le détail de toutes les extrémités où ils ſont réduits, de les interroger là-deſſus, de leur donner tout le tems de s'expliquer, & de les écouter avec attention ; de ne vous contenter pas de ce qu'ils vous diſent, ou de ce qu'on vous en dit, mais de vous tranſporter ſur les lieux, & de vous rendre témoins des choſes ; de voir comme ils ſont logés, comme ils ſont couchés, comme ils ſont vêtus, de quel pain ils

uſent, & à quelle diſette ils ſont continuellement expoſés. Je prétends, & vous l'éprouverez, que rien n'eſt plus capable de vous détacher de vous-mêmes, de vous inſpirer l'eſprit de mortification, de vous accoutumer aux exercices d'une vie pénitente, de vous faire négliger tous ces ajuſtemens, toutes ces propretés, toutes ces ſuperfluités, dont vous avez peut-être trop de fois cherché, ou à parer votre corps, ou à ſatisfaire ſes appétits. Par conſéquent, que rien ne doit plus vous garantir de cet aiguillon de la chair que ſaint Paul reſſentoit lui-même, & qui lui faiſoit former tant de vœux, verſer tant de pleurs, pouſſer tant de ſoupirs, pratiquer tant de jeûnes; captiver ſes ſens, & châtier ſon corps avec tant de rigueur, craignant que cet ennemi domeſtique n'eût l'avantage ſur lui, & qu'il ne le précipitât dans l'abîme. *Datus eſt mihi ſtimulus carnis meæ qui me colaphiſet; propter quòd ter Dominum rogavi.... Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo, ne, cùm aliis prædicaverim, ipſe reprobus efficiar.* Reprenons tout ceci, & comprenez-en la vérité par la ſimple expoſition que j'en vais faire. 2. Cor. c. 12. 1. Cor. c. 9.

De-là en effet, Meſdames, de cette vûe que vous aurez de tant d'objets de douleur & de compaſſion, vous apprendrez à

vous occuper moins de vos perſonnes, & à rechercher moins les plaiſirs du ſiécle. Il eſt impoſſible d'avoir devant les yeux de tels ſpectacles, & de ne penſer alors qu'à ſe bien traiter, qu'à ſe divertir & à ſe réjouir. Il faudroit avoir pour cela éteint dans ſon cœur tout ſentiment de religion, & même tout ſentiment d'humanité. La triſte image que forment dans l'eſprit toutes ces misères, y demeure profondément imprimée : on la remporte avec ſoi ; & par un effet très-naturel, on ne trouve preſque plus de goût à rien. Heureuſe préparation à la grace, qui ſurvient dans une ame, & qui ſouvent achéve ainſi de la déprendre abſolument des vains attraits du monde, & de tous les attachemens ſenſuels qui ſervoient à l'amolir.

Delà vous apprendrez à retrancher ces excès dans les ornemens précieux, dans les repas ſomptueux, dans les mets exquis & délicieux, qui contribuoient à exciter le feu de la cupidité, & qui l'entretenoient. Vous aurez honte de vous voir ſi abondamment pourvûes de tout, tandis que les pauvres n'ont pas le néceſſaire. Urie, mari de Bethſabée, ne voulut point entrer dans ſa maiſon, ni repoſer autrement que ſur la terre, parce, dit-il, que l'Arche de Dieu, que toute l'armée d'Iſraël, que mon

Général & tous mes compagnons n'habitent préſentement que ſous des tentes. Voilà ce que vous vous direz à vous-mêmes : Quelle différence y a-t-il donc entre ces pauvres & moi ? ne ſont-ce pas les enfans de Dieu comme moi ? ne ſont-ce pas ſes créatures ? Cette réflexion vous touchera : elle en a touché bien d'autres, & leur a fait faire des ſacrifices, qui maintenant vous paroîtroient au-deſſus de vos forces, ſi je vous les propoſois ; mais qui, tout généreux qu'ils ſont, vous deviendroient faciles, ſi vous aviez conſidéré de près la déplorable ſituation de cette multitude d'hommes, de femmes, de filles que la faim dévore, & dont la vie eſt moins une vie q'une mort lente & accablante.

De-là vous apprendrez à ſouffrir : je dis, Meſdames, à ſouffrir en mille occaſions, que vous n'éviterez jamais, quoi que vous faſſiez, & où il vous ſeroit ſi important de ſçavoir ſanctifier vos peines, & en profiter. Car prenez telles meſures qu'il vous plaira, c'eſt un arrêt du Ciel, & un arrêt irrévocable, que nous devons tous avoir en ce monde nos afflictions & nos adverſités : ſi ce n'eſt pas l'une, ce ſera l'autre. Il n'eſt donc point queſtion de vouloir s'en exempter, puiſque nous

n'y pouvons réuſſir. Il faudroit ſeulement ſe les rendre utiles & ſalutaires. Il faudroit, en les acceptant, ſe conformer aux deſſeins de Dieu, qui veut que ces amertumes de la vie nous ſervent de préſervatif contre le penchant & les inclinations vicieuſes de la nature corrompue. Mais c'eſt à quoi nous ne pouvons conſentir. On ſe ſouléve, on réſiſte, on repouſſe, autant que l'on peut, la main du Seigneur; & ſi l'on eſt trop foible, pour en arrêter les coups, du moins on s'aigrit, comme Pharaon, on s'emporte, on ſe plaint. Or rien ne fera plûtôt ceſſer toutes vos aigreurs & toutes vos plaintes, que les ſouffrances des pauvres. Dès que vous en rappellerez le ſouvenir, par la comparaiſon de leurs maux & des vôtres, vous verrez que Dieu vous épargne bien encore; vous vous reprocherez votre ſenſibilité extrême, vous vous encouragerez, vous vous fortifierez, & peu-à-peu vous vous éleverez au-deſſus de cette molleſſe qui vous abbattoit, & dont les ſuites ſont ſi dangereuſes & ſi funeſtes.

De-là même vous apprendrez enfin à ſoutenir les pratiques de la pénitence. On n'en a que trop d'horreur, & l'on ne ſe livre que trop là-deſſus à ſes répugnances naturelles : mais pour les ſurmonter,

ce ſera aſſez d'un regard ſur ces pauvres, vers qui votre charité vous conduira. Vous vous demanderez à vous-mêmes en quoi ils ont plus péché que vous, ce qu'ils ont fait, & par où ils ſe ſont attiré tous les fléaux dont le Ciel les a affligés. Après avoir oppoſé de la ſorte péché à péché, vous oppoſerez pénitence à pénitence. Vous raſſemblerez tout ce que l'Egliſe vous ordonne de plus rigoureux, tout ce qu'un Confeſſeur prudent & ferme vous preſcrit de plus pénible, tout ce qu'intérieurement l'eſprit de Dieu vous inſpire de plus ſévère & de plus mortifiant. Vous mettrez tout cela dans la balance du Sanctuaire, & vous examinerez ce qu'il peut y avoir en tout cela qui égale les misères que vous avez vûes, & que vous voyez tous les jours. Ah! Meſdames, quel ſujet de confuſion pour vous! quelle inſtruction! & quand il s'agira d'une abſtinence, d'un jeûne, d'une retraite, de quelque exercice que ce puiſſe être, ſi votre délicateſſe en eſt bleſſée, ſi vos ſens en ſont troublés, ſi l'amour-propre vous ſuggere des prétextes qui ſemblent vous en diſpenſer, faudra-t-il à toutes les excuſes & à tous les prétextes d'autre réponſe que celle-ci : Sont-ce-là les abſtinences des pauvres? ſont-ce-là leurs jeûnes? eſt-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ce-là leur ſolitude ? n'ont-ils rien de plus rude à porter, & eſt-ce-là que ſe réduit leur pénitence ? Vous connoîtrez ainſi combien celle qu'on vous demande eſt légère, & combien vous ſeriez inexcuſables de ne vouloir pas vous y aſſujettir. Vous vous y ſoumettrez plus aiſément, & vous ne chercherez point tant à la diminuer, ni à l'adoucir. Vous l'embraſſerez avec confiance : & parce que de prendre ſoin des pauvres, d'eſſuyer leurs chagrins, leurs mauvaiſes humeurs, leurs groſſiéretés ; de vaincre les dégoûts & les ſoulévemens de cœur, que peut cauſer l'accès de ces demeures infectées par la pauvreté, & par tout ce qui l'accompagne, c'eſt déja une des œuvres de la pénitence les plus laborieuſes, vous n'en deviendrez que plus zélées pour ces devoirs de miſéricorde, & que plus fidéles à les accomplir. Tellement que la charité ſera tout enſemble, & le motif pour animer votre pénitence, & la matiere pour l'exercer. Reméde infaillible contre les paſſions & les déſirs déréglés de la chair.

Travaillez, Meſdames, travaillez par toutes les voies qu'on vous préſente, à vous maintenir dans cette pureté que l'Apôtre recommandoit ſi fortement aux premiers Fidéles. Tout prévenu que je ſuis

de l'eſtime la plus ſincère pour les perſonnes qui m'écoutent, j'ai crû ne devoir pas omettre dans cette Aſſemblée un point de morale, ſurquoi le Maître des Nations s'eſt tant de fois expliqué, parlant à des Saints, & dans la plus grande ferveur du Chriſtianiſme. Que celui qui eſt pur devant Dieu, ſe purifie toujours davantage: car ce Dieu de pureté ne ſe communique qu'aux ames pures. Les Anges mêmes à ſes yeux ne ſont pas exempts de toute tache; que ſera-ce de nous, fragiles mortels? & ſans une attention continuelle & de violens efforts, comment ſerons-nous en ſûreté au milieu de tant de piéges qui nous environnent & où nous pouvons nous perdre? Concluons par un troiſiéme avantage des œuvres de la charité chrétienne, qui eſt de conſerver l'eſprit de piété parmi les ſoins du monde, *Pietas in negotiis.* C'eſt par où je finis.

IL eſt difficile d'allier enſemble l'eſprit de piété & l'embarras des affaires du monde. Car la piété conſiſte dans les ſentimens intérieurs d'une ame retirée en elle-même & occupée de Dieu: mais les ſoins & les affaires du monde l'obligent à ſortir de cette retraite, & par mille

III. PARTIE.

mouvemens inquiets & empreſſés qui la diſſipent, lui font inſenſiblement oublier Dieu, & tourner toutes ſes penſées vers la terre. C'eſt pourquoi ſaint Paul déclare que tout homme qui veut s'engager dans la milice de Dieu, c'eſt-à-dire, ſe donner à Dieu, être à Dieu, goûter les choſes de Dieu, ne doit point s'ingérer dans les intrigues & les intérêts du ſiecle : *Nemo militans Deo implicat ſe negotiis ſecularibus.* C'eſt pourquoi le ſaint Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, qui dut être un des hommes les plus verſés & les plus conſommés dans les myſtères de la vie ſpirituelle & dévote, nous avertit ſans ceſſe de n'entrer point trop dans les affaires humaines ; & que ſe propoſant lui-même pour exemple, il reconnoît que jamais il ne s'eſt trouvé parmi le monde, qu'il n'en ſoit revenu plus imparfait qu'il n'étoit : *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* C'eſt pourquoi les Prêtres du Seigneur, les Miniſtres de l'Egliſe, les Religieux vivent dans l'éloignement & la ſéparation du monde, ou du moins y doivent vivre, autant que leur état le comporte & qu'il le demande, parce qu'ils ſont conſacrés par une vocation particuliére au culte de Dieu, & appellés à un plus haut point de piété & de perfection.

2. Timot. c. 2.

Imit. Chriſt.

Je

Je ne veux pas néanmoins par-là, Meſdames, vous porter à un renoncement entier, & ce n'eſt pas ma penſée qu'il ſoit de votre piété d'abandonner toutes les affaires attachées par la Providence à votre condition. Bien loin que ce fût une vraie piété, ce ſeroit aller directement contre les vûes du Ciel : & à parler en général, la piété eſt encore moins expoſée dans une vie agiſſante, dans une vie de travail & d'affaires, quoique temporelles & toutes profanes, que dans une vie oiſive, que dans la vie de la plûpart des femmes du ſiécle, dont les journées ſe paſſent à ne rien faire. Car j'appelle ne rien faire, n'être occupé que de ſa perſonne, n'être occupé que de ſes parures, n'être occupé que de ſon jeu, n'être occupé que de viſites inutiles, que de vaines converſations, que de lectures agréables : frivoles amuſemens, qui n'arrêtent point aſſez l'eſprit pour le détourner de mille idées dangereuſes ; au lieu que les affaires & l'attention qu'on leur donne, ferment du moins la porte à tous ces objets, & à tous les ſentimens, à tous les deſirs criminels qu'ils ne manquent point d'inſpirer.

Mais du reſte, Meſdames, ſi l'un eſt encore plus à craindre que l'autre ; ſi l'eſ-

prit de piété peut encore moins ſe ſoutenir dans l'inutilité de vie & l'oiſiveté, que dans les affaires, il eſt toujours vrai qu'au milieu du bruit & du tumulte des affaires, il ſe relâche, il ſe rallentit, & ſouvent s'éteint tout-à-fait & s'amortit. Or, par où l'entretiendrez-vous ; & par où le réveillerez-vous ? point de meilleur moyen que ces bonnes œuvres dont je parle, que les œuvres de charité & de miſéricorde. Prenez garde : je ne viens pas dans une morale outrée, condamner les ſoins ordinaires du monde, le ſoin d'une famille qu'il faut régler, le ſoin d'un bien qu'il faut adminiſtrer, le ſoin d'un héritage qu'il faut cultiver, le ſoin même d'un procès où l'on ſe trouve impliqué & où il faut néceſſairement s'employer ; cent autres de cette nature, dont on eſt chargé & dont on ne peut raiſonnablement ſe diſpenſer. Je m'en ſuis déja expliqué, & je le répéte, ce n'eſt point là ce que je reprends, ni ce que je dois reprendre. Je dis plus, & j'avoue qu'il y a tels engagemens, telles conjonctures, telles affaires, où ce ſeroit plutôt un péché de négliger ces ſoins, que d'y vaquer. Mais cela poſé, je vais plus avant, & ce que je voudrois auſſi vous faire comprendre, c'eſt que vous ne pouvez mieux ſanctifier tous les

ſoins où votre état vous applique, qu'en y joignant le ſoin des pauvres. Vous me répondrez que c'eſt ajoûter affaires ſur affaires, & par conſéquent que c'eſt ſe livrer à de nouvelles diſtractions, en ſe chargeant de nouvelles occupations. Ah! Meſdames, j'en conviens, c'eſt une nouvelle occupation, mais une occupation ſainte & ſanctifiante, ſeule capable de communiquer à toutes les autres ce caractère de ſainteté qui lui eſt propre, & de réparer dans vos ames les dommages que toutes les autres ont coûtume d'y cauſer. Concevez ma penſée.

Quoique les affaires du monde puiſſent être rapportées à Dieu, il y a néanmoins bien d'autres vûes que la vûe de Dieu, qui peuvent nous y attacher, & qui n'y attachent en effet que trop tout ce que nous entendons ſous le terme d'hommes mondains ou de femmes mondaines: vûes de fortune, vûes d'honneur & de diſtinction, vûes d'élévation & de grandeur, vûes d'intérêt, d'une paſſion démeſurée d'avoir & de poſſéder, vûes d'établiſſement, de commodité, de plaiſir; & parce que toutes ces vûes ſont conformes à celles de la nature, ou plutôt, parce que ce ſont les vûes mêmes de la nature, & que le poids de la nature nous entraîne

preſque malgré nous, il n'eſt pas ſurprenant que ces vûes terreſtres & naturelles prévalent aux vûes ſurnaturelles & divines ; qu'elles rempliſſent l'étroite ſphère de notre cœur, qu'elles nous faſſent perdre l'idée de cette derniére fin, où tout doit être référé, & d'où vient à nos actions toute leur ſainteté. Mais par une régle contraire, voici, Meſdames, quelle bénédiction particuliére les œuvres de charité portent avec elles : ce n'eſt pas qu'elles occupent moins, mais c'eſt qu'elles occupent ſaintement. Et en effet, comme ce ſont des œuvres où les ſentimens humains ne peuvent guère avoir de part ; comme ce ſont des œuvres par elles-mêmes mortifiantes, ſouvent très-obſcures & très-humiliantes, il n'y a communément que Dieu qui nous y engage, que Dieu qui nous y attire, que Dieu qu'on s'y propoſe & qu'on y cherche. On les entreprend pour lui, on les pratique pour lui, on les ſoutient pour lui. Or eſt-il rien de plus propre à nourrir la piété, que cette intention droite & toute divine ?

Jugez-en par vous-mêmes, Meſdames, c'eſt à vous-mêmes que j'en puis appeller ; & que dis-je, dont pluſieurs d'entre vous n'aient une connoiſſance perſonnelle, plus convaincante que tous les diſ-

cours ? Qu'avez-vous ſenti dans le ſecret de l'ame, & qu'y ſentez-vous, toutes les fois que la charité adreſſe vos pas vers les pauvres pour les viſiter & les aſſiſter ? Etes-vous jamais entrées dans un hôpital, dans une priſon, que votre cœur ne ſe ſoit auparavant élevé à Dieu ? Quelles réflexions vous y ont occupées, & quelles réflexions en avez-vous remportées ? Quand donc votre piété commence à ſe refroidir, c'eſt-là immanquablement que vous la rallumez. Quand votre foi commence à s'affoiblir & à languir, c'eſt-là immanquablement que vous la réveillez & que vous la fortifiez. Mais quel eſt l'aveuglement de je ne ſçai combien de femmes du monde ? Quoiqu'elles ſoient du monde, & toutes abîmées dans les ſoins du monde, elles ſont néanmoins encore chrétiennes. Elles n'ont pas perdu certains principes, qu'elles ont reçus de l'éducation. Elles ont de tems en tems des retours intérieurs, qui pourroient les remettre dans les voies d'une ſolide piété, s'ils étoient ſoutenus. Elles y voudroient marcher ; elles voudroient être plus recueillies & plus dévotes : car c'eſt ainſi qu'elles le diſent elles-mêmes dans les rencontres, & qu'elles le font entendre. C'eſt quelquefois un pur langage ; je le

ſçai : mais je dois auſſi convenir qu'il y en a pluſieurs, qui là-deſſus ſont de bonne foi, & qui penſent en effet comme elles parlent. Elles gémiſſent du peu de goût qu'elles ont aux pratiques de la religion ; elles ſe plaignent de la ſéchereſſe où elles ſe trouvent dans la priére ; elles ſouhaiteroient d'avoir plus de zéle pour leur ſalut, plus d'attention à cette grande affaire, & de ſe laiſſer moins diſtraire par les autres, qu'elles avouent n'être auprès de celle-là que des amuſemens & des bagatelles. Telles ſont leurs diſpoſitions ; mais parce qu'elles ne les ſecondent pas, ce ſont des diſpoſitions inutiles, & qui ne ſervent même qu'à leur condamnation. Car elles devroient donc prendre les moyens qu'on leur propoſe pour parvenir à ce qu'elles déſirent. Or un de ces moyens, ce ſont inconteſtablement les œuvres de la charité. Avec cela elles ſe mettroient en état de goûter Dieu davantage. Une viſite des pauvres, un office qu'elles leur rendroient, ſeroit une ſuſpenſion ſalutaire des inquiétudes & des ſoins du monde ; & Dieu prendroit ces momens pour leur parler au cœur, pour les rappeller à elles-mêmes, pour leur retracer dans l'eſprit les vérités éternelles, & pour leur en imprimer tellement le

ſouvenir, que toutes les autres idées ne puſſent l'effacer. Leur dévotion ſe renouvelleroit, leur religion ſe ranimeroit, leur eſpérance deviendroit plus vive, & leur amour pour Dieu plus affectueux & plus ardent. Mais elles prétendent que tous ces changemens ſe faſſent dans elles, ſans qu'il leur en coûte une ſeule démarche; & jamais, à les en croire, elles n'ont aſſez de loiſir pour ſatisfaire à ce que demandent les pauvres, en s'acquittant de ce qu'elles doivent au monde. Vain prétexte dont elles découvriront aiſément l'illuſion, dès qu'elles voudront bien ſe conſulter & ne ſe point flatter. Il ne faut pour le détruire qu'elles-mêmes; il ne faut que la connoiſſance qu'elles ont du plan de leur vie, qui pourroit être autrement réglé & mieux ordonné.

Vous, Meſdames, plus fidéles aux ordres de Dieu & plus attentives aux néceſſités des pauvres, vous ſçavez vous partager entre eux & le monde. En accordant à l'un tout ce qu'il peut exiger de vous, vous trouvez encore de quoi donner aux autres ce qu'ils attendent de votre charité. Et c'eſt pour vous confirmer dans cette ſainte diſpenſation & dans ce juſte partage, que je conclus par ces paroles de l'Apôtre : *Unuſquiſque prout* 2. Cor. c. 9.

deſtinavit in corde ſuo ; que chacune ſuive les heureux ſentimens dont elle ſe ſent prévenue en faveur des pauvres ; qu'elle reconnoiſſe comme une grace de Dieu, & une de ſes graces les plus précieuſes, l'inclination qui la porte à les ſecourir. Vos affaires temporelles n'en ſouffriront point : Dieu en prendra ſoin lui-même, lorſque vous prendrez ſoin de ſes enfans, & il eſt aſſez riche pour vous rendre au centuple ce qu'il aura reçu de vous par
Ibid. leurs mains. *Potens eſt autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis.* Vous ſerez ſurpriſes en mille rencontres de voir les choſes réuſſir au-delà de vos eſpérances, & ce ſera autant de bénédictions que Dieu répandra ſur vous ſans vous le faire connoître. Plus vous donnerez, plus
Ibid. vous aurez de quoi donner ; *Ut abundetis in omne opus bonum.* Mais ce qu'il y a de plus eſſentiel, c'eſt que vous mettrez par-là votre piété à couvert de ces relâchemens ſi ordinaires dans la vie tumultueuſe du monde. Ce ſera une piété conſtante, parce que ce ſera une piété entretenue, & ſans ceſſe excitée par la charité. Tellement que la promeſſe du Pro-
Ibid. phéte s'accomplira dans vous : *Sicut ſcriptum eſt, Diſperſit, dedit pauperibus, juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi.* En ré-

pendant vos aumônes, vous recueillerez des fruits de juſtice, & vous amaſſerez des tréſors de ſainteté : mais de quelle ſainteté & de quelle juſtice ? d'une juſtice inaltérable & invariable, d'une juſtice indépendante des occaſions, & au-deſſus de tous les événemens, d'une juſtice qui vivra avec vous dans les ſiécles des ſiécles, & dont la récompenſe ſera éternelle. Ainſi ſoit-il.

AUTRE EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

Semen eſt verbum Dei.

Le bon grain, c'eſt la parole de Dieu. En S. Luc, chap. 8.

DANS l'engagement où je ſuis de contribuer par mon miniſtère à ce qui doit toujours être la fin de cette aſſemblée, je veux dire au ſoulagement des pauvres, j'ai crû, Meſdames, ne pouvoir rien faire de mieux que de m'attacher à l'Evangile de cette ſemaine. J'y trouve un fonds d'inſtruction, dont j'eſpère que vous ſerez édifiées, & qui m'a paru très-naturel, pour vous inſpirer le zéle de la charité envers ceux que vous devez conſidé-

rer comme vos freres, & comme les domeſtiques de la foi.

C'eſt la Parabole du bon grain, dont Jeſus-Chriſt s'eſt ſervi, pour expliquer au peuple qui l'écoutoit, un des plus excellens myſtères du Royaume de Dieu, & une des vérités les plus ſolides de notre religion. Celui qui ſéme, diſoit ce Sauveur adorable, eſt ſorti pour aller ſemer ſon grain : & une partie de cette ſemence eſt tombée le long du chemin, où les paſſans l'ont foulée aux pieds, & où les oiſeaux du Ciel l'ont enlevée. Une autre partie eſt tombée ſur des pierres, où manquant de ſuc & d'humidité, elle s'eſt tout-à-coup deſſéchée ; une autre au milieu des épines, & les épines l'ont empêché de croître : la derniére, dans une bonne terre ; elle y a pris racine, elle y a germé, elle y a produit une ample moiſſon, & rapporté au centuple. Or Jeſus-Chriſt parlant de la ſorte, crioit à haute voix : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre ; *Qui habet aures audiendi, audiat.* Expreſſion dont uſoit communément ce divin Maître, venant de déclarer quelqu'une de ces maximes importantes, qui demandoient un cœur docile & un eſprit attentif pour les comprendre & pour en profiter. *Luc. c.* 8.

Ouvrons donc, Meſdames, ouvrons nos cœurs, & recueillons toute l'attention de nos eſprits, pour bien entrer dans le ſens de cette figure; & pour nous appliquer les ſalutaires enſeignemens qui y ſont renfermés. Qu'eſt-ce que ce bon grain? vous ſçavez que ſelon l'interprétation même de Jeſus-Chriſt, c'eſt la parole de Dieu: *Semen eſt verbum Dei.* Et en effet, la parole de Dieu eſt une précieuſe & divine ſemence, dont la vertu n'a point de bornes, ſi nous ne l'arrêtons; & dont la fécondité eſt infinie, lorſqu'elle trouve des ames préparées à la recevoir & à la laiſſer agir dans toute ſa force. Mais cette ſemence, toute divine & toute précieuſe qu'elle eſt, devient tous les jours dans le Chriſtianiſme la plus infructueuſe & la plus ſtérile, pourquoi? parce qu'il y a bien peu de Chrétiens où elle rencontre les diſpoſitions néceſſaires, pour y opérer ces fruits merveilleux de grace qui lui ſont propres, & qui ont autrefois enrichi le champ de l'Egliſe. Juſte ſujet des plaintes & de la douleur des Miniſtres évangéliques: déſordre qu'ils ne ceſſent point de déplorer, & que nous pouvons regarder comme le principe de la corruption des mœurs du ſiécle. Je ne m'en tiens pas là néanmoins, Meſdames; cette morale eſt

trop commune & trop vague ; mais voici le point particulier qui vous concerne, & dont j'ai à vous entretenir. C'eſt un uſage ſaintement établi, que chaque mois on emploie la parole de Dieu à exciter votre charité pour les pauvres. Vous aſſiſtez à nos exhortations ; & cependant nous ne voyons pas que les aumônes augmentent, ni que les pauvres en ſoient plus ſecourus. D'où vient cela ? d'où vient dis-je, que cette parole de charité, qui vous eſt ſi ſouvent annoncée, n'a pas dans la pratique toute l'efficace qu'elle peut avoir, & qu'elle doit avoir ? C'eſt ce que je veux examiner avec vous. Je ſuivrai par ordre mon Evangile. Dans les différentes qualités de la bonne & de la mauvaiſe terre où le grain eſt jetté, je vous repréſenterai les divers caractères des perſonnes qui s'aſſemblent ici avec une aſſiduité, dont nous pourrions tout attendre, ſi l'expérience ne nous avoit appris que les effets n'y répondent pas. De-là vous connoîtrez quelle eſt la ſource du mal, c'eſt-à-dire, pourquoi les pauvres retirent ſi peu d'avantage de tant de diſcours qu'on vous fait en leur faveur ; & par une bénédiction toute nouvelle que Dieu donnera à ſa parole, j'oſe eſpérer que vous travaillerez avec plus d'ardeur que jamais,

à ſoulager les miſéres publiques. Voilà, ſans autre partage, tout mon deſſein.

I. LE laboureur alla ſemer ſon grain. C'étoit de bon grain, c'étoit une ſemence capable de fournir au pere de famille une abondante récolte, & de remplir ſes greniers : mais d'abord une partie de cette ſemence tomba près du chemin ; les paſſans la foulérent aux pieds, & les oiſeaux du Ciel la mangérent. Qu'eſt-ce, Meſdames, que ce chemin ouvert à tout le monde ? vous le voyez : ce ſont ces ames volages & diſſipées, qui donnent à tout ſans réflexion, & qui apportent à ces aſſemblées un eſprit diſtrait & ſans arrêt. Soit que cette diſſipation leur ſoit naturelle, & qu'elles ſoient nées avec ce caractère de légéreté ; ſoit qu'il faille l'attribuer à une diſpoſition & à une mauvaiſe habitude qu'elles aient contractée ; quoi que ce puiſſe être, elles ne s'intéreſſent guère aux bonnes œuvres, dont on leur prêche l'obligation & l'indiſpenſable néceſſité. Je m'explique.

Elles viennent aux aſſemblées de charité ; elles entendent ce qu'on leur dit des beſoins extrêmes des pauvres, elles en ſont même touchées, ou elles le paroiſſent. Mais ces impreſſions paſſagères s'ef-

facent bientôt. Dans un moment elles les ont reçues, & dans un moment elles les perdent. Le démon, ce lion rugiſſant qui tourne ſans ceſſe autour de nous pour nous ſurprendre, leur enléve du cœur la ſainte parole qu'elles doivent remporter avec elles, & dont elles devoient faire la matiére de leurs méditations. *Venit diabolus, & tollit verbum de corde eorum, ne credentes ſalvi fiant.* Car il ne prévoit que trop, ce dangereux ennemi des ames, quelles pourroient être pour leur ſalut, les ſuites heureuſes & les conſéquences de cette parole bien repaſſée, bien conſidérée, bien appliquée. Il ne ſçait que trop qu'elle pourroit devenir ainſi le principe de leur converſion & de leur ſanctification. *Ne credentes ſalvi fiant.* *Luc. c. 8.*

En effet, ſi lorſqu'elles ont entendu le Miniſtre de l'Egliſe, elles ſortoient bien perſuadées que c'eſt Dieu-même qui leur a parlé, & qu'il ne leur reſte plus que de mettre en pratique ce qu'on a pris ſoin de leur enſeigner & de leur remontrer; ſi comprenant un de leurs devoirs les plus eſſentiels, elles penſoient ſérieuſement à procurer aux pauvres toute l'aſſiſtance qu'elles ſont en état de leur donner; ſi reſpectant & enviſageant Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes pauvres, elles s'affec-

tionnoient à les prévenir, à les chercher, à les visiter ; si non contentes d'une vûe superficielle & d'une connoissance générale, elles entroient dans le détail de ce qu'ils ont à souffrir, & qu'elles se fissent une dévotion d'y remédier autant qu'il leur est possible, & de n'y rien épargner de tout ce que leurs facultés leur permettent : ah ! Mesdames, ce seroit là le commencement d'un retour sincère & parfait à Dieu. Chaque pas qu'elles feroient pour les pauvres, seroit compté par le pere & le tuteur des pauvres. Dieu mille fois plus libéral qu'elles ne peuvent l'être, répandroit sur elles ses graces, à mesure qu'elles répandroient sur les membres de Jésus-Christ leurs largesses : & avec ces graces, de quels égaremens ne reviendroient-elles pas ? quelles difficultés ne surmonteroient-elles pas ? J'oserois alors répondre d'une réformation entiere de leur vie ; & j'en aurois pour garans tant de promesses si expresses, si solemnelles, & si souvent réitérées dans l'Ecriture. J'en aurois pour garans tant de pécheurs qui n'ont point eû d'autre ressource, & qui du plus profond abîme où ils étoient plongés, sont parvenus avec le secours de l'aumône & par les pratiques d'une solidé pénitence à la plus sublime perfec-

tion. Or voilà à quoi elles ne ſont nulle attention, parce que l'eſprit ſéducteur, cet eſprit de ténébres, les aveugle, & qu'il leur ôte toutes ces penſées, ſi utiles pour elles, mais ſi contraires à ſes entrepriſes. *Et tollit verbum de corde eorum, ne credentes ſalvi fiant.*

Je dis plus, Meſdames, & ſans que le démon s'en mêle, (car combien de choſes lui imputons-nous, que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes!) ſans, dis-je, que le démon y ait part, le monde par tous les objets qu'il leur préſente, & où elles ſe portent, les détourne des ſaints exercices de la charité chrétienne. Comme leur cœur eſt dans un perpétuel épanchement, & qu'il s'attache à tout ce qui leur frappe les yeux, ce qu'on leur a dit du triſte état où ſont réduits les pauvres, des maux qu'ils endurent, & qu'ils auront encore à endurer, des ſoulagemens qu'ils attendent, & qu'elles ne peuvent, ſans crime, leur refuſer; tout cela s'échappe en un moment, pour faire place à d'autres idées, à d'autres entretiens, à de vaines occupations, & aux plus frivoles amuſemens. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que par l'habitude qu'elles ſe ſont faite de ne rentrer jamais en elles-mêmes, & de mener une vie toute exté-

rieure, elles n'en ont pas le moindre ſcrupule, & qu'elles ne ſe reprochent pas une fois devant Dieu cette diſſipation. S'en accuſent-elles au ſaint Tribunal ? Mettent-elles au nombre de leurs péchés, d'avoir par-là rendu inutiles tant d'inſtructions, & par-là même d'avoir ſi long-tems vécu dans l'indifférence à l'égard des pauvres ? Elles ſeroient étonnées qu'un Confeſſeur leur fît ſur cela quelque peine, & elles ne s'accommoderoient pas d'une morale qui leur paroîtroit ſi étroite, & peut-être ſi peu ſenſée.

Voilà, Meſdames, le premier abus que vous avez à corriger. Abus dont les pauvres ſe reſſentent par le délaiſſement où ils ſe trouvent. Car après bien des Aſſemblées, après bien des conférences & des exhortations, après que les Prédicateurs ont mis en œuvre tout leur zéle, & tout ce qu'ils ont reçu de talens, la charité demeure toujours également languiſſante, & chaque jour même elle ſe refroidit davantage. Si donc la Providence a conduit ici de ces femmes mondaines, dont je viens de vous faire la peinture, je m'adreſſe à elles, en concluant cet article, & voici ce que j'ai à leur dire. C'eſt d'oppoſer au déſordre de leur diſſipation, le reméde d'une ſérieuſe réflexion. C'eſt de

ſe perſuader que cette Aſſemblée n'eſt point une pure cérémonie, ni cette exhortation un ſimple diſcours, mais une inſtruction néceſſaire, mais une inſtruction dont Dieu leur demandera compte, & ſur laquelle il les jugera. C'eſt de s'examiner elles-mêmes là-deſſus, & de s'examiner ſolidement ; de voir comment elles ont juſques à préſent ſatisfait au précepte de la charité envers les pauvres, de reconnoître leurs négligences paſſées, & de s'en confondre. C'eſt de faire ſur-tout cette recherche & cet examen dans le tems qu'elles conſacrent à la priére : car toutes diſſipées qu'elles ſont, elles ne laiſſent pas d'avoir des tems de priére ; & par un aſſemblage aſſez étrange, pluſieurs ont trouvé, ou cru trouver le ſecret d'accorder enſemble Dieu & le monde. Mais en général, concevez bien, Meſdames, que ce que j'appelle ici diſſipation, eſt la cauſe la plus univerſelle & la plus commune des déréglemens du ſiécle. Pourquoi voyons-nous tant de corruption dans le Chriſtianiſme ? Pourquoi dans les états même les plus chrétiens en apparence, eſt-on ſi peu Chrétien ? & pourquoi parmi les perſonnes dévotes de profeſſion, y a-t-il ſi peu de vraies dévotions ? Le Prophéte nous l'apprend. *Deſolatione de-* *Jerem. c. 12.*

ſolata eſt terra, quia nullus eſt qui recogitet corde. Toute la terre eſt dans une affreuſe déſolation ; tout eſt défiguré dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, quoiqu'elle ſubſiſte toujours, & qu'elle ſoit toujours ſainte & ſans tache ; tout y eſt renverſé ; parce qu'il n'y a plus de recueillement, ni de retour du cœur ſur ſoi-même. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore certains dehors de piété ; mais ſous ces dehors il n'y a plus ou preſque plus d'eſprit intérieur. Ce ſont des dehors ſpécieux : on prononce des paroles, on récite des offices, on lit de bons livres, on fait même l'oraiſon, ou l'on ſe flatte de la faire, on en ſçait toutes les méthodes : mais dans le fonds il n'y a rien là qui parte du cœur. C'eſt un cœur évaporé qui ne peut ſe renfermer un moment en lui-même ; un cœur qui ſe répand continuellement, & qui laiſſe évanouir tout ce que Dieu, ou ceux qui lui tiennent la place de Dieu, lui communiquent. Ainſi, Meſdames, voulez-vous être Chrétiennes ? Ne ſortez jamais hors de vous-mêmes. C'eſt-là que vous trouverez Dieu ; car c'eſt dans le cœur que Dieu habite, & qu'il veut habiter. L'action eſt louable, elle nous eſt même ordonnée ; mais il faut que la méditation la précéde, qu'elle

l'accompagne, qu'elle l'anime. Sans la méditation elle ne peut long-tems ſe ſoutenir. Mais reprenons notre Parabole, & pourſuivons la comparaiſon que j'ai commencée.

II. UNE autre partie du grain tomba ſur des pierres. Quelle image, Meſdames, & quel caractère! des ames dures comme des pierres, des ames inſenſibles, & que rien ne peut émouvoir, des ames ſans pitié, ſans humanité. Que ne leur dit-on pas, pour les toucher de compaſſion? On leur dit qu'il y a des pauvres accablés de maladies, qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, parce que la foibleſſe les tient miſérablement étendus ſur la paille, & qui périſſent dans leur infirmité, parce qu'ils n'ont pas de quoi reprendre leurs forces, ni le travail dont ils tiroient leur ſubſiſtance. On leur dit qu'il y a de pauvres peres & de pauvres meres chargés d'enfans, qu'ils voient preſque mourir de faim entre leurs bras, & qu'ils ſont contraints d'abandonner nuds à toute la rigueur du froid, pour leur ménager un peu de pain. On leur dit qu'il y a de pauvres artiſans ſans emploi, de pauvres ouvriers ſans ouvrage, & par conſéquent ſans nourriture & ſans ſoutien. On leur dit

qu'il y a de pauvres filles expoſées aux derniers malheurs, & dont elles pourroient ſauver la vertu, en leur fourniſſant de quoi conſerver leur vie. On leur dit tout cela, & bien d'autres choſes : mais elles écoutent tout tranquillement, & il ſemble que ce ſoient des fictions, des contes, qu'on leur débite pour les amuſer.

Que dis-je ? & eſt-il donc poſſible qu'il y ait des ames de cette trempe ? Oui, Meſdames, il y en a ; & malgré la ſainteté de la Foi chrétienne, on en voit dans le ſein même de la Religion, qui ſur ce point ſont plus infidéles que les Païens mêmes. Qu'il ſoit queſtion de leurs perſonnes, que de ſoins ! que de ménagemens ! que de précautions ! elles ſont délicates juſques à la molleſſe. Mais qu'il s'agiſſe des pauvres, (oſerai-je parler de la ſorte ?) elles vont juſques à une eſpèce de barbarie & de cruauté.

Que leur demande-t-on ? Ce qui leur coûteroit peu, ce qui ſouvent ne leur coûteroit rien, ce qui ne leur eſt nullement néceſſaire, ce qui quelquefois leur eſt nuiſible, & toujours abſolument inutile. Car il ne faudroit rien de plus, pour ſubvenir à tant de calamités dont nous ſommes témoins. Avec cela les pauvres vivroient, ou plutôt il n'y auroit plus de

pauvres. Mais elles aiment mieux qu'il y en ait, & qu'il y en ait une ſi nombreuſe multitude ; elles aiment mieux que tant de familles tombent en ruine, & demeurent ſans reſſource ; elles aiment mieux les laiſſer languir, pâtir, ſe tourmenter, & ſe déſeſpérer dans leur indigence, que de ſe deſſaiſir de quoi que ce ſoit, quelque vil & quelque ſuperflu qu'il puiſſe être. Voilà ce que j'appelle dureté.

Combien une femme idolâtre de ſon corps, & toute occupée de ſes ajuſtemens & de ſes parures, pourroit-elle vêtir de pauvres, qui font horreur ſous l'affreuſe figure où ils ſont forcés de ſe montrer, ſi du moins elle vouloit conſacrer à cette œuvre de miſéricorde, non pas tout ce qu'elle donne, mais quelque choſe de ce qu'elle donne à ſa vanité ? Combien de pauvres nourriroit-on de l'excès de certaines tables, je dis de l'excès énorme, & d'une prodigalité auſſi ſcandaleuſe qu'elle eſt viſible ? Combien y auroit-il à retrancher de telles & telles dépenſes pour un jeu, pour des ſpectacles, pour un train, pour un équipage, pour des ameublemens, pour de pures curioſités ? & combien ce retranchement profiteroit-il aux pauvres, & leur épargneroit-il de chagrins & de douleurs ? Vous le pouvez mieux

ſçavoir que moi, Meſdames,& en vain deſcendrois-je à des particularités dont vous êtes mieux inſtruites que je ne le ſuis, & que je ne le veux être. Soyez vous-mêmes vos juges ; mais des juges équitables, mais des juges ſévères pour vous, compatiſſans pour le prochain : vous connoîtrez aiſément ce qu'il y a à faire ; & ſi vous ne le faites pas, que répondrez-vous au témoignage de votre conſcience, & comment vous défendrez-vous du juſte reproche d'une dureté également condamnable, & devant Dieu, & devant les hommes ?

Caractère de dureté, dont nous avons un exemple bien mémorable & bien terrible dans le mauvais riche. Il y avoit à ſa porte un pauvre, c'étoit Lazare: Ce pauvre étoit tout couvert d'ulcères, & non-ſeulement n'avoit pas de quoi guérir ſes plaies, mais de quoi manger. Il ne demandoit que les miettes qui tomboient de la table du riche ; & qui croiroit qu'un ſi foible ſecours lui pût être refuſé ? L'Evangile néanmoins nous marque qu'il ne put même obtenir cette grace, & qu'il mourut enfin de misère. Ah ! Meſdames, au ſeul récit d'une pareille dureté, je m'imagine que vos cœurs ſe ſoulévent ; & quand enſuite on vous repréſente

repréſente ce riche impitoyable au milieu des flammes, brûlé d'une ſoif ardente, & priant en vain qu'on lui accorde une goutte d'eau pour rafraîchir ſa langue, vous ne voyez rien dans ſon ſupplice qu'il n'ait mérité, & qui excéde la griéveté de ſon crime : mais en ſouſcrivant à ſon arrêt, n'eſt-ce pas ſouſcrire à celui d'une infinité de riches, dont le monde eſt rempli ? n'eſt-ce pas peut-être ſouſcrire à celui de bien des perſonnes qui m'écoutent ? Car, il faut l'avouer, on trouve par-tout, mais ſpécialement dans les conditions riches & opulentes du ſiécle, de ces ames de bronze, que rien n'amollit. Les cris des pauvres frappent leurs oreilles ; mais ils ne peuvent pénétrer dans leurs cœurs. On ne le comprend pas, on ne ſe le perſuaderoit pas, ſi l'on n'en étoit témoin : on en eſt indigné, & l'on ne peut s'en taire ; on en parle hautement, mais ce ſont des paroles qu'elles laiſſent paſſer. Ce qui met le comble à leur dureté, c'eſt que ces miſérables dont elles tiennent ſi peu de compte, ne ſont quelquefois devenus pauvres que pour elles, que dans leurs maiſons & à leur ſervice. Ce ſont de pauvres domeſtiques, ce ſont de pauvres manœuvres ; ce ſont de pauvres marchands à qui elles doivent, & qu'elles

n'ont jamais payés qu'en promeſſes : différant toujours, éludant toujours les inſtances qu'on leur fait, & ſe rendant tout à la fois coupables d'un double attentat, l'un contre la charité, & l'autre contre la plus étroite juſtice. Or ſi la naiſſance, ſi le rang, ſi l'autorité les met préſentement à couvert de tout ; qui pourra les garantir de la formidable menace du Saint-Eſprit ? L'avez-vous jamais entendue, Meſdames ? C'eſt une grande matiére à vos réflexions. *Eccli. c. 3.* *Cor durum habebit malè in noviſſimo.* La mort viendra, & c'eſt alors que les cœurs durs porteront la peine qui leur eſt dûe. Autant qu'ils ſe ſeront endurcis aux malheurs des pauvres, autant Dieu les laiſſera-t-il s'endurcir à leur propre malheur. Car voilà ſouvent ce qui leur arrive par une malédiction particuliére du Ciel. Nul ſentiment de piété, à cette heure où toute la piété de l'ame chrétienne doit ſe réveiller. On diroit que c'eſt un abandonnement entier de Dieu, qui dès cette vie les réprouve. Mais ſans qu'il les réprouve dès cette vie, à quelle réprobation les deſtine-t-il dans l'autre ? Je vais trop loin, Meſdames ; & il ſemble que dans une aſſemblée comme celle-ci, je ne devrois promettre que des récompenſes. Mais entre les ames charitables qui la

compoſent, & dont je ne puis aſſez louer le zéle, il peut s'en trouver à qui la menace que je vous fais entendre, ſoit néceſſaire. Dieu le ſçait, & il les connoît. Puiſſent-elles ſe bien connoître elles-mêmes! Cependant aux deux caractères que je vous ai tracés, ajoûtons-en un troiſiéme.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ne cherchons point, Meſdames, d'autre explication que celle même du Sauveur du monde. Ces épines, ce ſont les paſſions du ſiécle. Paſſions aveugles & turbulentes, qui troublent une ame; qui l'agitent de telle ſorte, qu'elles étouffent toute la divine ſemence, & qu'elles émouſſent tous les traits de la parole de Dieu. Or ſelon la penſée de Jeſus-Chriſt, ces paſſions ſe réduiſent ſurtout à trois eſpéces : l'inquiétude des ſoins temporels, la cupidité ou le deſir empreſſé d'amaſſer les biens de la terre, & l'attachement aux plaiſirs de la vie. Trois obſtacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu; trois ſortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs. C'eſt ce que l'expérience nous fait voir ſenſiblement; c'eſt ce que vous avez reconnu vous-mêmes en mille occaſions, ou ce qu'il ne tenoit qu'à vous de reconnoître.

Car comment vient-on à ces assemblées de charité, & qu'y apporte-t-on ? On y vient avec un esprit tout rempli des affaires du monde, dont on est uniquement occupé, & dont on se plaint même d'être accablé. On les apporte toutes avec soi ; & l'on s'en laisse tellement obséder, qu'on est incapable d'aucune autre réflexion. Nous parlons pour l'intérêt des pauvres, nous exposons leurs pressantes nécessités, nous élevons la voix, nous conjurons, nous exhortons : mais s'attache-t-on à nous suivre ? Au lieu de prendre avec nous des mesures pour les pauvres, on en prend intérieurement avec soi-même, & pour qui ? pour soi-même. Dans un silence profond il paroît qu'on s'applique à nos instructions ; mais l'esprit est bien loin de nous. Il s'entretient d'un projet qu'on a formé, d'une entreprise où l'on s'est engagé, d'un ménage qu'on a à conduire, de toutes les choses humaines qui touchent personnellement, & sur quoi l'on doit veiller. Encore si l'on se bornoit à ses affaires propres, qui sont de l'ordre de Dieu ; mais par je ne sçai quelle demangeaison de se mêler de tout, on s'ingère en mille intérêts & en mille intrigues, qui regardent celui-ci ou celle-là, sans que de soi-même

on ait rien à y voir, ni rien à y prétendre. Encore ſi l'on s'en tenoit aux devoirs de ſon état ; mais par une envie démeſurée de décider, de dominer, de ſe rendre important & néceſſaire, on ſe livre à tout ce qui ſe préſente, ſouvent même à ce qui ne ſe préſente pas, & où l'on n'eſt point appellé. Après cela l'on s'excuſe du ſoin des pauvres, & l'on n'a pas, dit-on, le loiſir d'y vacquer. On ne l'a pas, j'en conviens : mais pourquoi ne l'a-t-on pas ? parce qu'on ne veut pas l'avoir, parce qu'on ſe ſurcharge volontairement d'occupations inutiles ; parce qu'on dérobe aux pauvres le tems qu'on leur doit, pour le prodiguer ailleurs où on ne le doit pas ; & pour en faire un uſage criminel, dès qu'il leur eſt ſi préjudiciable. Voilà ce qu'on n'a jamais bien compris, & ce que jamais on ne comprendra, tant qu'on ne nous écoutera point d'un ſens plus raſſis, & avec plus de tranquillité.

Comment vient-on à ces Aſſemblées de charité, & qu'y apporte-t-on ? on y vient avec un cœur poſſédé de l'amour des biens périſſables, & l'on y apporte une inſatiable convoitiſe. Ce ne ſont que déſirs ardens & ſans régle, que vûes ſecrettes de gagner, d'accumuler, de s'enrichir.

De-là l'on n'entend guère volontiers parler de l'aumône, & l'on n'eſt guère diſpoſé à ſeconder les bonnes intentions du Prédicateur ſur cette matiére. Si des perſonnes zélées, ſages, & fidéles, après avoir parcouru dans un quartier tout ce qu'il y a de pauvres maiſons, diſons mieux, de pauvres cabanes, & de triſtes réduits où l'indigence demeure cachée, rapportent exactement ce qu'elles ont vû, & témoignent ſur cela leurs ſentimens, on ſe figure qu'elles exagérent, & l'on ſe met en garde contre leurs ſollicitations. On voudroit pouvoir s'abſenter de toutes ces conférences; & telle y aſſiſte par reſpect humain, & parce qu'elle y eſt invitée, qui ſouhaiteroit d'avoir des prétextes pour n'y paroître jamais: pourquoi? c'eſt qu'elle n'aime pas à donner, & qu'elle ne peut néanmoins honnêtement s'en défendre; c'eſt qu'elle regrette tout ce qui ſort de ſes mains, & qu'elle ſeroit charmée de l'y retenir, & d'en groſſir ſes épargnes; c'eſt qu'elle regarde ce qu'on lui demande comme une contribution onéreuſe, comme un impôt, comme une taxe; c'eſt que prenant ici place parmi les autres, elle a beaucoup moins en vûe d'y répandre les dons de ſa charité, que de garder certaines bienſéances & de ſauver

du reſte tout ce que l'honneur lui permettra de ménager.

Enfin comment vient-on à ces aſſemblées de charité, & qu'y apporte-t-on ? on y vient avec une ame toute ſenſuelle, & l'on y apporte toutes les diſpoſitions d'une mondanité voluptueuſe. Je ne dis pas voluptueuſe juſques aux excès groſſiers ; mais voluptueuſe dans l'attachement aux aiſes & aux commodités de la vie, aux plaiſirs du ſiécle & à ſes divertiſſemens ; mais voluptueuſe dans la recherche de ce qui peut cauſer de la joie, de ce qui peut faire paſſer le tems ſans ennui & avec agrément ; mais voluptueuſe dans la bonne chère, dans les viſites, dans les converſations, dans les promenades. Accoûtumé à n'avoir dans l'eſprit que des idées qui réjouiſſent, à n'entendre que des entretiens qui plaiſent, on ſe dégoûte d'abord de ces diſcours, où il n'eſt queſtion que de pauvreté, que d'adverſités, que de ſouffrances. Ce ſont des ſujets trop ſérieux, ce ſont des images qui attriſtent ; on en craint les impreſſions, & l'on ne cherche qu'à les effacer promptement de ſon ſouvenir.

Or ſur tout cela, Meſdames, voici trois avis que je vous prie de n'oublier jamais. Sont-ce les ſoins temporels, qui

vous inquiétent, & qui vous détournent ? je prétends qu'il n'y en a point de plus indiſpenſable pour vous, que celui de ſatisfaire à l'un des commandemens de Dieu les plus formels & les plus exprès, qui eſt de fournir à Jeſus-Chriſt même dans ſes freres, dans ſes membres, dans ſon corps myſtique, ce qui lui manque. D'où je tire, & vous devez tirer avec moi cette premiere régle, que ſi le ſoin des pauvres ne peut compâtir avec les autres ſoins, il faut qu'une femme chrétienne retranche des autres ſoins tout ce qu'il y a d'exceſſif, tout ce qu'il y a de moins néceſſaire & de moins utile, tout ce qu'il y a d'étranger à ſa condition & d'acceſſoire, afin de ne pas abandonner le ſoin des pauvres. Prenez cette meſure, & ſelon ce principe arrangez toutes les occupations de votre vie, vous trouverez pour les pauvres tout le tems qui leur convient. Sont-ce les biens de la terre, & des vûes d'intérêt, qui vous reſſerrent à l'égard des pauvres ? là-deſſus je vous dis deux choſes, fondées l'une & l'autre ſur la parole du ſaint Eſprit. Premiérement, qu'il y a dans le Ciel des tréſors infinis, & mille fois plus précieux, promis aux ames ſecourables, comme leur récompenſe éternelle ; & qu'en ce ſens, donner aux pauvres, c'eſt

acquérir, c'eſt s'aſſûrer un profit immenſe & un fonds inépuiſable de richeſſes. Secondement, que rien même par rapport aux affaires préſentes & à leur ſuccès, n'attire plus de bénédiction que l'aumône, & que ſouvent Dieu dès ce monde rend au double ce qu'il a reçû par le miniſtère des pauvres. Sont-ce les plaiſirs du ſiécle, qui vous touchent & qui vous attachent? hé, Meſdames, eſt-il pour des ames bien nées un plaiſir plus doux, que de conſoler des affligés, que d'eſſuyer leurs larmes, que de leur rendre le calme, la paix, la ſanté, la vie; que d'être, après Dieu, leur eſpérance, leur refuge, leur bonheur? Servez ici de témoins, vous qui l'avez goûté, ce plaiſir ſi pur, ce plaiſir ſi digne d'un cœur chrétien. Dites-nous ce que vous avez ſenti, lorſqu'entrant dans de pauvres retraites, & y paroiſſant l'aumône à la main, vous avez vû la ſérénité ſe répandre ſur les viſages; que vous avez vû peres, meres, enfans, raſſemblés autour de vous, vous recueillir comme des Anges envoyés du Ciel; que vous avez vû des malades reprendre leurs forces, & revoir le jour qu'ils ſembloient avoir déja perdu. En arrêtant le cours de tant de pleurs qu'arrachoient la triſteſſe & les douleurs les plus amè-

res, avez-vous pû retenir les vôtres ; qu'une onction toute ſainte & toute divine faiſoit couler ? C'eſt à vous à nous l'apprendre ; & qui ne vous en croira pas, n'a pour ſe convaincre, qu'à ſe mettre en état d'en faire la même épreuve que vous. Achevons.

IV. TOUT le grain ne demeura pas ſans fruit. Il y eut une bonne terre où il tomba, où il leva, où il profita ; & il y a des ames où la parole de Dieu favorablement écoutée, & ſoigneuſement conſervée, produit des œuvres de charité, dont l'Egliſe tire autant d'édification, que les pauvres d'aſſiſtance & de conſolation. Oui, Meſdames, il y en a dans cette aſſemblée, & à Dieu ne plaiſe que je leur refuſe les juſtes éloges que je leur dois comme Miniſtre du Seigneur & comme Prédicateur de la miſéricorde. Mais entre ces ames même éclairées de la foi, & en qui la foi opére par la charité, nous pouvons encore diſtinguer différens dégrés. Car pour ne rien omettre de toutes les leçons contenues dans la parabole de notre Evangile, prenez garde que le grain ne rapporta pas également dans toute la bonne terre où il fut jetté. Là, dit notre adorable Maître, il ne rendit que trente

pour un, *Aliud trigeſimum* ; ailleurs il donna ſoixante pour un, *Aliud ſexageſimum* ; mais en quelques endroits la récolte alla juſqu'à cent pour un, *Aliud verò centeſimum.* Tout ceci eſt myſtérieux, & trois mots en vont développer le myſtère. *Luc. c.* 8.

Une ame touchée de l'exhortation qu'elle eſt venu entendre, & perſuadée du précepte de l'aumône, veut l'accomplir à la lettre, parce qu'elle comprend que ſans la charité, il n'y a point de ſalut. Mais du reſte, contente d'obſerver la Loi, elle ſe borne préciſément à l'obligation. Elle examine ſes forces, & elle y proportionne ſes charités. En cela que fait-elle ? elle ne produit que trente pour un, *Aliud trigeſimum.* C'eſt toujours beaucoup, mais ce n'eſt point aſſez ; & plus libérale encore, une ame ajoûte à ces aumônes d'obligation, des aumônes de ſurérogation. Soit qu'elle craigne de ſe tromper en ſe tenant à l'étroite meſure du précepte, & de n'en pas remplir toute l'étendue ; ſoit que le feu de ſa charité lui dilate le cœur, & la porte à donner plus que moins, parce que le plus qu'elle donnera, ne répondra jamais à la charité de Jeſus-Chriſt pour elle ; quoi que ce ſoit, elle ne compte, ni avec Dieu, ni avec les pauvres ; elle

répand ſes dons abondamment, elle les multiplie, & en cela que fait-elle? elle rend ſoixante pour un, *Aliud ſexageſimum.* N'eſt-ce pas tout? non, Meſdames, & la charité, quand une fois elle eſt bien allumée, & qu'elle ſe laiſſe emporter à l'ardeur qui l'anime, ne connoît plus, pour ainſi dire, de régle, & n'en ſuit plus. Autant que la cupidité eſt avide pour attirer tout à ſoi, & pour ne rien relâcher, autant cette charité évangélique, cette charité vive & enflammée, eſt-elle toujours prête à ſe défaire de tout & à tout quitter. Une ame ne poſſéde rien, ou ne penſe pas poſſéder rien en propre. Elle n'a rien qui n'appartienne aux pauvres, ou qu'elle ne croie leur appartenir. Parlez-lui de précaution, de prévoyance pour elle-même; c'eſt un langage qu'elle ne conçoit pas: mais propoſez-lui quelque pratique de charité; c'eſt là qu'elle vole & qu'elle devient ſaintement prodigue. Or en cela que fait-elle? elle rapporte juſqu'à cent pour un, *Aliud verò centeſimum.* On en a vû de ce caractère, Meſdames; & ſi ce ſont des exemples rares, ce ne ſont point des exemples imaginaires, ni ſuppoſés. On a vû de ces filles, de ces femmes de miſéricorde, ſuivant l'expreſſion de la Sageſſe, dont les

charités, ou plûtôt, dont les ſaintes prodigalités n'ont jamais manqué. Dans une fortune médiocre, & bien au-deſſous de leur naiſſance, elles ont toujours trouvé des misères à ſoulager; & par un miracle du Ciel, avec un pouvoir en lui-même très-limité, elles pouvoient tout; elles ont tout entrepris, & tout exécuté. Leur mémoire encore récente eſt en vénération parmi nous, & leurs noms conſacrés par l'aumône, ſeront éternellement écrits dans le Livre de vie.

Voila, Meſdames, de grands modéles pour vous; mais ſans qu'il ſoit abſolument néceſſaire d'atteindre à cette ſouveraine perfection de la charité, du moins devez-vous voir de quel nombre vous êtes, & ce qui peut vous convenir dans toute cette application de la parabole du bon grain. Du moins devez-vous, en vous examinant devant Dieu, dans l'eſprit d'une véritable & ſolide Religion, rentrer en vous-mêmes, & tâcher de découvrir vos diſpoſitions intérieures, ſoit pour les corriger, ſoit pour les perfectionner. Il ne dépend pas du laboureur qui ſéme le grain, que la terre ſoit bonne ou mauvaiſe. Toute ſon habileté eſt à rechercher la bonne dont il peut lui revenir du profit, & à laiſſer la mauvaiſe dont il n'auroit rien à eſpé-

rer. Mais il n'en eſt pas ainſi de nous. Dans l'obligation où nous ſommes de porter des fruits tels que Dieu les demande ; c'eſt à nous, dit ſaint Grégoire, d'y préparer nos cœurs, afin que nos cœurs ſoient des ſujets propres à recevoir la précieuſe ſemence de la parole de Dieu ; c'eſt à nous avec le ſecours de la grace, à les diſpoſer & à les former. Si donc, Meſdames, ſi vous étiez, ou de ces ames diſſipées, ou de ces ames dures, ou de ces ames volontairement eſclaves de la cupidité & de la volupté, c'eſt à vous d'en répondre à Dieu ; c'eſt à vous que Dieu s'en prendra, & par conſéquent c'eſt à vous de vous réformer là-deſſus, & d'y apporter le reméde. Car de toutes les excuſes que vous pourriez alléguer, pour vous juſtifier devant Dieu du peu de fruit que ſa parole auroit produit en vous, ſur-tout au regard des pauvres, il n'en eſt point de plus frivole, que de lui dire : Seigneur, je n'y faiſois pas aſſez de réfléxion, & je n'y penſois pas ; Seigneur, je n'étois pas naturellement tendre ni compatiſſante ; Seigneur, j'avois d'autres ſoins, d'autres affaires dans le monde ; j'aimois mon plaiſir, & il m'entraînoit. C'eſt en cela même, vous répliqueroit-il, qu'a conſiſté votre déſordre : en ce que vous ne vous

êtes jamais fait nulle violence, pour fixer la légéreté de votre eſprit, & pour en arrêter les continuelles évagations; en ce que vous n'avez jamais combattu la dureté de votre cœur, ni fait nul effort pour le fléchir; en ce que vous vous êtes chargées de mille ſoins qui ne vous regardoient pas, & abîmées dans des affaires que vous pouviez prendre avec plus de modération; en ce que vôtre plaiſir vous a dominé, & que vous ne vous êtes point miſes en peine des maux d'autrui, pourvû que vous n'euſſiez rien à ſouffrir vous-mêmes, & que vous puſſiez toujours vivre commodément. C'eſt là encore une fois votre crime: or prétendez-vous qu'un déſordre ſoit la juſtification d'un autre déſordre?

Ce ſeroit une erreur, Meſdames, & une erreur d'autant plus pernicieuſe, qu'en vous trompant, elle ne vous garantiroit pas des jugemens de Dieu. Mais ce qui vous en préſervera, c'eſt un renouvellement de ferveur, qui vous applique encore avec plus de vigilance & plus de conſtance à vos charitables exercices. Ainſi la parole de Dieu que je vous ai annoncée, cette exhortation vous ſera également utile, & aux pauvres. Les pauvres en profiteront pour cette vie paſſagère &

mortelle, & vous en profiterez pour une vie durable & immortelle. Elle ſera ſalutaire aux pauvres ſelon le corps, & elle vous ſera ſalutaire ſelon l'ame. Les pauvres en retireront quelque ſoutien dans le tems, & elle vous fera acquérir une gloire infinie dans l'éternité, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION

SUR LA

CHARITÉ

ENVERS LES PRISONNIERS.

Spiritus Domini ſuper me : propter quod evangelizare pauperibus miſit me, ſanare contritos corde, prædicare captivis remiſſionem.

L'Eſprit du Seigneur s'eſt repoſé ſur moi : c'eſt pour cela qu'il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres, conſoler ceux qui ſont dans l'affliction, & annoncer aux captifs leur délivrance. En ſaint Luc, chap. 4.

CE ſont, Meſdames, les paroles du Prophéte Iſaïe, & celles de toute l'Ecriture, qui me ſemblent convenir plus naturellement au ſujet que je dois aujourd'hui traiter devant vous. Paroles, qui dans le ſens littéral regardent la ſacrée Perſonne de Jeſus-Chriſt, ſur qui le Saint-Eſprit s'eſt repoſé avec toute la plénitude de ſes dons. Auſſi Jeſus-Chriſt lui-même

ſe les eſt-il appliquées, & nous a-t-il déclaré que c'étoit en lui qu'elles avoient eû leur accompliſſement. Mais paroles, qui, par proportion, peuvent s'entendre des Prédicateurs de l'Evangile, puiſqu'en vertu de la miſſion qu'ils reçoivent de l'Egliſe, l'Eſprit de Dieu leur eſt communiqué; & puiſque la Foi même nous enſeigne que c'eſt ce divin Eſprit qui parle dans eux & par eux: *Non eſtis vos qui loquimini, ſed Spiritus Patris veſtri qui loquitur in vobis.* Je puis donc en cette qualité vous dire que l'Eſprit du Seigneur m'a conduit ici pour prêcher l'Evangile aux riches en faveur des pauvres; que j'y viens pour la conſolation de tant d'affligés, qui ont le cœur rempli d'amertume, & qui paſſent leurs jours dans la douleur; que je ſuis chargé d'apprendre aux captifs & aux priſonniers l'heureuſe nouvelle, que leurs peines vont être ſoulagées, non-ſeulement par votre charité, & par les ſecours temporels que vous leur apportez, mais par les graces abondantes que Dieu leur accordera, ſi touchés de l'eſprit de pénitence, ils veulent, avant toutes choſes, ſe convertir, & rompre les liens qui les attachent au péché. *Spiritus Domini ſuper me; evangelizare pauperibus miſit me, ſanare contritos corde,*

Matth. 6. 10.

prædicare captivis remiſſionem. Quoi qu'il en ſoit, Meſdames, de ces priſonniers, & de leur converſion à Dieu, votre devoir eſt de les aſſiſter, & c'eſt à quoi vous engagent trois puiſſans motifs : l'un tiré de l'exemple de Jeſus-Chriſt ; l'autre, du précepte de Jeſus-Chriſt ; & le dernier, des avantages qui y ſont attachés. Aſſiſter les priſonniers, & leur porter dans leur infortune l'aide néceſſaire, c'eſt un des plus excellens actes de la charité chrétienne ; comment cela ? Parce que c'eſt Jeſus-Chriſt qui nous en a donné l'exemple ; parce que c'eſt Jeſus-Chriſt qui nous en a fait le commandement ; & parce qu'en ſoi c'eſt un des moyens les plus efficaces de ſanctification & de ſalut. Voilà en trois points tout le partage de cet entretien.

C'A toujours été la maxime de Jeſus-Chriſt, de pratiquer & de faire, avant que d'enſeigner & d'inſtruire : & pour appliquer cette régle générale au point particulier que j'ai préſentement à établir, je dis que le ſoin d'aſſiſter les priſonniers, & de contribuer au ſoulagement de leurs peines, eſt un des plus ſenſibles exemples que cet Homme-Dieu nous ait donnés ; je dis que, pour nous exciter fortement à cette charité, il a voulu la conſacrer I. PARTIE.

dans ſa perſonne ; je dis que tous les Myſtères de ſa vie nous prêchent cette charité, & qu'il n'y en a pas un qui n'ait une grace ſinguliére pour nous l'inſpirer.

Oui, Meſdames, tous les Myſtères de la vie de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement de ſa vie ſouffrante, mais de ſa vie glorieuſe, c'eſt-à-dire, ſon Incarnation, ſa Prédication, ſa Paſſion, ſa Réſurrection, ſon Aſcenſion : tout cela, ſi nous voulons conſulter notre foi, & en tirer les conſéquences pratiques qui ſe préſentent d'elles-mêmes, ſont autant de raiſons fortes & preſſantes, pour ne pas délaiſſer ceux de vos freres que vous ſçavez être détenus, & languir dans une triſte captivité. Vous m'en demandez la preuve, & la voici dans une courte induction de tous les états où l'Evangile vous fait conſidérer ce Dieu Sauveur. Son Incarnation : car qu'eſt-ce que cette Incarnation divine, ſinon le Myſtère d'un Dieu deſcendu ſur la terre, pour ſauver des eſclaves ; d'un Dieu ſenſible à nos misères, & revêtu de notre chair, pour briſer nos fers, & nous procurer la plus heureuſe liberté ? Voilà pourquoi il eſt ſorti du ſein de ſon Pere. Si nous n'euſſions pas été captifs, il n'eût pas été néceſſaire qu'il ſe réduisît lui-même dans la dépendance & dans l'eſcla-

vage pour nous délivrer. Sa Prédication : qu'eſt-il venu annoncer au monde ? l'Evangile : & qu'eſt-ce que l'Evangile ? cette bonne nouvelle qu'il nous a apportée de notre prochaine délivrance. C'eſt pour cela qu'il a été envoyé, & tel eſt le ſalut où il nous a appellés. Sa Paſſion : n'eſt-ce pas pour nous racheter qu'il a ſacrifié ſa vie, & qu'il eſt mort ? De-là vient que cette douloureuſe Paſſion eſt par excellence le Myſtère de notre Rédemption : car c'eſt lui, dit ſaint Paul, c'eſt par ſa Croix, & par les mérites de ſon Sang, qu'il nous a arrachés de la puiſſance des ténébres ; *Qui nos eripuit de poteſtate tenebrarum.* *Coloſſ.* 1. Sa Réſurrection : une des circonſtances les plus remarquables de cette Réſurrection toute miraculeuſe, ce fut ſa deſcente aux enfers, lorſqu'il alla viſiter cette multitude innombrable de ſaintes ames, qui l'attendoient comme leur Libérateur. Car c'eſt ainſi qu'en parle l'Apôtre des Gentils, quand il dit que la premiére démarche de ce Dieu vainqueur de la mort, fut d'entrer, couvert de gloire, dans cette obſcure priſon où tant de prédeſtinés ſoupiroient après lui, parce que c'étoit lui qui devoit les retirer de ce lieu d'exil, & les mettre en poſſeſſion de leur éternelle béatitude. Enfin ſa triomphante Aſcenſion : je dis

triomphante, puiſque ce retour au Ciel fut un vrai triomphe ; mais bien différent de ces vains triomphes dont l'antiquité honoroit les conquérans. Ceux-ci traînoient après eux des nations ruinées, déſolées, ſoumiſes au joug : & dans ſon triomphe, de qui ce Rédempteur, ce divin Conquérant, étoit-il ſuivi ? De ces troupes d'Elûs qu'il avoit comblés de joie par ſa préſence, qu'il avoit dégagés, & comme élargis par un effort de ſa toute-puiſſance, à qui il avoit ouvert les portes de leur céleſte patrie, & qu'il conduiſoit à ce bienheureux terme, pour y jouir d'une pleine félicité. Après avoir ſauvé les hommes, il avoit droit, ce ſemble, de ne plus penſer qu'à ſe glorifier lui-même. Après être mort pour nous, il avoit droit de ne plus vivre que pour lui. Mais ſa charité ne put conſentir à ce partage. Il ne voulut pas que le ſouverain pouvoir qu'il avoit reçu de ſon Pere, ne ſervît déſormais qu'à ſon propre bonheur, & à ſa propre élévation : mais il l'employa, & le mit tout entier en œuvre pour ces ames ſouffrantes. *Aſcendens in altum, captivam duxit captivitatem.*

Epheſ. f. 4.

Or je le répéte, Meſdames, tous ces Myſtères ſont pour vous autant d'exemples, & tous ces exemples autant de le-

çons. C'eſt là-deſſus, comme ſur tout le reſte, & même encore plus que ſur mille autres choſes où ſouvent vous bornez votre dévotion, que notre adorable Maître vous preſcrit la même régle qu'il preſcrivoit à ſes Apôtres. C'eſt là-deſſus qu'il vous dit, *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, & vos faciatis.* Faites ce que j'ai fait, & que votre charité, ſelon qu'il eſt poſſible, réponde à ma miſéricorde. Voyez donc, Meſdames, quelle application vous en devez faire à votre conduite envers les priſonniers, & reprenons par ordre tout ce que je viens de vous retracer devant les yeux, comme le modéle le plus parfait que je puiſſe vous propoſer. Suivez-moi. *Joan. c. 13.*

Pour délivrer les captifs, ce Sauveur des hommes s'eſt fait homme. Il n'a pas attendu qu'ils le prévinſſent, ni qu'ils l'appellaſſent à leur ſecours : il a connu leur malheur, & il eſt venu à eux, il a demeuré parmi eux, il a pris ſur lui toutes leurs misères, & les a partagées avec eux. Pouvez-vous ignorer combien de malheureux gémiſſent dans les priſons, & y ſont étroitement reſſerrés? Il ne leur eſt pas libre d'aller vous repréſenter leur état; mais vous croyez-vous diſpenſées d'aller vous-mêmes vous en inſtruire? Si vous en aviez

une fois été témoins, j'oſe répondre qu'il n'y a point de cœur ſi inſenſible, qui n'en fût émû. On vous en parle, il eſt vrai; on emploie à vous en donner une idée juſte & capable de toucher vos ames, toute la force de la divine parole & tous les traits de l'éloquence chrétienne: mais autre choſe eſt d'entendre, & autre de voir. Comme Jeſus-Chriſt eſt deſcendu pour nous dans cette vallée de larmes où le péché nous avoit réduits ſous la plus dure ſervitude, deſcendez, Meſdames, deſcendez dans ces antres profonds où la juſtice des hommes exerce toute ſa rigueur. Tâchez de percer les ombres de ces noires demeures. Ouvrez les yeux, & démêlez, ſi vous le pouvez, au travers de ces affreuſes ténébres, un miſérable accablé ſous le poids de ſes fers, & vous préſentant dans toute ſa figure l'image de la mort. Un regard fera plus d'impreſſion que tous les diſcours; & dès que vous aurez vû, permettez-moi de m'exprimer ainſi, vous ſerez vaincues.

Pour ſauver des captifs, & pour leur faire accepter la grace qu'il leur annonçoit, ce Dieu-homme, leur légiſlateur & leur réparateur, a parcouru les campagnes, les ſolitudes, les bourgades, les villes. Tel étoit le ſujet de ſa miſſion, & c'eſt pour

pour ce glorieux miniſtère, qu'il avoit été ſpécialement conſacré par l'onction du Saint-Eſprit. Sans autre caractère que celui de Chrétiennes, vous avez toutes une miſſion, non pour enſeigner, ni pour prêcher, mais pour aſſiſter & pour ſoulager. Comme Chrétiennes, Dieu vous a choiſies; & ſi vous êtes fidéles à votre vocation, vous avez des talens dont les priſonniers peuvent profiter; le talent de les fortifier dans leurs ennuis, dans leurs frayeurs, dans leurs déſeſpoirs; le talent de leur ménager certaines douceurs, & de leur rendre au moins leurs maux plus ſupportables; le talent même de leur inſpirer des ſentimens de religion, de ſoumiſſion, de patience. Talens ordinaires & communs, mais talens quelquefois ſinguliers dans des perſonnes qui pourroient en faire un meilleur uſage, & qui ne les ont pas reçus de l'auteur de la nature pour les laiſſer inutiles & ſans fruit. C'eſt ſur quoi elles ſe trouveront peut-être plus criminelles qu'elles ne penſent, au jugement de Dieu.

Pour racheter des captifs, un Dieu s'eſt livré lui-même, il a verſé ſon ſang, & donné ſa vie. De-là que conclut ſaint Jean? Je pourrois le conclure avec lui, Meſdames, & cette conſéquence qui ſans doute

vous ſurprendra, n'a rien néanmoins qui dût vous étonner, ſi vous étiez bien remplies & bien animées de l'eſprit de votre foi. Car nous avons connu la charité de notre Dieu, dit ce bien-aimé diſciple, en ce qu'il s'eſt immolé juſqu'à perdre la vie pour nous : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam ſuam pro nobis poſuit.* Et que s'enſuit-il de ce principe, ajoute le même Apôtre ? C'eſt que nous devons être prêts nous-mêmes à mourir pour nos freres, & les aider aux dépens de notre vie : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Or eſt-ce là ce qu'on vous demande, & ſi je vous parle d'exercer la miſéricorde dans des priſons & dans des cachots, veux-je vous dire d'y porter tous vos biens, & de vous en dépouiller ? S'agit-il d'y employer tout votre tems, & d'y conſumer vos jours ? Quand je le prétendrois de la ſorte, ſeroit-ce plus exiger de vous, qu'il n'eſt marqué dans les paroles du ſaint diſciple ? Seroit-ce plus que n'ont fait tant de ſaintes Dames, qui ſembloient n'avoir ſur la terre d'autre retraite que ces ſombres demeures, ni d'autre occupation que les œuvres de charité qu'elles y pratiquoient ? Seroit-ce plus que ne font encore de nos jours des hommes de Dieu, des hommes

1. *Joan.* c. 3.

capables, ou par leur naiſſance, ou par leur mérite perſonnel, de ſe diſtinguer & de paroître ailleurs avec honneur ; mais que nous ſçavons depuis les vingt & les trente années, ſe rendre en quelque maniére par leur aſſiduité, plus priſonniers que les priſonniers mêmes ; vivant au milieu d'eux, traitant ſans ceſſe avec eux, ne quittant les uns que pour ſe tranſporter auprès des autres, leur tenant lieu à tous de peres, de tuteurs, de patrons, d'amis, de confidens, d'agens, ſur-tout d'Apôtres & de Maîtres en Jeſus-Chriſt. Ah ! Meſdames, vous voyez aſſez qu'il n'eſt point ici queſtion de tout cela, & que tout cela eſt bien au-deſſus de ce qu'on vous propoſe. Car qu'eſt-ce qu'on attend de vous, & qu'eſt-ce que je voudrois obtenir en faveur de ces infortunés dont je prends aujourd'hui les intérêts, & pour qui je fais auprès de vous la fonction d'Avocat & de Prédicateur ? A quoi viens-je vous exhorter ? à ce qui vous eſt très-facile, à ce qui vous coûtera très-peu, à ce qui ne vous retranchera de votre état que certaines inutilités, que certaines ſuperfluités, que certains excès ; à ce qui n'altérera ni vos forces, ni votre ſanté ; à ce qui ne vous ſera, dans le ſyſtême de votre vie, de nulle incommodité, ou que

d'une très-légère incommodité ; à quelques aumônes, à quelques dépenſes, à quelques contributions que vous tirerez, non de votre néceſſaire, mais de votre jeu, mais de votre luxe & de vos mondanités. Y a-t-il rien là que vous puiſſiez refuſer à votre Dieu, qui vous le demande pour les pauvres, après qu'il vous a fait le plein ſacrifice de lui-même ſur une croix ?

Pour conſoler des captifs, il les eſt allé trouver dans les abyſmes de la terre. Il y a employé les premiers momens de ſa vie glorieuſe, & vous y devez employer tout le cours de votre vie pénitente. Comprenez ceci. Ou vous êtes déja reſſuſcitées par la grace de la pénitence, ou vous êtes encore dans l'état du péché. Etes-vous encore criminelles & péchereſſes ? Par-là vous vous diſpoſerez à cette réſurrection ſpirituelle qui vous réconciliera avec Dieu, & vous fera vivre en Dieu de la vie des Juſtes. Par-là vous engagerez Dieu à vous accorder des graces de converſion, & des graces fortes & victorieuſes ; car les œuvres de la miſéricorde chrétienne ſont la plus ſûre & la plus infaillible reſſource des pécheurs. Etes-vous heureuſement & ſaintement reſſuſcitées ? Vous avez à réparer le paſſé ; & par-là vous

ſatisferez à la juſtice divine : vous avez à vous conſerver & à perſévérer ; & par-là vous vous maintiendrez, & vous vous préſerverez des rechûtes : vous avez des progrès à faire ; & par-là vous vous enrichirez devant Dieu, vous acquerrez des mérites, vous vous éleverez, vous vous conformerez au ſacré modéle de votre perfection, qui eſt Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa gloire.

Enfin pour glorifier des captifs & pour remplir leurs vœux, il les a conduits avec lui dans ſon Royaume. L'éclat de ſon triomphe ne lui a point fait oublier des ames qui l'avoient ſi long-tems déſiré. Il a voulu qu'elles fuſſent placées auprès de lui, & qu'elles y goûtaſſent dans le ſéjour de la félicité le même repos, la même joie, le même bonheur : *Intra in gaudium Domini tui.* On ne vous envie point, Meſdames, votre opulence, vos proſpérités, vos grandeurs. Joüiſſez-en, puiſqu'il a plû au Ciel de vous en gratifier. Il a ſes vûes dans cette diverſité de conditions ; & pourvû que vous ne vous écartiez point de ſes vûes, vous pouvez du reſte, avec toute la modération convenable, uſer de ſes faveurs, & vous ſervir de ſes dons. Mais au milieu de vos proſpérités, ſerez-vous ſeules heureuſes en ce *Matth.* c. 25.

monde ? aurez-vous ſeules toutes vos commodités & toutes vos aiſes ; & ce que le Prophéte diſoit aux riches de Jéruſalem, ne puis-je pas vous le dire à vous-mêmes : *Iſai. c. 5.* *Numquid habitabitis vos ſoli in medio terræ* ? N'y aura-t-il ſur la terre de maiſons habitables que pour vous ? Les campagnes ne rapporteront-elles que pour vous ? Ne fera-t-on la moiſſon, & ne recueillera-t-on les fruits que pour vous ? Contentes d'avoir tout en abondance, & d'être à couvert de toutes les calamités temporelles, ne jetterez-vous point un regard de pitié ſur ceux que l'indigence réduit aux dernieres néceſſités ? Croyez-vous que Dieu les ait tellement abandonnés au caprice du ſort & à leur deſtinée malheureuſe, qu'il n'en ait commis le ſoin à perſonne ? Mais ne vous y trompez pas : il y a une Providence qui veille ſur eux ; & en leur manquant dans leurs beſoins, c'eſt à cette Providence que vous manquez. Doublement coupables alors, & de ne pas ſuivre l'exemple de Jeſus-Chriſt, & de violer encore le précepte de Jeſus-Chriſt, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL y a, Meſdames, dans le chriſtianiſme des pratiques, leſquelles, quoique

ſaintes, ne ſont néanmoins que de l'inſtitution des hommes. Nous les devons louer, parce qu'elles ſont ſaintes; & bien qu'elles ne ſoient que de l'inſtitution des hommes, nous devons croire qu'elles leur ont été inſpirées de Dieu, puiſqu'il n'y a que l'eſprit de Dieu qui puiſſe ſuggérer à l'homme les exercices d'une vraie & ſolide piété. Il y a des pratiques que l'Egliſe approuve, qu'elle autoriſe, qu'elle établit; & dès qu'elles ont été établies par l'Egliſe nous les devons reſpecter, puiſqu'il n'y a que l'eſprit d'erreur, de ſchiſme, d'héréſie, qui puiſſe cenſurer, mépriſer & rejetter ce que l'Egliſe permet, beaucoup plus ce qu'elle appuie de ſon autorité & ce qu'elle obſerve dans tout le monde chrétien. Mais ces pratiques de l'Egliſe nous ſont venues après tout par le miniſtère des hommes; nous les avons reçues des hommes, & nous en reconnoiſſons les hommes pour auteurs. Il n'en eſt pas de même de la charité à l'égard des priſonniers. C'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui nous l'a expreſſément recommandée; c'eſt lui qui l'a conſacrée dans ſon Evangile, & qui en a fait un point de ſa loi.

Je dis un point de ſa loi, un point particulier, un point non-ſeulement de perfection, mais d'obligation; & c'eſt à quoi

ne penſent guère la plûpart des perſonnes mêmes les plus régulieres & les plus vertueuſes. Si l'on eſt négligent ſur cet article, on n'en a point le moindre remords de conſcience, parce qu'on ne le regarde pas comme un devoir. Si l'on y ſatisfait, on ſe flate que c'eſt par une ſurabondance de zéle & de ferveur, parce qu'on ne le conſidère que comme une œuvre de ſurérogation. Or c'eſt toutefois une obligation que vous ne pouvez, ou du moins que vous ne devez pas ignorer, après que le Fils de Dieu nous l'a marquée en des termes ſi précis & ſi formels. Dire donc, ainſi que nous l'entendons dire tous les jours, Chacun a ſa dévotion, mais la mienne n'eſt pas pour les priſonniers: c'eſt un ſentiment peu chrétien, ou plutôt c'eſt un ſentiment directement oppoſé à l'eſprit du chriſtianiſme. Car il ne vous eſt pas libre d'avoir cette dévotion, ou de ne l'avoir pas. Il faut l'avoir, ſi vous voulez être chrétiennes. Ce n'eſt pas une dévotion qui ſoit à votre choix, ni d'une ſimple volonté; elle eſt de néceſſité, & elle vous doit être en ce ſens d'autant plus vénérable, qu'elle eſt du choix de Jeſus-Chriſt. En d'autres ſujets vous pouvez ſuivre l'attrait que vous ſentez; mais entre les dévotions qui ſont de l'ordre de

Dieu, il ne dépend pas de vous de choiſir celles qui ſe trouvent plus conformes à votre inclination, celles qui vous plaiſent davantage, celles dont vous êtes plus ſenſiblement touchées. L'obligation eſt égale pour toutes : & quand vous y êtes fidéles, vous n'avez pas droit de vous glorifier comme ayant fait quelque choſe au-delà du précepte ; mais vous devez vous traiter de ſervantes inutiles, comme n'ayant fait que ce que vous avez dû faire.

Devoir, prenez garde, s'il vous plaît, devoir ſi indiſpenſable, que c'eſt un des préceptes dont Jeſus-Chriſt a fait dépendre le ſalut ou la damnation, la prédeſtination éternelle ou la réprobation des hommes. Leur prédeſtination ; car il dira aux élûs, Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, parce que j'étois en priſon, & que vous m'avez viſité. Leur réprobation ; car s'élevant contre les impies, il leur dira, Retirez-vous, maudits, & allez au feu, parce que je ſouffrois dans la captivité, & que vous m'y avez laiſſé ſans ſecours & ſans conſolation. Or, comme remarque ſaint Chryſoſtôme, quand le Fils de Dieu nous a avertis qu'il en uſeroit de la ſorte envers les uns & les autres, n'étoit-ce pas pour nous faire connoître que le ſoin

des prisonniers n'est pas une œuvre de pure piété, mais que c'est un commandement ? Quoi donc, demande saint Augustin, est-il vrai que le bonheur éternel d'un Chrétien soit attaché à ce seul devoir ? Et ne peut-il pas arriver qu'un Chrétien, après avoir accompli ce devoir, vienne encore à être du nombre des réprouvés ? C'est une objection que se fait ce Docteur, & dont il ne sera pas inutile que je vous donne ici l'éclaircissement, le jugeant même nécessaire pour votre instruction. Je conviens que la prédestination ne dépendra pas uniquement des œuvres de miséricorde à l'égard des prisonniers ; je conviens qu'il y en faut bien ajoûter d'autres ; je confesse même & je reconnois qu'absolument un Chrétien avec toûtes ces œuvres de charité, peut mourir dans la disgrace de Dieu. D'où vient donc que Dieu dans l'arrêt favorable qu'il prononcera aux prédestinés & aux élus, se contentera de leur dire : Venez, parce que j'étois pauvre, que j'étois en prison, & que vous m'avez assisté. Ah ! mes freres, répond saint Augustin, c'est que selon le cours ordinaire de la Providence, les Chrétiens charitables ne tombent jamais dans cet affreux malheur d'une mort criminelle & impénitente ; c'est

que Dieu ne permet pas qu'ils ſoient ſurpris dans leur péché, ni enlevés avant que de s'être mis en état d'éprouver ſes miſéricordes & de recevoir ſes récompenſes. Il a ſes voies pour cela ; il a ſes reſſorts qu'il fait agir. Au-lieu qu'il abandonne ces ames impitoyables, que la misère du prochain n'a pû fléchir, & qui ne ſe ſont jamais attendries que pour elles-mêmes.

Quoi qu'il en ſoit, l'obligation de ſecourir les priſonniers eſt inconteſtable, puiſque c'eſt un des points eſſentiels ſur quoi nous ſerons jugés de Dieu. Je ſçai, Meſdames, que ce précepte eſt enfermé dans celui de l'aumône ; mais je prétends que de tous les préceptes particuliers compris dans le précepte général de l'aumône, celui-ci eſt d'un devoir plus rigoureux, plus preſſant, plus abſolu. Concevez-en bien la raiſon ; c'eſt que le précepte de la charité envers les pauvres eſt fondé ſur leurs beſoins & leur misère. Par conſéquent, où il y a plus de beſoins, & où la misère eſt plus grande, la charité doit plus s'exercer, & l'obligation en eſt plus expreſſe & plus étroite. Or y a-t-il une misère pareille à celle de ces priſonniers ? Ce ſont les plus malheureux des hommes, puiſqu'ils ont perdu le premier

de tous les biens, qui eſt la liberté. Vous me direz qu'ils ont mérité de la perdre; & moi je vous dis avec ſaint Chryſoſtôme, que cela même ſuppoſé, c'eſt ce qui redoubleroit encore le malheur, d'avoir perdu le plus précieux de tous les biens & de l'avoir perdu par leur faute. Mais je dis plus, & j'ajoûte qu'il n'eſt pas vrai qu'ils l'aient tous perdu par leur faute, ce bien dont on eſt ſi jaloux dans toutes les conditions, & dont on fait en cette vie le ſouverain bonheur. Car combien y en a-t-il parmi eux, qui n'en ſont privés que par un pur revers de fortune? Combien y en a-t-il dont les dettes & la ruine n'ont été nullement l'effet, ni de leur mauvaiſe conduite ni de leur mauvaiſe foi, mais d'un événement & d'une occaſion qu'ils n'ont pû éviter? Sans y avoir rien contribué, ils en portent toute la peine. Or que peut-on imaginer de plus déplorable & de plus digne de compaſſion? Figurez-vous qu'un accident imprévû vous a réduites dans la même diſgrace: que penſeriez-vous de ceux qui ſe trouvant en pouvoir de vous relever, ou du moins d'adoucir vos chagrins & de les diminuer, vous en laiſſeroient porter tout le poids & reſſentir toute l'amertume? Quelles plaintes en feriez-vous? De quelle dureté les

accuſeriez-vous ? quelle juſtice en demanderiez-vous au Ciel ? & dans vos tranſports, de quelles malédictions peut-être les frapperiez-vous ? Ce n'eſt pas aſſez : combien même parmi ces malheureux ſont arrêtés pour des crimes qu'on leur impute, mais qu'ils n'ont pas commis, & attendent que leur innocence ſoit reconnue ? Cependant que ne ſouffrent-ils point ? Ils ſe voient traités comme des criminels, mépriſés, déshonorés, reſſerrés dans une priſon, qui ſeul leur tient lieu de ſupplice. Que comprenez-vous de plus déſolant ? & ſi vous pouviez les diſtinguer & les connoître, que leur refuſeriez-vous ? Or il vous doit ſuffire de ſçavoir qu'il y en a de tels, comme en effet il y en a preſque toujours. Mais je veux enfin qu'ils ſoient coupables ; & j'en reviens à la penſée de ſaint Chryſoſtôme, que s'ils ſont indignes de la liberté, ils n'en ſont par cette indignité même que plus miſérables. Les innocens ont le témoignage de leur conſcience pour les ſoutenir ; mais ceux-ci dans leur propre cœur ont un bourreau domeſtique qui ne ceſſe point de les tourmenter. Dans l'attente d'un jugement dont ils ne peuvent ſe défendre, & dont ils prévoient toute la rigueur ; durant ces journées & ces nuits, où ſéparés de toute ſociété &

de tout commerce, ils n'ont dans l'horreur des ténébres, qu'eux-mêmes; de qui prendre conſeil; quelles réflexions les agitent? quelles vûes de la mort & d'une mort ignominieuſe, d'une mort violente & douloureuſe? que d'idées lugubres! que d'images effrayantes & déſeſpérantes! Ajoutez à ces tourmens de l'eſprit, les ſouffrances du corps: un cachot infect pour demeure, un pain groſſier & meſuré pour nourriture, la paille pour lit. Ah! Meſdames, y a-t-il de l'humanité à ne leur pas donner dans ces extrémités les foibles ſoulagemens dont ils ſont encore capables? Pour être criminels, ne ſont-ce pas toujours des hommes? Chez les Païens même & chez les nations les plus féroces, on ne les abandonneroit pas; & n'eſt-il pas honteux que la charité chrétienne trouve en nous des cœurs moins compatiſſans & moins tendres, qu'elle n'en a trouvé dans les infidéles?

Outre ces priſonniers, il y a d'autres pauvres; mais ces pauvres, ou retirés dans des maiſons publiques & dans des hôpitaux, ont des perſonnes auprès d'eux, dont toute la profeſſion & tout l'emploi eſt de les ſervir; ou maîtres d'eux-mêmes & de leur liberté peuvent travailler, peuvent mendier, peuvent chercher leur vie,

peuvent à vos portes, en vous repréſentant leurs misères, forcer, pour ainſi dire, malgré vous, votre miſéricorde. Il n'y a que les priſonniers qui manquent de toutes ces reſſources. Il ſemble que ce ſoient comme les morts du ſiécle, *Inter mortuos ſæculi;* il ſemble que ce ſoient des excommuniés, qui ne peuvent paroître en aucun lieu, & dont tout le monde doit s'éloigner, *Poſuerunt me abominationem ſibi.* Or *Pſal.* 87. en cet état, Meſdames, je ſoutiens que vous êtes d'autant plus obligées de les aider, qu'ils ſont plus dépourvûs des moyens ordinaires pour s'aider eux-mêmes, & je reprends mon raiſonnement. Car la Loi de Jeſus-Chriſt vous oblige à prendre ſoin des pauvres; & plus ces affligés ſont affligés, plus cette obligation croît, & plus elle devient particuliére. Point de pauvres plus pauvres que ceux dont je vous recommande les intérêts, & point d'affligés plus affligés. Tirez vous-mêmes la conſéquence, & inſtruiſez-vous. Je puis dire, Meſdames, que dans la priſon vous trouverez toutes les ſortes de misère dont le Fils de Dieu fera le dénombrement au jour de ſes vengeances éternelles. Venez & voyez: dans ce triſte ſéjour vous trouverez, non-ſeulement la captivité & l'eſclavage, mais la faim, mais la ſoif, mais

la nudité, mais la maladie & l'infirmité, mais toutes les calamités de la vie. Tellement que de négliger ces miſérables & de les délaiſſer, ce ſeroit vous expoſer à entendre contre vous, de la bouche de Jeſus-Chriſt, tous les reproches qu'il doit faire aux réprouvés. Il ne vous diroit pas ſeulement, J'étois priſonnier, & vous ne vous êtes pas mis en peine de me viſiter : mais il vous diroit, J'étois dévoré de la faim, & vous ne m'avez pas donné à manger ; *Eſurivi, & non dediſtis mihi manducare ;* mais il vous diroit, J'étois preſſé de la ſoif, & vous ne m'avez pas donné à boire ; *Sitivi, & non dediſtis mihi potum ;* mais il vous diroit, J'étois nud, & vous ne m'avez pas donné dequoi me vêtir ; *Nudus, & non cooperuiſtis me ;* mais il vous diroit, J'étois malade & infirme, & vous ne m'êtes pas venu voir ; *Infirmus, & non viſitaſtis me.* Il vous le diroit, Meſdames ; & qu'auriez-vous à répondre ? Je conçois que d'autres pourroient s'excuſer ſur le mauvais ordre de leurs affaires, ayant à peine ce qui leur eſt néceſſaire dans leur condition. Mais en vérité cette excuſe ſeroit-elle recevable de votre part ? Jugez-vous de bonne foi vous-mêmes ; & ſans qu'il ſoit beſoin que j'entre avec vous en des diſcuſſions & en des queſtions où

Matt. c. 25.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

vous aurez toujours des prétextes pour vous juſtifier devant les hommes, quand vous en voudrez avoir, ne vous flattez point, & faites-vous juſtice devant Dieu. N'avez-vous pas des biens; n'avez-vous pas du crédit, n'avez-vous pas du loiſir plus qu'il ne faut, pour vous employer utilement à cet exercice de charité que je vous propoſe, & dont vous ne pouvez ignorer l'importance? Il ne ſera pas ſeulement profitable à ceux que vous ſoulagerez: mais il me reſte à vous montrer combien il vous peut être ſalutaire à vous-mêmes par les avantages qui y ſont attachés: c'eſt la troiſiéme partie.

III. PARTIE.

QUAND je dis, Meſdames, que la miſéricorde envers les priſonniers, que le ſoin de les aſſiſter & de les viſiter, peut être pour vous une des pratiques les plus ſalutaires, je ne parle point préciſément du mérite que l'aumône renferme, ni des bénédictions que Dieu s'eſt engagé à répandre ſur vous avec plus ou moins d'abondance, ſelon que vous ſeriez plus ou moins libérales à répandre vos dons, & à faire ſentir aux pauvres les effets de votre charité. Ce ſont des avantages ineſtimables, mais ſi connus, & ſi hautement, ſi ſouvent promis dans l'Ecriture, qu'il n'y

a perſonne qui n'en ſoit inſtruit, & qu'il ſeroit aſſez inutile de vous redire là-deſſus ce que les Prédicateurs vous ont déja fait tant de fois entendre. Sans donc m'arrêter à une inſtruction ſi vague & ſi générale, voici quelque choſe de plus particulier, & qui peut infiniment contribuer à l'édification de vos mœurs. Car pour peu que vous faſſiez de réflexions en viſitant les priſons, c'eſt-là que vous apprendrez à craindre Dieu, à redouter ſa juſtice & ſes jugemens, à expier le péché qui en eſt le ſujet, & à vous en préſerver. Entrez, s'il vous plaît, dans ma penſée, qui vous paroîtra également ſolide & ſenſible.

David ſouhaitoit que les hommes dès cette vie pûſſent deſcendre dans les enfers, pour y être eux-mêmes témoins des
Pſal. 54. affreux jugemens que Dieu y exerce : *Deſcendant in infernum viventes.* C'étoit le ſouhait du Prophéte ; mais du reſte un ſouhait impoſſible dans l'exécution, & ſelon les voies communes de la Providence. Car comment l'homme ſans un miracle pourroit-il pénétrer dans ces abymes de feu ? & comment y ſubſiſteroit-il aſſez de tems pour examiner ce qui s'y paſſe, & pour en revenir touché de tout ce qui lui auroit frappé la vûe ? Mais voulez-vous ſçavoir, Meſdames, ce qui peut être en

quelque maniére pour vous le ſupplément de ce ſpectacle d'horreur, & vous en tracer une idée capable de faire ſur vos cœurs les plus fortes impreſſions, pour vous ramener à Dieu, & pour vous tenir toujours ſoumiſes à la Loi de Dieu ? Ce ſont ces priſons où la juſtice humaine raſſemble tout ce qu'elle découvre de criminels, pour lancer ſur eux ſes arrêts, & pour les livrer à toute la ſévérité de ſes châtimens. Et qu'eſt-ce en effet qu'une priſon ? Me ſera-t-il permis de parler de la ſorte ? Mais il me ſemble que je n'exagérerai point, ſi je dis que c'eſt la plus vive image de l'enfer. Dans l'enfer, c'eſt la juſtice de Dieu qui ſe ſatisfait ; & dans la priſon, c'eſt la juſtice des hommes. Je ſçai combien d'une part il y a peu de proportion entre l'une & l'autre. Je ſçai que Dieu punit en Dieu, & que les hommes ne puniſſent qu'en hommes. Mais c'eſt de-là même que vous pouvez d'ailleurs tirer le fonds d'une méditation la plus touchante & la plus propre à vous imprimer dans l'ame une ſainte & utile frayeur de ces jugemens formidables, que Dieu réſerve aux pécheurs, & qui feront leur réprobation éternelle.

Car à la vûe de ces criminels que vous

viſiterez dans les priſons ; au milieu de tant d'objets dont vos cœurs ſeront émus, & qui vous rempliront d'une terreur ſecrette ; à l'entrée de ces cachots où ſe préſenteront à vous des malheureux, enchaînés, défigurés, interdits & déſeſpérés, ſi vous voulez vous recueillir en vous-mêmes, & vous rendre dociles aux mouvemens de la grace, il eſt difficile que vous ne ſoyez pas frappées des conſidérations ſuivantes ; ne les perdez pas : Qu'il eſt bien terrible de tomber dans les mains de Dieu, puiſqu'il eſt ſi terrible de tomber dans les mains des hommes ; Que ſi les hommes ne croient pas excéder, en condamnant à la mort, & aux derniers ſupplices, les tranſgreſſeurs des loix qu'ils ont impoſées, Dieu à plus forte raiſon ne peut porter trop loin ſes vengeances contre les tranſgreſſeurs de ſes commandemens ; Que nous ſommes plus coupables devant Dieu, que ces priſonniers ne le ſont devant les hommes, parce qu'ils n'ont commis la plûpart qu'un ſeul crime devant les hommes, au lieu que nous ſommes reſponſables à la juſtice divine de mille déſordres ; Que ſi maintenant cette divine & redoutable juſtice ſuſpend ſes coups, & paroît même comme endormie, elle aura ſon tems,

où elle s'éveillera, où elle éclatera, où elle nous appellera à ſon Tribunal, où elle prononcera contre nous ſes anathêmes; Que la juſtice des hommes, quelque éclairée qu'elle ſoit, a beſoin de longues procédures, pour parvenir à la connoiſſance des crimes, & pour convaincre les criminels; mais que tous nos péchés, que tous nos crimes ſont connus de Dieu dans le moment même que nous les commettons, parce qu'il en eſt témoin; Qu'on peut fléchir la juſtice des hommes; mais que durant l'éternité toute entiére la juſtice de Dieu ſera toujours également inexorable; Que dans ces priſons bâties par les mains des hommes, & par les ordres de la juſtice des hommes, cette juſtice humaine n'empêche pas qu'on ne procure aux criminels qu'elle pourſuit, quelque adouciſſement; mais que dans cette priſon éternelle, bâtie de la main de Dieu, que dans ce feu allumé du ſouffle de Dieu, il n'y aura jamais ni conſolation ni ſoulagement à eſpérer; que ce feu dévorant ne s'éteindra jamais, & que le ver rongeur qu'on y reſſent, ne mourra jamais: *Vermis eorum non moritur, & ignis non extinguitur.* De tout cela, Meſdames, & de tant d'autres réflexions que je retranche, mais qui ne man- *Marc. c. 9.*

queront pas de naître, que conclurez-vous? Saisies d'une crainte toute chrétienne, vous vous humilierez en la présence de Dieu, vous aurez recours à sa miséricorde, vous prendrez des mesures pour prévenir sa justice, & pour vous en garantir; vous concevrez une sainte haine du péché, vous le détruirez dans vous, autant qu'il vous sera possible, & par tous les moyens que la Religion vous fournit; vous vous mettrez en garde contre ses atteintes les plus légères, & vous le fuirez comme votre plus mortel ennemi. Car voilà les fruits que peuvent produire les visites des prisons, & qu'il ne tiendra qu'à vous d'en retirer. Hé, Mesdames, vous faites tant d'autres visites dans le monde, & c'est la plus commune occupation de votre vie. Qu'y apprenez-vous, & qu'en remportez-vous? Vous y perdez le tems, vous y offensez le prochain, vous y oubliez Dieu, vous vous y dissipez; vous y prenez tout l'esprit du siécle, toutes les maximes du siécle, tous les sentimens & toutes les maniéres du siécle; vous y entretenez votre vanité, votre oisiveté; & plaise au Ciel que vous ne cherchiez pas quelquefois à y entretenir de plus funestes passions! Plaise au Ciel que ces visites si

aſſidues & ſi fréquentes, que ces viſites ſi ſouvent rendues & reçûes ſous le ſpécieux prétexte de bienſéance, d'honnêteté, de civilité, de ſociété, ne dégénèrent pas en des viſites d'inclination & de ſenſualité ! Mais les viſites que je vous demande, ou plûtôt que Dieu vous demande, vous édifieront, & vous ſanctifieront.

Cependant nous avons la douleur de voir cette œuvre de charité tomber peu à peu ; & ſi votre zéle ne ſe renouvelle, nous la verrons tomber tout-à-fait. Dans les commencemens elle s'eſt ſoutenue, parce que la ferveur y étoit ; & d'où venoit cette ferveur? De la nouveauté. L'entrepriſe paroiſſoit la mieux conçûe & la plus louable : chacun y donnoit. Mais qu'eſt-il arrivé ? Par un effet de l'iniquité du ſiécle qui croît tous les jours, la charité s'eſt refroidie, & chacun s'eſt relâché ; *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigeſcet charitas multorum.* L'inconſtance qui nous eſt ſi naturelle, & qui ne devroit jamais avoir de part dans les œuvres de Dieu, ſe mêle en celle-ci. On ſe laſſe, on ſe dégoûte, on ſe perſuade qu'il y a des charités plus néceſſaires. Sur cela, Meſdames, écoutez ſaint Auguſtin : c'eſt par où je finis. Ce Pere parle de ſaint Laurent, & reléve l'uſage qu'avoit fait ce charitable Lévite des tré-

Matth. c. 24.

ſors de l'Egliſe, en les diſtribuant aux pauvres. De ſe les approprier, pourſuit le ſaint Docteur, & d'en uſer pour ſoi-même, ce ſeroit un crime; mais de s'en ſervir pour les pauvres, mais ſur-tout de s'en ſervir en faveur des captifs & des priſonniers, c'eſt une miſéricorde : *Sin verò pauperibus erogat, captivum redimit, miſericordia eſt.* Et en effet qui peut trouver étrange que les pauvres vivent ? & qui peut ſe plaindre que des priſonniers, que des captifs ſoient rachetés, ou du moins ſoulagés ? *Nemo poteſt dicere, Cur pauper vivit ? Nemo poteſt queri, quia captivi redempti ſunt.* Enfin, reprend ſaint Auguſtin, c'eſt une œuvre ſi agréable à Dieu & ſi importante, que pour s'acquitter de ce devoir, il ne faut point craindre de rompre même les vaſes ſacrés, & de les vendre : *In his vaſa Eccleſiæ confringere, vendere licet.* Dites après cela, Meſdames, que vous avez à faire un meilleur emploi de vos aumônes. Je ne prétends pas que les autres exercices de la charité chrétienne ſoient abandonnés : tous ſont bons, tous ſont méritoires devant Dieu ; mais entre tous, je le répéte, & j'ai tâché de vous en convaincre dans ce diſcours, il n'en eſt point de plus conforme à l'eſprit & aux exemples de J. C. que la charité envers les priſonniers ; il n'en

Auguſt.

eſt

eſt point de plus marqué, ni de plus formellement ordonné dans la loi de Jeſus-Chriſt, & il n'en eſt point de plus efficace pour vous conduire au terme du ſalut où nous appelle Jeſus-Chriſt, & qui eſt l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION

SUR LA

CHARITÉ

ENVERS LES ORPHELINS.

Religio munda & immaculata apud Dëum & Patrem hæc eſt, viſitare pupillos in tribulatione eorum.

La Religion pure & ſans tache aux yeux de Dieu notre Pere, eſt de viſiter les Orphelins dans leur affliction. Dans l'Epître de ſaint Jacques Chap. 1.

VOILA, Meſdames, la plus haute idée que vous puiſſiez concevoir, & que je puiſſe vous donner du devoir de charité pour lequel vous êtes aſſemblées. Ce n'eſt pas moi qui vous la propoſe; c'eſt le Saint-Eſprit, & jamais l'Ecriture n'a rien décidé en des termes plus exprès, que

ce que vous venez d'entendre. Auſſi dans toute l'Ecriture ne pouvois-je choiſir un texte plus propre que celui-ci, pour ſatisfaire à ce que vous attendez de moi, & à l'engagement où je ſuis d'exciter votre compaſſion envers les Orphelins. L'Ecriture ne dit pas, qu'une partie de la Religion conſiſte à les viſiter & à les ſecourir; elle dit abſolument qu'en cela conſiſte la Religion, & la Religion pure & ſans tache, la Religion parfaite : *Religio munda & immaculata.* Or on ne peut douter que ce paſſage ne convienne particuliérement à ceux dont je dois vous entretenir, puiſqu'il eſt évident que dans le monde chrétien il n'y a point d'Orphelins, ſi j'oſe ainſi dire, plus Orphelins, ni par conſéquent plus dignes de votre zéle. Il falloit toute l'autorité de la parole de Dieu, pour nous perſuader de cette importante vérité, que la Religion eſt particuliérement attachée au ſoin de ces enfans qui réclament votre aſſiſtance: mais je puis vous aſſurer, Meſdames, que ſi vous comprenez bien le ſens de l'Apôtre, cette vérité vous paroîtra non-ſeulement très-raiſonnable, mais très-naturelle, très-conforme à tous les principes du Chriſtianiſme : & c'eſt de quoi j'entreprends ici de vous convaincre. Le lieu où je parle, eſt

ſpécialement deſtiné, diſons mieux, ſpécialement conſacré à la ſubſiſtance & à l'éducation de ces orphelins, qui par l'iniquité des hommes ſe trouvent tous les jours expoſés au danger de périr & de ſe perdre, ſi la Providence & la Charité publique ne venoient à leur ſecours. Oeuvre de Dieu, dont vous ne pouvez ignorer l'utilité & la néceſſité. Oeuvre de Dieu, dont on me charge de vous repréſenter l'état, en vous faiſant en même tems connoître l'obligation que vous avez d'y contribuer, & le mérite que vous aurez d'y participer. Pour cela, Meſdames, tout mon deſſein eſt de vous développer, dans une expoſition ſimple & ſuivie, les paroles de mon texte. Il ne m'en échappera pas une, parce qu'il n'y en a pas une qui ne demande une réflexion particuliere. Appliquez-vous, s'il vous plaît, & commençons.

I. On conçoit aſſez que le zéle d'aſſiſter les pauvres, ſur-tout les orphelins, qui de tous les pauvres ſont les plus abandonnés, eſt une partie eſſentielle de la religion, puiſque c'eſt un des devoirs que la religion nous recommande plus expreſſément, & qu'elle nous en fait un point capital, *Religio*. Car il ſemble que de là

dépende toute la prédeſtination des hommes, & que le jugement de Dieu doive uniquement rouler ſur ce précepte. Venez, dira le Sauveur du monde à ſes élûs, venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, parce que j'ai eu faim, & que vous m'avez donné à manger; parce que j'étois nud, & que vous avez pris ſoin de me vêtir; parce que je manquois de tout, & que vous avez pourvû à mes beſoins. On conçoit encore que l'aumône faite au pauvre & à l'orphelin, eſt, non-ſeulement une dépendance & une ſuite du culte de Dieu, mais un exercice actuel du culte de Dieu, puiſque dans la perſonne de l'orphelin & du pauvre on rend hommage à Dieu-même. Honorez, dit le Sage au livre des Proverbes, honorez le Seigneur de vos biens. On convient même pour la conſolation de ceux qui contribuent à cette ſainte œuvre dont il s'agit ici, & à laquelle je vous exhorte, on convient que la charité qui ſe pratique envers les orphelins, eſt une eſpéce de ſacrifice, ou un vrai ſacrifice, que l'on offre à Dieu. D'où il s'enſuit que c'eſt donc un des premiers & des plus excellens actes de la religion. N'oubliez pas la charité, diſoit ſaint Paul aux Hébreux, & faites part de ce que vous avez, parce que c'eſt par de

Prov. c. 3.

Hebr. c. 13.

telles hoſties qu'on ſe rend Dieu favorable.

Tout cela eſt certain : mais pourquoi ſaint Jacques nous marque-t-il ſi abſolument que la religion eſt d'aſſiſter les orphelins, & de les viſiter ; & pourquoi paroît-il la réduire à ce ſeul point ? Voici, ſelon ſaint Auguſtin, ſur quoi eſt fondée ſa propoſition. C'eſt qu'en effet toute la religion ſe réduit à la charité, ſe rapporte à la charité ; qu'elle a la charité pour principe, la charité pour fin, la charité pour objet. Ce qui faiſoit conclure au Maître des Gentils, que la charité eſt la
Rom. plénitude de la loi, *Plenitudo ergo legis*
c. 13. *eſt dilectio*, entendant par ce terme *dilectio*, l'amour du prochain. Car voilà pourquoi
Ibid. il ajoûtoit : *Qui diligit proximum, legem implevit* ; Celui qui aime ſon prochain, accomplit toute la loi. Or quiconque a le zéle d'aſſiſter les orphelins, & de les viſiter, doit conſéquemment avoir dans le cœur cet amour du prochain ; je dis cet amour ſurnaturel, cet amour chrétien, cet amour pur, qui dégagé de tous les intérêts du monde, regarde le prochain dans Dieu, & le ſoulage pour Dieu. Quel autre motif nous y porteroit, & qui pourroit ſans cela nous faire penſer à des miſérables, dont l'unique titre pour s'attirer cet amour, eſt d'être les créatures de Dieu?

Je puis donc dire, & il eſt vrai, que celui qui s'affectionne à ces malheureux, & qui connoiſſant leurs néceſſités, s'empreſſe de leur procurer tous les ſoulagemens qu'il eſt en état de leur fournir, a dans l'ame, non-ſeulement de la religion, mais le fonds de la religion, mais l'abrégé de toute la religion : c'eſt-à-dire, qu'il eſt dès-là préparé & déterminé à remplir ſans réſerve tous les autres devoirs de la religion ; & comme devant Dieu la préparation du cœur, quand elle eſt ſincère, eſt réputée pour l'effet même, par ce ſeul acte de religion il a déja en quelque maniére tout le mérite de la religion ; il en a déja tout l'eſprit : *Religio, hæc eſt.* Quel avantage, Meſdames, & quel bonheur pour une ame chrétienne, de pouvoir avec vérité & toujours avec humilité, ſe rendre à ſoi-même ce témoignage de ſa religion ? On dit tous les jours qu'il n'y a plus de foi dans le monde; c'eſt une plainte ordinaire, & une plainte qui dans un ſens ne ſe vérifie que trop : mais en quelque ſens qu'on puiſſe l'entendre, il y aura de la foi parmi nous, tant qu'il y aura des ames charitables, puiſqu'elles ne peuvent être vraiment & ſolidement charitables que par la foi, & que le dégré de leur foi répond à l'abondance & à la meſure

de leur charité : *Religio hæc eſt.*

II. DE-LA, Meſdames, par une régle toute contraire, ſe flatter d'avoir de la religion, & n'avoir pas ce zéle de compaſſion, de tendreſſe, de miſéricorde, pour des ſujets auſſi délaiſſés que le ſont ceux en faveur de qui je vous ſollicite, c'eſt une religion chimérique & imaginaire, une religion vaine & apparente, une religion dont Dieu n'eſt point honoré, & dont les hommes ne ſont nullement édifiés. Voilà néanmoins la religion de notre ſiécle, & Dieu veuille que ce ne ſoit pas la vôtre. On voit des femmes qui ſe piquent d'être chrétiennes, & de pratiquer la dévotion : mais qui, toutes pieuſes & toutes dévotes qu'elles paroiſſent, n'ont que de l'indifférence pour les pauvres, ſont inſenſibles à leurs misères, les laiſſent ſouffrir, ſans être touchées de leur maux, ni ſe mettre en peine de les adoucir. Elles ont, ſi vous voulez, de la piété, mais une piété ſtérile, une piété dont les pauvres ne profitent point ; une piété qui dès-lors ne peut être cette piété pure & ſans tache que l'Apôtre nous recommande : *Religio munda & immaculata.*

Il faut que la piété, pour être pure & ſans tache, glorifie Dieu. Or eſt-ce le glo-

rifier, que de violer un de ſes préceptes les plus étroits, qui eſt celui de la charité ? Eſt-ce le glorifier que de renverſer l'ordre de ſa providence, qui n'a point donné d'autre fonds aux pauvres que ce qu'ils peuvent & ce qu'ils doivent recevoir de la charité ? Eſt-ce le glorifier, que d'oublier ſes images vivantes, ſes ſubſtituts, ſes enfans, qu'il a commis aux ſoins des Fidéles & à leur charité ? Il faut que la piété, pour être pure & ſans tache, ſoit édifiante, ſoit exemplaire, ſoit exempte devant les hommes de tout reproche, & à l'epreuve de toute cenſure : & le reproche le plus honteux qu'on puiſſe faire à une chrétienne qui fait profeſſion de vertu, n'eſt-ce pas de ne s'occuper que d'elle-même, & de n'avoir nulle pitié des pauvres? Moins de priéres, pourroit-on lui dire, moins de pratiques & d'exercices d'oraiſon, & un peu plus de bonnes œuvres. Moins de confeſſions & de communions, & un peu plus d'attention & de vigilance pour vos freres & les membres de Jeſus-Chriſt. Ou plutôt ſans rien retrancher de vos priéres, ni diminuer le nombre de vos communions, montrez-en l'utilité & le fruit, par le zéle qu'elles vous inſpireront pour des chrétiens comme vous, & pour ſubvenir à leur indigence. Autre-

ment, ou vous n'avez que les dehors de la religion, ou la religion que vous professez, & dont vous prétendez vous prévaloir, n'eſt pas la religion ſans tache que je vous prêche: *Religio munda & immaculata.*

III. RELIGION pure & ſans tache aux yeux de Dieu notrê Pere, *Apud Deum & Patrem.* Car Dieu eſt le pere des pauvres, & en particulier le pere des orphelins; par conſéquent la vraie religion doit porter toute ame chrétienne à aimer ſinguliérement les orphelins, & à leur en donner des marques ſolides: pourquoi? parce que la vraie religion, répond ſaint Auguſtin, eſt d'entrer dans les vûes de Dieu, & dans les inclinations de Dieu. Or Dieu ſe plaît à être le pere des orphelins, il s'en fait honneur; & quand il ſe glorifie de cette qualité, il veut être
Pſal. 9. en cela notre modéle. *Tibi derelictus eſt pauper; orphano tu eris adjutor.* Oui, Seigneur, c'eſt à vos ſoins paternels que le pauvre eſt confié, & c'eſt vous qui êtes le protecteur de l'orphelin. Que faites-vous donc, Meſdames, quand vous vous appliquez à faire ſubſiſter ces pauvres enfans, qui ſont aujourd'hui l'objet de votre charité? je ne vous dis pas que vous

déchargez Dieu du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance : il eſt trop bon pour ceſſer jamais de penſer à eux. Mais je dis que vous êtes par-là les miniſtres de ſa miſéricorde, que vous en êtes les coopératrices & les coadjutrices. Je dis que vous acquittez en quelque ſorte ſa providence à l'égard de ces enfans, afin qu'ils n'aient jamais lieu de ſe plaindre qu'il leur ait manqué. Il eſt leur pere, & quand vous entrez dans leurs beſoins par une charité bienfaiſante, vous leur tenez lieu de meres en Jeſus-Chriſt. Je dis plus encore, & c'eſt ainſi que vous devenez dans un ſens auſſi véritable, qu'il eſt honorable, comme les meres de Jeſus-Chriſt même. Ne croyez pas qu'il y ait là de l'exagération, puiſque c'eſt le Sauveur lui-même, ce divin Sauveur, qui vous le témoigne. Car dans ſon Evangile il a déclaré, que ſa vraie mere ſelon l'eſprit, c'étoit quiconque fait la volonté de ſon Pere céleſte : *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipſe meus frater & mater eſt.* Or pouvez-vous mieux accomplir la volonté du Pere céleſte, qu'en vous employant auprès de ceux dont il vous a particuliérement chargées, qui ſont les orphelins ? *Religio munda & immaculata apud Deum & Patrem hæc eſt.* *Matth.* c. 12.

IV. Mais pourquoi les orphelins : *Visitare pupillos* ? Ne le voyez-vous pas, Mesdames ? parce que l'orphelin est de tous les pauvres le plus destitué de secours & de moyens ; parce que c'est à l'orphelin que la protection de Dieu est plus nécessaire ; parce que c'est l'orphelin qui a plus droit de recourir à Dieu comme à son unique refuge, & de dire comme David : Mon pere & ma mere m'ont quitté ; ils sont perdus pour moi ; mais le Sei-
Ps. 26. gneur m'a pris en sa garde : *Quoniam pater meus & mater mea dereliquerunt me : Dominus autem assumpsit me.* Ce n'est pas assez ; mais j'ajoûte qu'entre les orphelins il n'y en a point à qui ces paroles conviennent si naturellement qu'à ceux que la charité a retirés dans cette maison, où vous venez les visiter. Les autres, quoiqu'orphelins, au défaut de leurs peres & de leurs meres, peuvent encore avoir des appuis. Ils trouvent dans leurs familles des parens, des proches, qui les reconnoissent & les élévent. Ils ont des tuteurs qui ménagent leur bien, & qui font valoir leurs deniers. Ceux-ci n'ont, ni tuteurs, ni parens, dont ils puissent implorer l'assistance. Désavoués de tout le monde, ils n'ont personne dans tout le monde à qui s'adresser. Les autres,

quoique ſans pere & ſans mere, ſont ſouvent dans un âge où ils peuvent s'aider eux-mêmes : ceux-ci dès le moment de leur naiſſance ſont expoſés au danger prochain de périr, & périroient en effet, ſi le Créateur qui les a formés, ne leur avoit ménagé une reſſource dans la providence des hommes. Il eſt donc inconteſtable que ce ſont-là les orphelins les plus abandonnés de leurs peres & de leurs meres ; que ce ſont ceux ſur qui Dieu eſt plus engagé à veiller, ceux dans qui la religion pure & ſans tache ſe pratique plus à la lettre, *Viſitare pupillos.* C'eſt entre les bras de Dieu ſeul que ces pauvres enfans ſont dépoſés ; & c'eſt dans vos mains, Meſdames, qu'il les remet, pour les retirer de la mort, & leur conſerver une vie dont vous aurez à lui répondre.

Quel ſoin dans l'ancienne loi, quel zéle Dieu n'a-t-il pas fait paroître pour les orphelins ? Ceci mérite votre attention, & vous apprendra votre religion. Qu'étoit-ce dans l'ancienne loi que les orphelins ? des perſonnes privilégiées, des perſonnes ſpécialement protégées de Dieu, & comme telles reſpectées. Rien de plus authentique ni de plus formel, que ce que nous liſons ſur cela dans le Deutéronome. Dieu vouloit que les orphelins

fuſſent conſidérés des Iſraëlites comme leurs freres; que chaque famille en adoptât un; & que cet orphelin ainſi adopté mangeât à la table, eût part à tous les biens, fût traité comme les autres enfans de la maiſon. Il vouloit que dans chaque famille, il y eût une partie des dixmes affectée aux orphelins; & que lorſqu'on faiſoit la récolte des fruits de la terre, on en réſervât une portion pour l'orphelin, afin qu'il eût de quoi vivre. Il vouloit que les juges établis pour adminiſtrer la juſtice, la rendiſſent à l'orphelin, préférablement à tout autre. Voilà ce que Dieu avoit ordonné dès la loi de Moyſe. Dans la loi nouvelle, qui eſt une loi d'amour & de miſéricorde, au lieu de tout cela, Dieu s'en repoſe ſur votre charité. Il ne vous oblige, ni à recueillir ces orphelins dans vos maiſons, ni à les faire manger à vos tables: mais il ſe contente que votre charité pourvoie d'une maniére efficace à leur établiſſement. Sans exiger de vous d'autres dixmes, il veut que votre charité ſoit pour eux la dixme aſſûrée de vos biens; & qu'ainſi vous ſoyez à leur égard encore plus ſecourables par le principe de la charité, que ne l'étoient les Iſraëlites par l'obligation de la loi.

V. Vous y êtes d'autant plus indiſpenſablement engagées, Meſdames, que ces orphelins ſe trouvent ici dans un état plus déplorable : *In tribulatione eorum.* Leur affliction eſt extrême : je veux dire que leur indigence eſt auſſi grande que vous pouvez l'imaginer, & j'ai bien ſujet de m'écrier avec S. Paul : *Os noſtrum patet ad vos* ; je ſuis député pour vous parler, & pour vous parler fortement : *Cor noſtrum dilatatum eſt* ; je ſens mon cœur qui ſe dilate, qui s'étend par le zéle de la charité, & même de la religion qui eſt là-deſſus inſéparable de la charité : *Non anguſtiamini in nobis* ; mes entrailles ne ſont point reſſerrées pour vous & pour votre ſanctification : *Anguſtiamini autem in viſceribus veſtris* ; mais que je crains que vos ames ne ſe tiennent fermées, ou qu'elles ne s'ouvrent pas autant qu'elles devroient & qu'il eſt à ſouhaiter ! Voilà des enfans dont Dieu nous charge aujourd'hui, vous & moi. Il m'ordonne de vous repréſenter leurs beſoins, de plaider auprès de vous leur cauſe, & d'y faire ſervir tout ce qu'il m'a donné de connoiſſance & de forces. C'eſt là mon miniſtère, & je tâche à m'en acquitter. Mais quel eſt le vôtre ? de contribuer à l'éducation de ces enfans & à leur ſalut ; de répandre ſur eux

2. Cor. c. 6.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

libéralement & ſaintement vos dons : libéralement, afin qu'ils en reçoivent une ſolide aſſiſtance : ſaintement, afin que vous en ayiez devant Dieu le mérite, & que vous en obteniez la récompenſe. Ce ſera la même pour nous. Or puiſque vous aſpirez à la même gloire que moi, que vos cœurs s'élargiſſent comme le mien : *Eandem autem habentes remunerationem, dilatamini & vos.* *Ibid.*

A Dieu ne plaiſe que je veuille exagérer les misères de cette maiſon ! Je ſuis le prédicateur de la vérité, & je ne voudrois pas m'en départir une fois, ni d'un ſeul point, pour exciter votre charité. On vous a dit qu'un grand nombre de ces enfans ſont morts, faute de nourriture & des choſes les plus néceſſaires. Je n'examine point ſi peut-être on vous en a trop dit. Vous avez pû vous en inſtruire, & même vous l'avez dû : car votre ignorance en cela ne ſeroit pas une légitime excuſe. On vous a dit que la multitude de ces enfans croît tous les jours, & que vos charités devroient croître à proportion. Quoi qu'il en ſoit, Meſdames, je ſçai que ces enfans ſont dans la ſouffrance, qu'ils ſont dans l'extrémité de l'indigence, & ce ne ſera point amplifier ſi je conclus qu'ils ſont donc dans l'état où la religion vous

oblige à faire des efforts extraordinaires, pour les ſoutenir : *Viſitare pupillos in tribulatione eorum.*

Si vous y manquiez, le ſang de ces innocens demanderoit à Dieu juſtice. Car leur ſang, auſſi bien que celui d'Abel, a une voix qui ſe fait entendre de Dieu, & qui crie de la terre juſqu'au Ciel. Il eſt pour vous, Meſdames, du dernier intérêt que la voix de ce ſang ne crie jamais contre vous. Il eſt pour vous d'une conſéquence infinie que vous écoutiez cette voix, & que ſur le témoignage que je vous rends, vous preniez de juſtes meſures, & vous régliez vos aumônes. Sans cela, qui pourroit vous préſerver de la malédiction dont Dieu menaçoit les Iſraëlites par ces paroles du Pſeaume : *Turbabuntur à facie ejus, Patris Orphanorum, & Judicis Viduarum :* Ils ſeront troublés & ſaiſis de frayeur à ſon aſpect, parce qu'il eſt le pere des Orphelins, & qu'il ſera un jour leur Juge; c'eſt-à-dire, qu'il leur rendra juſtice aux dépens de ceux & de celles qui les auront négligés, & qui témoins de leur extrême diſette, ne ſe ſeront pas mis en devoir de les ſoulager. *Pſal.* 67.

Mais que dis-je, Meſdames? J'aime mieux vous exhorter à ce ſaint exercice par l'eſpérance des bénédictions éternelles, que

Dieu vous promet. C'eſt l'amour, je dis l'amour de votre Dieu, qui vous doit animer, plutôt que la crainte de ſes châtimens. Il s'agit de ſeconder une entrepriſe des plus importantes à ſa gloire. Il s'agit de ſauver des ames que Jeſus Chriſt a rachetées, & qui n'ayant dans le monde nul aſyle, s'y perdroient immanquablement, ſi votre zéle n'y remédioit. Il s'agit de dreſſer des enfans, qui, ſans vous, n'ayant nulle inſtruction, par une conſéquence inévitable, n'auroient nulle religion. Il s'agit de les retirer, non-ſeulement de la pauvreté, mais du vice, mais du libertinage, où la fainéantiſe, par une triſte fatalité, les entraîneroit avec tant d'autres. Il s'agit de former dans leurs perſonnes de bons ſujets, pour être employés par-tout où la Providence les deſtinera.

C'eſt votre ouvrage, Meſdames, & vous y êtes intéreſſées: car vous êtes comme les Fondatrices de cet Hôpital. C'eſt à vous que Dieu en a premiérement inſpiré le deſſein; & c'eſt vous qui avez eû le courage de l'entreprendre. Quand je dis vous, j'entends ces illuſtres Dames, dont toutes les Aſſemblées des Saints publient & publieront ſans ceſſe les charités. Vous les avez connues, & je ne vous en rappelle le ſouvenir, que pour vous porter à les

imiter. Vous leur avez ſuccédé ; & cet établiſſement qu'elles ont commencé, ne peut être ni maintenu, ni conduit à ſa perfection que par vous. Une grande Princeſſe dont je reſpecte la préſence, & dont l'humble modeſtie m'oblige à me taire ſur ſes éminentes qualités, n'a pas cru pouvoir mieux honorer Dieu, ni mieux reconnoître tout ce qu'elle en a reçu, qu'en ſe mettant à la tête de cette œuvre de piété. Sa foi l'y a engagée, & ſon exemple doit vous y attirer. Faites-vous un devoir & un mérite de vous conformer à ſes pieuſes intentions. Et vous, Troupe infortunée, Enfans que le crime a fait naître, ſans vous rendre criminels, béniſſez dans votre malheur même, le Dieu ſouverain, le Pere des miſéricordes : *Laudate, pueri, Dominum.* Si vous êtes le rebut du monde, il y a dans le Ciel un Créateur qui s'intéreſſe à votre conſervation, & à qui vous êtes auſſi chers que le reſte des hommes. Il eſt au plus haut point de la gloire ; mais de ce haut point de gloire, il ne dédaigne pas d'abaiſſer ſes regards ſur votre misère : *Qui in altis habitat, & humilia reſpicit.* C'eſt lui qui apprend aux Grands du ſiécle, & aux plus grands, à deſcendre eux-mêmes juſqu'à vous ; lui qui les fait ſortir de leurs Palais, de leurs

Pſal. 112.

Ibid.

riches & magnifiques appartemens, pour ſe ranger auprès de vous : *Suſcitans de terra inopem, ut ſedeat cum Principibus, cum Principibus populi ſui.* Levez vers lui vos voix, pour lui payer le juſte tribut de vos louanges. C'eſt la louange des enfans, & des enfans à la mamelle, qui lui plaît par-deſſus toutes les autres : *Ex ore infantium & lactentium perfeciſti laudem.* Levez avec vos voix vos mains encore pures, & ſervez à toute cette Aſſemblée d'Interceſſeurs. Vous n'en pouvez avoir de plus puiſſans, Meſdames, pour vous ouvrir le tréſor des graces divines, & pour vous obtenir l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.

Ibid.

Pſalm. 8.

EXHORTATION
SUR LA
CHARITÉ
ENVERS LES NOUV. CATHOL.

Pax Fratribus, & charitas cum fide.

Que la paix ſoit ſur nos Freres, avec la charité & la foi. Aux Ephéſ. chap. 6.

VOICI, Meſdames, une nouvelle charge pour vous: mais ce ſeroit, j'oſe le dire, vous rendre indignes du nom de Chrétiennes que vous portez, ſi vous la regardiez comme une charge, & ſi vous ne béniſſiez mille fois le Ciel, de vous avoir ainſi réduites à l'heureuſe néceſſité de redoubler vos ſoins & vos aumônes. Vous comprenez qu'il s'agit des nouveaux Catholiques, ou de ceux qui ſont dans la diſpoſition de le devenir, & qui n'attendent peut-être plus pour cela que votre ſecours. Ils ſont répandus dans toute la France, répandus dans tous les quartiers de

cette Ville Capitale: mais par une providence particuliére, nulle autre Paroiſſe n'en eſt plus abondamment pourvue que celle-ci, & ne doit plus s'employer à leur ſoulagement. Encore une fois, Meſdames, ne vous en plaignez point; & bien loin de vous en plaindre, remerciez Dieu de ce qu'il vous donne, contre toute eſpérance, ces nouveaux ſujets d'exercer votre zèle. Confiez-vous en lui, & ne doutez point qu'il ne vous donne en même tems de nouveaux moyens pour ſubvenir à tout, & pour remplir dans toute ſon étendue l'obligation qu'il vous impoſe. Soyez-lui fidéles, en faiſant des efforts extraordinaires, pour répondre aux deſſeins de ſa miſéricorde: & il vous ſera fidéle, en vous faiſant trouver les fonds néceſſaires, & en ſecondant les pieuſes intentions de votre charité. Telle eſt la préparation d'eſprit où vous devez être, & que je vous demande en faveur de nos freres, que le malheur de la naiſſance & de l'éducation a tenus ſi long tems ſéparés de nous. Que la paix ſoit ſur eux avec la foi, & cela par la charité que vous pratiquerez envers eux: *Pax fratribus, & charitas cum fide.* En deux mots qui vont partager cet entretien, il faut pourvoir tout-à-la fois, & à leurs beſoins temporels & à

leur ſalut éternel; à leurs beſoins temporels, en les aſſiſtant dans leur preſſante néceſſité; à leur ſalut éternel, en les confirmant dans la foi, & en achevant leur converſion qui n'eſt encore qu'imparfaite & qu'ébauchée. La charité fera l'un & l'autre, & c'eſt auſſi à l'un & à l'autre que je viens vous exhorter.

I. PARTIE.

N'EN doutez point, Meſdames: la néceſſité de ces pauvres, nouvellement convertis, eſt très-preſſante; & ſi l'on ne pourvoit à leurs beſoins, il eſt évident qu'ils doivent bientôt tomber dans l'extrême misère, pourquoi? En voici la preuve ſenſible; c'eſt qu'ils n'ont plus les ſecours qui les faiſoient autrefois ſubſiſter. Dès-là donc que vous ne ſuppléerez pas à ce qu'ils ont perdu, ou pour mieux dire, à ce qu'ils ont volontairement quitté, en ſe réuniſſant à l'Egliſe, quelle ſera leur reſſource, & qui les ſoutiendra? Je m'explique, & faites, s'il vous plaît, à ceci une ſérieuſe réflexion.

Car tant que leur religion a été tolérée, & qu'ils ont vêcu dans l'Egliſe Proteſtante, ils y étoient aſſiſtés, & bien aſſiſtés. On ne les voyoit point alors s'adreſſer à nous; ils ne venoient point nous expoſer leur pauvreté; ils ne nous faiſoient

point entendre leurs gémiſſemens & leurs plaintes : marque infaillible qu'ils ne ſouffroient pas, & qu'ils trouvoient même ſans peine, parmi leurs freres, ce qui ſuffiſoit à leur condition & à leur état. En effet, la pauvreté, parmi nos hérétiques, n'étoit ni négligée, ni délaiſſée. Il y avoit entre eux, non-ſeulement de la charité, mais de la police & de la régle dans la pratique de la charité. C'étoit pour eux un devoir de ſecourir les pauvres dans leurs maladies, de les retirer de la mendicité : de procurer des places à ceux qui pouvoient ſervir, de l'ouvrage à ceux qui pouvoient travailler, des aumônes à ceux qui ne pouvoient s'aider eux-mêmes, ni s'appliquer ; de n'oublier perſonne, & de veiller ſans exception ſur tout le troupeau. Soyons de bonne foi, & ne leur refuſons point la juſtice qui leur eſt dûe. Rendons-leur là-deſſus le témoignage qu'ils ont mérité, & qu'on leur a ſouvent rendu. Reconnoiſſons que ſur ce point nous n'avons rien à leur reprocher, & ſouhaitons que ſur cela même ils n'aient de leur part nul reproche à nous faire.

Voilà, dis-je, comment leurs pauvres étoient traités. Mais depuis que ces pauvres, renonçant à l'erreur qui les ſéduiſoit,

ſoit, ſe ſont ſouſtraits à la conduite des faux Paſteurs qui les égaroient ; depuis qu'ils ſont ſortis de leurs mains pour ſe jetter dans les nôtres, & que du ſein de l'héréſie ils ont paſſé dans le ſein de la vraie Egliſe : de quel œil déſormais les regarde tout le parti qu'ils ont abandonné ? On les dénonce aux aſſemblées comme des déſerteurs, on les efface du nombre des freres, & on ne les compte plus dans le conſiſtoire que pour des apoſtats & des excommuniés : on ne leur donne plus de part aux diſtributions, & on leur retranche tout ce qu'ils recevoient. Bien loin de s'intéreſſer pour eux & de leur continuer les mêmes gratifications, peut-être au fond de l'ame ſe réjouit-on de les voir dans la ſouffrance & dans la diſette, & peut-être en triomphe-t-on. Ainſi donc de ce côté-là reſtent-ils ſans eſpoir ; & ces ſources auparavant ſi abondantes ſe ſont tout-à-coup deſſéchées, & ont tellement tari à leur égard, qu'ils n'y peuvent plus rien puiſer. D'autant plus digne de notre pitié & de notre zéle, que c'eſt par eſprit de religion & pour ſe joindre à nous, qu'ils ſe ſont privés de ce ſoutien, & qu'ils ont fermé les yeux à toutes les conſidérations humaines qui les pouvoient retenir.

Mais du reſte, Meſdames, en faiſant ce ſacrifice, à quoi ſe ſont-ils attendus, & à quoi ont-ils dû s'attendre ? Ils ont cru que votre charité les dédommageroit de leur perte. Ils ſe ſont perſuadés que dans le parti de la vérité qu'ils embraſſoient, il y auroit des ames auſſi tendres & auſſi ſecourables, que dans celui de l'erreur dont ils ſe détachoient. Ils ſe ſont promis que devenant, par une étroite alliance, nos amis, nos freres, les membres du même corps, nous ne leur refuſerions pas les devoirs de l'amitié, de l'hoſpitalité, de la proximité, d'une ſainte fraternité. Que priant devant les mêmes autels que nous, participant aux mêmes myſtères que nous, mangeant avec nous le même pain céleſte, & uſant du même aliment ſpirituel à la même table qui eſt la table de Jeſus-Chriſt, on ne les laiſſeroit pas d'ailleurs manquer de la nourriture ordinaire, ni languir dans un triſte abandonnement. Que Dieu penſeroit à eux ; & que cette Egliſe Catholique dont on leur diſoit tant de merveilles, *Pſalm.* 86. *Glorioſa dicta ſunt de te, civitas Dei ;* que cette Egliſe à qui ils recouroient comme à leur mere, & qui les admettoit parmi ſes enfans, ne ſeroit pas inſenſible à leur indigence, & ne les verroit pas périr ſans prendre de juſtes meſures pour la con-

ſervation de leur vie. Telle a été leur attente, & dans cette confiance ils ont franchi le pas. Ils ont rompu les liens les plus forts, qui depuis de longues années les arrêtoient. Ils n'ont écouté ni les ſentimens de la nature en s'éloignant de leurs proches, ni la voix de leurs miniſtres dont ils ont également mépriſé & les menaces & les promeſſes, & les invectives & les offres. Ils nous ont tendus les bras, & nous les avons reçûs. Dans un premier mouvement, nous leur avons témoigné la même joie, que le bon Paſteur marqua à tous ſes voiſins lorſqu'il eut ramené ſa brebis. *Congratulamini mihi, quia inveni ovem quæ perierat.* Luc. c. 15

Mais en quel deuil doit ſe tourner pour eux cette courte joie, ſi de notre part ils demeurent ſans aſſiſtance? N'ayant plus rien de ce qu'ils avoient, & ne trouvant rien chez nous de ce qu'ils eſpéroient, ne ſeront-ils pas dans un délaiſſement abſolu? Quand les Iſraëlites ſe virent engagés ſous la conduite de Moyſe & d'Aaron, dans une terre aride & déſerte, & qu'ils ſe ſentirent preſſés de la faim, il s'éleva parmi cette innombrable multitude d'hommes, de femmes, d'enfans, un murmure général contre leurs conducteurs, & contre le Dieu même d'Iſraël. Où ſommes-nous,

s'écrierent-ils, & en quel pays nous a-t-on fait venir ? Du moins en Egypte nous
Exod. avions du bien en abondance : *Comede-*
c. 16. *bamus panem in ſaturitate.* Je ſçais, Meſdames, que ce murmure des Iſraëlites étoit injuſte & trop précipité. C'eſt pour cela qu'ils en furent punis, & que Dieu en tira une ſi prompte & ſi rigoureuſe vengeance. Mais lorſque tant de nouveaux fidéles reſteront parmi nous dans l'oubli, & qu'ils y ſeront dépourvûs de toutes choſes, n'auront-ils pas droit de ſe plaindre ; & que leur répondrons-nous quand ils nous diront : *Comedebamus panem in ſaturitate.* Rien ne nous manquoit où nous étions : on nous recherchoit, on nous entretenoit. Vous nous avez appellés, vous nous avez invités à vous ſuivre ; vos Prédicateurs, vos Paſteurs, toutes les puiſſances Eccléſiaſtiques & ſéculieres nous ont preſſés là-deſſus, & fait des inſtances auſquelles nous n'avons pû réſiſter. Nous nous ſommes rendus, nous ſommes venus, nous voici, & chacun ſemble nous méconnoître, chacun ſe retire de nous ! Que ſera-ce quand ils le diront à Dieu : *Comedebamus panem in ſaturitate* ; Hé, Seigneur, nous avons éprouvé les effets de votre providence, tandis que nous marchions hors de vos voies. Nous y avez-

vous attirés pour nous donner la mort ?

Non, Meſdames, ce n'eſt point ainſi que Dieu l'a prétendu. Ce ſeroit une honte, & pour ſon ſervice, & pour ſon Egliſe. L'honneur de l'un & de l'autre demande qu'on n'y trouve pas moins d'avantage, pas moins de douceur, pas moins de charité, que dans de fauſſes religions & dans des ſectes formées contre lui. Si donc il eſt touché des murmures qu'il entendra, & ſi ces murmures excitent ſa colere, ce ne ſera pas tant à l'égard de ceux qui les feront, que de ceux qui les cauſeront. Il pardonnera aiſément à des malheureux trompés dans leurs eſpérances, accablés de leurs peines, incertains de leur ſort, également troublés & de la vûe du paſſé, & du ſentiment des misères préſentes, & de la crainte des maux à venir. Mais ſur qui il exercera ſa juſtice avec plus de ſévérité, c'eſt ſur vous-mêmes; pourquoi ? parce que c'eſt vous qui les aurez réduits en ces triſteſſes profondes & en ces déſolations, vous qui aurez été le ſujet & l'occaſion de ces plaintes améres & de ces révoltes, vous qui aurez renverſé les deſſeins de la Providence, qui aurez deshonoré l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, & donné à l'héréſie une eſpéce de ſupériorité & d'aſcendant.

Car quelles ſeront les railleries & les inſultes des hérétiques opiniâtres & endurcis, lorſqu'ils verront le déplorable état de ces troupes de Catholiques tout récemment entrés dans l'Egliſe, après s'être ſéparés d'eux ? N'auront-ils pas lieu en apparence de leur dire ce que Moyſe diſoit avec vérité aux Juifs incrédules & rébelles : *Ubi ſunt Dii, in quibus habebant fiduciam* ? Où ſont donc vos appuis ? Où ſont ces bénédictions du Ciel, dont on vous répondoit avec tant d'aſſurance, & ſurquoi vous faiſiez tant de fonds ? Où ſont ces ames charitables, ces protecteurs puiſſans & vigilans, ces patrons qui devoient vous ſecourir en tout & ne vous renvoyer jamais les mains vuides ? Qu'ils paroiſſent, & qu'ils vous ſoulagent au moins en de ſi fâcheuſes extrêmités : *Surgant, & opitulentur vobis, & in neceſſitate vos protegant.* Or ces outrages, Meſdames, ne retomberont-ils pas ſur toute l'Egliſe ? & n'en ſerez-vous pas reſponſables à Dieu ?

Deuter. c. 32.

Ibid.

Mais le nombre de ces convertis eſt trop grand. Trop grand, Meſdames ? Ah, le peut-il être trop ? Le pouvez-vous penſer ? Le devez-vous ? Et qu'y a-t-il à ſouhaiter davantage, que de le voir croître ſans ceſſe, & d'être tous raſſemblés, ſelon le

déſir du Fils de Dieu, dans une même bergerie & ſous un même Paſteur : *Et fiet unum ovile & unus Paſtor.* Le nombre de ces pauvres eſt grand : c'eſt pour cela que vous devez augmenter vos ſoins ; c'eſt pour cela que vous ne devez pas vous contenter de vos aumônes ordinaires ; c'eſt pour cela que vous ne devez pas ſeulement y employer tout le ſuperflu de votre état, mais quelque choſe du néceſſaire. Diſons la vérité : le nombre ne ſeroit pas trop grand, ſi chacune faiſoit ſon devoir, & donnoit à proportion de ſes forces. Il n'eſt donc trop grand, que parce que pluſieurs ne veulent rien contribuer, ou ne veulent pas aſſez contribuer. *Joan. c. 10.*

Mais les tems ſont difficiles : j'en conviens ; mais après tout, Meſdames, ne m'obligez pas à réfuter cette objection, toute ſpécieuſe qu'elle eſt, par des preuves qui vous convaincroient & qui vous confondroient. Car ce ſont des argumens pris de vous-mêmes, de votre propre exemple, de vos dépenſes les plus communes, dont nous ſommes témoins, & dont nous gémiſſons. Quoi qu'il en ſoit, & quoi qu'il y ait à prendre ſur vous, vous n'en ferez jamais tant pour bien accueillir ces généreux proſélytes, qu'ils en ont fait pour parvenir juſqu'à nous, & pour vaincre tous

les obſtacles qui s'oppoſoient à leur réunion. Combien ſe ſont arrachés par une ſainte violence d'entre les bras de leurs parens, qui les baignoient de leurs larmes, & qui leur perçoient le cœur des cris les plus douloureux ? Combien ont abandonné leurs héritages, & ont mieux aimé ſe mettre au hazard d'une ruine entiére, que de s'obſtiner contre la lumiere qui les éclairoit & contre la grace qui les preſſoit ? Que leur courage vous anime ; que leur déſintéreſſement vous inſtruiſe : mais ſurtout ayez égard à leur ſalut éternel ; & ſouvenez-vous qu'en les aſſiſtant dans leurs beſoins, vous les confirmerez par votre charité dans la foi, & vous acheverez leur converſion, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. TOUTE converſion, même ſincère, n'eſt pas, Meſdames, dans le ſens que je l'entends, une converſion parfaite ; & je n'appelle converſion parfaite, que celle où l'ame demeure bien affermie, ſans être ſujette à ces incertitudes qui rendent ſa foi chancellante, ni à ces retours qui l'entraînent dans ſes premiers égaremens, & détruiſent en elle l'œuvre de Dieu. Suivant ce principe, nous pouvons dire, que s'il y a beaucoup de Catholiques nouvellement

convertis, il y en a peu qui le ſoient pleinement & parfaitement; pourquoi? Parce qu'il y en a peu en qui la foi ne ſoit encore bien foible, & dont on ne doive craindre de ſcandaleuſes rechûtes. Il eſt donc d'une extrême conſéquence de les fortifier, & de nous les attacher ſi étroitement, que rien ne puiſſe les r'engager dans leurs anciennes erreurs, ni les détourner du droit chemin où la miſéricorde du Seigneur les a conduits. Que faut-il pour cela? gagner leur eſprit & leur cœur: leur eſprit, en leur perſuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion; leur cœur, en les affectionnant à cette même religion, & la leur faiſant aimer. Or l'un & l'autre, Meſdames, dépend de vous, ſera le fruit de votre zéle pour eux & pour tout ce qui les concerne. Voici comment: écoutez-le, s'il vous plaît.

Car je ſoutiens d'abord que vous ne leur ferez jamais mieux connoître la vérité de notre religion, que par la charité qui s'y pratique, puiſque la charité eſt la marque la plus certaine de la ſainteté, & que la ſainteté eſt un des plus favorables préjugés de la vérité. Je ne prétends pas néanmoins que ce ſoit-là le ſeul motif de leur créance. On ſçait aſſez, que toutes les héréſies ont affecté l'éclat des bonnes œu-

vres & d'une charité faſtueuſe. On ſçait que ſaint Auguſtin pour cela vouloit qu'on jugeât des perſonnes par la foi, & non de la foi par les perſonnes. Mais quand aux autres motifs la charité ſe joint, une charité bienfaiſante, une charité prévenante, une charité toujours vigilante & conſtante, c'eſt ce qui achéve de déterminer les eſprits & de les fixer. Auſſi eſt-ce cette charité envers les pauvres qui ſi long-tems a donné du crédit à la Religion prétendue réformée. Ce n'étoit pas une preuve ſuffiſante pour elle, parce que ce n'étoit pas une preuve entiére & complette : mais enfin cette preuve, quoique ſuſpecte de ſa part, ne laiſſoit pas de faire impreſſion & de lui attirer une infinité de ſectateurs. C'étoit un faux métal, mais qui frappoit les yeux ; & ces pauvres dont vous êtes préſentement chargés, n'étoient la plûpart retenus que par-là, & n'avoient point de plus puiſſante raiſon qui les convainquît.

Ainſi, Meſdames, pour vous conformer à leurs diſpoſitions, il faut maintenant que vous les détrompiez de la fauſſe opinion où l'on s'étudioit à les élever, que de toutes les Religions, il n'y avoit que la Proteſtante qui s'intéreſsât pour les pauvres. Il faut que vous leur faſſiez voir, qu'entre les autres prérogatives de la Religion Ca-

tholique, elle a encore celle-ci, d'être la plus compatiſſante & la plus miſéricordieuſe. On prépare des miſſions pour leur inſtruction, & je ne puis aſſez louer un deſſein ſi digne du zéle apoſtolique. Mais du reſte il faut avant toutes choſes que vous ſoyez vous-mêmes leurs miſſionnaires: par où? par vos libéralités. Car pour appliquer ici la parole de ſaint Paul, *Priùs quod animale, deinde quod ſpiritale*: le temporel ouvre la voie au ſpirituel, & c'eſt un des préparatifs les plus efficaces. Voilà ce qui conciliera aux Miniſtres du Seigneur l'attention de ces nouveaux diſciples. Voilà ce qui donnera de la force à leurs paroles, & ce qui appuiera leurs prédications. Quand ces pauvres que l'Egliſe a recueillis dans ſon ſein, verront des Dames de qualité les rechercher elles-mêmes, les viſiter, les encourager, les aider, c'eſt ce qui les touchera. Ils concluront qu'une Religion qui inſpire une charité ſi pure, n'eſt point auſſi affreuſe que leurs Miniſtres la leur dépeignoient. Ils reviendront des fauſſes idées qu'ils en avoient conçûes, & ils en prendront de plus juſtes & de plus vraies. Sans cela les Prédicateurs auront beau parler, toutes nos exhortations ſeront inutiles, & tout ce que nous dirons ne produira rien. Car comment re-

1. Cor. c. 15.

cevront nos discours, des gens à qui nous refusons le pain & la vie ; & qui comparant ce qu'ils sont avec ce qu'ils étoient, se trouveront parmi nous assaillis de toutes sortes de calamités & sans espérance d'aucun soutien ? Ne croiront-ils pas que leur misère est une punition du Ciel ; que Dieu condamne leur changement & qu'il les en châtie ? ne penseront-ils pas à retourner en arriére, & à rompre l'engagement qu'ils avoient contracté avec nous ? Dangereuse tentation contre laquelle il ne tient qu'à vous, Mesdames, de les prémunir, & illusion subtile dont vos charités les détromperont.

Il y a plus : en persuadant leurs esprits, vous gagnerez leurs cœurs. Car rien ne gagne plus le cœur, que l'affection qu'on nous témoigne, & que le bien qu'on nous fait. Ils trouveront de la douceur dans la foi Catholique, & par-là ils la goûteront ; elle leur deviendra chère & aimable. Tel est le moyen dont se servoit le Sauveur même du monde. Pour sauver les ames, il guérissoit les corps, & à peine a-t-il opéré l'un de ces miracles sans l'autre. Cela paroît intéressé : mais Dieu dont la Providence est adorable, emploie tout à la vocation & au salut de ses élûs. Les riches & les pauvres se gagnent différemment :

ceux-là d'une certaine manière, & ceux-ci par les dons. Mais qu'importe, pourvû qu'en effet on les gagne tous, & qu'à l'exemple de notre divin Maître nous profitions des besoins des pauvres pour les acquérir à l'Eglise, & nous nous prévalions de leur indigence pour la gloire & les intérêts de Dieu ? Moyen le plus proportionné à leur foiblesse : convertis ou non convertis, ce sont les membres de Jesus-Christ, mais les membres souffrans & languissans, qu'il faut par conséquent ménager, & mettre en état de bien digérer la sainte nourriture qu'on leur destine. Comme pauvres, ils doivent être évangélisés : *Pauperes evangelizantur* : mais il est nécessaire à leur égard que l'Evangile soit accompagné d'amples largesses & d'utiles secours. Moyen que vous avez entre les mains, vous, Mesdames, que Dieu a pourvûes des biens de ce monde, & qui aurez là-dessus plus de comptes à lui rendre. D'où s'ensuit une décision, qui vous étonnera peut-être, & qui pourra troubler vos consciences; mais dont vous serez obligées de convenir, pour peu que vous y fassiez d'attention, & que vous compreniez les principes les plus communs & les plus indubitables de la morale chrétienne. C'est par-là que je finis, & c'est dans cette con- *Matth. c. 11.*

cluſion que je renferme tout ce qui me reſte à vous repréſenter ſur un ſujet ſi important.

Voici donc comment je raiſonne. Il eſt certain que les œuvres de miſéricorde ne ſont pas ſeulement de conſeil, mais de précepte, dans le Chriſtianiſme, puiſque c'eſt particuliérement ſur ces œuvres de miſéricorde que nous devons être jugés un jour, & récompenſés ou réprouvés éternellement. Il eſt certain que ces œuvres de miſéricorde ordonnées ſous de ſi grièves peines, ne regardent pas ſeulement les beſoins du corps, mais les beſoins de l'ame; & même les beſoins de l'ame encore plus que ceux du corps, puiſque l'ame eſt bien plus noble que le corps. De-là je conclus, que ce qui ſuffiroit pour être coupable d'un péché mortel par rapport aux beſoins du corps, ſuffit à plus forte raiſon pour être également criminel par rapport aux beſoins de l'ame. Si donc, comme il eſt évident, & comme vous le reconnoiſſez toutes, ce ſeroit un péché digne de la damnation, d'abandonner le pauvre dans le danger prochain de perdre la vie du corps, faute d'un ſecours qu'on peut lui fournir, c'eſt une conſéquence inconteſtable, que ce ne ſera pas un moindre crime (je devrois dire que ce ſera un crime mille fois plus

grand) de l'abandonner dans le prochain danger de perdre la vie de l'ame & de ſe pervertir, lorſqu'on peut, par une aſſiſtance ſalutaire, le mettre à couvert de ce malheur & l'en préſerver. Or ne ſçavez-vous pas, Meſdames, que c'eſt-là le péril où ſe trouvent une infinité de pauvres à demi-convertis? Je dis à demi-convertis; car malgré toutes les démonſtrations extérieures & toutes les paroles qu'ils ont données, nous ne devons pas ſuppoſer qu'à leur égard tout ſoit déja fait, & nous devons plutôt ſuppoſer que tout eſt encore à faire. En effet, les uns, ainſi que je vous l'ai d'abord marqué, quoique convertis de bonne foi, ne ſont pas néanmoins bien établis dans la grace de leur converſion. D'autres ſont dans le trouble & dans l'agitation qu'a dû leur cauſer un changement qui les éloigne de tout ce qu'ils avoient de plus cher, & qui les engage à une créance & à des pratiques où ils n'ont point été élevés. Quelques-uns demeurent dans une indifférence & une froideur, qui ne les attache à rien; & pluſieurs ne ſe ſont enfin ſoumis que par force, & catholiques au-dehors, ne le ſont guère dans le cœur. Jugez ce qu'il doit arriver de tous ces gens-là, ſi votre charité n'y remédie. Jugez, ſi l'on peut raiſonnablement eſpérer qu'ils aient

assez de persévérance, pour tenir ferme dans l'affliction & dans la disette. Ce sont des arbres transplantés : s'il n'y a point de suc dans la terre pour les nourrir, si c'est pour eux une terre séche, y prendront-ils racine, & dès le premier orage ne seront-ils pas renversés ?

Reprenons, Mesdames : il est donc vrai que cette nombreuse multitude de nouveaux Catholiques est exposée à retomber dans l'héréſie, à renoncer la foi & à se damner. Il n'est pas moins vrai que vous pouvez les arrêter sur le bord du précipice & les sauver en les cultivant, en les consolant, en les soulageant, en subvenant à leur infortune. Si vous ne le faites pas, vous en croirez-vous quittes devant Dieu ?

Hé, Mesdames, qu'on vînt actuellement vous dire, qu'à la porte de cette maison un pauvre est sur le point d'expirer par la faim qui le consume, y en a-t-il une de vous qui ne courût à l'aide & qui s'en tînt dispensée ? Or je vous avertis moi, & vous ne pouvez l'ignorer, que des milliers de pauvres sont prêts à périr spirituellement, parce que vous les laissez périr temporellement ; & sur cela vous vivrez tranquilles & sans scrupule ? Vous penserez n'en être point comptables à Dieu ? vous ne craindrez point cette formidable me-

nace qu'il vous fait dans l'Ecriture, auſſi-bien qu'à ces Prêtres qu'il avoit choiſis pour la conduite de ſon peuple : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* *Ezech. c. 3.* Voilà des ames dont le ſalut dépendoit de vous. Elles m'étoient bien précieuſes, puiſque je les avois rachetées de mon Sang : mais les voilà perdues par votre faute. Je vous les redemande ; & ſi vous ne pouvez me les rendre, il faut que la vôtre m'en réponde : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Oui, Meſdames, la vôtre en répondra; mais ce qui doit être auſſi pour vous d'une conſolation infinie, c'eſt qu'autant d'ames que vous conſerverez à Dieu, autant mettrez-vous le ſalut de la vôtre en ſûreté ; autant Dieu la comblera-t-il de graces en cette vie, & de gloire dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION
SUR LA
CHARITÉ
ENVERS UN SEMINAIRE.

Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, & unxit pedes ejus.

Marie-Magdeleine prit une livre d'huile de senteur d'un nard excellent & de grand prix, & elle en arrosa les pieds de Jesus. En saint Jean, chap. 12.

C'EST le témoignage, que Magdeleine, l'une des plus illustres Pénitentes de l'Eglise de Dieu, &, si j'ose user de cette expression, l'une des plus saintes Amantes de Jesus-Christ, donne à ce divin Maître des sentimens de son cœur, & de l'attachement le plus pur & le plus sacré. Le parfum le plus précieux ne l'est point encore assez, pour satisfaire son zéle, & il n'y a rien qu'elle voulût épargner,

dès qu'il s'agit de ce Sauveur adorable, dont elle a embraſſé la Loi, & à qui elle s'eſt dévouée ſans réſerve. Beau modéle que vous propoſe, Meſdames, l'Evangile de ce jour, & qui m'a paru convenir admirablement à ce que vous venez faire dans cette Aſſemblée. C'eſt la charité qui vous y amene, & une charité d'autant plus relevée & plus parfaite, qu'elle regarde les Prêtres du Seigneur, & ſes Miniſtres. Je puis donc la comparer avec l'amour de Magdeleine, & avec tout ce qu'il lui inſpire aujourd'hui, pour honorer le Fils de Dieu, & pour lui marquer ſon inviolable fidélité. Je dis plus, & je prétends même que votre charité a des avantages qui la diſtinguent, & voici dans une comparaiſon ſuivie tout le fonds & tout le partage de cet entretien. Jeſus-Chriſt témoigna que l'action de Magdeleine lui étoit agréable, *Sinite illam*; mais votre charité doit être encore devant lui d'un plus grand mérite; c'eſt la premiére partie. Judas & la plûpart des Apôtres traitérent de prodigalité l'action de Magdeleine, & en murmurerent, *Ut quid perditio hæc?* Mais votre charité doit être d'une utilité ſi évidente, qu'il ne peut y avoir d'eſprit aſſez critique, pour ne la pas approuver: c'eſt la ſeconde partie. Enfin toute la maiſon fut remplie

Joan. c. 12.

Matth. c. 26.

de l'odeur du parfum, que Magdeleine verſa ſur les pieds du Sauveur du monde, *Joan. c. 12.* *Et domus impleta eſt ex odore unguenti*; & le fruit de votre charité ſe répandra dans toute l'Egliſe; c'eſt la derniere partie. Donnez-moi, s'il vous plaît, votre attention.

I. PARTIE. C'EST une témérité de vouloir faire comparaiſon des mérites des Saints; & ſaint Jérôme traite d'indiſcrets, & d'eſprits peu ſenſés, ceux qui entreprendroient d'examiner ſi de deux Saints, l'un eſt plus grand devant Dieu que l'autre, & s'il le ſurpaſſe dans l'état de gloire: *Qui ſanctorum merita ſtultè comparant.* *Hieron.* Mais on peut, ſans imprudence, & même avec ſageſſe, faire comparaiſon des bonnes œuvres & des actions des Saints, en jugeant les unes plus méritoires, plus louables, plus agréables à Dieu que les autres, parce que Dieu nous a donné dans l'Ecriture des régles, pour les diſcerner de la ſorte, & les connoître. Il ne nous a pas révélé lequel des Bienheureux dans le Ciel eſt plus élevé & plus glorieux; mais il nous a révélé, par exemple, que l'obéiſſance vaut mieux que le ſacrifice, & qu'il faut quitter l'Autel, pour aller ſe réconcilier avec ſon frere. Il m'eſt donc ici permis de comparer la

charité que vous exercez envers les Prêtres de Jeſus-Chriſt, avec l'action que fait Magdeleine, en répandant un parfum précieux ſur les pieds du même Sauveur ; & je ne crois point manquer au reſpect dû à cette ſainte Pénitente, ni diminuer ſa gloire, quand je dis, que de contribuer par vos aumônes à la ſubſiſtance des Miniſtres de l'Egliſe, c'eſt quelque choſe encore de plus excellent dans l'eſtime de Dieu, & dont il ſe tient infiniment plus honoré. Jeſus-Chriſt diſoit bien, en parlant de ſa propre perſonne, que celui qui croiroit en lui, feroit de plus grands miracles que lui-même : *Qui credit in me, opera quæ ego facio & ipſe faciet, & majora horum faciet* : pourquoi ne pourrons-nous pas dire, ſans rien perdre de l'humilité chrétienne, qu'avec la grace de Dieu, & par la grace de Dieu, nous ſommes capables d'être employés à une œuvre plus importante en elle-même, & plus relevée que celle de Magdeleine convertie ? Non, Meſdames, ni Jeſus-Chriſt, ni Magdeleine n'en ſeront point offenſés, pourvû que cette comparaiſon ſerve à exciter votre zéle pour la charité la plus parfaite que vous puiſſiez pratiquer. Or c'eſt-là que je rapporte tout le paralléle que je vais faire de Magdeleine & de vous, ou plutôt de

Joan. c. 14

l'action de Magdeleine & de la vôtre. Appliquez-vous. Jesus-Christ étoit dans la maison de Marthe, & Magdeleine prenant un vase plein de parfum, le vint répandre sur les pieds de son adorable Maître: elle les baigna de ses larmes, & elle les essuya de ses cheveux. Tout cela, disent les Peres, étoit la figure de l'aumône, qui selon toutes les Ecritures, est le précieux parfum que la charité répand sur le Corps Mystique de Jesus-Christ, & sur ses membres, qui sont les pauvres. Ces cheveux, dont les pieds du Fils de Dieu furent essuyés, nous représentent, dans la pensée de saint Augustin, les biens superflus qui servent, ou qui doivent servir à l'entretien des pauvres. Si donc ce qui n'étoit encore que l'ombre, que la figure, fut néanmoins d'un tel mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus est-il glorifié de la vérité même & de l'effet?

Je vais plus avant, & j'ajoute que Jesus-Christ n'agréa l'action de Magdeleine, que parce que c'étoit la figure de l'aumône & de la charité chrétienne. Car dans le fond cette action n'avoit rien par elle-même qui dût lui plaire, ni qui répondit aux inclinations de son cœur. Il put être sensible à la piété de Magdeleine, & au zéle qu'elle eut de lui en donner

quelque marque : mais cette marque de répandre ſur lui des parfums, ne convenoit nullement à la morale & à l'eſprit de ce divin légiſlateur, puiſqu'il étoit venu prêcher le renoncement aux délices de la vie, & enſeigner, ſoit par ſa doctrine, ſoit par ſon exemple, l'auſtérité & la mortification. Pourquoi donc loua-t-il non-ſeulement l'intention, mais l'action de Magdeleine ? Parce que l'action de Magdeleine devoit être pour nous non-ſeulement la figure, mais l'exemplaire & le modéle d'une des plus eſſentielles vertus du Chriſtianiſme. Or jugez par-là de quel œil & avec quels ſentimens cet homme-Dieu vous voit accomplir aujourd'hui dans un exercice réel & véritable, ce qui, de la part de Magdeleine, n'étoit qu'une image & qu'une diſpoſition. Jugez ſi vous devez envier le ſervice qu'elle eut le bonheur de rendre à Jeſus-Chriſt. Que dis-je ? jugez ſi vous n'avez pas de quoi vous féliciter devant Dieu, de quoi le bénir & le remercier, de quoi lui témoigner la plus vive reconnoiſſance, lorſqu'il vous met en pouvoir, & qu'il vous fournit les moyens & l'occaſion d'agir plus ſelon ſes affections & ſon gré, que cette femme ſi vantée toutefois dans l'Evangile, & dont l'amour fut ſi promptement & ſi abondam-

ment récompenſé par l'entiére rémiſſion de ſes péchés.

Prenez garde, je vous prie : Magdeleine ne ſe contenta pas de répandre ce parfum ſur les pieds de Jeſus-Chriſt ; elle le répandit encore ſur la tête de ce divin Sauveur ; *Et ſuper caput ipſius recumbentis.* Circonſtance que l'Evangéliſte a remarquée, circonſtance qui ne fut pas ſans un Myſtère particulier, & bien propre à redoubler votre ardeur pour l'œuvre ſainte à laquelle je ne puis trop fortement vous exhorter. Car entre les pauvres, qui ſont les Membres de Jeſus-Chriſt, & qui compoſent ſon Corps Myſtique, il y en a de différens ordres. Les uns, dit ſaint Auguſtin, en ſont comme les pieds, & les autres comme la tête. Ceux-là, ce ſont les pauvres ordinaires, qui quoique chers à Jeſus-Chriſt, ne tiennent après tout dans ſon Egliſe que le dernier rang. Mais ceux-ci, ce ſont les Miniſtres du Seigneur, ſes Prêtres, par qui l'Egliſe eſt gouvernée, eſt conduite, eſt dirigée, & dont la pauvreté n'avilit ni le caractère, ni la dignité. Que fit donc Magdeleine, quand elle verſa ce parfum ſur la tête du Fils de Dieu? Elle nous donna la premiere idée du devoir de charité dont vous venez vous acquitter. Elle nous traça le premier plan de

Matth. ſ. 26.

de cet établiſſement que nous voyons enfin commencer, & qui ne peut être achevé que par votre ſecours & par vos ſoins. Elle vous apprit à honorer & à ſoulager, non-ſeulement les pieds, mais la tête de ce grand & ſacré corps, où nous ſommes tous attachés en qualité de chrétiens.

Ainſi j'ai droit de vous dire, en vous la montrant : *Inſpice, & fac ſecundùm exemplar.* Conſidérez, Meſdames, examinez, & formez-vous ſur ce que l'Evangile vous met devant les yeux. Voilà votre régle, voilà votre inſtruction, voilà le ſujet de votre imitation, & le digne ſujet. Ce parfum que Magdeleine répand ſur les pieds de Jeſus-Chriſt, vous fait connoître à quel uſage vous devez deſtiner tous ces agrémens de la vanité humaine, dont le ſexe eſt ſi curieux, & dont le prix, quelquefois exceſſif, ſeroit bien mieux employé en faveur des pauvres. Ces larmes que Magdeleine verſe ſur les pieds de Jeſus-Chriſt, vous apprennent à compatir aux maux du prochain, & de quels ſentimens vous devez être touchées en voyant les misères des pauvres. Ces cheveux avec leſquels Magdeleine eſſuie les pieds de Jeſus-Chriſt, vous donnent à entendre où doit aller tout le ſuperflu de vos biens, & qu'au lieu de ſe diſſiper en d'i- *Exod. c. 25.*

nutiles dépenſes, il ne doit ſortir de vos mains que pour paſſer dans celles des pauvres.

Leçons générales ; mais en voici une particuliére : *Inſpice, & fac ſecundùm exemplar.* Magdeleine ne s'en tient pas aux pieds de Jeſus-Chriſt ; & parmi les pauvres il y en a qui ſont comme les chefs du peuple de Dieu. Ce ſont des pauvres, mais des pauvres reſpectables par leur miniſtère, mais des pauvres tout apoſtoliques, mais des pauvres ſpécialement chéris de Dieu, qui les a établis pour être les gardiens des ames, & les paſteurs de ſon troupeau. C'eſt de ceux-là qu'il diſoit par le Prophéte Zacharie : Quiconque s'attaque à vous & vous bleſſe, s'attaque à moi-même, & me bleſſe dans la prunelle de l'œil : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.* Expreſſion qui nous marque qu'après les avoir honorés de ſon ſacerdoce, il les honore d'une protection toute ſinguliére ; que ſa providence veille particuliérement ſur eux, & que c'eſt ſur-tout pour eux & pour leur ſubſiſtance, qu'il vous ordonne de vous intéreſſer.

Zach. c. 2.

Ne doutez donc point, Meſdames, que votre charité envers ces oints du Seigneur, pour parler le langage de l'Ecriture, *Chriſtos meos* : ne doutez point, dis-je, que

Pſal. 104.

votre empreſſement à les ſecourir & à les ſeconder, ne ſoit une des œuvres les plus glorieuſes à Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-Chriſt ne vous en tienne un compte exact. C'eſt répandre, non plus ſur ſes pieds, mais ſur ſa tête, le parfum le plus exquis. Car s'il a dit à ſes Prêtres, Celui qui vous mépriſe, me mépriſe, *Qui vos ſpernit, me ſpernit*; n'étoit-ce pas auſſi leur dire conſéquemment, Celui qui vous reſpecte, celui qui prend ſoin de vous, prend ſoin de moi, & tout ce que vous en recevez d'aſſiſtance, je le reçois comme ſi j'en profitois moi-même. Ainſi, pour ne plus parler en figure, & pour vous faire comprendre plus ſimplement vos obligations, ainſi en uſerent ces ſaintes femmes qui dans le cours de ſes voyages lui fourniſſoient & à ſes Apôtres les choſes néceſſaires, & y conſacroient leurs revenus: *Quæ miniſtrabant ei de facultatibus ſuis.* Magdeleine étoit de ce nombre, & cette troupe dévote ſuivoit pour cela ce divin Maître. Maintenant qu'il eſt monté au Ciel, & qu'il n'eſt plus viſible ſur la terre, c'eſt dans la perſonne de ſes miniſtres que vous pouvez, & que vous devez lui rendre les mêmes devoirs. Il n'eſt pas beſoin de les ſuivre & de les accompagner dans leurs travaux évangéliques,

Luc. c. 10.

Luc. c. 8.

Il ne faut point les chercher loin de vous, puiſqu'ils ſont au milieu de vous & auprès de vous. Quand vous contribuerez, non pas à les entretenir dans une abondance ſenſuelle, mais à leur procurer une nourriture frugale & meſurée ; non pas à leur bâtir de ſuperbes & de vaſtes édifices, mais à les loger modeſtement & dans une demeure convenable à leurs fonctions; non pas à les vêtir, à les meubler en eccléſiaſtiques mondains, (car il y en a de mondains & de très-mondains,) mais en eccléſiaſtiques ſages, humbles, retenus, ennemis d'une propreté affectée, & ne voulant que la pure décence de leur état : quand vous leur aſſûrerez, non pas d'amples héritages plus propres à les relâcher, qu'à les aider dans les exercices de leur miniſtère, mais aſſez de fonds pour n'être pas détournés par les inquiétudes & les embarras de la vie ; alors vous imiterez ces ames pieuſes dont ſaint Luc a fait l'éloge, & vous aurez le même mérite de ſervir chacune Jeſus-Chriſt ſelon l'étendue de vos facultés : *Miniſtrabant ei de facultatibus ſuis.*

Ah! Meſdames, on a quelquefois du zéle pour l'ornement des autels, on met ſa piété à embellir & à parer les tabernacles où repoſe le corps de Jeſus-Chriſt,

on n'y épargne rien de tout ce que l'art peut imaginer de plus riche & de plus grand. Veux-je condamner une dévotion ſi ſolide, ſi ancienne, & ſi digne de l'eſprit chrétien ? A Dieu ne plaiſe ! dès qu'il eſt queſtion du temple de Dieu, du ſanctuaire de Dieu, de la demeure de Dieu ; rien ne doit coûter à des hommes formés de ſa main, & comblés de ſes dons, rien ne doit coûter à des enfans de Dieu. Mais ces tabernacles après tout, ces autels, ne ſont que des autels, que des tabernacles inanimés : & pouvez-vous ignorer que les Prêtres ſont les tabernacles & les autels vivans de ce Dieu de gloire ; que c'eſt dans leurs mains qu'il s'incarne tout de nouveau, dans leurs mains qu'il s'immole & ſe ſacrifie tout de nouveau ; que c'eſt dans leur ſein qu'il habite réellement, corporellement, ſubſtantiellement, & dans leur cœur qu'il a poſé ſon trône ? O excellence du ſacerdoce, s'écrie là-deſſus ſaint Auguſtin, dans un ſentiment d'admiration ! *O veneranda ſacerdotum dignitas* ! Quelle honte ſeroit-ce donc, quelle indignité, que des miniſtres revêtus de ce ſacerdoce ſi vénérable, fuſſent négligés & abandonnés ? Avançons : toute agréable qu'étoit à Jeſus-Chriſt l'action de Magdeleine, les Apôtres en murmu- *Auguſt.*

rerent & la traiterent de profuſion ; & l'œuvre ſainte que je viens vous recommander, eſt d'une utilité ſi évidente, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe lui refuſer ſon ſuffrage, & ſe défendre de l'approuver. Vous l'allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. C'EST par la fin, & par la convenance ou le rapport des moyens qu'on emploie pour y parvenir, qu'il faut juger de l'utilité d'une entrepriſe. Car de travailler pour une fin peu importante, ou de n'uſer pas des moyens qui y ſont propres, c'eſt un zéle mal entendu, & que la charité même ne peut juſtifier. Or ſuivant ce principe, je prétens que de toutes les œuvres qui ſe pratiquent dans le chriſtianiſme, une des plus utiles & des plus néceſſaires, eſt celle dont j'ai préſentement à vous faire connoître les avantages. Quelle en eſt la fin, & quels en ſont les moyens? voilà ce qui demande une attention toute nouvelle.

La fin, Meſdames, c'eſt la ſanctification de l'Egliſe ; & cette ſanctification de l'Egliſe conſiſte à en arrêter les déſordres, à en retrancher les ſcandales, à en réformer les mœurs, à en faire obſerver les loix, à en rétablir la diſcipline. La fin eſt de remédier à la perte d'une infini-

té d'ames, qui périſſent tous les jours, ſoit par l'ignorance des vérités de la foi & l'oubli de leurs devoirs, ſoit par la contagion des vices qui ſe répandent avec plus d'impunité que jamais, & portent par-tout avec eux la licence & la corruption. Dommage infini, & perte ineſtimable. O abyſme des conſeils & des jugemens de Dieu! pouvons-nous être témoins de tant de chûtes & de tant de malheurs, & n'en pas ſécher de douleur comme le Prophéte: *Tabeſcere me fecit zelus meus.* La fin eſt de faire ceſſer la profanation des choſes ſaintes, l'abus des Sacremens, les relâchemens de la pénitence, les ſacriléges dans l'uſage de la Communion. La fin eſt de relever le culte du Seigneur, d'inſpirer aux peuples du reſpect pour nos redoutables myſtères, de les rendre plus aſſidus à nos prédications, à nos inſtructions, à nos offices, à nos cérémonies; de rallumer l'ardeur de leur dévotion preſqu'entiérement éteinte, & de renouveller ainſi tout le troupeau de Jeſus-Chriſt. En un mot, Meſdames, imaginez-vous tout ce qu'il y a dans le miniſtère apoſtolique de plus parfait & de plus divin, c'eſt ce qu'ont eu en vûe des hommes de Dieu, de fervens zélateurs de ſa gloire, & de dignes miniſtres de ſa parole. *Pſ.* 118.

C'eût été peu néanmoins qu'une fin ſi noble, s'ils n'euſſent ſagement penſé aux moyens. Ils ont donc cru que le moyen le plus court, le moyen le plus efficace, le plus infaillible, étoit de formerde bons Prêtres, qui comme le ſel de la terre, ſelon la figure de Jeſus-Chriſt, & comme la lumiére du monde, éclairaſſent l'Egliſe, & en conſervaſſent la pureté. Ils ont conſidéré que ce ſel de la terre étant une fois corrompu, & cette lumiére du monde obſcurcie, c'etoit une conſéquence immanquable, que les eſprits devoient tomber dans les plus épaiſſes ténébres, & les cœurs ſe pervertir : Que la déſolation du Chriſtianiſme étoit venue dans tous les tems beaucoup moins des peuples que de ceux qui les devoient conduire ; & que pour aller à la ſource du mal, il falloit avoir des Prêtres ſçavans, des Prêtres vigilans, des Prêtres laborieux & appliqués, des Prêtres d'une vie réguliére & ſans reproche, d'habiles prédicateurs, de ſages confeſſeurs, de fidéles & de zélés paſteurs : Qu'il étoit pour cela néceſſaire qu'il y eût des maiſons où ils fuſſent élevés & perfectionnés ; des maiſons qui ſerviſſent aux Eccléſiaſtiques de noviciat, comme il y en a pour les religieux ; & que de même que les Ordres religieux ne ſe ſont

maintenus dans l'eſprit de leur inſtitut, que parce qu'ils ont eu de ces maiſons d'épreuve où l'on inſtruiſoit & l'on diſpoſoit des ſujets, en leur faiſant pratiquer toutes les obſervances de leur état, auſſi l'on ne pouvoit ſe promettre, que jamais le Clergé fût floriſſant, je dis floriſſant en vertu, ſi de bonne heure dans des Séminaires l'on ne préparoit à la vie cléricale ceux qui ſe propoſoient de l'embraſſer, & qui s'y ſentoient appellés de Dieu: Que ces Séminaires au reſte devoient bien être d'une autre conſéquence par rapport aux Eccléſiaſtiques qu'aux ſimples Religieux, parce que les ſimples Religieux en ſe relâchant, ne nuiſent qu'à eux-mêmes, au lieu que le déréglement des Eccléſiaſtiques & des Prêtres eſt préjudiciable à tout le monde chrétien, dont ils doivent être les guides & les conducteurs: Que l'on n'eût pas vû ſi ſouvent le Clergé réduit dans la plus déplorable décadence, s'il y avoit eu de ces Séminaires, & ſi l'on n'eût pas admis aux fonctions les plus ſacrées des hommes ſans capacité, ſans régularité, & même ſans piété; des hommes qui ne connoiſſoient ni la ſainteté de leur vocation, ni la grandeur de leurs obligations; qui ne ſçavoient ni ce que Dieu demandoit d'eux, ni comment ils le de-

voient accomplir; des hommes qui prenoient aveuglément des fardeaux qu'ils ne pouvoient porter, & ſous leſquels ils étoient obligés de ſuccomber; des hommes qui ſans nulle préparation & nul examen, commençoient par ce qu'il y a de plus difficile & de plus terrible; des hommes que la néceſſité, que la cupidité, que l'ambition, que des vûes toutes humaines & toutes profanes faiſoient entrer dans l'Egliſe contre les deſſeins de Dieu, & pour de ſordides intérêts: Qu'afin de tirer plus d'avantage de ces Séminaires, il convenoit d'y recevoir les pauvres gratuitement; & de ne rien exiger d'eux, parce qu'autrement les meilleurs ſujets ſe trouveroient exclus, parce que les pauvres ont communément plus d'application & plus de talent, parce qu'il n'étoit pas juſte que delà dépendît un auſſi grand bien que celui qu'on attendoit de leur éducation. Voilà, dis-je, Meſdames, les réflexions qu'ils ont faites, & le plan qu'ils ſe ſont tracé. Mais peuvent-ils l'exécuter, ſi vous n'y coopérez? Or c'eſt pourquoi ils ont recours à vous. C'eſt par ma bouche qu'ils vous parlent, & qu'ils vous expoſent leurs ſaintes intentions & leurs preſſans beſoins. C'eſt en leur nom & de leur part que je vous dis, ſelon les ré-

gles & les belles maximes du grand Apôtre, que votre abondance doit ſuppléer à leur indigence : *Veſtra abundantia illorum inopiam ſuppleat* : que travaillant à vous communiquer les biens ſpirituels, il eſt raiſonnable qu'ils recueillent quelque choſe de vos biens temporels : *Si nos vobis ſpiritualia ſeminavimus, magnum eſt ſi nos carnalia veſtra metamus ?* 1. Cor. c. 9. 2. Cor. c. 8.

Mais que fais-je, & pourquoi vous citer l'Apôtre, lorſque le Maître s'eſt expliqué ? Car il s'agit d'obéir à l'ordre de Dieu, qui vous dit aujourd'hui ce que le Sauveur du monde diſoit autrefois à ſes Diſciples : *Meſſis quidem multa, operarii autem pauci* ; Levez les yeux, & voyez : la moiſſon eſt abondante ; mais il y a peu d'ouvriers pour faire la récolte. Adreſſez-vous donc au Maître de la moiſſon : priez-le d'appeller des ouvriers, & d'en envoyer : *Rogate ergo Dominum meſſis, ut mittat operarios.* Il y eſt déja diſpoſé ; mais c'eſt de vous qu'il veut ſe ſervir pour les envoyer. Vous me direz que jamais il n'y eut tant de Miniſtres de l'Egliſe qu'il y en a préſentement ; & moi je vous réponds deux choſes : premiérement, que plus il y en a, plus il faut de fonds pour les entretenir ; ſecondement, que s'il y a plus d'ouvriers que jamais, c'eſt ce qui vous montre Luc. c. 10. Ibid.

évidemment l'importance & l'utilité des Séminaires. Car voilà ce qu'ils ont produit. Avant qu'ils fuſſent érigés, il n'y avoit qu'un petit nombre de Prêtres, la plûpart ignorans & mépriſés du public : l'héréſie en triomphoit, le libertinage s'en prévaloit. Mais dans la ſuite la face des choſes a bien changé, & cela par les Séminaires. Si l'on voit encore quelques Prêtres ſcandaleux qui déshonorent leur caractère, du moins y en a-t-il d'autres qui les confondent par leur conduite, & qui nous édifient par leurs exemples.

Cependant, Meſdames, nous en pouvons toujours revenir à la parole de Jeſus-Chriſt, *Meſſis multa, operarii pauci* : grande moiſſon, & peu d'ouvriers : ou ſi vous voulez, beaucoup d'ouvriers, mais peu par rapport à l'ouvrage & aux ſoins qu'il demande. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui réuniſſent dans leurs perſonnes toutes les qualités requiſes, la doctrine, la piété, le zéle, la diſcrétion, la patience, l'amour du travail. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui pourvûs de tous les dons néceſſaires, veuillent ſoutenir les fatigues du ſacerdoce, y conſumer leur vie, s'y dévouer & s'y ſacrifier. Beaucoup d'ouvriers pour remplir certaines places, pour poſſéder certaines dignités, pour en avoir

l'honneur, les priviléges, les revenus; mais peu pour en porter la charge & le fardeau. Beaucoup d'ouvriers pour les miniſtères éclatans, mais peu pour les emplois obſcurs; beaucoup pour les villes, mais peu pour les campagnes; beaucoup pour Paris, mais peu pour les Provinces. Et je ne m'en étonne pas: car pour ſe confiner dans les Provinces, ſur-tout pour travailler dans les campagnes, il faut ſe réſoudre à tout ce qu'il y a de plus pénible, de plus mortifiant, de plus ennuyeux & de plus rebutant. Il faut être préparé à la plus triſte ſolitude, vivre avec des hommes qui n'ont preſque de l'homme que la figure, ſe familiariſer avec eux, s'accommoder à leurs maniéres barbares, eſſuyer leurs groſſiéretés, leur répéter cent fois les mêmes inſtructions pour les leur faire comprendre, & s'épuiſer de voix & de forces pour leur donner quelque teinture de la Religion.

Or l'établiſſement de ce Séminaire regarde auſſi bien les campagnes que les villes, auſſi-bien les Provinces que Paris, auſſi-bien les emplois obſcurs que les miniſtères les plus éclatans. On n'y enviſage que la gloire de Dieu & le ſalut du prochain. Par-tout où l'un & l'autre peut ſe rencontrer, on eſt réſolu de l'y cher-

cher ſans diſtinction de lieux & d'états. Tels ſont les ſentimens qu'on inſpire à de jeunes Eccléſiaſtiques, & qu'ils remportent de cette maiſon après s'y être quelque tems exercés. A quoi leur zéle ne les porte-t-il point? je l'ai vû, Meſdames, & j'en puis rendre témoignage. Honoré des ordres de notre incomparable Monarque, & envoyé pour annoncer l'Evangile à des peuples éloignés, j'ai vû ſur ma route de ces Miſſionnaires & de ces dignes Paſteurs du Troupeau de Jeſus-Chriſt. Mais avec quelle conſolation les ai-je vûs! avec quelle admiration! J'en ai encore le ſouvenir vivement imprimé dans la mémoire, & je ne le perdrai jamais. J'ai vû des hommes toujours prêts dès qu'il s'agiſſoit de l'avancement des ames; des hommes occupés ſans relâche à cultiver des terres ſéches & arides, je veux dire à ramener des eſprits égarés, à détromper des eſprits prévenus, à gagner des eſprits opiniâtres, à éclairer des eſprits plongés dans le plus profond aveuglement, à ſe les concilier, pour les réconcilier avec l'Egliſe. Je les ai vûs, & j'ai béni mille fois la maiſon d'où ils ſont ſortis, comme les Apôtres ſortirent du cénacle: c'eſt celle-ci. J'ai ſouhaité mille fois qu'ils puſſent aſſez ſe

multiplier, pour faire part de leurs travaux à toute notre France. Quelle réforme ſuivroit de-là, & dans le Clergé, & dans tout le corps des Fidéles! Si donc, Meſdames, vous n'êtes pas tout-à-fait inſenſibles à l'honneur de Dieu & au bien ſpirituel de vos freres; ſi vous n'êtes pas inſenſibles à vos propres intérêts, & ſi vous voulez pleinement & ſolidement réparer tous les ſcandales que peut-être vous avez donnés, les uns avec connoiſſance, & les autres ſans le remarquer ni le ſçavoir, eſt-il rien que vous deviez ménager, & rien que vous puiſſiez refuſer pour maintenir un Séminaire où ſe forment de tels Miniſtres? Combien d'ames gagnerez-vous à Jeſus-Chriſt par vos aumônes, en leur procurant de ſi habiles maîtres & de ſi zélés Prédicateurs? Toute la maiſon où étoit Magdeleine fut remplie de la bonne odeur du parfum qu'elle verſa ſur les pieds de Jeſus-Chriſt; & pour achever le parallele que j'ai commencé, le fruit de votre charité ſe répandra dans toute l'Egliſe: c'eſt la troiſiéme partie.

III. PARTIE.

QUELQUE grace qu'eût reçu S. Paul pour reprendre, pour menacer, pour preſſer & pour exhorter; pour reprendre les pécheurs, pour menacer les endurcis, pour

preſſer les lâches, pour exhorter les tié-
2. *Tim.* des & les négligens, *Argue, obſecra, in-*
c. 4. *crepa in omni patientia & doctrina*; il ne laiſſoit pas de mêler parmi ſes menaces & ſes réprimandes, des conſolations & même des louanges, pour encourager les Fidéles. Après leur avoir fortement repréſenté leurs devoirs, il les félicitoit quelquefois de leurs bonnes œuvres, il s'en réjouiſſoit avec eux, il en rendoit graces au Ciel; étant perſuadé que cela ſervoit beaucoup à exciter leur zéle, & que rien n'étoit plus capable d'augmenter la ferveur de leur charité, que de leur mettre devant les yeux les fruits qu'elle produiſoit actuellement dans l'Egliſe de Dieu.

Ainſi, Meſdames, écrivant aux Chrétiens de Theſſalonique, leur témoignoit-il ſa joie de ce que par leur moyen la parole divine s'étoit fait écouter & reſpecter, non-ſeulement dans la Macédoine & dans l'Achaïe, mais dans tous les lieux du monde où la foi étoit devenue célé-
1. *Theſ-* bre: *A vobis diffamatus eſt ſermo.* Sur
ſal. c. 1. quoi je vous prie d'obſerver, que cette foi des Theſſaloniciens ne s'étoit pas moins étendue dans toute l'Aſie par les effets d'une charité bienfaiſante, que par l'édification & le bon exemple. Car tel

étoit leur eſprit, tel étoit leur caractère. Une Egliſe particuliére faiſoit reſſentir à toutes les autres le zéle qui l'animoit, & n'aſpiroit qu'à leur communiquer les dons céleſtes & les graces dont elle avoit été favoriſée.

Ainſi le même Apôtre, ſans prétendre enfler les Corinthiens d'un vain orgueil, leur inſpiroit-il une ſainte confiance, fondée d'un côté ſur le ſuccès, & de l'autre ſur l'ardeur du zéle dont ils étoient remplis. Je ne puis aſſez louer Dieu, mes freres, leur diſoit-il, ni aſſez le remercier de ce qu'il répand par vous en tous lieux l'odeur & la gloire de ſon nom : *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ ſuæ manifeſtat per nos in omni loco.* Car nous ſommes, leur ajoutoit-il, la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, ſoit à l'égard de ceux qui ſe ſauvent, ſoit à l'égard de ceux qui ſe perdent : à l'égard de ceux qui ſe ſauvent, parce que c'eſt nous qui par nos ſoins leur procurons les ſecours du ſalut ; à l'égard de ceux qui ſe perdent, parce que s'ils abuſent de ces moyens & de ces ſecours, nous ſervirons un jour de témoins contre eux, & nous juſtifierons la Providence dont ils ne pourront ſe plaindre : *Quia Chriſti bonus odor ſumus Deo, in iis qui ſalvi fiunt, & in iis qui pereunt.* 2. Cor. c. 2. Ibid.

C'eſt ainſi, dis-je, que ce Docteur des nations conſoloit les Fidéles, & que piqués d'une émulation toute chrétienne, ils faiſoient chaque jour de nouveaux efforts pour la propagation de la Foi, & pour y contribuer par leurs aumônes. Voilà comment le Chriſtianiſme a commencé.

Or il ne tient qu'à vous, Meſdames, que je ne puiſſe aujourd'hui vous donner la même conſolation, & la partager avec vous. Il n'eſt pas juſte que je ſois continuellement employé à faire la cenſure de vos actions & de vos mœurs. Il n'eſt pas juſte que vous n'entendiez jamais de moi que des reproches. Vous pouvez me mettre dans l'heureuſe obligation de vous faire les mêmes conjouiſſances, que ſaint Paul faiſoit à ceux de Theſſalonique : car c'eſt par vous que la parole du Seigneur peut être prêchée, par vous que la grace de ſes Sacremens peut être ſagement & utilement diſpenſée ; par vous que les peuples peuvent être inſtruits, convertis, ſanctifiés, non-ſeulement dans ce Diocèſe, mais dans tous les Diocèſes du Royaume ; mais, ſi je l'oſe dire, dans tout l'univers. Et c'eſt ce qui arrivera, quand vous aiderez de vos ſoins & de vos largeſſes ce Séminaire inſtitué pour fournir à toute

les Egliſes des Docteurs de la vérité & des Directeurs dans les voies de Dieu : *A vobis diffamatus eſt ſermo.* Par-tout où agiront ces Miniſtres Evangéliques, il y ſera parlé de votre foi & de votre charité : *Sed & in omni loco fides veſtra quæ eſt ad Deum, profecta eſt.* Ils publieront l'un & l'autre, ils les exalteront, & de toutes les perſonnes ici préſentes, dont ils auront en quelque ſorte reçu leur miſſion, il n'y en aura pas une dont il ne ſoit vrai, par proportion, comme de Magdeleine, que dans toutes les contrées & chez tous les peuples où l'Evangile ſera annoncé, on annoncera ce qu'elle a fait pour ceux qui en étoient les Prédicateurs : *Ubicumque prædicatum fuerit Evangelium iſtud in univerſo mundo, & quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus.* 1. *Theſ.* 1. *ſal. c.* 1. *Marc.* c. 14.

Il ne tient qu'à vous que la connoiſſance de Dieu ne ſoit répandue auſſi loin, & même plus loin qu'elle ne ſe répandit par la charité des Chrétiens de Corinthe. Car vous devez être comme eux la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre ; & malheur à vous, ſi vous ne pouviez pas dire dans le même ſens qu'eux : *Chriſti bonus odor ſumus in omni loco.* Or le propre de l'odeur eſt de s'étendre, & de remplir toute la capacité du

lieu où elle eſt contenue. Combien de pays, je ne dis pas parmi les Idolâtres & les Sauvages, mais juſques dans la chrétienté, où Dieu n'eſt point encore connu, du moins n'eſt connu que très-obſcurément & très-imparfaitement ? Combien de Villages en France, où l'on n'a preſque nulle idée des articles les plus eſſentiels de la Religion ? Quel bonheur pour moi, ſi je pouvois rendre ici par avance à Dieu d'humbles actions de graces, & le bénir de ce que vous y allez pourvoir, & de ce que l'odeur de votre charité pénétrera dans ces régions incultes & abandonnées!

2. Cor. 2. 14. *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ ſuæ manifeſtat per nos in omni loco.* Vous imiterez en cela le zéle des premiers Chrétiens, dont vous devez profeſſer la foi. Comme les Apôtres étoient chargés de parcourir le monde, & d'inſtruire toutes les nations, les Fidéles ſe croyoient obligés de penſer à leurs beſoins, tandis qu'ils travailloient à l'accroiſſement de l'Egliſe. Liſez les Epîtres de ſaint Paul : vous y verrez comment on recueilloit pour cela tous les jours les aumônes, & avec quelle ardeur chacun s'intéreſſoit à l'établiſſement du Chriſtianiſme.

Vous me direz : J'ai des pauvres dans mes terres, que j'aſſiſte. Il eſt vrai, Meſ-

dames, & à Dieu ne plaiſe que je blâme cette charité. Elle eſt ſolide, elle eſt néceſſaire, & j'avoue même que c'eſt par-là que vous devez commencer. *Operemur bonum ad omnes, maximè autem ad domeſticos fidei.* Faiſons du bien à tous, mais ſurtout aux domeſtiques de la Foi, à ceux dont la conduite nous a été ſpécialement confiée, & qui nous appartiennent de plus près. Rien de plus raiſonnable, ni de plus juſte que cette régle. Suivez-la, j'y conſens: mais ſuivez-la toute entiére, & ne vous contentez pas d'en prendre une partie, & de laiſſer l'autre. Car elle renferme deux points: l'un particulier, c'eſt de ſoulager d'abord les néceſſités de ceux qui relévent de vous, & qui vous ſont ſoumis, *Maximè ad domeſticos*; l'autre général, & c'eſt d'être charitables & bienfaiſans envers tout le monde, *Operemur bonum ad omnes.* Si donc de ces deux devoirs vous vous en tenez au ſecond, & vous abandonnez le premier, vous n'accompliſſez qu'à demi la Loi; & pécher dans un article de la Loi, c'eſt, ſelon la parole du Saint-Eſprit, violer la Loi. *Galat. c. 6.*

Et qui êtes-vous pour preſcrire ainſi des bornes à la Providence du Seigneur, & à ſa miſéricorde? *Et qui eſtis vos qui tentatis Dominum?* Je dis à ſa Providence & *Judith. c. 8.*

à ſa miſéricorde qui doivent être le modéle de notre charité, & qui étant infinies, exigent de nous une charité ſans limites. Ce n'eſt pas que j'ignore qu'elle peut être reſſerrée dans ſes effets par la médiocrité de la fortune & des biens: mais hors de-là, c'eſt-à-dire, dans la diſpoſition du cœur, elle doit être immenſe, & embraſſer tout. Car c'eſt en ce ſens que nous ſommes Catholiques, & il ne ſuffit pas d'en porter le nom, ſi nous n'en rempliſſons la ſignification. Je m'explique, & obſervez cette penſée. Il ne ſuffit pas que ce nom de Catholique convienne à notre Foi, il faut encore qu'il convienne à notre charité. Je veux dire, que comme notre Foi eſt la Foi de tous les tems, de tous les pays, de toutes les nations du monde, & que c'eſt pour cela qu'elle eſt appellée Catholique ou Univerſelle ; auſſi notre charité, du moins dans le déſir & la préparation de l'ame, ne doit avoir ni terme, ni meſure. Or, Meſdames, quand ce déſir eſt bien allumé & bien ſincère, il paſſe à la pratique autant qu'il le peut, & ſelon qu'il le peut ; & en vérité ne pouvez-vous pas, ſans rien retrancher des aumônes que vous diſtribuez dans tous les lieux de votre dépendance, trouver encore de quoi ſoutenir ce Séminaire, & de quoi

rétablir par-là tant d'Egliſes déſolées ?

Peut-être ajouterez-vous qu'il y a d'autres Séminaires dans tous les Diocèſes du Royaume, ou preſque dans tous, & je le ſçai; mais là-deſſus voici ce que j'ai à répondre. Car premiérement, c'eſt de-là même que je tire la preuve de ce que j'ai avancé. Et en effet, d'où ſont venus tant de Séminaires inſtitués depuis quelques années à la gloire de Dieu & à l'avantage du public ? n'eſt-ce pas ſur le modéle de celui-ci qu'ils ont été formés, & celui-ci n'en a-t-il pas été l'origine ? ne ſont-ce pas les fruits qu'on en a retirés, qui ont excité la vigilance & le zéle des Prélats, pour procurer à leurs Egliſes le même bien ? La plûpart ne s'en ſont-ils pas expliqués de la ſorte ? ne l'ont-ils pas reconnu, & ne le reconnoiſſent-ils pas ? Vous voyez donc comment la bonne odeur de cette maiſon & de la piété de toutes les perſonnes qui ſe ſont intéreſſées en ſa faveur, s'eſt déja fait ſentir juſqu'aux extrémités de la France, & quelles bénédictions elle y a portées : *Et domus impleta eſt ex odore.* Mais en ſecond lieu, je ſoutiens que les Séminaires particuliers n'empêchent pas que celui-ci ne ſoit néceſſaire, & qu'ils ont beſoin que celui-ci ſubſiſte comme le Séminaire univerſel: pourquoi ? *Joan. c. 12.*

afin d'entretenir l'uniformité d'eſprit dans toutes les Egliſes ; en y entretenant l'uniformité de doctrine, de diſcipline, de cérémonies & de culte, d'obſervances & de loix. Car puiſque ce Séminaire eſt la régle des autres, & qu'il l'a été juſqu'à préſent, le même eſprit qui regne en celui-ci, doit régner dans tous les autres, & voilà le sûr moyen de maintenir par-tout l'unité de la foi.

Si cette foi vous eſt chére, Meſdames, comme elle le doit être, vous ne manquerez aucune occaſion d'en étendre l'empire, & de lui ſoumettre les cœurs. Tant d'ennemis en attaquent la pureté, & en profanent la ſainteté: verrez-vous d'un œil tranquille les atteintes mortelles qu'elle reçoit tous les jours ? & la laiſſerez-vous en proie à l'erreur qui la détruit, & au péché qui la corrompt ? Il lui faut des défenſeurs, des propagateurs ; & c'eſt ce qu'elle vous demande. Prenez garde; elle ne vous demande pas que vous entrepreniez vous-mêmes de combattre ; elle ſe contente que vous y ſoyez diſpoſées quand la néceſſité le requiert. Elle ne demande pas que vous quittiez vos familles, & que vous alliez travailler vous-mêmes à l'établir dans des terres éloignées ; elle a d'autres miniſtres que vous qu'elle y appelle : mais ces miniſtres ne peuvent rien

rien ſans vous. Quelle excuſe vous juſtifieroit un jour devant Dieu, lorſque dans ſon jugement il vous reprocheroit votre indifférence pour l'honneur & le progrès d'une foi qui vous devoit être plus précieuſe que la vie; de cette foi que vous deviez défendre, non-ſeulement au péril de tous vos biens, mais au prix de votre ſang? Vous vous plaignez quelquefois qu'elle s'affoiblit dans le Chriſtianiſme, & cette plainte n'eſt que trop juſte & que trop véritable: mais que ne ſervez-vous donc, autant qu'il vous eſt poſſible, & qu'on vous en préſente les moyens, à la réveiller & à la fortifier? Vous vous plaignez même de tems en tems qu'elle eſt bien languiſſante dans vos cœurs, & qu'il vous ſemble à certains momens qu'elle y eſt morte; mais que ne travaillez-vous donc à la reſſuſciter dans vous-mêmes en contribuant à la reſſuſciter dans les autres? Car ſelon que vous donnerez, on vous donnera; c'eſt-à-dire que plus vous contribuerez à répandre au-dehors ce don de la foi, plus Dieu le fera croître en vous. Telle ſera dès cette vie la récompenſe de votre zéle; juſqu'à ce que vous receviez dans le ſéjour des Bienheureux une gloire éternelle & la ſouveraine félicité que je vous ſouhaite, &c,

AUTRE EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS UN SEMINAIRE.

Zelus domûs tuæ comedit me.

Le zéle de votre maiſon me dévore. Au Pſeaume 68.

C'EST un prophéte qui parle, Meſdames; & ſans être inſpirées comme lui de l'eſprit prophétique, j'oſe dire que vous devez être animées du même zéle. C'étoit l'honneur de la maiſon de Dieu qui le touchoit; & à quoi devez-vous être plus ſenſibles qu'aux beſoins de ce Séminaire, où Dieu habite d'une façon d'autant plus particuliére, que c'eſt la demeure de ſes miniſtres, & leur réfuge dans la tribulation dont ils ont été affligés! Ils n'en reſſentent en-

core que trop les effets, & ſi la charité ne s'intéreſſe pour eux & pour leur ſoulagement, ils ne doivent s'attendre déſormais qu'à une ruine totale, & à une entiére déſolation. La laiſſerez-vous tomber cette maiſon de Dieu? Faudra-t-il qu'une œuvre ſi ſaintement entrepriſe, ſoit tout-à-coup arrêtée manque de ſecours, lorſqu'il ne tient qu'à vous de la ſoutenir, de l'avancer, de la conſommer? Non, Meſdames, vous ne l'abandonnerez point. Le zéle dont le Prophéte étoit conſumé, s'allumera dans vos cœurs, ou s'y réveillera; & c'eſt pour l'exciter que je veux vous faire voir deux choſes: qui ſont ceux que vous devez ici aſſiſter, ce ſera la premiére partie: pourquoi vous les devez aſſiſter, ce ſera la ſeconde. Faſſé le Ciel que vous ſortiez de cette aſſemblée auſſi ardentes pour la maiſon du Seigneur, que l'étoit ce ſaint Roi, qui s'écrioit dans le tranſport de ſon ame: *Zelus domûs tuæ comedit me.* Faſſe le Ciel que ſans vous borner, ni à des déſirs, ni à des paroles, vous en prouviez la ſincérité & la ſolidité par une prompte & conſtante pratique. Voilà tout le ſujet & tout le fruit de cette exhortation.

I. PARTIE

IL eſt vrai, Meſdames, & c'eſt une maxi-

me de l'Apôtre dont vous êtes pleinement inſtruites: la charité, pour être chrétienne, doit être univerſelle, & faire, autant qu'il lui eſt poſſible, du bien à tout le monde. Mais ſans déroger en aucune ſorte à ce grand principe, ni l'affoiblir, il faut après tout reconnoître qu'il y a des pauvres plus dignes de nos ſoins les uns que les autres, & que vous êtes par-là même plus fortement engagées à les ſoulager. Or tels ſont les pauvres dont je parle: car qui ſont-ils? apprenez, s'il vous plaît, à les connoître, & ſuivez-moi.

Ce ſont de véritables pauvres, aſſociés en cette qualité de pauvres; & réunis dans une Communauté ſpécialement formée pour les pauvres; qui n'y ſont admis qu'après un examen de leurs perſonnes, de leur état, & ſur-tout de leur pauvreté; par conſéquent, qui n'impoſent point par des misères feintes & apparentes, & dans le diſcernement deſquels vous ne pouvez être trompées.

Je ſçai que la charité n'eſt point défiante ni ſoupçonneuſe. Je ſçai même qu'elle doit être au contraire facile à croire: *Omnia credit*; qu'elle doit plutôt courir le hazard de ſe tromper en aſſiſtant le prochain, que de manquer au moindre de ſes devoirs. Mais du reſte elle a des

1. *Cor.* c. 13.

meſures à garder & des extrêmités à éviter. Elle doit être éclairée, ſage, circonſpecte, pour préférer les vrais pauvres à ceux qui ne le ſont pas, les plus pauvres à ceux qui le ſont moins, les pauvres certains & déclarés aux pauvres ſuſpects & douteux. Une crédulité trop prompte pourroit dégénérer en imprudence, comme auſſi une défiance extrême & trop vigilante ſeroit ſouvent inhumanité & dureté. Mais de ces deux écueils, vous n'avez à craindre, Meſdames, ni l'un ni l'autre dans la charité que vous exercerez à l'égard de cette maiſon. Vous y trouverez des pauvres de bonne foi, des pauvres éprouvés : tout ce qu'ils recevront de vous, & tout ce que vous leur mettrez dans les mains, ſera ſûrement employé, parce qu'il ſera employé avec connoiſſance. Je pourrois donc en demeurer là, & m'en tenir préciſément à la raiſon générale du précepte de l'aumône, & de l'indiſpenſable commandement que Dieu vous a fait de prêter ſecours à l'indigent dans ſa néceſſité : commandement d'autant plus abſolu & moins ſujet aux excuſes & aux prétextes, que cette indigence vous eſt plus connue, & que vous en avez de plus évidens témoignages.

Mais il y a quelque choſe ici, Meſda-

mes de plus particulier & de plus touchant encore pour vous. Car ce ne ſont pas ſeulement de véritables pauvres ; ce ſont de ſaints pauvres, des pauvres qui vivent dans l'ordre, qui ſervent Dieu, qui édifient le public, qui ne ſcandaliſent point par une pauvreté déréglée, à qui la licence & le libertinage ne tiennent point lieu de richeſſes ; des pauvres qui obſervent une diſcipline exacte, qui joignent à la diſette où les réduit leur condition, l'aſſujettiſſement de l'eſprit, l'obéiſſance à leur ſupérieur, la pureté des mœurs & une parfaite régularité ; des pauvres qui pratiquent la vie la plus auſtère, & toute la mortification, toute la perfection du chriſtianiſme. Tellement que ce ſéminaire peut paſſer pour le modéle d'une pauvreté évangélique, d'une pauvreté contente du pur néceſſaire, d'un pauvreté ennemie par profeſſion de tout ce qui peut flatter les ſens, & tant ſoit peu fomenter la molleſſe & la délicateſſe du corps. Or par-là c'eſt une pauvreté plus conforme à celle du Sauveur, plus ſpirituelle, plus intérieure, plus du caractère de cette pauvreté que Jeſus-Chriſt a érigée en béatitude, & à qui le Royaume du Ciel appartient : *Beati pauperes ſpiritu.*

Il y a des pauvres en qui la pauvreté

n'eſt nullement une vertu, parce qu'elle n'eſt pas dans leur cœur, & qu'au contraire la cupidité y regne, l'avarice, l'injuſtice, un déſir preſque inſatiable d'amaſſer par quelque voie, & à quelque prix que ce ſoit. Mais celle-ci, bornée à une ſimple ſubſiſtance, & ne voulant rien de plus, n'a ni vûes, ni deſſeins, ni intrigues ni ſentimens qui puiſſent la corrompre en aucune ſorte, & en altérer l'innocence. De-là même, pauvreté reſpectable. La pauvreté par elle-même inſpire la compaſſion, ſans inſpirer le reſpect; bien loin de relever les ſujets ſur qui elle tombe, & qu'elle afflige de ſes calamités temporelles, elle les rabaiſſe, elle les avilit, elle les dégrade dans l'eſtime des hommes: mais la pauvreté qui ſe préſente ici à vos yeux, toute obſcure & toute dépouillée qu'elle eſt, doit attirer le reſpect, & non la compaſſion. Si nous ſommes chrétiens, nous devons plutôt lui porter envie, ou du moins nous ne pouvons lui refuſer l'honneur qui lui eſt dû, & les éloges qu'elle mérite: mais encore moins pouvons-nous l'oublier & la délaiſſer.

Ce ſont des pauvres qui ont choiſi Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-Chriſt a choiſis. Car quoique Dieu, à parler en général, ait choiſi les pauvres pour les enrichir des

dons de ſa grace, & pour les faire héri-
Jacob. 2. tiers de ſon Royaume céleſte, *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide & hæredes regni?* il ne les a pas néanmoins tous choiſis également, & tous ne l'ont pas également choiſi. Il y en a qu'il rejette & qu'il réprouve, parce qu'ils ſont criminels; il y en a ſur qui il n'a nulle vûe particuliére, & qu'il ne deſtine à rien autre choſe dans le monde, qu'à y tenir le dernier rang que ſa providence leur a marqué: mais il n'en eſt pas de même de ceux-ci. Ce ſont des pauvres dont Dieu a fait un choix ſpécial, des pauvres qu'il a diſtingués entre les pauvres, en les appellant à lui, & les prédeſtinant pour ſon ſervice par une vocation qui leur eſt propre; des pauvres qui répondant à cette vocation, ont eux-mêmes fait choix de Dieu, ont embraſſé pour cela l'état eccléſiaſtique, & ont ainſi conſacré leur pauvreté même & leur perſonne au miniſtère des autels. Il n'y a point de pauvre dans la vie qui n'ait droit de dire com-
Pſal. 15. me le Prophéte, *Dominus pars hereditatis meæ*, le Seigneur eſt ma portion & mon héritage; mais qui le peut dire avec un titre mieux établi, que ces pauvres, qui là-deſſus ont l'engagement le plus ſolemnel?

C'eſt donc à vous, Meſdames, de prendre garde que ce titre ne leur manque pas. Car Dieu vous en commet le ſoin, & vous ne pouvez, ſans contrevenir à ſes ordres, le négliger. Dans l'ancienne loi il y avoit des terres, des villes même, aſſignées aux Lévites : mais ces Lévites de la loi de grace, ſi je puis ainſi les nommer, Dieu veut qu'ils n'aient pour entretien & pour appui que votre charité. D'autres ont des bénéfices, ont des penſions, ont des revenus : ceux-ci n'ont de revenus, n'ont de penſions, n'ont de bénéfices, que vos libéralités dont ils n'abuſeront jamais. Si ces aumônes & ces libéralités, ſi ces ſources viennent à tarir pour eux, que feront-ils ? à qui s'adreſſeront-ils ? & ne pourront-ils pas ſe plaindre à Dieu qu'il les abandonne, qu'il les avoit choiſis pour leur tenir lieu de tout, & pour ne les attacher qu'à lui ; que dans cette vûe ils ont renoncé à toutes les affaires humaines, & n'ont voulu s'occuper que de lui ; qu'ils ſe ſont ſéparés du monde & retirés dans ce Séminaire, comptant ſur ſa providence & ſe confiant en lui : mais que cette providence ne leur fournit rien, & qu'ils demeurent les mains vuides, ſans fonds & ſans aſſiſtance ? Plaintes qui retomberoient ſur vous, Meſdames,

& dont vous vous expoſeriez à porter un jour toute la peine.

Que dirai-je encore ? ah ! voici, ce me ſemble, ce qui doit faire ſur vos cœurs une impreſſion toute nouvelle & plus ſenſible. Ce ſont des pauvres étrangers, bannis de leur patrie, en haine de leur religion & de leur foi ; des pauvres perſécutés, qui ſouffrent pour la cauſe de Dieu ; des pauvres à qui le lieu de leur naiſſance n'eſt interdit, que parce qu'ils ſont Prêtres ou qu'ils ſe diſpoſent à l'être, que parce qu'ils ſont Catholiques & qu'ils défendent les intérêts de l'Egliſe. Dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, on les eût mis au nombre des Martyrs & des Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt. Car dans le tems des perſécutions, c'étoit une eſpéce de martyre d'être exilé pour la foi, d'être priſonnier & captif pour la foi. Or voilà l'état & la ſituation de ces pauvres. La foi qu'ils profeſſent, leur a ſuſcité autant d'ennemis que l'erreur a formé d'hérétiques parmi des peuples indociles & rébéles à la lumiére. Ils ont enduré pour cette foi les traitemens les plus rigoureux, *Anguſtiati, afflicti.* Ils ont été proſcrits, pourſuivis, empriſonnés, *Inſuper & vincula & carceres.* Ils ont été obligés de ſe cacher dans des déſerts & dans des

Hebr. c. 11.

cavernes ; & ce n'eſt qu'après avoir eſſuyé mille périls, qu'ils ont pû parvenir juſqu'à nous & chercher en ce Royaume un aſyle: *In ſolitudinibus errantes, in montibus & cavernis terræ.* Ibid.

Mais quel aſyle y trouvent-ils, s'ils n'y peuvent ſubſiſter ? & que leur ſert d'être échappés aux traits de leurs perſécuteurs & aux attentats de l'héréſie, ſi nous les laiſſons languir dans la misère au milieu de la Catholicité? Comprenez, Meſdames, comprenez bien, qu'il ne s'agit point ſeulement ici de la charité & de la miſéricorde chrétienne, qui vous oblige à ſecourir les pauvres ; mais qu'il s'agit de votre religion, laquelle vous engage par un devoir encore plus inviolable à ſecourir des pauvres, qui ne ſont pauvres, que parce que leur conſtance à ſoutenir ſa gloire les a réduits dans cette pauvreté. Quand les Martyrs autrefois étoient arrêtés dans les fers, tout le corps des Fidéles s'employoit à leur ſoulagement. On les alloit trouver dans les priſons ; on imaginoit mille moyens de leur adoucir leur captivité & leurs peines ; on s'expoſoit pour cela ſoi-même au martyre : tant on les honoroit, & tant on prenoit de part à tous leurs beſoins. Il n'y a plus préſentement le même danger : ces Miniſtres du Dieu

vivant, ces généreux confeſſeurs de la foi, vous pouvez ſans obſtacle les aider ; & s'il vous reſte quelque zéle pour cette Egliſe dont vous êtes comme eux les membres & les enfans, combien vous doivent être chers & vénérables des hommes préparés à lui faire le ſacrifice de leur ſang, après lui avoir déja ſacrifié toutes leurs eſpérances temporelles & leur repos ?

Ce ſont des pauvres envers qui vous pratiquerez tout à la fois, & l'aumône corporelle, & l'aumône ſpirituelle : c'eſt-à-dire, envers qui vous pratiquerez toute la perfection de la charité. Car prenez garde, je vous prie, la charité qui eſt la Reine des vertus, ne ſe rend pas ſeulement attentive aux beſoins corporels du prochain ; & je puis dire même que ces beſoins qui regardent la vie préſente, ſont les moindres ſujets de ſa vigilance & de ſes ſoins. Contribuer à l'inſtruction, à l'éducation, à la ſanctification du prochain ; lui procurer les ſecours du ſalut, & non-ſeulement de ſon ſalut, mais du ſalut d'autrui auquel il peut travailler: voilà l'objet principal de la charité. A l'égard des pauvres vagabonds, on n'exerce que cette charité commune qui ſoulage le corps. Il eſt vrai que Dieu l'ordonne, & qu'il la récompenſe ; mais ce n'eſt du reſte qu'une

charité du dernier ordre, & bien inférieure à celle qui va juſqu'à l'ame, puiſque l'ame eſt infiniment plus noble que le corps. Dans les hôpitaux on joint l'une & l'autre, & l'on ajoute au ſoulagement du corps la conduite de l'ame ; mais après tout la fin immédiate & directe de ces maiſons de charité, & ſi j'oſe ainſi m'exprimer, de ces infirmeries publiques, c'eſt la ſanté du corps. Tout ce qui concerne l'ame n'en eſt que l'acceſſoire : au lieu que l'aumône corporelle ne ſe fait ici qu'en vûe de l'aumône ſpirituelle ; qu'en vûe d'affermir des hommes Apoſtoliques dans leur attachement à la vraie créance, & de leur aſſocier de zélés ouvriers qui puiſſent les ſeconder dans leurs ſaintes entrepriſes.

Enfin, Meſdames, ce ſont des pauvres qui par leurs priéres vous rendront au centuple ce qu'ils auront reçu de vous, & qui ſans ceſſe feront monter en votre faveur vers le trône de Dieu, les vœux les plus ardens & les plus puiſſans. Deux choſes qu'il ne faut point ſéparer, & que vous devez bien remarquer : les vœux les plus ſincères & les plus ardens, & les vœux auprès de Dieu les plus efficaces & les plus puiſſans. Car ce ne ſont point de ces pauvres groſſiers & mal nés, tels que

nous en voyons dans le monde, qui ne penſent qu'à leurs perſonnes, & dont vous ne pouvez attendre aucun retour. Ce ne ſont point de ces pauvres tout matériels, qui ne ſentent que leurs misères, ſans être touchés de leurs obligations envers les riches, & ſans en avoir aucun ſentiment. Ce ne ſont point de ces pauvres libertins, qui ſouvent n'ont aucun uſage des exercices de la religion, & ne prient preſque jamais pour eux-mêmes, bien loin de prier pour ceux qui les aſſiſtent. Ce ſont des pauvres reconnoiſſans, des pauvres ſenſibles aux bienfaits, des pauvres qui par chriſtianiſme & par piété, encore plus que par une gratitude naturelle, ſe tiendront obligés de lever pour vous les mains au Ciel & de lui offrir leurs ſacrifices.

Oui, Meſdames, pendant que vous êtes dans le tumulte & l'agitation du monde, recueillis devant Dieu, ils imploreront pour vous ſa miſéricorde, lui repréſenteront, pour la fléchir, vos aumônes & vos charités. Pendant que vous êtes au milieu de mille dangers, & dans des occaſions ſi fréquentes de tomber & de vous perdre, proſternés au pied des autels, ils demanderont à Dieu pour vous des graces de ſalut, & les graces les plus fortes & les plus précieuſes. Pendant que vous êtes

peut-être hors des voies de Dieu & dans le déſordre du péché, humiliés en la préſence du Seigneur, ils ſolliciteront auprès de lui votre converſion, ils arrêteront les coups de ſa juſtice, & l'engageront à jetter ſur vous un regard favorable. Car ſi leurs vœux ſont ſincères & ardens, ils ne ſeront pas moins efficaces ni moins puiſſans.

Nous ſçavons de quels poids ſont les priéres des pauvres; nous ſçavons, & l'Ecriture nous apprend que Dieu exauce juſqu'à leurs ſimples déſirs, *Deſiderium pauperum exaudivit Dominus*; mais il y a des pauvres néanmoins plus en état d'obtenir, & cela par leur mérite perſonnel & par leur ſainteté. Quand le pauvre prie, dit ſaint Auguſtin, ſi c'eſt un pécheur, ce n'eſt pas lui que Dieu écoute en faveur du riche, mais c'eſt l'aumône même du riche, qui miſe comme un dépôt dans le ſein de ce pauvre, ſe fait entendre, & a ſon langage pour s'exprimer. Au lieu que ſi c'eſt un juſte, ſi c'eſt un homme de Dieu, agréable à Dieu, & uni avec Dieu; ce n'eſt plus ſeulement l'aumône qui touche le cœur de Dieu, mais le pauvre & l'aumône tout enſemble. De ſorte que Dieu ſe trouve doublement engagé à ouvrir ſes tréſors & à les répandre. Que ne devez- *Pſal. 9.*

vous donc pas attendre de la médiation & des priéres de ces pauvres qui vous expoſent aujourd'hui leurs beſoins ? Par le commerce de l'aumône vous entrerez en ſociété de tous les biens ſpirituels qu'ils acquiérent dans la retraite, comme ils entreront en ſociété des biens temporels que vous poſſédez dans la vie. Ce ſont de fidéles ſerviteurs de Dieu, qui, ſelon l'expreſſe doctrine de ſaint Paul ſuppléeront à votre pauvreté, comme vous ſuppléerez à leur indigence. Il faut, diſoit ce grand Apôtre écrivant aux Corinthiens, & leur recommandant la miſéricorde & la charité, il faut que votre abondance ſoit le ſupplément de l'indigence de vos freres, afin que dans votre pauvreté vous ſoyez vous-mêmes ſoulagés par leur abondance. Ce Maître des nations ſuppoſoit que les pauvres étoient riches devant Dieu en mérites & en vertus ; c'eſt pourquoi cette régle ne peut pas être appliquée à tous les pauvres, mais ſeulement à ceux qui ſe ſanctifient par la pauvreté, à ceux qui ſont pauvres de cœur & d'eſprit, à ceux qui vivent dans un détachement parfait des biens de la terre : & ce même Docteur des Gentils ſuppoſoit au contraire que les riches ſont communément très-pauvres en bonnes œuvres & en ſainteté : d'où il

concluoit que par une communication mutuelle & utile aux uns & aux autres, ils devoient ſe prêter ſecours & s'entr'aider.

Or voilà, Meſdames, la condition avantageuſe que Dieu vous offre, ou que je vous offre moi-même de ſa part. Autant que ces pauvres pour qui je m'emploie auprès de vous, ſont pauvres ſelon le monde, autant ſont-ils riches ſelon Dieu, & autant peuvent-ils vous enrichir, non pas de biens paſſagers & périſſables, mais de biens éternels & incorruptibles. Voilà les amis que vous devez vous faire ſuivant la parole de l'Evangile, & que vous devez, pour uſer de cette expreſſion, acheter au poids de l'or, *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis* : des amis agréables à Dieu, chéris de Dieu, ſpécialement élûs de Dieu, des amis qui dans leurs longues oraiſons, dans leurs auſtérités & leurs mortifications, dans leurs ſaints exercices ſe ſouviendront de vous, & ne ceſſeront d'intercéder pour vous, des amis qui comme les Anges de la terre, ſe préſenteront devant le trône du Très-Haut: je dis plus; qui revêtus du plus ſacré caractère, & célébrant chaque jour le redoutable Myſtère de nos autels, immoleront pour le ſalut de vos ames l'Agneau ſans tache & la Victime de propitiation. Ah ! Meſdames,

Luc. c. 16.

quand au Sang de ce divin Agneau, ils joindront vos aumônes & leurs humbles demandes, le Ciel ſe tiendra-t-il fermé ? & que faudra-t-il davantage pour vous mettre à couvert de tous ſes foudres, & pour attirer ſur vous toutes ſes bénédictions ? De-là vous voyez qui ſont ceux que vous devez aſſiſter, & je vais encore vous faire voir plus particuliérement pourquoi vous les devez aſſiſter. C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL eſt difficile, Meſdames, que vous ignoriez l'état déplorable où ſe trouve réduit un Royaume juſques à préſent ſi fidéle à l'Egliſe, & ſi Catholique. L'erreur a prévalu, non par la force de la perſuaſion, mais par la violence des armes. L'héréſie, après avoir déſolé l'Angleterre & l'Ecoſſe, pour comble de ſes prétendus triomphes, a pénétré dans l'Irlande, & y a porté ſes ravages. Il n'eſt permis à nul Prêtre d'y entrer; tous les Evêques en ſont chaſſés; tous les Miſſionnaires exilés. Si l'on y tolère encore quelques Paſteurs c'eſt ſeulement juſqu'à leur mort & ſans eſpérance de ſucceſſion. Voilà donc le troupeau de Jeſus-Chriſt abandonné; voilà ſon héritage détruit; voilà dans cette terre ſi long-tems éclairée des plus pu-

res lumiéres de la Foi, & ſi fertile en Saints, la Religion éteinte, à moins que Dieu par ſon aimable Providence ne daigne y pourvoir. Or il y pourvoit par l'établiſſement de ce Séminaire, à quoi vous devez contribuer.

Car dans cet établiſſement qu'eſt-ce qu'on ſe propoſe ? D'élever des ſujets qui puiſſent un jour ſervir cette Egliſe affligée, & en réparer les ruines ; qui malgré l'injuſtice des loix, & la rigueur des arrêts, aillent remplacer les Paſteurs qu'elle aura perdus, & dont elle eſt ſur le point de ſe voir entiérement deſtituée ; qui oſent haſarder pour cela leur liberté, leur vie, & que nul péril, que nulle crainte ne ſoit capable d'arrêter ; des ſujets qui conſolent, qui raſſurent, qui maintiennent le Troupeau, non pas encore abſolument diſperſé, mais à la veille de l'être ; qui confirment les foibles dans la foi, qui ramenent ceux que l'orage auroit entraînés, qui inſpirent un courage tout nouveau à ceux que la perſécution n'aura pû ébranler. Car du moment qu'ils manqueront de ce ſoutien, que doit-on ſe promettre d'eux ? & quel fonds y a-t-il à faire ſur des peuples intimidés, troublés, déconcertés ? Tel eſt, dis-je, le deſſein que ſe ſont tracé les zélés Inſtituteurs de cette Maiſon. Ils ont eu

en vûe d'établir un Séminaire conçû & formé ſolon l'idée du Concile de Trente, c'eſt-à-dire, de celui de tous les Conciles qui s'eſt appliqué avec plus de ſoin à la réformation du Clergé, qui nous a donné là-deſſus de plus ſolides & de plus ſaintes régles, & en particulier celle qui regarde l'érection des Séminaires : deſſein, qui n'a pû être que l'œuvre de Dieu, & de cet eſprit de vérité, lequel diſpoſe tout avec autant d'efficace, que de douceur & de ſageſſe.

Animés d'un vrai zéle pour la gloire du Seigneur, de vertueux Miniſtres ont entrepris d'accomplir à la lettre tout ce que les Peres du Concile ont preſcrit, & de le ſuivre de point en point. Ils l'ont entrepris, & c'eſt ce qui s'exécute heureuſement en cette ſainte Communauté. C'eſt-là qu'on cultive de jeunes gens, comme de jeunes plantes dans la Maiſon de Dieu; de jeunes hommes qui déja ont aſſez de raiſon pour connoître leur état & ſes devoirs, mais qui n'ont point encore aſſez d'uſage, ni aſſez d'expérience pour en exercer les fonctions. C'eſt-là qu'on dreſſe de jeunes Clercs, dont on éprouve le mérite, dont on démêle les bonnes & les mauvaiſes qualités, les unes pour les faire croître, & les autres pour les retrancher

& les corriger ; dont on étudie le naturel, le génie, les forces, les talens, afin de les appliquer chacun à ce qui leur convient, & de leur partager utilement leurs emplois. C'eſt-là qu'on forme de jeunes Eccléſiaſtiques à ſervir l'Egliſe dans l'eſprit d'humilité, de pauvreté, de patience, de renoncement à ſoi-même. Les gens de qualité entrent dans l'Egliſe pour s'y aggrandir, pour s'y enrichir, pour en poſſéder les honneurs, pour en percevoir les revenus ; & ſelon la fauſſe opinion du monde dont ils ne ſe laiſſent que trop prévenir, ce ſeroit une honte pour eux d'être Eccléſiaſtiques, & de n'avoir nul autre titre qui les diſtinguât. Mais on fait entendre à ceux-ci que le plus grand honneur où ils puiſſent prétendre, eſt de rendre à l'Egliſe les ſervices qu'elle leur demande ; qu'ils ne doivent avoir, en la ſervant, ni d'autres vûes, ni d'autre ambition ; qu'ils la doivent ſervir pour les fruits qu'elle en peut retirer, & non pour les avantages temporels qu'ils en peuvent eſpérer ; & que bien loin de vouloir profiter de ſes dépouilles, ils doivent eux-mêmes ſe dépouiller de toutes choſes, ou du moins conſentir à en être dépouillés. C'eſt-là que dans un certain cours d'études, on leur fait acquérir toutes les connoiſſances né-

ceſſaires : ſciences humaines, ſciences divines, rien n'eſt omis, & rien n'échappe à leur application ; car le zéle doit être éclairé, & ſans les lumiéres de la doctrine, il ne peut ſe conduire lui-même, ni conduire les autres. C'eſt-là que par une pratique ordinaire & journaliére de l'oraiſon, ils s'inſtruiſent des voies de Dieu, & des plus ſecrets Myſtères de la vie intérieure ; qu'ils ſe nourriſſent d'utiles lectures, qu'ils y puiſent de ſalutaires enſeignemens, & qu'ils ſe diſpoſent à être un jour d'habiles directeurs des ames. Enfin, c'eſt-là que par avance & en des exercices particuliers, ils font une eſpéce d'apprentiſſage des différens miniſtères, où dans la ſuite ils doivent être employés ; qu'ils s'accoutument à chanter l'Office divin, à en obſerver toutes les cérémonies, à enſeigner, à catéchiſer, à exhorter, à prêcher. Quelle reſſource pour cette Egliſe, où ils ſont deſtinés; & ſans cette reſſource, en quelle décadence va-t-elle tomber, & que pourra-t-on recueillir de tant d'ouailles livrées au pouvoir & à la fureur du loup raviſſant ?

Or le moyen, Meſdames, de leur procurer ce ſecours, & de l'entretenir, ſi la charité n'y contribue ? Comment cette Maiſon ſubſiſtera-t-elle ſans fonds, & quel

autre fonds a-t-elle préſentement que la Providence, & que les aumônes des Fidéles? C'eſt donc à vous que s'adreſſe toute une Egliſe autrefois ſi floriſſante, mais maintenant plongée dans l'amertume, & accablée ſous l'oppreſſion de ſes ennemis. C'eſt vers vous qu'un nombre infini de Catholiques tendent les bras, & c'eſt ſur vous qu'ils appuient toute leur eſpérance. Il eſt rapporté aux Actes des Apôtres, que ſaint Paul vit en ſonge un homme de Macédoine. C'étoit l'Ange tutelaire de cette Province, qui l'invitoit à y venir annoncer l'Evangile: *Tranſiens in Macedoniam, adjuva nos.* Aidez-nous, lui diſoit-il, & penſez à nous. Après cette viſion, ajoûte l'Hiſtorien ſacré, Paul ne tarda pas à partir, nous nous mîmes promptement en chemin, aſſurés que Dieu nous appelloit pour inſtruire les Macédoniens: *Ut autem viſum vidit, ſtatim quæſivimus proficiſci in Macedoniam, certi facti quòd vocaſſet nos Deus evangelizare eis.* Ce n'eſt point l'Ange Protecteur de l'Irlande qui vous parle ici, Meſdames; mais c'eſt le Miniſtre du Seigneur envoyé de ſa part, & chargé de vous recommander une des plus chères portions de ſon troupeau. Ce n'eſt point pour des Idolâtres & des Infidéles que je viens intercéder, ce n'eſt

Act. c. 16.

Ibid.

point pour des Schiſmatiques & des Hérétiques : c'eſt pour des enfans de la même Egliſe que vous, c'eſt pour vos freres. Je ne vous demande point que vous couriez après ces brebis errantes, ni que vous alliez les chercher ſur leurs montagnes. Je ne vous dis point en leur nom : *Tranſiens adjuva nos* ; Paſſez les mers, hâtez-vous de nous apporter vous-mêmes la conſolation que nous attendons. Quand je vous le dirois, le même zéle qui brûloit le Maître des Gentils, & qui le preſſoit ſi vivement, devroit vous diſpoſer à entreprendre les plus pénibles voyages ; & retenues par de juſtes conſidérations, par des raiſons de bienſéance, de convenance, d'état, du moins dans le ſentiment du cœur, & par le déſir, devriez-vous être préparées à ſurmonter, s'il le falloit, tous les obſtacles, & à ſoutenir, malgré votre foibleſſe, toutes les fatigues qu'il y auroit à ſupporter. Mais on n'en exige pas tant de vous, & voici préciſément où l'on ſe borne ; *Adjuva nos* : c'eſt que vous faſſiez par d'autres ce que vous ne pouvez faire par vous-mêmes. Or vous le ferez, en fourniſſant par vos largeſſes de quoi aſſembler de dignes Miniſtres, de quoi les nourrir, de quoi les vêtir, de quoi les envoyer comme une ſainte milice

lice qui combatte pour l'Egliſe, & qui achéve par l'efficace de la parole de Dieu, ce que vous aurez commencé par l'abondance de vos charités.

Mais on ne peut pas fournir à tout : vous le dites, Meſdames, & c'eſt un langage ſpécieux dont on ſe prévaut dans le monde : mais écoutez ce que j'ai à y oppoſer. Car je ſoutiens d'abord qu'il n'y a communément rien à quoi la charité chrétienne ne puiſſe ſatisfaire, lorſqu'elle agit par l'eſprit de la foi, & qu'elle eſt ſecondée par la confiance en Dieu. Cette foi & cette confiance en Dieu rendent tout poſſible. Avec l'une & l'autre on eſt capable de faire des miracles ; & c'eſt ce qui ſe vérifie tous les jours, ſur-tout au ſujet de l'aumône. Confiez-vous en Dieu, & il n'y aura point d'occaſion d'exercer la charité, que vous n'embraſſiez : ce que vous croyez aujourd'hui ne pas pouvoir, vous deviendra pratiquable, & peut-être facile. Mais je vais plus loin, & je prétends que celles qui s'autoriſent de cette excuſe, ſont juſtement celles qui devroient moins l'alléguer : pourquoi ? parce que ce ſont ordinairement celles qui pratiquent moins les œuvres de miſéricorde, celles qui donnent moins aux pauvres, celles qui poſſédées du monde & remplies des ma-

ximes du monde, ont moins d'attention & moins de zéle pour le ſoulagement du prochain; & par conſéquent, qui bien loin d'être juſtifiées par l'impoſſibilité imaginaire de fournir à tout, devroient rougir & ſe confondre devant Dieu de ne contribuer & de ne fournir à rien. Je prétends que cette excuſe ceſſeroit, s'il étoit queſtion de toute autre choſe que de la charité & de l'aumône; s'il s'agiſſoit de fournir à vos divertiſſemens, de fournir à votre jeu, de fournir à votre luxe & à votre faſte.

Mais pour cela on ſe retrancheroit d'ailleurs: oui, Meſdames, on ſe retrancheroit pour cela; & que ne ſe retranche-t-on auſſi pour une des œuvres les plus importantes, qui eſt celle que je vous propoſe? Vous ſçavez ce qui ſe paſſa parmi les Iſraëlites, lorſque Moyſe étant ſur la montagne où il s'entretenoit avec Dieu, il leur vint dans la penſée de conſtruire un veau d'or, & de l'adorer. Quel empreſſement, quelle ardeur de tout le peuple! il n'y en eut pas un qui ne s'employât à l'exécution de ce déteſtable deſſein; & toutes les femmes, pour y concourir, ſe défirent de leurs plus précieux ornemens. Voilà ce que leur inſpira l'eſprit d'idolâtrie, & que ne doit pas à plus juſte ti-

tre vous inſpirer l'eſprit de religion ? Ne remontons pas ſi haut, ne nous éloignons point des tems où nous vivons, & des affaires préſentes : vous ſavez par quelle triſte révolution trois couronnes ont été enlevées à l'un des plus ſaints & des plus déclarés protecteurs de l'Egliſe. Providence de mon Dieu, vous l'avez permis par un de ces conſeils impénétrables que toute la raiſon de l'homme ne peut approfondir. Quoi qu'il en ſoit, vous ſçavez, Meſdames, quelles ont été, je ne dirai pas les contributions, mais les profuſions du parti hérétique pour ſuſciter une guerre, où la juſtice a ſuccombé, où tous les droits ont été violés, où l'uſurpateur a détrôné le Prince légitime, & où l'Egliſe, par la chûte de ce Prince, a perdu de ſi belles eſpérances. Hé quoi, à cet exemple, ſi toutefois c'eſt proprement un exemple, & non pas un ſujet d'horreur ; à cette vûe, ne vous ſentez-vous point piquées d'une pieuſe & généreuſe émulation ? Quoi, l'héréſie n'aura rien épargné contre la foi que vous profeſſez, elle aura travaillé de tout ſon pouvoir à en arrêter les progrès & à la détruire ; & vous, pour la rétablir, pour en ſauver au moins les débris, vous ne prendrez rien ſur vous : tout vous coûtera, tout vous paroîtra excéder vos

forces ? Sur cela je vous renvoye au témoignage de cette foi même, qui vit encore assez dans votre cœur pour le faire entendre. Rendez-vous attentives à sa voix, à ses cris, à ses reproches. Que dis-je, Mesdames? soyez toujours de plus en plus sensibles à ses intérêts, comme je dois croire que vous l'avez été jusques à présent, & que vous l'êtes. Agissez pour sa cause & pour sa gloire en ce monde, & elle agira pour votre défense devant le tribunal de Dieu, & vous élevera dans l'éternité à une gloire immortelle, que je vous souhaite, &c.

EXHORTATIONS
POUR DES
COMMUNAUTÉS
RELIGIEUSES.

EXHORTATION SUR L'OBSERVATION DES REGLES.

Et quicumque hanc regulam ſecuti fuerint pax ſuper illos & miſericordia.

Paix & miſéricorde à tous ceux qui obſerveront cette Régle. Aux Galat. ch. 6.

C'EST la promeſſe que l'Apôtre ſaint Paul faiſoit aux Galates, en leur propoſant l'excellente régle du renouvellement intérieur, qu'ils devoient faire d'eux-mêmes en Jeſus-Chriſt, & ſans quoi il leur déclaroit, que toutes les obſervances & toutes les cérémonies de la loi leur étoient abſolument inutiles. Je me ſers aujourd'hui des mêmes paroles, Mes très-chères Sœurs; & à l'occaſion du ſaint renouvellement de vos vœux, auquel vous vous préparez ſuivant l'uſage de cette

Communauté, je ne crois pas pouvoir vous entretenir d'une matiére plus importante, que de l'obſervation de vos régles. Il y a deux choſes à maintenir dans la Religion : le vœu & la régle. L'un & l'autre ſont ſujets à décheoir ; & par-là même nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nous renouveller dans la pratique de l'un & de l'autre. Le vœu eſt comme le corps de cette fortereſſe myſtérieuſe, où nous nous ſommes retranchés en quittant le monde, *Urbs fortitudinis noſtræ ;* & la régle lui tient lieu de rempart, de défenſe, de dehors, *Ponetur in eâ murus & antemurale.* Je ne vous parlerai point ici du vœu. Je ne puis douter que parmi des ames ſi religieuſes, il ne ſe ſoit toujours conſervé & ne ſe conſerve dans toute ſon intégrité ; mais à l'égard de la régle, nous confeſſons tous, chacun dans notre état, que comme elle eſt plus expoſée aux atteintes de notre foibleſſe naturelle, il nous eſt beaucoup plus commun auſſi d'en faire des bréches d'une conſéquence même dangereuſe, & qui demandent tous nos ſoins pour les réparer, ſi nous voulons être fidéles à la grace de notre vocation. Saint Paul aſſuroit les premiers chrétiens, que quiconque ſuivroit exactement la même régle que lui, faiſant

Iſaïe. c. 26. Ibid.

profeſſion du Chriſtianiſme, jouiroit d'une heureuſe paix : *Et quicumque hanc regulam ſecuti fuerint, pax ſuper illos :* & moi réduiſant la propoſition de ce Maître des Gentils à la régle particuliére que nous avons embraſſée en entrant dans l'état religieux, (car ceci me regarde auſſi-bien que vous, mes chères Sœurs,) je dis par une juſte oppoſition, que ſi nous venons à nous relâcher dans l'accompliſſement de nos régles, à les négliger, à en ſecouer le joug, & à nous faire une criminelle habitude de les violer, nous ne pouvons alors conſerver la paix, ni avec Dieu, ni avec nous-mêmes, ni avec le prochain, c'eſt-à-dire avec nos Supérieurs & toutes les perſonnes qui vivent ſous le même habit & dans la même maiſon que nous : Ni avec Dieu, qui nous en demandera compte ; ni avec nous-mêmes, qui ſans ceſſe en reſſentirons au fonds de nos conſciences le reproche ; ni avec le prochain, puiſque le lien qui nous unit tous dans une parfaite ſociété, c'eſt la régle, & que ce lien ſe trouve rompu par le déſordre d'une vie peu exacte & peu réguliére. Trois points auxquels je me borne, & qui feront le ſujet de votre attention.

A Prendre la choſe dans ſon principe, I. PARTIE.

Dieu ſeul eſt la régle primitive & eſſentielle de toutes nos actions ; & nous pouvons dire, que comme il n'y a point de puiſſance qui ne vienne de Dieu, il n'y a point auſſi de régle, de conſtitution, de loi, qui ne ſoit une participation de la loi de Dieu, & qui ne parte originairement de cette ſource divine. Qu'eſt-ce que la régle qui nous eſt preſcrite dans la Religion ? eſt-ce une ſimple production de la ſageſſe des hommes ? non, mes chères Sœurs : du moment que les hommes ont été ſuſcités de Dieu pour l'établir ; du moment qu'il les a remplis de ſon eſprit pour en être les fondateurs & les inſtituteurs : qu'il leur a donné pour cela un pouvoir légitime ; que la régle qu'il leur a dictée lui-même, a été enſuite juridiquement approuvée, autoriſée & ſcellée par l'Egliſe, nous ne la devons plus conſidérer comme leur ouvrage, ni par rapport à eux, & ils ne ſont plus, ſelon le terme de l'Ecriture, que les Miniſtres dont Dieu s'eſt ſervi en qualité de Légiſlateur & de Souverain, pour nous déclarer ſes deſſeins & nous intimer ſes ordres.

Cette régle, conclut ſaint Thomas, eſt donc une volonté ſpéciale de Dieu, & les hommes à notre égard n'en ſont que les interprétes. Volonté que ſaint Paul ap-

pelle de bon plaiſir & de perfection, pour la diſtinguer d'une autre volonté plus abſolue, & qui nous impoſe une plus rigoureuſe obligation : *Voluntas Dei bona, & beneplacens, & perfecta.* Volonté par laquelle Dieu nous ſanctifie, en nous marquant les voies où il veut que nous marchions, & nous préſervant ainſi des égaremens inévitables où notre conduite ſeroit expoſée, ſi nous étions abandonnés à nos propres lumiéres & même à la droiture de nos intentions. Volonté que Dieu n'a pas formée pour le commun des hommes, mais ſinguliérement pour nous, & que nous devons par conſéquent enviſager comme une grace de choix. Enfin volonté dont nous nous ſommes fait un mérite d'être dépendans, & dont nous avons préféré la bienheureuſe ſervitude, à tous les avantages de la liberté du ſiécle. Voilà ce que c'eſt que notre régle, je dis celle que nous avons à ſuivre dans la profeſſion religieuſe. *Rom.* c. 12.

Que fais-je donc, quand par un eſprit de ſoumiſſion & de ferveur, je m'attache à l'obſerver ? Prenez garde, s'il vous plaît: je m'unis à Dieu de la plus excellente maniére dont une créature foible comme moi, lui puiſſe être unie ſur la terre : & comment cela ? parce que j'applique

cette volonté parfaite qui eſt en Dieu, aux moindres actions de ma vie, ou que je conforme les moindres actions de ma vie à cette volonté parfaite qui eſt en Dieu ; parce que je me fais à chaque moment une loi de ce qui lui plaît, & qu'à chaque moment je rectifie mes ſentimens & mes déſirs par cette loi ; parce que j'agis en toutes choſes ſelon ſon cœur, & que dans mes emplois je ne diſpoſe point autrement que ſelon ſon gré, de tout mon tems & de toute ma perſonne. Or en cela conſiſte la paix que je ſuis capable d'entretenir avec lui, & dont je jouis tranquillement, tandis que je me tiens ainſi dans le devoir & dans une conſtante régularité. Mais par un effet tout contraire, quand je déſobéis à ma régle, je me ſépare en quelque ſorte de Dieu, je m'affranchis de cette aimable ſujettion qui m'attachoit à lui ; je ne veux plus que ce ſoit ſa volonté qui me gouverne, je veux que ce ſoit mon amour-propre. Comme ſi je lui diſois : Cette volonté, Seigneur, ſous laquelle vous voulez que je me captive, eſt trop gênante pour moi ; elle contredit en trop de rencontres mes inclinations, & j'aime mieux renoncer aux biens ineſtimables qu'elle me pourroit procurer, que me réduire dans un pareil

ſclavage. Elle me trace une telle route : elle m'ordonne le ſilence, & je veux parler ; elle m'appelle à la priére, & je veux travailler ; elle m'engage à l'action, & je veux le repos. Car l'infraction de la régle, ſans qu'on s'en déclare ſi expreſſément, dit tout cela ; & dans cette contrariété qui ſe trouve alors entre Dieu & nous, le moyen que la paix ſubſiſte ?

J'ai péché, mon Dieu, s'écrioit le ſaint homme Job pénétré du ſentiment de ſes misères, j'ai péché ; & quelle réparation puis-je vous faire de tant d'offenſes ? *Peccavi : quid faciam tibi, ô cuſtos hominum ?* Job, c. 7. Mais permettez-moi, ajoutoit-il, ſans prétendre accuſer votre juſtice, de me plaindre reſpectueuſement & humblement de votre Providence. Pourquoi m'avez-vous créé dans des diſpoſitions ſi différentes de celles où je devrois être envers vous ? Pourquoi, vous qui êtes mon ſouverain Auteur, m'avez-vous donné une volonté ſi oppoſée à la vôtre ? *Quare poſuiſti me contrarium tibi ?* Ainſi parloit-il à Dieu dans l'amertume de ſon ame. Mais Dieu, dit ſaint Grégoire Pape, auroit pû lui répondre : Non, je ne t'ai point créé avec cet eſprit & ce cœur rébelle, & en vain voudrois-tu m'imputer cette oppoſition de ta volonté à la mienne. Ma pro- Ibid.

vidence n'y a point de part : c'eſt l'effet de ton péché. Quand je t'ai formé de mes mains, il n'y avoit rien en toi qui ne fût réglé ; & ſi tu n'étois pas ſorti de la dépendance où te bornoit ta condition & où ma grace te contenoit, il y auroit eû entre moi & toi une éternelle paix. Mais en péchant, tu l'as troublée, cette paix, & tu m'as donné lieu de tourner contre toi la même plainte que tu m'adreſſois : *Quare poſuiſti te contrarium mihi ?* pourquoi toi-même détruiſant l'œuvre de ma grace, & abuſant de ta liberté, t'es-tu perverti juſqu'à me refuſer l'obéiſſance qui m'eſt dûe ? Voilà, mes chères Sœurs, ce que Dieu peut dire par proportion à chacun de nous, & ce qu'il nous dit dans le ſecret de l'ame, lorſque nous craignons ſi peu de tranſgreſſer ces ſaintes régles qu'il nous a marquées, & auxquelles nous nous ſommes volontairement aſſujettis. *Quare poſuiſti te contrarium mihi ?* Pourquoi, à force de vous émanciper des loix communes, vous faites-vous une conduite particuliére, qui renverſe toutes mes vûes ſur vous ? Pourquoi par un déréglement de vie où vous vous abandonnez, tombez-vous dans ce malheur, de vouloir preſque toujours ce que je ne veux pas, & de ne vouloir preſque jamais ce que

je veux? Pourquoi vous arrive-t-il, en me ſervant, moi, qui aime l'ordre, & qui n'ai rien fait que dans l'ordre, d'être ſi ſouvent hors de l'ordre?

Il n'y a qu'une choſe, dont les ames imparfaites pourroient ici ſe prévaloir, & qui ſemble dans un ſens leur être favorable, ſçavoir, que le péché ſeul trouble la paix de l'homme avec Dieu. Or la régle, ainſi qu'on nous l'a fait entendre, ſéparée du vœu & du précepte, n'oblige point ſous peine de péché. On nous l'a dit, mes très-cheres Sœurs, & il eſt vrai: mais vous ſçavez auſſi-bien que moi, le correctif important & néceſſaire, dont en même tems on a eû ſoin de nous prémunir, pour ne pas abuſer de cette maxime. Je n'entre point dans l'examen d'un ſentiment qui pourroit faire impreſſion ſur vos eſprits, & que de ſçavans Théologiens ont ſoutenu, qu'un Religieux, qui de deſſein formé & par état, viole ouvertement ſa régle, & la néglige, dès-là tombe dans un péché grief, pourquoi? parce que dès-là, diſent-ils, il n'eſt plus dans la voie de la perfection où il doit tendre; parce que dès-là il renonce à ce qu'il eſt, & qu'il déshonore ſon caractère; parce que dès-là il ſe met dans une impuiſſance morale d'accomplir ſon vœu, & par con-

féquent dans un danger prochain de ſe damner & de ſe perdre. Mais ſans m'arrêter à cette queſtion, ni vouloir la décider, je m'en tiens à la belle remarque de Hugues de ſaint Victor. Car, dit ce ſaint Docteur, il y a ici deux choſes à diſtinguer: une rupture entiére de l'homme avec Dieu, & un ſimple refroidiſſement entre l'homme & Dieu. L'un eſt l'effet du péché, j'entends du péché mortel; & l'autre eſt la ſuite de certaines fautes moins griéves, de certaines imperfections, qui ne vont pas juſqu'à ce divorce, mais qui ne laiſſent pas d'éloigner Dieu de l'homme. Or pour troubler la paix avec Dieu, cet éloignement ſuffit. Je ne dis pas qu'il ſuffit pour la rompre abſolument, mais pour la troubler; c'eſt-à-dire, pour entretenir l'ame religieuſe dans un état de contrariété avec Dieu; pour interrompre le commerce intime & ſecret qu'elle avoit, ou qu'elle pouvoit avoir avec Dieu; pour arrêter le cours des communications de Dieu, des graces de Dieu, des lumiéres de Dieu; & voilà ce que fait au moins la tranſgreſſion de la régle. Dieu n'eſt pas content d'une ame, & ne doit pas l'être. Plus donc pour elle de ces faveurs particuliéres qu'il accorde aux ames exactes; & qui ſont la récompenſe de leur fidélité,

Plus de goût dans la priére, plus de vûes dans l'oraiſon, plus de bons mouvemens dans la Communion, plus de ferveur dans tous les exercices de la Religion: aridité, ſéchereſſe, inſenſibilité. L'ame de ſa part, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, n'eſt pas contente de Dieu, parce qu'elle s'en trouve ainſi délaiſſée, & que ſouvent elle eſt aſſez aveugle, pour ne pas voir qu'elle s'eſt elle-même attiré ce châtiment. Elle oſe ſe plaindre que Dieu l'abandonne, qu'elle n'en reçoit rien, qu'elle ne ſent rien, que tout lui devient inſipide, & que rien ne lui adoucit le fardeau: ah! vous vous en étonnez, ame négligente & infidelle, mais en devez-vous être ſurpriſe? Car dites-moi, pour qui eſt la paix de Dieu? Pour ceux qui aiment Dieu; & c'eſt à proportion de leur amour, que Dieu leur fait goûter ſes douceurs céleſtes: *Pax multæ diligentibus legem tuam.* Or comment l'aimez-vous? Si vous n'avez pas encore perdu ce fonds d'amour abſolument néceſſaire pour vous préſerver de ſa haine, & vous maintenir en grace avec lui, du reſte avez-vous cet amour vigilant qui étudie toutes ſes volontés, cet amour agiſſant qui ſe porte à tout ce qui peut lui plaire, cet amour prévenant qui n'attend pas même ſes ordres, & qui les exécute, pour ainſi *Pſal.* 118.

parler, avant que de les avoir reçus ? Avez-vous cet amour généreux à qui rien ne coûte, dès qu'il y va de ſa gloire ; cet amour libéral qui ne ménage rien, dès qu'il eſt queſtion de ſes intérêts ; cet amour prompt, fervent, conſtant, que rien n'arrête ; & que rien ne laſſe, dès qu'il faut, & dans les grandes occaſions, & dans les plus petites choſes, lui obéir ? L'avez-vous, dis-je, cet amour parfait, ou travaillez-vous à l'avoir ? Si cela étoit, n'auriez-vous pas toute une autre exactitude dans la pratique de la Régle, où Dieu vous déclare ce qu'il veut de vous, & de quelle maniére il veut être ſervi ? Sçachant qu'il en eſt l'Auteur, & qu'elle vient de lui, ne la reſpecteriez-vous pas ? & oſeriez-vous en omettre un point ? Eſt-il donc étonnant, lorſque vous la violez avec tant de liberté, qu'il vous traite comme vous le traitez lui-même ; & qu'il laiſſe ſon amour ſe rallentir pour vous, comme à ſon égard vous avez laiſſé rallentir le vôtre ? Or cet état eſt ce que j'appelle une eſpéce de guerre entre lui & vous ; & c'eſt alors que doit s'accomplir dans votre perſonne cette parole de l'Ecriture, que quiconque réſiſte à Dieu, ne peut être en paix avec Dieu : *Quis reſtitit ei, & pacem habuit ?*

Job. c. 7.

Mais, dites-vous, de tranſgreſſer ma Régle, ce n'eſt pas même une offenſe de Dieu vénielle. Je le veux : car je ne prétends point, mes chères Sœurs, vous rendre le joug plus peſant qu'il n'eſt, & en toutes choſes je fais profeſſion de m'en tenir à la plus exacte vérité. Il eſt donc certain, & je le reconnois, que ni votre Régle, ni la mienne, ne ſont point en ſoi des ſujets de péché, & pas même du moindre péché : mais en même-tems que je le dis comme vous, voici ce que j'ajoute, & de quoi vous devez convenir avec moi : c'eſt que l'infraction de la Régle peut n'être pas péché priſe en elle-même, & l'être par rapport aux circonſtances qui l'accompagnent. Ainſi, que ce ne ſoit point préciſément un péché de parler, de s'entretenir, de converſer à une heure & dans un lieu où la Régle ordonne de ſe taire, j'y conſens ; mais le ſcandale que vous cauſez alors, eſt un péché ; mais le mépris que vous faites alors de votre Régle, eſt un péché ; mais l'immortification, la diſſipation, la curioſité ; peut-être la paſſion, l'animoſité, l'eſprit de cenſure, tous les ſentimens du cœur, qui vous font alors parler, ſont des péchés. Or qui ne ſçait pas combien il eſt facile & ordinaire que ces circonſtan-

ces, ou d'autres ſemblables, ſe rencontrent dans la tranſgreſſion de nos Régles? Ah! mes chères Sœurs, rentrons en nous-mêmes, & faiſons une ſérieuſe réflexion ſur nous-mêmes; nous nous trouverons beaucoup plus coupables devant Dieu, que nous ne l'avions crû juſques à préſent. Quoi qu'il en ſoit, des ames dévouées à Dieu doivent-elles donc compter ſi exactement avec Dieu? & pour me faire obſerver ma Régle dans toute ſon étendue, pour m'engager à n'en pas omettre l'article le plus léger, ne doit-il pas me ſuffire, Seigneur, que ce ſoit au moins une imperfection de la violer; que ce ſoit m'oppoſer à l'exécution de vos deſſeins, & agir contre vos vûes? Dans cet état de contradiction, d'oppoſition mutuelle & habituelle entre vous & moi, que puis-je attendre de vous? & par quel titre pourrois-je me promettre de conſerver une ſainte union avec vous? Ne ſeroit-ce pas, ſi je m'en flattois, le dernier aveuglement? Ne ſeroit-ce pas la plus groſſiére & la plus dangereuſe illuſion? Il faut donc, ſi je veux avoir la paix de Dieu, comme parle ſaint Paul, *Pax Dei*: cette paix qui eſt au-deſſus de tous les ſens, cette paix plus précieuſe que toutes les richeſſes, que toutes les grandeurs, que tous les plaiſirs du mon-

Philip. c. 3.

de; cette paix que j'ai dû chercher dans la retraite religieuſe, & que j'y dois chérir comme mon unique tréſor; il faut, dis-je, pour l'avoir cette paix divine, que je me ſoumette à ma régle. La nature y répugnera, & cette condition lui paroîtra onéreuſe; mais le fruit que je retirerai, ce fruit de paix, & d'une telle paix, eſt un aſſez grand bien, pour me dédommager de tout ce qu'il m'en coûtera de violences & d'efforts. Avançons; ſans l'obſervation de la régle, point de paix avec Dieu: & point de paix avec nous-mêmes; c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

COmment une ame peut-elle être bien avec elle-même, lorſque dans elle-même elle eſt déréglée; & le moyen qu'elle jouiſſe de la paix intérieure, tandis qu'elle entretient au milieu d'elle-même deux ennemis qui ſe combattent ſans ceſſe & ſe livrent les plus rudes aſſauts? Or voilà l'état d'une ame religieuſe qui ne vit pas conformément à ſa profeſſion, & qui veut s'affranchir des obſervances de ſa régle. Saint Bernard parlant de lui-même, s'expliquoit en des termes qui devroient nous ſurprendre, ſi nous ne ſçavions pas quel eſprit les lui inſpiroit, & qu'ils partoient du fond de ſon humilité. Vous me voyez,

mes freres, disoit-il à ses Religieux ; mais me connoissez-vous, & sçavez-vous qui je suis ? Ah, poursuivoit cet humble serviteur de Dieu, j'aurois peine à le dire moi-même, & à me bien définir. Car de la maniére que je vis, je ne suis, ni du monde, ni de la religion. Je ne suis pas du monde, puisque j'y ai renoncé ; & je ne suis pas proprement de la religion, puisque toute ma conduite est si peu religieuse. J'étois appellé de Dieu à la solitude, & il n'y a point d'homme si dissipé que moi. J'ai fait vœu de vivre dans le cloître, & toute ma vie se passe au dehors, dans les voyages, dans les cours des Princes, dans les assemblées publiques, Mon emploi devoit être de vaquer à la contemplation des choses du Ciel, & je me trouve chargé de toutes les affaires de la terre. Qu'est-ce que tout cela ? & dans une telle disposition, ne dois-je pas me regarder comme un monstre ? Ainsi le pensoit ce grand Saint, ainsi le confessoit-il ; & c'étoit, encore une fois, son humilité seule qui lui inspiroit ce sentiment, & lui faisoit tenir ce langage. Car il n'agissoit en tout, que par l'ordre de Dieu. S'il traitoit avec les Rois & les Potentats du siécle, ce n'étoit que pour travailler à leur conversion. S'il se trouvoit dans les plus

célébres assemblées, ce n'étoit que pour terminer les Schismes, & pour accommoder les différends. Occupations où la cause de Dieu l'engageoit, & qui valoient mieux que le repos de sa solitude : outre qu'il la portoit toujours dans son cœur, cette solitude si chère ; qu'il l'y conservoit au milieu de tous les embarras, & que s'il sortoit de son Monastère, c'étoit pour aller répandre dans le monde l'esprit de la Religion, & non point pour apporter dans la Religion l'esprit du monde.

Mais nous, mes chères Sœurs, quand nous négligeons notre régle, & que nous en abandonnons la pratique, ne pouvons-nous pas dire à notre confusion & avec vérité, ce que saint Bernard disoit pour son instruction & pour s'humilier ? Car qu'est-ce qu'une personne religieuse sans régularité ? n'est-ce pas comme un phantôme & une chimère ? Elle est du corps de la Religion, & elle n'en est pas. Elle n'est pas du monde, & elle en est. Prenez-garde : elle est du monde, puisqu'elle a l'esprit du monde, qui est de vivre sans régle ; & elle n'est pas du monde, puisque son état l'en sépare. Elle est du corps de la Religion, puisqu'elle a les engagemens de la Religion ; & néanmoins elle n'est pas membre de la Religion, puisqu'elle

n'eſt pas animée de l'eſprit de la Religion? Elle eſt l'une & l'autre tout à la fois ; car elle tient quelque choſe de l'un & de l'autre : & elle n'eſt tout à la fois ni l'un ni l'autre ; car elle ne veut pas être l'un, & elle ne peut pas être l'autre. Or dans cette contrariété, je prétends qu'il eſt impoſſible qu'elle ait la paix, pourquoi ? parce que delà doivent naître dans elle des affections, des déſirs, des ſentimens, tout oppoſés, & que cette diverſité de ſentimens, de déſirs, d'affections, doit exciter dans ſon cœur une guerre perpétuelle.

Vous ſçavez ce qui faiſoit gémir ſaint Paul. Malheureux que je ſuis, s'écrioit ce grand Apôtre, qui me délivrera de ce corps mortel, où j'ai tous les jours de ſi violens combats à ſoûtenir ? Je ſens preſque à chaque moment la chair s'élever contre l'eſprit, & l'eſprit contre la chair : tellement qu'ils ne s'accordent jamais, & que j'en porte toute la peine : *Caro enim concupiſcit adversùs ſpiritum, ſpiritus autem adversùs carnem : hæc enim ſibi invìcem adverſantur.* Hélas ! mes chères Sœurs, ne ſommes-nous pas encore dans un état plus fâcheux, quand deux eſprits contraires & abſolument incompatibles, ſe trouvent tout enſemble au milieu de nous, pour

Galat. c. 5.

nous

nous tourmenter ? L'eſprit de la régle, & l'eſprit de la liberté : l'eſprit de la régle, que nous avons reçu dès notre enfance ſpirituelle, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, c'eſt-a-dire, dès notre entrée dans la maiſon de Dieu ; & l'eſprit de la liberté, qui dans la ſuite a repris ſur nous ſon empire, & s'eſt emparé de notre cœur. L'eſprit de la régle, qui nous inſpire la ſoumiſſion ; & l'eſprit de la liberté, qui nous porte à l'indépendance. L'eſprit de la régle, qui nous captive, & par-là nous devient inſupportable ; & l'eſprit de la liberté, qui nous flatte, & qui par-là même nous corrompt. Car c'eſt bien alors que nous pouvons nous écrier avec tout un autre ſujet que le Docteur des nations : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* ? Hé, Seigneur, juſques à quand ſerai-je dans le trouble, & en de ſi cruelles agitations ? Je ne ſuis plus d'accord avec moi-même. Je ſuis combattu par mes propres ſentimens. Je condamne ce que j'aime, & j'aime ce que je condamne. Je veux, & je ne veux pas ; & tant que je demeure ainſi partagé, puis-je avoir la paix & m'établir dans une ſituation tranquille ? *Rom. c. 7.*

Non, mes chères Sœurs, nous ne l'aurons jamais, & quelles douceurs pourrions-

nous goûter ? Les douceurs du monde nous ſont interdites, & nous nous privons des douceurs de la religion. Nous n'avons pas les joies apparentes du monde, parce que nous ne le pouvons pas ; & nous n'avons pas les joies ſolides de la religion, parce que nous ne le voulons pas. Le monde a ſes divertiſſemens & ſes plaiſirs ; mais nous n'y pouvons prétendre, puiſque nous l'avons quitté. La religion a ſes conſolations toutes ſpirituelles & toutes ſaintes ; mais elles ne ſont pas pour nous, puiſque nous vivons ſans régle. Car de mépriſer la régle & d'en reſſentir l'onction, c'eſt ce qui ne fut jamais, & ce qui ne peut être. Or n'ayant plus ni conſolation ni douceur dans la vie religieuſe, n'eſt-ce pas une conſéquence néceſſaire que nous n'ayons plus ni calme ni repos dans le cœur ? De ſorte, mes chères Sœurs, pardonnez-moi ſi j'applique ici ces paroles de ſaint Bernard, & ſi j'uſe de cette comparaiſon, dont vous pourriez juſtement être bleſſées, ſi je l'entendois à la lettre, & que je n'y miſſe pas toute la proportion convenable : deſorte que ce qui ſe paſſe à l'égard de l'ame réprouvée dans le lieu de ſon ſupplice éternel, ſe vérifie en quelque manière dès maintenant à l'égard de l'ame religieuſe dans le lieu mê-

me où le centuple lui étoit deſtiné, & où elle devoit trouver ſon bonheur. Voulant ſe ſouſtraire à ſa régle, elle ne veut jamais ce qu'elle devroit vouloir, & elle veut toujours ce qui lui eſt défendu & ce qu'elle ne peut avoir. Elle voudroit vivre à ſa diſcrétion ; ordonner elle-même ſelon ſon gré de toutes ſes actions, ne faire que ce qu'il lui plaît, que comme il lui plaît, que lorſqu'il lui plaît ; & c'eſt ce qui ne peut lui être permis. Elle ne voudroit point dépendre, ſe captiver, ſe gêner ; & c'eſt à quoi néanmoins elle eſt indiſpenſablement obligée. Or, dit ſaint Bernard, qu'y a-t-il de plus pénible, qu'une volonté réduite à cette double néceſſité ? n'eſt-ce pas-là l'image de l'enfer ? *Quid tam pœnale, quàm ſemper velle quod nunquam erit, & ſemper nolle quod nunquam non erit ? Quid tam damnatum, quàm voluntas addicta huic neceſſitati ?* *Bern.*

Cependant que fait la conſcience ? ne parle t-elle point ? n'agit-elle point ? & dans ce déſordre ne vient-elle pas ajouter peine ſur peine, & percer une ame de ſes pointes les plus douloureuſes ? Ah ! Mes chères Sœurs, il n'y a que Dieu & nous qui ſoyons témoins de ce qu'elle nous fait ſentir, quand nous ſortons des voies que notre régle nous a tracées, &

que nous nous abandonnons à nous-mêmes. Si peut-être à certains momens où les objets nous diſſipent & nous entraînent, nous ne ſommes point touchés de ſes remords ſecrets ; que ces momens ſont ſuivis de retours amers, de traits vifs & piquans, de penſées triſtes & affligeantes ! Car au milieu de tant de bons exemples qu'on a devant les yeux, au milieu de tout ce qu'on voit & de tout ce qu'on entend, dans la confeſſion, dans la communion, dans l'oraiſon, dans tous les exercices dont on ne peut s'abſenter, & où l'on aſſiſte au moins de corps, ſi l'on n'y eſt pas de cœur, il n'eſt pas poſſible qu'il ne vienne à l'eſprit mille réflexions qui l'inquiétent, & mille reproches qui le piquent. Je ne ſuis pas ce que je dois être, je ne vis pas en religieux, je n'en ai que l'habit. Pourquoi me diſtinguer ainſi des autres, & ne pas faire ce qu'ils font ? Pourquoi m'exempter des loix communes ? & qui m'autoriſe à prendre toutes les libertés que je me donne ? Que ſeroit-ce ſi chacun en uſoit comme moi ? & quelle forme de religion y auroit-il dans une Communauté ? Mais enfin à quoi ſe terminera la vie lâche que je mene ? & que me ſervira d'avoir quitté le monde ? Que deviendrois-je ſi Dieu m'appelloit à lui ?

& quelle conſolation aurois-je de mourir en cet état ? Eſt-ce un état de perfection ? Eſt-ce même, par rapport à moi & à mes engagemens, un état de ſalut ? Tout cela, mes chères Sœurs, ce ſont autant de vûes dont on ne peut ſe défendre, & qui nous cauſent malgré nous les plus mortelles allarmes. Car vous l'avez ſagement ordonné, mon Dieu, diſoit ſaint Auguſtin : & c'eſt un effet de votre miſéricorde, auſſi-bien que de votre juſtice, que tout eſprit hors de la régle trouve dans ſoi-même ſon châtiment & ſa peine : *Juſ-* *Auguſt.*
ſiſti, Domine, & ſic eſt, ut omnis inordinatus animus pœna ſit ipſi ſibi.

N'en cherchons point d'autre témoignage que l'expérience. Elle ſuffit ici pour vous convaincre ; & ſouffrez qu'outre les connoiſſances propres que vous pouvez avoir, je vous faſſe encore part des miennes, & de ce qu'un long uſage doit m'avoir appris. La Providence qui m'a honoré du ſaint miniſtère où je m'emploie par ſes ordres, & dont je tâche à m'acquitter, cette Providence divine m'a conduit en bien des lieux différens ; elle m'a fait connoître l'intérieur de bien des Maiſons religieuſes ; elle m'a confié bien des ames, qui n'ont pas dédaigné de m'accepter pour leur ſervir de conſeil & pour être le dé-

poſitaire de leurs plus ſecrets ſentimens. J'en ai été édifié, j'en ai été touché, j'ai eu mille fois occaſion de me confondre moi-même; & malheur à moi ſi je n'en ai pas profité! Mais au milieu de tant d'exemples édifiants & touchants, on trouve quelquefois de ces perſonnes malcontentes & chagrines, à qui tout déplaît dans leur profeſſion, & dont la vie par-là même n'eſt qu'amertume & que dégoût. Il y en a beaucoup moins que le monde ne veut ſe le perſuader; & c'eſt une injuſtice qu'il fait à notre état, de croire que ce ſoit-là le grand nombre. Mais enfin il y en a eu de tout tems, & il y en a encore. Or voici, mes chères Sœurs, ce que vous pouvez obſerver avec moi : c'eſt que de ces ames ainſi rebutées & affligées, la plûpart ne le ſont que parce que ce ſont des ames pareſſeuſes & négligentes, que parce que ce ſont des ames immortifiées & indociles, que parce que ce ſont des ames ennemies de toute contrainte, & qui n'ont jamais ſçu ſe faire quelque violence pour ſe former à l'ordre d'une Communauté & pour s'y accoutumer. Car tout ce qu'il y a de Religieuſes ferventes & fidéles à leurs devoirs, bien loin de trouver le joug peſant & de ſe plaindre, ne ceſſent point au contraire de rendre

gloire à Dieu & de le bénir de ſes miſéricordes envers elles. Tout leur devient pratiquable, tout leur devient aiſé. Elles ſe plaiſent à tous les exercices de la Religion, parce qu'elles les aiment; & elles les aiment, parce qu'elles aiment la régle, & que ce ſont des exercices que la régle ordonne. Mais ces ames tiédes, volages, diſſipées, répandues au dehors, ſans exactitude & ſans fidélité à leurs pratiques & aux fonctions de leurs emplois, voilà celles à qui les moindres obſervances paroiſſent inſoutenables, & qui s'épanchent là-deſſus en de ſi fréquens murmures.

D'autant plus aveugles, que par une erreur dont on ne peut preſque les détromper, elles ſe perſuadent que ce ſera en ſe mettant plus au large, ſi je puis parler ainſi, en ſe rendant moins ſujettes aux pratiques d'une maiſon, & en s'attribuant comme de plein droit des priviléges particuliers, qu'elles ſe procureront du ſoulagement & qu'elles diminueront leurs peines. Illuſion la plus ſpécieuſe dans l'apparence, mais dans le fonds la plus fauſſe & la plus trompeuſe. Car je dis moi que plus elles chercheront à s'émanciper & à ſe licencier, plus elles ſeront expoſées aux mécontentemens & aux ennuis. La raiſon eſt, que tout ce qu'elles voudront avoir

de commodités & de vaines ſatisfactions aux dépens de leurs devoirs, ne ſervira qu'à les rendre encore plus ſenſibles, plus délicates; & que plus leur délicateſſe, plus leur ſenſibilité augmentera, plus elles ſentiront augmenter pour elles le poids de la régle. Il eſt vrai qu'elles ſe déchargeront d'une partie de cette régle: mais quoi qu'elles faſſent, il y aura toujours mille exercices dont elles ne pourront ſe diſpenſer. Il faudra toujours garder certains dehors, il faudra toujours ſuivre un certain plan de vie; & n'agiſſant alors que par néceſſité & par contrainte, vous jugez aſſez ce que chaque pas, dans une voie ſi difficile & ſi contraire à leurs inclinations, leur doit coûter. Ce n'eſt donc point un paradoxe de dire, que dans l'état religieux plus on ôte de la charge qu'on a à porter, plus elle péſe; que plus on élargit la route où l'on marche, plus on l'étrécit; & que moins on veut ſe mortifier, plus on s'attire de mortifications. Et c'eſt en ce ſens que nous devons entendre cette belle & conſolante parole du Sauveur du monde: *Tollite jugum meum ſuper vos: & invenietis requiem animabus veſtris.* Voulez-vous vous établir dans un repos ſolide & véritable? en voici le moyen, & l'unique moyen; c'eſt de pren-

Matth. c. 11.

dre ſur vous mon joug, & de n'en rien retrancher. Maxime que vous ne pouvez trop méditer, mes très-chères Sœurs, & qui mérite toutes vos réflexions. Il y en a parmi vous qui depuis de longues années en ont fait l'épreuve, & la font tous les jours. Il ne tient qu'aux autres d'en connoître la vérité par elles-mêmes, & par la pratique encore plus que par les raiſonnemens. Puiſſiez-vous toutes en profiter, & bien comprendre enfin de quelle importance il eſt que vous vous attachiez à l'obſervation de la régle, pour avoir la paix avec le prochain : je conclus par cette troiſiéme partie.

III. PARTIE.

TOUS les hommes, de quelque condition qu'ils ſoient, nous tiennent lieu de prochain ; & quand ce Docteur de la Loi dont il eſt parlé dans l'Evangile, vint demander à Jeſus-Chriſt qui il devoit regarder comme ſon prochain : *Et quis eſt meus proximus ?* que lui répondit ce divin Maître ? Il lui repréſenta le prochain ſous l'idée d'un pauvre inconnu, d'un voyageur, d'un paſſant trouvé par hazard dans le chemin de Jéricho, d'un homme ſans nom ; *Homo quidam* : voulant par-là nous apprendre, remarque ſaint Jérôme, que la charité ne faiſoit aucune diſtinction, &

Luc. c. 10.

Ibid.

qu'il n'y avoit point d'homme ſur la terre à qui elle ne dût s'étendre, parce qu'il n'y en a point qui ne ſoit notre prochain. Mais il faut après tout convenir, que dans la profeſſion religieuſe il y a deux ſortes de perſonnes, qui nous appartiennent & auxquelles nous appartenons plus particuliérement, vous & moi, en qualité de prochain : ſçavoir, nos freres ou nos ſœurs qui vivent avec nous ſous le même habit, & nos Supérieurs que Dieu a revêtus de ſon autorité pour nous conduire. Or je prétends, que ſans une fidélité parfaite & une ſainte ſoumiſſion à la régle, nous ne pouvons bien conſerver la paix ni avec les uns, ni avec les autres ; & que dès l'inſtant que la régle eſt négligée, la paix en doit être néceſſairement altérée. Encore un moment d'attention.

Et d'abord violer la régle & être en paix avec les Supérieurs, n'eſt-ce pas une contradiction ? Car qu'eſt-ce dans une Communauté Religieuſe qu'un Supérieur ? c'eſt le protecteur & le tuteur de la régle, qui par une obligation propre & ſpéciale, doit la ſoutenir, doit l'autoriſer, doit la défendre, & la venger. Qui doit, dis-je, la défendre, & contre qui ? contre ceux qui voudroient entreprendre ſur elle, & la tranſgreſſer. Qui doit la venger, & de

quoi ? de ces tranſgreſſions & des tranſgreſſeurs. Voilà pourquoi Dieu l'a choiſi : & comme dit ſaint Paul, ce n'eſt pas ſans cauſe qu'il a le pouvoir en main : *Non ſine causâ gladium portat.* Il a droit de me commander, il a droit de me punir, & je dois obéir à ſes ordres, je dois ſubir telle peine qu'il lui plaît ſagement & utilement de m'impoſer : tout cela fondé ſur la commiſſion qu'il a reçue de maintenir cette régle, qui lui a été confiée & dont il eſt reſponſable. Si donc je ne la garde pas, & ſur-tout ſi je m'obſtine à ne la pas garder, il doit s'élever contre moi. Il doit s'oppoſer à l'injuſte poſſeſſion où je voudrois m'établir de l'enfreindre impunément. Il doit me déclarer une eſpéce de guerre, m'avertir, me reprendre, & uſer d'une ſalutaire correction. Car c'eſt à quoi l'engage indiſpenſablement ſon miniſtère, & s'il manquoit là-deſſus de fermeté, il ſeroit encore plus criminel que moi, parce qu'il nuiroit plus à la régle par ſa molle condeſcendance, que je ne lui puis nuire par ma déſobéiſſance. Or il ne peut me contredire de la ſorte, ſans qu'il y ait de la diviſion entre lui & moi. Ainſi je le mets dans la néceſſité, ou de m'être contraire, ou de ſe rendre coupable. S'il me ſouffre dans mon irrégularité & qu'il la

Rom. c. 13.

tolère, le voilà prévaricateur. S'il parle; s'il agit, & qu'il veuille me réduire, le voilà mon adverſaire & ma partie. Et parce qu'il doit toujours préférer la régle qui eſt de l'ordre de Dieu, à toutes mes volontés & à tous mes intérêts, il ſe trouve obligé en mille rencontres de me traverſer, juſqu'au péril même de me voir moins uni que je ne l'étois & moins attaché à ſa perſonne. C'eſt ce que S. Bernard témoigne avoir éprouvé lui-même dans le gouvernement de ſes Religieux, & ce qui lui faiſoit déplorer la condition des Supérieurs.

Ce n'eſt pas que leur exactitude & leur ſévérité à tenir la régle dans ſa premiére vigueur & à ne la pas laiſſer décheoir, dût jamais nous aliéner d'eux & nous cauſer à leur égard la moindre altération. Je dis plus, & je prétends, que c'eſt même par-là qu'ils nous devroient être plus reſpectables & plus chers, puiſqu'en cela ils ne travaillent que pour notre avancement & pour notre bien. Mais qu'arrive-t-il? ah! mes chères Sœurs, ce que nous n'avons peut-être reconnu & expérimenté que trop de fois: c'eſt que notre imperfection nous fait prendre, pour ainſi dire, ce zéle des Supérieurs à contreſens, & qu'au lieu de l'approuver & de l'aimer

comme moyen de ſanctification par rapport à nous, nous le condamnons & nous nous en choquons, parce que nous ſommes mal diſpoſés à y correſpondre. De-là tant de plaintes, tant de fauſſes idées & de malignes interprétations. Ce qui eſt zéle & zéle le plus pur, nous le traitons de caprice, de prévention, d'imprudence, d'excès. Si pour nous redreſſer, un Supérieur nous fait une juſte & ſage réprimande, nous nous excuſons, nous diſputons avec lui. S'il eſt forcé d'en venir à quelque punition, qui nous humilie & qui nous mortifie, nous nous révoltons, non pas toujours d'effet & d'action, mais de cœur, mais de paroles. Quoique ce ſoit une charité toute paternelle qui l'anime, nous nous mettons dans l'eſprit que c'eſt une mauvaiſe volonté; & cette perſuaſion dont nous ne pouvons revenir, combien fait-elle naître de dépits, d'animoſités, de deſſeins même & d'intrigues ſecrettes? Autrefois nous agiſſions ſimplement avec ce Supérieur, & nous lui marquions de la confiance; mais maintenant ce n'eſt plus pour lui de notre part qu'indifférence & que froideur. Autrefois nous nous comportions avec lui comme avec un pere; mais maintenant nous ne l'enviſageons plus que comme un cenſeur incommode.

Nous nous retirons de lui, nous nous en défions, & ſi nous gardons quelques meſures, pour ne le pas offenſer ouvertement, ce ne ſont que des dehors affectés & de trompeuſes apparences. Lui cependant témoin de notre conduite, ne peut plus ſe confier en nous, & c'eſt de part & d'autre une défiance mutuelle. Or dans cet état eſt-il poſſible qu'il y ait entre lui & nous de l'intelligence & de la concorde ?

Quel reméde ? Vous le ſçavez, mes chères Sœurs : l'eſprit de régularité. Soyons fidéles à nos régles, nous ſerons ſoumis à nos ſupérieurs ; & nos Supérieurs touchés de notre ſoumiſſion, s'uniront à nous & ne penſeront qu'à nous contenter. Voilà le nœud qui nous rapprochera d'eux, & qui les rapprochera de nous. Toute autre liaiſon que nous aurions enſemble, ne pourroit être que l'effet d'une politique humaine, & de la prudence de la chair. Entrons dans leur cœur par la voie de la ſainteté. Quand ils nous verront auſſi zélés pour la régle qu'ils le ſont eux-mêmes, ils nous eſtimeront, & ils honoreront notre vertu. Nous ne devons rechercher, ni cette eſtime, ni ces éloges ; mais ſans que nous les recherchions, ce ſera néceſſairement le fruit de notre aſſiduité & de

notre vigilance. Je dis néceſſairement : car prenez-y-garde, à peine verrez-vous jamais une fille réguliére être mal avec ſa Supérieure ; & à peine voit-on jamais une Supérieure être bien avec une fille qui ſe dérange, & qui ne vit pas ſelon ſa régle. Vous voyez néanmoins de quelle conſéquence cela nous doit être devant Dieu. Pour moi, diſoit un ſaint Religieux de notre Compagnie, c'eſt le Bienheureux Louis de Gonzague, j'aimerois mieux encourir la diſgrace de tous les hommes, & m'entretenir dans un parfait accord avec mon Supérieur, que de m'en ſéparer, & de m'attacher par-là tout ce qu'il y a d'hommes au monde ; pourquoi ? Parce qu'un Supérieur & Dieu, ajoutoit-il, ne ſont à mon égard qu'une même choſe. Or pourvû que je ſois bien avec Dieu, que m'importe tout le reſte ? Ainſi en jugeoit dès la fleur de ſon âge, & ainſi parloit ce jeune ſerviteur de Dieu, encore plus illuſtre par ſa rare piété, que par la nobleſſe de ſon ſang & l'éclat de ſa naiſſance.

Mais moi, mes chères Sœurs, je vais même plus loin, & je ſoutiens que ſans l'obſervation des régles, outre qu'on ne peut avoir la paix avec ſes Supérieurs, on ne peut non plus la faire ſubſiſter entre les particuliers & les divers membres qui com-

poſent une Maiſon Religieuſe. Ecoutez-en la preuve. Car il n'eſt rien, dit ſaint Bernard, de plus efficace & de plus puiſſant, pour lier les hommes enſemble, que la pratique d'une même régle. Auſſi voyons-nous dans l'Etat Religieux tant de perſonnes qui ne ſe connoiſſoient point, dès qu'elles ont embraſſé le même Inſtitut & les mêmes Obſervances, s'affectionner comme freres ou comme ſœurs, & contracter une alliance ſpirituelle plus forte que toutes les alliances de la nature. Qui fait cela, demande ſaint Bernard? C'eſt l'engagement au même genre de vie & aux mêmes exercices. Nous combattons ſous les mêmes étendards, & nous avons tous les mêmes intérêts. Chaque Régle a ſon eſprit propre, & cet eſprit de la Régle eſt le même dans tous les ſujets qu'elle dirige & qu'elle conduit. Tel eſt le principe de notre union. Mais que ce fondement ſoit renverſé, que ce lien ſoit rompu par l'infraction de la Régle; comme les contraires doivent avoir des conſéquences toutes contraires, ce qui s'enſuit infailliblement alors, c'eſt que les cœurs ſe diviſent, & que le trouble banniſſe la tranquillité.

En effet, ſuppoſons une Communauté ſemblable à la vôtre, mes très-chères

Sœurs : je veux dire une Communauté où la Régle ſe ſoit conſervée juſqu'à préſent dans toute ſa force & dans toute ſon intégrité, eſt-il rien de plus paiſible ? N'eſt ce pas une Jéruſalem ? N'eſt-ce pas ſur la terre un Paradis & un jardin de délices ? Mais ſi c'étoit une Maiſon où il n'y eût ni ordre, ni régle, permettez-moi de le dire, ne ſeroit-ce pas bientôt une Babylone ? Ne ſeroit-ce pas un lieu de confuſion, plus expoſé que le monde même aux ſchiſmes & aux partialités ? Car ce que ſaint Chryſoſtôme a remarqué de l'homme en général, nous peut bien être appliqué en particulier: Rien de plus ſociable que l'homme, dit ce ſaint Docteur, quand il uſe de ſa raiſon ; mais dès qu'il l'oublie, rien de plus oppoſé à la paix, ni de plus ſujet aux diſſenſions & aux diſcordes. Il en eſt de même des perſonnes Religieuſes, & nous ne devons point craindre de le reconnoître ici pour notre inſtruction. Point de liaiſon plus étroite, ni plus conſtante, que celle qui les attache les unes aux autres, tant qu'elles perſévèrent dans la régle : mais qu'elles viennent à en ſortir, rien de plus irréconciliable, de plus opiniâtre, de plus ſcandaleux, que les factions qui ſe forment entre elles, & que produit la diverſité des partis. Vérité qui

n'eſt que trop connue ; & plût au Ciel que dans l'Egliſe du Dieu de la paix, on n'en eût pas eû des témoignages ſi fréquens & ſi éclatans !

Ah ! mes chères Sœurs, ſouvenons-nous de ce que nous ſommes ; ſouvenons-nous que nous avons ſuccédé à ces premiers Chrétiens, dont on nous raconte tant de merveilles, & que nous repréſentons dans la Religion l'état floriſſant de l'Egliſe naiſſante. A quoi reconnoiſſoit-on ces Fidéles des premiers ſiécles ? A la charité. Ils n'avoient entr'eux qu'un cœur & qu'une ame : *Multitudinis credentium erat cor unum & anima una.* Et ſur quoi étoit fondée leur charité ? Sur ce qu'ils obſervoient une même régle de vie. Car du moment qu'ils ſe rélâcherent là-deſſus, on vit croître parmi ce bon grain la zizanie, & quels déſordres ſuivirent la triſte déſunion qui ſe fit des cœurs ? C'eſt par votre infinie miſéricorde, ô mon Dieu, que la paix juſqu'à ce jour, depuis ſon établiſſement, a régné dans cette ſainte Maiſon, parce que la Régle n'y a jamais reçu nulle atteinte. Soutenez, Seigneur, ce que vous avez ſi heureuſement commencé. Soutenez-le vous-mêmes, mes chères Sœurs, & ne laiſſez pas dépérir entre vos mains l'œuvre de Dieu. Secon-

Act. c. 4.

dez les pieuſes intentions, & marchez ſur les traces de tant de ferventes Religieuſes, qui vous ont précédées, & dont on vous propoſe les exemples. Que loue-t-on en elles? La fidélité à la régle. Par où ſe ſont-elles ſanctifiées? Par l'accompliſſement de la Régle. Quelle a été dès ce monde leur récompenſe? La paix avec Dieu, la paix avec elles-mêmes, la paix avec le prochain, fruits ordinaires de la Régle. Et qu'ont-elles enfin trouvé après la mort? Cette paix éternelle, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION SUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DE RELIGION.

Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.

Renouvellez-vous en eſprit. Aux Ephéſiens, chap. 4.

Le Pere Bourdaloue, ſelon la coutume de la Communauté où il parloit, prononça cette Exhortation, le Saint Sacrement à la main.

CE n'eſt pas moi qui vous le dis, mes chères Sœurs, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même, c'eſt votre Dieu que je vous préſente, & qui ſe préſente à vous, pour honorer en perſonne la ſainte & édifiante cérémonie du renouvellement de vos vœux. C'eſt lui qui ſpectateur, auſſi-bien que Juge & Rémunérateur fidéle de l'action que vous allez faire, vous dit à toutes en général & à chacune en particulier : Renouvellez-vous en eſprit & de cœur. Ne vous contentez pas d'accomplir en apparence ce qui vous eſt ordonné, & ce que vous avez coutume de pratiquer dans ce ſaint jour. Ac-

compliſſez-le en effet ; & par l'impreſſion de ferveur que ce renouvellement produira en vous, rendez-le auſſi ſolide & auſſi complet qu'il le doit être : *Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.* C'eſt, dis-je, Jeſus-Chriſt qui vous parle ; c'eſt le Dieu que vous adorez, c'eſt l'unique Epoux, à qui, en qualité de Vierges, vous êtes dévouées. Ecoutez-le non-ſeulement avec reſpect, & comme ſes humbles ſervantes, prêtes à lui obéir, mais avec un zéle affectueux, & comme ſes chaſtes Epouſes, touchées du déſir de lui plaire.

Car il s'agit de ſa gloire, auſſi-bien que du plus eſſentiel de vos intérêts ; & prenez garde à quatre penſées, où je réduis tout le fonds de cette courte Exhortation. Je vous ferai voir comment & combien le renouvellement de vos vœux honore Dieu; comment il vous ſanctifie vous-mêmes, & à quel dégré de perfection il vous éleve; comment Jeſus-Chriſt préſent à vos yeux, a ſpécialement droit dans cet état de l'exiger de vous ; & comment enfin vous n'avez jamais été mieux diſpoſées à le faire d'une maniére digne de lui. Penſées infiniment propres à vous inſpirer aujourd'hui une dévotion auſſi fervente que ſolide. Méditez-les : elles achéveront de vous mettre dans toute la préparation né-

ceſſaire pour l'important devoir dont vous avez à vous acquitter.

I. N'EN doutez point, mes chères Sœurs, ce renouvellement de vos vœux honore Dieu: comment cela? Parce qu'en renouvellant vos vœux, vous allez ratifier le ſacrifice que vous avez fait à Dieu de vos perſonnes, en entrant dans la Religion. Vous allez lui témoigner que vous ne vous repentez point de vous être données à lui, que vous ne vous laſſez point de le ſervir; au contraire, que plus vous éprouvez ſon joug, plus il vous paroît aimable; que vous ne le trouvez ni dur ni peſant; que la ſuite des années ne ſert qu'à vous l'adoucir, & à vous le faire porter avec plus de joie; que bien loin de vouloir le rejetter, vous ſeriez encore diſpoſées à le prendre tout de nouveau, & à vous en charger; que bien loin de vous en plaindre, vous le regardez en cette vie comme votre bonheur; que toute votre gloire, enfin dans le ſaint état que vous avez embraſſé, eſt de pouvoir dire comme le grand Apôtre: *Ego vinctus in Domino*; je ſuis dans les liens, mais j'y ſuis en Jeſus-Chriſt, pour Jeſus-Chriſt, avec Jeſus-Chriſt. Car voilà ce qui eſt renfermé dans cette proteſtation publique & ſolemnelle, que vous

Epheſ. 6. 4.

venez ici renouveller en ſa préſence. D'où il vous eſt aiſé de conclure combien elle lui doit être glorieuſe.

En effet, c'eſt par-là que vous juſtifiez pleinement ce qu'il a dit dans ſon Evangile, que ſon joug eſt doux, & que ſon fardeau eſt léger ; *Jugum meum ſuave eſt, & onus meum leve* : par-là que vous lui ſervez dans le monde d'une preuve ſenſible, que c'eſt un Dieu ſage & infaillible dans toutes ſes paroles, puiſque la parole de ſon Evangile la plus incroyable ſelon les apparences, ſe vérifie parfaitement en vous, *Jugum meum ſuave eſt.* Car il n'y a point de ſervitude, qui ne devienne, du moins avec le tems, onéreuſe & fatiguante. Il n'y a que celle de Jeſus-Chriſt qui ſoit toujours également agréable, où l'on trouve toujours le même goût, dont on reſſente toujours la douceur ; & n'eſt-ce pas ce que vous donnez hautement à entendre, en vous y engageant plus que jamais, & ſerrant encore, pour ainſi dire, les nœuds qui vous y attachent? *Matth. c. 11.*

C'eſt par-là que vous faites connoître combien Dieu eſt un bon Maître, & qu'il eſt même de tous les Maîtres le meilleur, & le plus digne d'être ſervi. Or eſt-il rien pour lui de plus glorieux que d'être reconnu tel? Eſt-il rien pour lui de plus ho-

norable, que de voir des ames qui renoncent ſans ceſſe à elles-mêmes, afin de ſe conſacrer toutes entiéres à lui; qui ſe faſſent une béatitude d'être à lui, & de n'être qu'à lui, de ne vivre que pour lui, de ne dépendre que de lui? On ſçait aſſez combien à l'égard des hommes il eſt naturel de haïr la dépendance, & de la fuir. Quels moyens n'imagine-t-on pas pour cela? de quelles violences n'uſe-t-on pas? à quelles révoltes, & à quels excès n'en vient-on pas? Mais cette dépendance ſi odieuſe & ſi peu ſupportable par rapport aux hommes, vous eſt plus chére à l'égard de votre Dieu, que toute la liberté où vous étiez nées, & dont vous auriez pu jouir dans le monde. Vous ne croyez pas devoir être jamais plus libres, que lorſque vous ſerez plus étroitement liées à ſes ordres, & plus conſtamment dévouées à ſon ſouverain empire.

C'eſt par là que vous reconnoiſſez combien il eſt fidéle dans ſes promeſſes, & magnifique dans ſes récompenſes; que ce centuple qu'il a promis à ceux qui le ſuivent, n'eſt point un bien imaginaire, puiſque déja vous le poſſédez, que ce n'eſt point un bien de peu de valeur, & incapable de vous contenter, puiſque dès maintenant vous y trouvez votre félicité; que dans l'attente

des

des biens éternels où vous aſpirez, & qu'il vous deſtine, vous vous eſtimez dès à préſent heureuſes, & abondamment dédommagées de tout ce que vous avez quitté ; & que vous ne voyez rien à quoi vous ne préfériez le ſaint engagement que vous avez contracté avec lui. Engagement, qui vous tient lieu de toutes choſes, & que vous mettez en ce monde au-deſſus de toutes choſes. Engagement, qui vous détache de toutes les grandeurs, de tous les établiſſemens, de toutes les fortunes du ſiécle. Engagement, au prix duquel vous ne conſidérez, auſſi-bien que le Maître des Gentils, & ſelon ſon expreſſion, tous les tréſors de la terre que comme de la boue, & en vertu duquel vous n'enviez rien aux mondains de toutes leurs proſpérités ni de tous leurs plaiſirs. Engagement donc, qui dès cette vie eſt pour vous le vrai centuple, & où vous fixez toutes vos prétentions. Or quel honneur doit revenir à Dieu de cette préférence que vous lui marquez, & du tems même où vous la lui marquez ?

Je dis du tems où vous la lui marquez, & obſervez bien ceci, mes chères Sœurs. Quand pour la premiére fois vous fîtes la profeſſion de vos vœux, vous n'étiez pas encore en état de rendre à

Dieu de ſi glorieux témoignages, parce que vous n'aviez preſque nulle expérience de la vie religieuſe. Vous ſuiviez la voix de Dieu qui vous appelloit ; vous vous abandonniez à lui avec une foi pleine de mérite, avec une confiance généreuſe, avec un amour ardent : mais après tout vous ne pouviez encore, ni vous répondre à vous-mêmes, ni ſervir aux autres de témoins des avantages ineſtimables de la religion, & des miſéricordes infinies du Seigneur qui vous y appelloit. On vous en faiſoit des peintures qui vous touchoient ; on vous en diſoit des choſes dont vous étiez édifiées, dont vous étiez pénétrées, dont vous étiez charmées. Tout cela étoit vrai, & vous vous en laiſſiez aiſément perſuader : *Glorioſa dicta ſunt de te, civitas Dei.* Mais aujourd'hui que vous renouvellez la cérémonie de votre premiére conſécration, vous n'y êtes plus attirées par ce qu'on vous dit, mais par ce que vous avez vû, par ce que vous avez connu, par ce que vous avez vous-mêmes éprouvé & ſenti. *Nunc cognovi* : Ah ! Seigneur, ceux qui nous parloient en votre nom, ne nous ont point trompées, & vous ne nous avez point trompé vous-même. On ne nous a rien fait eſpérer que nous n'ayons trouvé, & l'effet répond pleinement à notre at-

Pſal. 86.

Exod. 6, 18.

tente. Oui, mon Dieu, le plus doux repos d'une ame eſt en vous ; ſon bonheur le plus ſolide eſt de s'attacher à vous. Or il faut, pour votre gloire, que le monde en ſoit inſtruit ; & c'eſt pour cela qu'à la vûe du monde nous venons ici le publier. On peut bien nous en croire, Seigneur, puiſque nous ne nous en expliquons qu'avec la plus parfaite connoiſſance ; & notre témoignage aura d'autant plus d'efficace, qu'il eſt fondé ſur une expérience perſonnelle. Puiſſions-nous engager ainſi le monde à vous bénir comme nous, & puiſſe-t-il apprendre de nous à vous connoître & à vous glorifier !

II. Ce n'eſt pas-là, mes chères Sœurs, le ſeul avantage du renouvellement de vos vœux, & s'il honore Dieu, il n'eſt pas moins propre, ni ne contribue pas moins à vous ſanctifier. En voici la preuve : c'eſt que par ce renouvellement, de la maniére que vous le pratiquez, vous entretenez dans vous le ſalutaire & précieux ſouvenir de vos obligations. Au lieu que les Chrétiens du ſiécle, diſſipés & emportés par le torrent du monde, vivent dans un profond oubli de ce qu'ils doivent à Dieu comme Chrétiens ; au lieu qu'ils n'y penſent que très-rarement & que très-ſuper-

ficiellement, votre occupation continuelle, ſur-tout aux approches de ce ſaint jour, eſt de rappeller dans vos eſprits ce que vous devez à votre Dieu comme religieuſes, de le repaſſer, de l'étudier, de le conſidérer, de vous en rafraîchir la mémoire, afin d'en remplir vos cœurs & de les affectionner. Ainſi, dans le renouvellement de vos vœux, vous gardez à la lettre ce que Dieu dans l'ancienne loi recommandoit ſi expreſſément aux Iſraëlites, lorſqu'après les avoir fait paſſer à la terre de promiſſion, il leur diſoit par la bouche de Moyſe: *Memento, Iſraël, & ne oblivi-*
Deuter. c. 26. *viſcaris*: Souvenez-vous-en, ô Iſraël, & ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous que je vous ai choiſi, parce que je veux être votre Dieu, & parce que je veux que vous ſoyez mon peuple & mon peuple particulier. Or c'eſt vous, mes chères Sœurs, qui accompliſſez aujourd'hui cette figure, & qui allez dire à Dieu: Oui, Seigneur, je m'en ſouviens, & malheur à moi ſi dans le cours de ma vie je venois à l'oublier. Car j'ai encore plus d'intérêt que
Pſal. 136. David, & plus de ſujet de m'écrier: *Si oblitus fuero tui, oblivioni detur dextera mea: adhæreat lingua mea faucibus meis, ſi non meminero tui.* Si je vous oublie jamais, ô mon Dieu, que ma main droite

s'oublie elle-même, que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi je ne me ſouviens pas toujours du choix que vous avez fait de moi, & du choix que j'ai fait de vous. Mais tandis, Seigneur, que je renouvellerai ce ſacrifice de la profeſſion de mes vœux, je m'en ſouviendrai & je ne l'oublierai pas, puiſque c'en eſt pour moi comme un monument ſenſible & perpétuel.

Or ce ſouvenir, mes chères Sœurs, conſervé de la ſorte & renouvellé, eſt le plus excellent moyen, le plus puiſſant & le plus sûr, pour ne pas tomber dans le déſordre & le relâchement d'une vie tiéde & languiſſante. Souvenez-vous, diſoit le Sage, de votre derniere heure, & vous ne pécherez plus. Mais moi, je me dis à moi-même auſſi-bien qu'à vous : ſouvenons-nous des promeſſes que nous avons faites à Dieu, & nous lui ſerons éternellement fidéles. Souvenons-nous-en dans toutes nos actions, & toutes nos actions ſeront parfaites. Souvenons-nous-en dans les occaſions importantes, où il s'agit de remplir les devoirs les plus pénibles de notre état, & nous les remplirons ſans peine. Souvenons-nous-en dans les épreuves où Dieu de tems en tems nous expoſe, & ces épreuves ne ſerviront qu'à

nous rendre encore plus fervents. Car avec un tel ſouvenir, comment pourrions-nous une fois nous relâcher dans l'obſervance de nos regles, dans l'amour de la pauvreté, dans le détachement de nous-mêmes, dans l'eſprit de mortification, dans la pratique de la plus ſoumiſe & de la plus aveugle obéiſſance ? J'en appelle à vous-mêmes, mes chères Sœurs, & à vos connoiſſances particuliéres. Ce ſouvenir retracé & fortement imprimé dans vos ames par le renouvellement de vos vœux, ne vous a-t-il pas cent fois relevées après certaines chûtes preſque inévitables ? & ne vous a-t-il pas fait, ſi je puis parler ainſi, redoubler le pas pour vous avancer dans les voies de la ſainteté ?

Vous n'avez donc qu'à profiter d'un ſouvenir ſi utile & de la religieuſe cérémonie qui vous l'inſpire, pour être aſsûrées de conſerver l'eſprit de régularité & de piété. Ces deux paroles, J'ai choiſi le Seigneur, & le Seigneur m'a choiſie, vous ſoutiendront & vous fortifieront. Avec cela il n'y aura point de difficulté que vous ne ſurmontiez, point de tentation à quoi vous ne réſiſtiez, point de chagrins ni de dégoûts au-deſſus deſquels vous ne vous éleviez. J'ai choiſi le Seigneur, & le Seigneur, en acceptant mes vœux, a mis le

ſceau au choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur m'a choiſie, & par un libre conſentement j'ai agréé le choix qu'il a fait de moi : voilà, dis-je, ce qui vous fera goûter tout le bonheur de votre état, & travailler avec une conſtance infatigable à en acquérir toute la perfection.

Oui, mes chères Sœurs, par le renouvellement de vos vœux vous vous affermirez de plus en plus dans la volonté de ſatisfaire à tout ce qu'ils vous impoſent, & que vous vous êtes impoſé vous-mêmes ; c'eſt-à-dire, dans la volonté & l'inviolable réſolution de vous dépouiller de tout ce qui pourroit avoir quelque apparence de propriété ; de crucifier votre chair, qui ne peut être ſans cela l'Hoſtie vivante du Seigneur ; d'être ſans exception & ſans réſerve obéiſſantes juſques à la mort, & juſques à la mort de la croix ; *Uſque ad mortem, mortem autem crucis.* Philip. c. 2. Par le renouvellement de vos vœux vous vous maintiendrez dans la diſpoſition la plus ſainte où puiſſent être ſur la terre des créatures mortelles, puiſque ſans vous comparer avec l'Apôtre, vous pourrez dire comme lui : Qui nous ſéparera de la charité de Jeſus-Chriſt ? ce ne ſont ni les richeſſes du ſiécle, ni ſes plaiſirs : *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti ?* Rom. c. 8.

Par le renouvellement de vos vœux, vous vous ferez dans la Religion une heureuſe habitude de perſévérance ; vous donnerez chaque fois à ces vœux mêmes un dégré nouveau de ſtabilité ; vous vous attacherez toujours plus étroitement à Dieu par ce triple lien dont il eſt dit, *Funiculus triplex difficilè rumpitur.* Par le renouvellement de vos vœux, vous reprendrez des forces pour fournir toute la carriere où vous marchez ; & ce ſera à votre égard comme le renouvellement de l'Aigle, qui ſelon le texte ſacré, ſemble renaître & rajeunir. Quel redoublement de ferveur ! quel feu, quelle émulation va-t-on appercevoir dans toute cette Communauté ! quelle édification pour le public ! C'eſt la grace viſible que Dieu dans tous les tems depuis votre inſtitution, a répandu ſur l'ordre de ſainte Marie, & qu'il ne ceſſera point d'y répandre : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* Par le renouvellement de vos vœux, vous réparerez avec avantage juſques aux moindres bréches que l'ennemi peut avoir faites dans vos cœurs. Si le ſoin des commodités de la vie avoit donné quelque atteinte à l'eſprit de pauvreté ; ſi le plus léger attachement à des objets créés avoit terni tant ſoit peu l'éclat & le luſtre d'une entiére pureté ; ſi

Eccleſ. c. 4.

Pſalm. 102.

l'abondance du propre ſens, ou l'ennui de la dépendance, avoit rendu le joug un peu plus incommode, & porté à quelques ſentimens contre l'obéiſſance & ſon aveugle ſimplicité, vous allez tout régler & tout réformer, en réformant l'intérieur de vos ames : tellement que vous ſortirez de ce ſaint lieu, comme des créatures toutes nouvelles en Jeſus-Chriſt : *In Chriſto nova creatura.* Enfin par le renouvellement de vos vœux, vous imiterez l'Egliſe, dans l'uſage qu'elle obſerve de célébrer chaque année la dédicace des temples conſacrés à Dieu. Car vous êtes, mes chères Sœurs, les vrais temples du ſaint Eſprit ; & la ſolemnité de ce jour eſt la fête particuliere de la dédicace ou de la conſécration de vos perſonnes. Or vous voyez combien tout cela doit contribuer à votre ſanctification. 2. Cor. c. 5.

III. Ce renouvellement, il eſt vrai ; mes chères Sœurs, vous coûtera : mais Dieu dans l'état où je vous le préſente, n'a-t-il pas droit d'exiger & d'attendre tout de vous ? Le voilà ſacrifié pour vous. Le voilà, non pas en figure, mais véritablement & réellement immolé pour vous. Le voilà, ſous ces adorables eſpéces, qui renouvelle actuellement tout ce qu'il a fait

pour vous sur la Croix. Que vous demande-t-il ? sacrifice pour sacrifice, renouvellement pour renouvellement ; c'est-à-dire, qu'il vous invite à renouveller pour lui le sacrifice de vos vœux, comme il renouvelle ici pour vous le sacrifice de son humanité sainte. Jamais vous demanda-t-il rien de plus juste ? & peut-il jamais vous rien demander qui lui soit de votre part plus légitimement dû ?

Pour faire en esprit & en vérité ce renouvellement, il vous falloit un grand exemple qui vous animât, le voici : c'est Jesus-Christ, l'auteur & le consommateur de votre foi ; c'est Jesus-Christ, l'époux de vos ames & votre Sauveur. Il a les yeux actuellement attachés sur vous, & il est témoin des plus secrets sentimens de vos cœurs. Disons plûtôt qu'il se présente lui-même à vos yeux, & qu'il veut que je vous le montre dans l'état de victime où il s'est réduit sur son autel ; dans cet état, où il s'est offert, & où je viens moi-même de l'offrir en votre nom. Que vous dit-il, & qu'avez-vous à lui dire ? Car il vous parle, mes chères Sœurs ; & sans les accens de la voix, par sa seule présence il se fait entendre. Il vous témoigne dans le secret de la conscience, combien votre sacrifice lui est agréable ;

mais en même tems il vous donne à juger s'il ne le mérite pas bien de vous. Vous lui dévouez vos perſonnes, & lui il ſe livre tout entier à vous. Ce qu'il reçoit de vous, lui appartenoit déja par un droit inaliénable comme au ſouverain Etre: & ce que vous recevez de lui, ſon corps, ſon ſang, ſon ame, ſa divinité, contenus dans cette hoſtie, ce ſont de purs dons de ſon amour. Vous conſentez pour lui & vous vous engagez à demeurer juſques à la mort cachées dans la retraite & ſous le voile ; & lui pour vous il s'engage à ſe tenir juſques à la conſommation des ſiécles, renfermé dans ſon tabernacle, & enſeveli dans la plus ſombre obſcurité. Vous vous faites pour lui pauvres & ſoumiſes, & lui pour vous il ſe dépouille en quelque ſorte de tout l'éclat de ſa majeſté ; il ſe revêt des plus viles apparences, il ſe ſoumet, ſi j'oſe le dire, à ſes Miniſtres, à des hommes qu'il a formés de ſa main. En quittant pour lui le monde, vous avez voulu vivre avec lui dans ſa ſainte maiſon & auprès de lui ; vous le voulez encore : & lui, ſortant à cette heure même de ſon Sanctuaire, il vient à vous non-ſeulement pour vivre avec vous, mais dans vous. Ah ! mes chères Sœurs, je vous laiſſe porter vous-mêmes cette comparaiſon auſſi

loin que vous pouvez l'étendre : que penſerez-vous ſur cela, & en quels termes vous expliquerez-vous ? Compterez-vous pour beaucoup ce que vous rendez, voyant ce que vous avez tant de fois reçû & ce que vous allez recevoir ? Je ne vous ai ſacrifié qu'un monde, Seigneur, lui direz-vous chacune en particulier ; & de ce monde, je ne vous ai ſacrifié qu'une foible partie, où toutes mes eſpérances étoient bornées. Mais que n'ai-je, ô mon Dieu, tous les tréſors & toutes les grandeurs du monde ; que n'ai-je mille mondes en mon pouvoir, non point pour m'y attacher, mais afin d'y renoncer, & de vous faire, par ce renoncement, un ſacrifice plus digne de vous ! Que dis-je, Seigneur ? Quoi que je faſſe, je ne vous ferai jamais un ſacrifice tel que vous le méritez ; mais ce ſeroit au moins un ſacrifice tel que je le pourrois faire & que je le voudrois faire. Car dans le fond, mon Dieu, je ne déſire que vous, je n'aſpire qu'à vous, je ne ſoupire qu'après vous ; & ſi je ſouhaitois quelque choſe hors de vous, ce n'eſt que pour avoir dans ce renouvellement de mes vœux une nouvelle offrande à vous préſenter, & pour vous donner une preuve plus convaincante & plus éclatante que je ne veux rien que vous.

IV. Il n'eſt pas beſoin, mes chères Sœurs, que vous préſentiez rien à Dieu de nouveau. C'eſt aſſez que vous renouvelliez dignement le ſacrifice que vous lui avez déja fait. Or pouvez-vous être mieux diſpoſées, que vous ne l'êtes, à ce ſaint renouvellement ? Derniére penſée par où je finis, & qui doit être pour vous d'une grande conſolation. Car ſi vous venez ici renouveller votre premier dévouement à Dieu, c'eſt après vous y être préparées par la retraite, où vous vous êtes éprouvées vous-mêmes, où Dieu vous a parlé au cœur, où il vous a fait connoître ce qu'il vouloit de vous, où vous avez pris avec lui toutes les meſures pour entrer dans une vie encore plus religieuſe & plus exemplaire. Je ne vous dirai donc point ce que Samüel diſoit aux Iſraëlites, quand il les exhortoit à ſe mettre en état d'obéir au Seigneur & de ne ſervir que lui ſeul : *Præparate corda veſtra Domino, & ſervite illi ſoli.* Car il n'y en a pas une de vous qui ne ſoit déja dans cette préparation, & qui ne puiſſe s'écrier comme David : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum ;* Mon cœur eſt prêt, Seigneur, mon cœur eſt prêt. Voilà à quoi vous vous êtes appliquées dans les exercices de la ſolitude. Mais je dis plus : ſi

1. *Reg.* c. 7.

Pſ. 56.

vous venez ici renouveller votre premier dévouement à Dieu, c'eſt après vous être purifiées par une revûe générale de toutes vos actions & de toute votre conduite, par une confeſſion exacte, par une déclaration ſincère & douloureuſe des plus légères fautes qui ont pû échapper à votre fragilité ; & cela dans le deſſein que vous avez eû de ne vous offrir à Jeſus-Chriſt, que comme des hoſties pures & ſans tache. Je ne vous dirai donc point ce que Dieu dans le Lévitique diſoit à ſon peuple : *Sanctificamini, & eſtote ſancti* : ſanctifiez-vous, ne ſouffrez rien dans vos ames qui en puiſſe flétrir la pureté. Car je vous trouve déja toutes ſanctifiées, & c'eſt à quoi vous avez pourvû par l'amertume de vos regrets, par l'abondance de vos larmes, par les auſtérités de la pénitence.

Levit. *c.* 20.

J'ajoute encore, mes chères Sœurs ; que ſi vous renouvellez ici votre premier dévouement à Dieu, ce n'eſt point en ſecret, mais dans une cérémonie publique, & auſſi ſolemnelle qu'elle le peut être parmi vous ; mais à la face des autels du Dieu vivant ; mais au milieu du plus redoutable Myſtère de notre Religion. Or toutes ces circonſtances ont je ne ſçai quoi d'auguſte & de vénérable, qui doit encore plus animer votre foi, recueillir

vos esprits, toucher vos cœurs. Dans tous les autres jours de l'année, vous pouvez faintement & utilement renouveller vos vœux à Dieu, & par-là vous renouveller vous-mêmes ; car la maxime du grand Apôtre est universelle, & n'a point de tems limité : *Renovamini spiritu mentis vestræ.* Mais aujourd'hui c'est le tems favorable & privilégié ; c'est le jour spécialement destiné à chercher le Seigneur & à le trouver : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Vous voilà toutes assemblées & toutes réunies. L'exemple de l'une soutient l'autre, le zele de l'une se communique à l'autre, la priére de l'une seconde la priére de l'autre : de tous les cœurs, il ne s'en fait qu'un ; & que ne peut point auprès de Dieu ce concours unanime d'une communauté si nombreuse & si religieuse ?

Ephes. c. 4. *2. Cor.* c. 6.

Approchez donc, mes chères Sœurs, approchez du trône de la grace de votre Dieu : *Adeamus ergo ad thronum gratiæ.* Car voici le trône de sa grace : c'est l'adorable Eucharistie, où lui-même, auteur de la grace, & grace substantielle & incarnée, réside personnellement. Approchez-en avec toute la confiance & tout l'amour qui conviennent à ses chastes épouses, puisqu'il n'est ici que pour se don-

Heb. c. 4.

ner à vous après que vous aurez renouvellé le ſacrifice & l'hommage qu'il va recevoir de vous. Approchez, & vous ſerez éclairées, & vous ſerez de plus en plus ſanctifiées. Ce Dieu de gloire vous remplira de ſes lumiéres, & ce Saint des Saints vous fera part de ſa ſainteté. Approchez; mais ne venez pas les mains vuides : *Vovete & reddite Deo veſtro, omnes qui in circuitu ejus affertis munera.* Offrez-lui vos vœux, vous toutes qui êtes autour de lui, & qui environnez ſon Sanctuaire pour y apporter vos préſens. Il n'en veut point d'autres que vous-mêmes. Préſentez-vous à lui dans le même eſprit que Marie, la Reine des Vierges, lorſqu'elle fit à Dieu la premiere oblation de ſa perſonne. C'eſt votre mere : adreſſez-vous à cette mere ſi miſéricordieuſe & ſi tendre. Demandez-lui qu'elle vous préſente elle-même, comme ſes enfants & une des plus chères portions de ſon troupeau. Refuſera-t-elle de s'employer en votre faveur ? & par combien de titres eſt-elle engagée à vous accorder ſa médiation ? Son nom que vous portez, ce nom qui vous honore & que vous honorez, l'importance du ſujet pourquoi vous la réclamerez, tout l'intéreſſera à vous écouter. Elle agira, elle parlera pour vous ; & ſelon le

Pſ. 75.

terme de l'Evangile, elle vous confeſſera hautement devant ſon Fils. Les tréſors du Ciel vous ſeront ouverts, & toute cette maiſon ſera comblée des plus abondantes bénédictions. Ainſi ſoit-il.

EXHORTATION
SUR
L'OBÉISSANCE
RELIGIEUSE.

Obedite Præpoſitis veſtris, & ſubjacete eis.
Obéiſſez à vos Supérieurs, & ſoyez-leur ſoumis.
Dans l'Epître aux Hébreux, chap. 13.

C'ÉTOIT une régle générale que preſcrivoit l'Apôtre à tous les Fidéles, d'obéir aux Puiſſances, & de ſe ſoumettre ſans diſtinction à toute perſonne établie de Dieu pour la conduite & le gouvernement du monde. Mais cette régle commune eſt pour nous, mes chères Sœurs, un devoir particulier à l'égard de ces Supérieurs, dont nous reconnoiſſons l'autorité légitime, & à qui nous nous ſommes aſſujettis par un vœu authentique & ſolemnel. De tous les vœux qui nous engagent à la religion, c'eſt ſans doute le plus

parfait ; & il en eſt en quelque maniére de l'obéiſſance par rapport à la pauvreté & à la chaſteté religieuſe, comme il en eſt, ſelon ſaint Paul, de la charité par rapport à la foi & à l'eſpérance. La charité eſt au-deſſus de ces deux vertus, quoiqu'elles la précédent : *Major autem horum eſt charitas* : & malgré tous les avantages de cette pauvreté évangélique que le Fils de Dieu a béatifiée, malgré toutes les prérogatives de cette chaſteté qui rend l'homme ſemblable aux Anges, il faut convenir que l'obéiſſance eſt une vertu ſouveraine, & qu'elle tient dans l'eſtime de Dieu le premier rang. Il eſt donc d'une conſéquence infinie que vous appreniez à la pratiquer ; & pour vous tracer en trois mots tout le plan de cet entretien, je m'arrête à l'obſervation de ſaint Bernard. Car il y a, remarque cet incomparable Maître de la ſainteté monaſtique & réguliére, trois dégrés, ou pour parler plus juſte, trois eſpéces d'obéiſſance : l'obéiſſance de l'action, l'obéiſſance de la volonté, & l'obéiſſance du jugement. Obéiſſance de l'action, qui nous fait exécuter ce qui nous eſt ordonné : obéiſſance de la volonté, qui nous fait conformer notre volonté à ce qui nous eſt ordonné : obéiſſance du jugement qui nous fait approuver ce qui nous eſt ordon-

1. Cor. c. 13.

né. Trois sortes d'obéissance, où le Religieux sacrifie tout à la fois à Dieu ses œuvres, son cœur, son esprit. Par l'obéissance de l'action, il lui sacrifie ses œuvres. Par l'obéissance de la volonté, il lui sacrifie son cœur. Et par l'obéissance du jugement, il lui sacrifie son esprit. Voilà, mes chères Sœurs, ce que Dieu attend de nous, & à quoi je viens aujourd'hui vous exhorter.

I. PARTIE

DE tous les dégrés d'obéissance, le premier & tout ensemble le dernier est ce que j'appelle, après saint Bernard, l'obéissance de l'action. C'est le premier dégré, puisque c'est par-là que le Religieux doit commencer, & qu'il ne peut être obéissant & soumis, s'il n'accomplit, autant qu'il lui est possible, & selon qu'il lui est possible, l'ordre de son Supérieur. Mais dans un autre sens, c'est le dernier dégré, je veux dire, le moins parfait, puisque cette action, cette exécution pure & simple n'est encore proprement que le corps de l'obéissance, & qu'il y a, comme nous l'expliquerons dans la suite, un esprit qui doit l'animer & la vivifier.

Quoi qu'il en soit, mes chères Sœurs, cette premiére obéissance est absolument nécessaire & d'une obligation indispensa-

ble : comment cela ? Vous l'entendez, ce me ſemble aſſez. Car je ſçai bien, & je conviens avec vous, qu'antécédemment à l'état que vous avez embraſſé, ces régles, ces obſervances, ces volontés d'autrui à quoi vous êtes ſujettes, n'étoient point des devoirs pour vous. Je ſçai de plus, & je reconnois, à votre gloire, ou plutôt à la gloire de Dieu qui vous a inſpirées & appellées, que ſi vous vous êtes aſſujetties à ce joug de l'obéiſſance religieuſe, c'eſt de vous-mêmes & avec une pleine liberté. Mais auſſi vous n'ignorez pas qu'en conſéquence du choix que vous avez fait, qu'en conſéquence du vœu que vous avez prononcé, ce qui vous étoit libre, vous eſt devenu d'une néceſſité rigoureuſe ; que vous avez renoncé à tout droit ſur vos perſonnes & ſur votre conduite ; que vous l'avez cédé & dépoſé entre les mains des Miniſtres de l'Egliſe, qui ſolemnellement & à la face des Autels, au nom de Dieu, & au nom de la Religion, ont reçû votre ſacrifice. D'où il s'enſuit que vous n'êtes plus à vous, mais au ſaint Ordre où vous vous êtes dévouées ; *Non eſtis veſtrî* : que vous êtes liées par votre profeſſion encore plus particuliérement & plus étroitement, que ne l'eſt le reſte des Chrétiens par les promeſſes du Baptême ; *Propriâ profeſſione* 1. *Cor.* c. 6. *Bern.*

teneris : en un mot, que vous êtes dépendantes ; or dépendre, c'eſt, ſelon la plus claire notion & la plus évidente, être tenu d'obéir ; & qu'eſt-ce qu'obéir, ſi ce n'eſt pas faire ce qui eſt légitimement ordonné ? Donc, obéiſſance de l'action, obéiſſance ſi eſſentielle, qu'il y va du ſalut, qu'il y va d'une éternelle damnation. Ce que je dis, mes chères Sœurs, & ces expreſſions dont je me ſers, quelque fortes qu'elles ſoient, ne vous étonneront point, dans la préparation de cœur où vous vous trouvez, & dans la diſpoſition où je ne puis douter que vous ne vous ſoyez toujours maintenues, d'exécuter à la lettre tout ce qui vous eſt preſcrit, & de vous y conformer par la pratique la plus exacte & la plus fidéle.

Mais vous allez plus loin, & vous voulez ſçavoir quelles ſont les qualités de cette obéiſſance, qui conſiſte préciſément à pratiquer & à faire. Car eſt-ce aſſez d'agir ? Je prétends que ce doit être une obéiſſance prompte & ſans retardement, univerſelle & ſans bornes, indépendante de toute conſidération humaine & ſans acception de perſonne. Appliquez-vous à toutes ces circonſtances. Il n'y en a pas une qui ne renferme une leçon particuliere, & qui ne ſoit compriſe dans le point que je traite.

Obéiſſance prompte & ſans retardement, pourquoi ? Parce que dès que Dieu parle, ou par lui-même, ou par la bouche de ſes Miniſtres qu'il a conſtitués en ſa place, il n'y a point à délibérer, ni à différer. Toute lenteur alors ne lui peut être qu'injurieuſe ; & il eſt de l'honneur & de la grandeur du Maître qui ordonne, d'être obéi ſur l'heure, & de ne pas voir dans l'accompliſſement de ſes volontés le moindre délai. Et en effet, héſiter d'obéir, tarder à obéir, remettre à obéir, c'eſt faire l'œuvre de Dieu avec négligence, c'eſt ne s'en acquitter que par une eſpéce de violence & de contrainte : or ſuivant l'oracle & la menace du Saint-Eſprit, malheur à quiconque fait négligemment l'œuvre du Seigneur : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* Quel eſt donc le vrai obéiſſant, dit ſaint Bernard ? Celui qui ne balance jamais, qui ne réplique jamais, qui ne demeure jamais ; qui ne connoît point le lendemain, quand il peut ſatisfaire dans le jour préſent ; qui n'attend pas même qu'on lui commande, mais prévient le commandement auſſi-tôt qu'il l'a entrevû, & court au-devant ; enfin, qui par une vigilance continuelle, & tranſporté d'une ſainte ardeur, a toujours les yeux ouverts pour conſidérer, toujours les oreil-

Jerem. c. 48. Sept.

les attentives pour écouter, toujours les pieds levés pour marcher, toujours les mains préparées pour travailler au gré des Supérieurs qui le gouvernent, & qui peuvent disposer de lui comme il leur plaît. Que faut-il pour lui faire tout quitter, & pour l'appeller ? Le son de la cloche, & le premier son ; rien davantage. Ce son de la cloche, c'est pour lui la voix de Dieu. L'a-t-il entendue ? Il y répond dans le moment, & il la suit : *Ut audivit, surgit citò, & venit.* Ce son de la cloche c'est le signal qui lui annonce la venue de ce grand Maître auprès de qui il doit se ranger. Il part dans l'instant, & lui va rendre ses devoirs : *Hoc signum magni Regis est ; eamus.* Obéit-on autrement dans le monde, & sur-tout obéit-on autrement dans les Cours des Princes ? Qu'ils aient prononcé une parole, cela suffit. On use de toute la diligence possible, & l'on s'en fait un mérite. On s'empresse, on se précipite, on vole. Or ne seroit-il pas bien honteux pour nous, mes chères Sœurs, de servir notre Dieu avec moins de zéle ? Ne seroit-ce pas le déshonorer lui-même ? & comment pourroit-il agréer une obéissance que les Maîtres de la terre ne compteroient pour rien, & dont souvent ils se tiendroient offensés ?

Joan. c. 1. 1.

Offic. Epiph.

Obéissance

Obéiſſance univerſelle & ſans bornes ; c'eſt-à-dire, obéiſſance qui s'étende à tout, ſoit grandes, ſoit petites choſes ; ſoit faciles, ſoit difficiles ; ſoit commodes, ſoit incommodes ; ſoit praticables, & ſoit en quelque maniére impraticables. Car le même motif de la volonté de Dieu intimée & déclarée par l'organe du Supérieur, cette même raiſon ſe trouve par-tout ; auſſi-bien, ſelon la belle réflexion d'un des plus ſçavans & des plus ſaints Directeurs des ames religieuſes, auſſi-bien lorſqu'il faut repoſer, que lorſqu'il faut veiller ; auſſi-bien lorſqu'il faut parler, que lorſqu'il faut ſe taire ; auſſi-bien lorſqu'il faut ceſſer, que lorſqu'il faut commencer ; auſſi-bien lorſqu'il faut prendre quelque relâche, & ſe récréer, que lorſqu'il eſt queſtion de ſubir une pénitence & de ſe mortifier. Tout cela, dis-je, marqué du même ſceau, eſt également du reſſort de l'obéiſſance ; & vouloir y faire le moindre retranchement, vouloir uſer ſur tout cela de reſtrictions, d'exceptions, d'interprétations, c'eſt entreprendre ſur les droits de Dieu, c'eſt s'attirer ſa haine & s'expoſer à ſes châtimens, ainſi qu'il s'en eſt expliqué lui-même, quand il nous défend de rien dérober du ſacrifice qui lui doit être offert tout entier & ſans réſerve ;

Isaïe. c. 61. *Odio habens rapinam in holocaustо.* Mais ce que je retranche, n'est rien en effet. Non, si vous le voulez, ce n'est rien, à le regarder en lui-même & dans sa substance ; mais dès que vous le considérerez comme faisant partie de la loi qui vous est imposée, comme enfermé dans la régle que Dieu vous a tracée, comme matiére & sujet de l'obéissance que vous avez vouée, ce rien vous deviendra respectable & sacré ; & vous vous efforcerez de mériter l'éloge & la récompense de ce bon serviteur de l'Evangile, à qui le Maître dira : Parce que vous avez été fidéle dans les plus légères occasions, & que vous n'avez pas négligé un seul point de tout ce qui vous étoit marqué, entrez dans la joie du Seigneur ; *Quia super pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Mais cette suite de menues observances, qui se succédent perpétuellement les unes aux autres, est bien gênante & d'une sujettion bien importune. Il est vrai, & c'est justement en cela qu'est le mérite : voilà le joug. Prenez chaque article en particulier, vous n'y trouverez nulle peine. Il n'y a que cet assemblage, que cette totalité qui coûte ; & autant que vous diminuerez de ce poids, autant devez-vous perdre du prix de votre obéissance. Mais ce qu'on

Matt. c. 25.

exigé de moi, m'eſt inſupportable : je ne le puis ſoutenir. Hé, mes chères Sœurs, nous ſommes-nous donnés à Dieu pour ne rien ſouffrir, pour ne nous faire nulle violence, pour ne voir en aucune rencontre nos inclinations combattues & contredites ? Avons-nous promis une obéiſſance, dont nous n'euſſions jamais à ſentir la peſanteur, & qui ne demandât de nous nul effort ? Quelques difficultés que nous ayons à vaincre dans l'obéiſſance religieuſe, y en a-t-il qui égalent celles qu'on ſurmonte tous les jours dans l'obéiſſance militaire ? Quoi, pour une couronne corruptible, pour une gloire mondaine, des gens obéiſſent juſqu'à l'effuſion de leur ſang, juſqu'au péril de leur vie ? Que leur exemple au moins nous inſtruiſe ; & ſouvenons-nous à qui nous devons obéir, & pourquoi nous devons obéir : que c'eſt à Dieu que nous devons cette ſoumiſſion, que le fruit de cette ſoumiſſion doit être une couronne immortelle. Du moment que nous aurons compris ces deux vérités, il n'y aura plus rien qui nous arrête : car c'eſt ainſi que tout devient poſſible à l'homme obéiſſant. *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* 1. Cor. c. 9.

Obéiſſance indépendante de toute con-

ſidération humaine & ſans acception de perſonne. Je m'explique; les Supérieurs qui nous conduiſent, peuvent être conſidérés en deux maniéres, ou comme hommes, ou comme Supérieurs. En tant qu'hommes, ils peuvent avoir des qualités toutes différentes. L'un peut être plus prudent, & l'autre moins éclairé; l'un plus inſinuant, & l'autre moins affable; l'un plus ſaint, & l'autre moins parfait. Mais en tant que Supérieurs, ils ont tous le même pouvoir & la même autorité, par ce qu'ils occupent tous la même place, qui eſt celle de Dieu. De-là je puis bien, à ne les enviſager que par leurs qualités perſonnelles, & les comparant comme hommes, eſtimer l'un plus que l'autre; mais ce n'eſt point-là ce que je dois avoir en vûe, quand il s'agit de leur obéir. Je ne dois me les propoſer alors que comme Supérieurs, je ne dois avoir égard qu'à leur autorité: & puiſque cette autorité eſt en tous la même, je leur dois par conſéquent à tous le même reſpect & la même obéiſſance. Régle admirable que nous donne le grand Apôtre: obéiſſez à vos maîtres; mais prenez garde comment vous leur obéirez: car en leur obéiſſant, vous ne devez pas les regarder comme des hommes, & votre principale atten-

tion doit être au contraire de ne chercher pas à leur plaire ni à leur obéir comme à des hommes, mais comme à Dieu, le ſouverain Seigneur que vous reconnoiſſez dans eux, & qu'ils vous repréſentent: *Non ſicut hominibus placentes, ſed ut Domino ſervientes.* Suivant ce principe, à quels maîtres le Chriſtianiſme nous oblige-t-il de rendre obéiſſance? ſouvent à des maîtres vicieux, impies, libertins; à des maîtres durs, cruels, impitoyables; à des maîtres ſans probité, ſans équité, ſans lumiéres, ſans talent. Fuſſent-ils mille fois encore plus déréglés & plus imparfaits, ſaint Paul veut qu'avec l'œil de la foi nous découvrions dans leurs perſonnes Jeſus-Chriſt même, & que dans leurs perſonnes, quels qu'ils puiſſent être, nous obéiſſions à Jeſus-Chriſt même. Voilà, ſi nous ſommes Chrétiens, notre devoir: *Domino Chriſto ſervite.* Si donc à plus forte raiſon, je ſuis religieux, que m'importe à qui j'obéis; & en quel examen ai-je droit là-deſſus d'entrer? N'eſt-ce pas aſſez pour moi qu'un Supérieur, qu'une Supérieure ait parlé; & que reſte-t-il autre choſe, que d'exécuter l'ordre que j'ai reçu, comme étant l'ordre du Seigneur? *Domino ſervientes.*

Epheſ. c. 6. Rom. c. 12.

Coloſ. c. 3.

Rom. c. 12.

Telle doit être, mes très-chères Sœurs,

cette obéiſſance d'exécution. Telle a été l'obéiſſance du divin Epoux que vous avez choiſi. Il ne s'eſt pas contenté de vous faire des leçons ſur une des vertus les plus néceſſaires dans toutes les ſociétés : il a voulu vous en donner l'exemple ; & pour renverſer tous les prétextes de la nature indocile & ennemie de la gêne, pour lever tous les obſtacles qu'elle formeroit, & qui pourroient étonner votre foibleſſe, il a voulu par ſon exemple vous exciter & vous fortifier. Car ſans autre motif, il doit me ſuffire ici de vous mettre devant les yeux cet exemple d'un homme Dieu. Tout Dieu qu'il étoit, il a obéi ; & quelles ont été les caractères de cette obéiſſance de mon Sauveur? Voilà ce que je me demande à moi-même, ou pour m'inſtruire & m'édifier, ou pour me confondre & me condamner. Reprenons, & ſuivez-moi.

Obéiſſance la plus prompte. Dès le moment de ſon incarnation, il s'eſt fait une loi inviolable d'accomplir la volonté de ſon Pere. Loi écrite pour lui à la tête du livre, c'eſt-à-dire, loi qu'il a obſervée & à laquelle il s'eſt ſoumis dès le premier inſtant de ſa vie mortelle : ſe revêtant de notre chair pour obéir à la volonté de ſon Pere, ſe chargeant de toutes nos infirmités pour obéir à la volonté de ſon

Pere, ſe faiſant la victime de notre ſalut pour obéir à la volonté de ſon Pere. Car c'eſt ainſi qu'il s'en eſt expliqué par ſon Prophéte : *In capite libri ſcriptum eſt de me, ut facerem, Deus, voluntatem tuam.* *Pſalm. 39.* Obéiſſance la plus univerſelle & la plus complette. Comme il étoit venu, non pour détruire la loi, mais pour l'établir, avec quelle exactitude ne l'a-t-il pas gardée ? En a-t-il omis une lettre ? *Iota unum non præteribit à lege.* *Matth. c. 5.* Mais encore quelle étoit à ſon égard cette loi qu'il a remplie dans toute ſon étendue ? A quoi l'engageoit-elle, & juſqu'à quel point s'eſt-il fait obéiſſant ? Ah, mes chères Sœurs, plaignons-nous de la rigueur de nos obſervances, & prévalons-nous de diſpenſes imaginaires & prétendues, lorſque nous voyons notre Dieu obéir juſques à prendre la forme d'un eſclave, obéir juſques à la mort de la croix : *Factus obediens uſque ad mortem, mortem autem crucis.* *Philip. c. 2.* Enfin, obéiſſance ſans diſtinction des perſonnes, & ſans attention à leurs bonnes ou à leurs mauvaiſes qualités, à leurs perfections ou à leurs défauts, à leurs vertus ou à leurs vices. Il s'eſt ſoumis à Marie toute ſainte, & il s'eſt ſoumis à Hérodes le plus impie & le plus barbare des hommes. Il s'eſt ſoumis à Joſeph, ſimple

artiſan, mais du reſte plein de religion & de mérites; il s'eſt ſoumis à Auguſte, Empereur de Rome, mais idolâtre & païen. Que dis-je? n'a-t-il pas obéi aux Juges qui le condamnoient, aux Soldats qui l'outrageoient, aux bourreaux qui le crucifioient? Quel modéle pour nous, mes chères Sœurs! Etudions-le, méditons-le ſouvent, & par une utile comparaiſon apprenons ce que nous devons faire, & humilions-nous de ne l'avoir pas encore aſſez fait juſques à préſent.

Graces à la Providence qui veille ſpécialement ſur cette maiſon, je ſçai que la régle y eſt en vigueur, & que l'obéiſſance s'y maintient. Je ſçai qu'il ne s'y trouve point de ces ames inflexibles, qu'on ne peut plier, & qui n'ont de l'état religieux que la clôture & que l'habit. Je le ſçai, & vous ne pouvez trop bénir le Ciel, de n'avoir point au milieu de vous de ces ſcandales, qui cauſent tant de déſordres dans les Communautés. Eſprits intraitables, que des Supérieurs ſont quelquefois obligés d'abandonner à eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent rien obtenir d'eux, ni les réduire à rien. Non, mes chères Sœurs, vous n'avez point de tels objets devant les yeux; & ſi je l'oſe dire, vous n'êtes point infectées de cette con-

tagion. Mais après tout dans les maiſons même où ſe conſerve toujours un certain fonds de régularité, l'obéiſſance en mille occaſions & en mille ſujets particuliers, ne laiſſe pas de recevoir bien des atteintes. On obéit, mais lentement: de tout ce qu'on fait & qu'on doit faire, on ne fait rien dans le temps précis, on ne fait rien qu'à l'extrémité, on ne fait rien que lorſqu'il n'y a plus à reculer ni à remettre. Une fille eſt la derniére à tout, & ſi l'on vouloit ſe conformer à ſes heures, il faudroit changer toute la diſcipline religieuſe, & en former une nouvelle. Encore ne s'y rendroit-elle pas plus aſſidue & plus diligente; & c'eſt aſſez qu'une choſe ſoit de la régle & du devoir de l'obéiſſance, pour qu'elle y apporte des retardemens infinis, & qu'elle différe toujours à s'en acquitter. On obéit, mais imparfaitement: on ne fait qu'à demi ce qui eſt preſcrit. On veut bien s'aſſujettir à telle & telle pratique, mais on néglige cette autre, parce qu'elle paroît trop légère, & qu'elle n'eſt bonne, dit-on, que pour des commençantes & pour des novices. On veut bien accepter tel & tel emploi, où l'on n'eſt pas deſtiné; & cet autre où l'obéiſſance nous deſtine, c'eſt juſtement celui dont on s'excuſe, parce qu'on

prétend qu'il eſt trop pénible & trop fatigant ; parce qu'on ſe perſuade que la ſanté y ſera intéreſſée ; qu'on n'en pourra ſoutenir le travail ; parce qu'on ſe figure, chacun ſelon ſon idée, mille cauſes de refus qu'on eſt éloquent à exagérer & à faire valoir. De-là tant d'allées & de venues, tant de remontrances à une Supérieure, qui ſe voit enfin comme obligée de ſe rendre, & de céder à l'importunité de ces longues & ennuyeuſes repréſentations. On obéit, mais pourquoi ? c'eſt qu'on eſtime cette Supérieure, c'eſt qu'on lui eſt plus étroitement attachée, c'eſt qu'on lui trouve un air & des maniéres qui la font goûter davantage & qui plaiſent ; c'eſt qu'elle a des diſpoſitions naturelles, une habileté, une ſageſſe, des talens qui préviennent en ſa faveur, & qui lui attirent la confiance: Une autre n'eſt pas pourvue des mêmes dons, & l'on ne découvre dans elle qu'un mérite très-borné : on la mépriſe intérieurement, & ce mépris de la perſonne porte au mépris de ſes ordres : comme ſi c'étoit aux perſonnes qu'on doit obéir, & non pas à Dieu dans les perſonnes, de quelques vertus qu'elles ſoient douées, ou quelques défauts qu'on y puiſſe remarquer. Obéiſſons, mes chères Sœurs, mais obéiſſons religieuſement,

c'eſt-à-dire, obéiſſons pour Dieu & en vûe de Dieu. Dès que vous aurez cette vûe de Dieu, il vous ſera indifférent d'obéir à celle-ci ou à celle-là : & de même qu'en matiére de foi nous ne devons être préciſément, ni à Pierre ni à Paul, mais à Jeſus-Chriſt ; ainſi en matiére d'obéiſſance, vous ne ferez nul diſcernement des Supérieures ; vous les écouterez toutes avec la même docilité ; vous exécuterez ce qu'elles vous ordonneront, avec la même exactitude ; & ſans vous contenter de l'obéiſſance d'action, vous y ajouterez l'obéiſſance de volonté, dont j'ai à vous entretenir dans la ſeconde partie.

C'ETOIT pour la conſolation des Apôtres, & pour leur inſpirer des ſentimens dignes de leur miniſtère, & conformes à la ſainteté de leur vocation, que le Fils de Dieu leur diſoit, qu'il ne les regarderoit point déſormais comme des eſclaves, ni comme des ſerviteurs, mais comme des amis : *Jam non dicam vos ſervos, vos autem dixi amicos.* Et c'eſt pour relever votre obéiſſance & pour la ſanctifier, que vous ne devez pas ſeulement, mes très-chères Sœurs, vous conſidérer comme ſervantes de Dieu, pas même ſeulement comme amies de Dieu, mais comme en-

II. PARTIE. Joan. c. 15.

fans de Dieu. Qualité commune à tous les Chrétiens, unis au corps myſtique du Sauveur & adoptés de Dieu par la grace du Baptême : mais qualité ſpécialement attribuée aux perſonnes religieuſes, que des nœuds encore plus étroits attachent à Jeſus-Chriſt, & qui n'ayant plus ſur la terre, à proprement parler, ni peres, ni meres, ni parens ni familles, puiſqu'elles y ont renoncé, peuvent dire avec un droit particulier & dans le même eſprit que le Séraphique François d'Aſſiſe : Notre Pere, qui êtes dans les Cieux, *Pater noſter, qui es in cœlis.* Or s'il eſt vrai que Dieu eſt ſinguliérement votre Pere, & que vous êtes ſinguliérement les enfans de Dieu, il s'enſuit que vous devez donc à Dieu une obéiſſance toute filiale, je veux dire une obéiſſance du cœur, une obéiſſance de la volonté, qui jointe à l'obéiſſance de l'action & aux œuvres, les anime & les vivifie.

Car ne vous y trompez pas, je vous prie ; & gardez-vous d'une des plus dangereuſes illuſions où vous puiſſiez tomber, en vous perſuadant que d'agir, c'eſt obéir. Nous pouvons encore raiſonner ici de l'obéiſſance comme de la foi. Si je me flatte d'avoir la foi dans le cœur, & que dans la pratique je n'en aie pas les œuvres,

l'Apôtre ſaint Jacques m'annonce que cette foi oiſive & ſtérile, n'eſt qu'une foi morte ; & ſi je penſe être obéiſſant dans la diſpoſition intérieure de l'ame, & que dans l'effet je laiſſe les ordres que je reçois, ſans les accomplir, mon obéiſſance n'eſt qu'un fantôme qui s'évanouit de lui-même, & n'a rien de ſolide. Principe univerſellement reconnu parmi les Peres & les Maîtres de la vie ſpirituelle. Mais par une régle toute contraire & par un autre principe tout oppoſé, de même auſſi que les œuvres ordonnées par la foi, mais faites ſans l'eſprit de la foi, ne ſont plus dès-lors des œuvres de foi ni des vertus chrétiennes ; ainſi tout ce que je puis faire de conforme à l'obéiſſance, mais ſans l'eſprit d'obéiſſance & ſans la ſoumiſſion de ma volonté, ne doit point être réputé pour obéiſſance, & n'eſt devant Dieu de nulle valeur. C'eſt la lettre, c'eſt le corps de l'obéiſſance ; mais ſelon ſaint Paul, la lettre tue, *Littera occidit* : & ce corps n'eſt qu'un cadavre, ſi l'ame ne lui donne la vie ; *Spiritus autem vivificat.* 2. Cor. c. 3. *Ibid.*

Diſons autrement, mes chères Sœurs : c'eſt obéiſſance, ſi vous le voulez ; mais une obéiſſance ſervile, une obéiſſance d'eſclave. Or je vous ai déja fait entendre, & ce ſeroit bien dégénérer de la dignité

de votre état, si vous ne le compreniez pas, que l'obéissance religieuse est l'obéissance des enfans. Dans l'une, la volonté n'a point de part; & dès-là ce n'est plus une vertu, mais une servitude, mais un esclavage dont Dieu ne vous peut sçavoir aucun gré. Et dans l'autre, c'est la volonté qui domine, non pas en s'élevant, mais en s'abaissant, mais en s'immolant & se sacrifiant. Sacrifice plus agréable à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne Loi. Car dans les sacrifices de l'ancienne Loi, remarque saint Grégoire, on n'offroit à Dieu qu'une chair étrangère, au lieu que par le sacrifice de l'obéissance religieuse, c'est ce qu'il y a dans l'homme de plus noble qu'on présente à Dieu, puisque c'est le cœur & la propre volonté: *Per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur.*

Greg.

Vérités importantes, mes très-chères Sœurs; vérités d'où je tire des conséquences qui demandent toutes vos réflexions, & qui sont autant de maximes fondamentales pour la conduite de votre vie. Les voici réduites en quelques articles plus essentiels. Ecoutez-les: vous n'y trouverez rien d'outré, & qui ne vous paroisse solidement établi.

De-là donc, premiére conséquence, il

s'enſuit que je dois trembler, quand un Supérieur m'ordonne des choſes ſelon mon inclination & ſelon mon goût : pourquoi ? parce que je dois craindre alors que ma volonté ne ſoit pas ſacrifiée, & que le fruit de mon obéiſſance ſoit perdu pour moi. Mais, dites-vous, ce qu'on me commande étant ſelon mon goût & mon inclination, je l'embraſſe avec plaiſir, je m'y porte avec plus d'ardeur, & j'ai certainement l'obéiſſance de volonté. Il eſt vrai, mais ce n'eſt pas en ce ſens que l'obéiſſance de volonté eſt une obéiſſance religieuſe & méritoire. C'eſt dans un ſens tout différent, & concevez, s'il vous plaît, ma penſée. Quand on me demande une obéiſſance de volonté, on me demande une obéiſſance où ma volonté acquieſce à la volonté de mon Supérieur, & non pas à mes propres déſirs ; on me demande une obéiſſance où ma volonté s'affectionne à ce que veut mon Supérieur, préciſément parce qu'il le veut, & non point parce que je le veux moi-même d'ailleurs, & que le commandement qu'il me fait, s'accommode à mon penchant naturel & à mes deſſeins. Car ſi ce penchant naturel, ſi cette inclination & ce goût étoient le principal motif de mon obéiſſance, ce ne ſeroit plus la volonté de mon Supérieur,

ni la volonté de Dieu, que je ferois ; mais la mienne. Or vous voyez néanmoins combien il eſt aiſé que ce ſoit ce penchant, que ce ſoit cette inclination, ce goût qui me détermine & qui m'engage, quand il ſe trouve en effet dans l'exercice auquel on m'applique, & dans l'obſervance particuliére dont on me charge.

De-là, ſeconde conſéquence, il s'enſuit que je dois me réjouir ſelon Dieu & en Dieu, quand il arrive qu'un Supérieur, ſans examiner dans les vûes qu'il a ſur moi, ſi elles m'agréeront ou ſi elles ne m'agréeront pas, mais comptant ſur mon obéiſſance & ma docilité, m'emploie à des fonctions qui me mortifient, qui me gênent, & à quoi répugnent tous les ſentimens de la nature. La raiſon en eſt évidente : car c'eſt alors que le ſacrifice de ma volonté, ſi je me ſoumets intérieurement & de bonne foi, eſt beaucoup plus certain, beaucoup plus pur, beaucoup plus excellent. Plus certain, parce qu'il ne peut être ſujet à mille illuſions de l'amour de moi-même, puiſque je me renonce moi-même ; plus pur, parce qu'il n'y entre rien d'humain, & qu'au contraire tout ce qu'il y a d'humain dans mon cœur, y eſt contredit ; plus excellent, parce qu'il me coûte davantage, & que je me fais plus de

violence. A chaque pas il faut un nouvel effort, & tout acte, tout effort nouveau ajoute ſans ceſſe un nouveau mérite. Les Martyrs n'ont donné leur vie qu'une fois, & la mort dans un moment a fini leurs peines, & commencé leur éternelle béatitude : mais dans la conjoncture où je ſuppoſe l'ame religieuſe & obéiſſante, ſon martyre eſt continuel. On ne vit plus long-tems que pour avoir à ſe combattre ſoi-même, & à ſe vaincre plus long-tems & plus ſouvent. Que de triomphes, & que de couronnes! Or eſt-il rien, mes chères Sœurs, que nous devions ſouhaiter avec plus d'ardeur que d'avoir ainſi occaſion de groſſir notre tréſor pour l'éternité ? De ſorte que dans la comparaiſon & dans le choix, un Religieux qui n'auroit égard qu'à ſes intérêts perſonels, devroit préférer un Supérieur qui le contrarie, un Supérieur qui l'éprouve & qui l'exerce, un Supérieur ferme & ſévère, à un autre plus modéré & plus indulgent. Cette morale eſt bien parfaite, je l'avoue : mais elle eſt fondée ſur les principes de la ſageſſe de l'Evangile, & c'eſt cette ſageſſe que je dois prêcher à des ames que leur état appelle à la plus haute perfection.

De-là, troiſiéme conſéquence, il s'enſuit qu'une des plus groſſiéres erreurs dans

les perſonnes Religieuſes, eſt de croire qu'elles pratiquent l'obéiſſance, lorſque par elles-mêmes, ou par d'autres, par des ſollicitations & des pourſuites ouvertes, ou par des intrigues ſecrétes & des reſſorts cachés, elles travaillent à gagner une Supérieure, & qu'après mille mouvemens elles l'aménent enfin à ce qu'elles veulent. Abus, dit ſaint Bernard : ce n'eſt pas vous qui obéiſſez à cette Supérieure ; c'eſt cette Supérieure qui vous obéit : comment cela ? Parce que ce n'eſt pas vous qui ſuivez la volonté de cette Supérieure, mais cette Supérieure qui ſuit la vôtre. Vous en répondrez l'une & l'autre à Dieu : vous, d'avoir ſi fortement preſſé, & peut-être ſi adroitement engagé votre Supérieure, & elle, de n'avoir pas eu plus de vigilance & plus de fermeté. Mais ſi je me ſuis procuré de ſa part tel emploi, direz-vous, c'eſt que je m'y ſentois plus de diſpoſition, c'eſt que j'eſpérois y mieux réuſſir, & en effet le ſuccès répond aſſez à mes eſpérances. Tant de ſuccès qu'il vous plaira : ce n'eſt point ce que Dieu vouloit de vous. Ce ſuccès dans le fonds lui importe peu, & il ne le demande pas abſolument. Mais ce qui lui importe, c'eſt que ſa volonté ſoit faite, & que la vôtre lui ſoit en tout ſubordonnée. Voilà ce qui l'honore. Voilà l'hom-

mage dont il eſt jaloux. Car voilà en quoi paroît ſon ſuprême domaine, & par où vous le devez glorifier comme Souverain Maître. Du reſte que vous réuſſiſſiez, ou que vous ne réuſſiſſiez pas, c'eſt un ſoin dont il vous décharge en quelque ſorte, & qu'il faut abandonner à ſa providence. Faites ce qui dépend de votre travail, de votre application, de votre fidélité: cela ſuffit. Mais ce que j'ai entrepris eſt une œuvre ſainte. Point de ſainteté qui ne ſoit réglée par la volonté de Dieu, & par la volonté de ceux qui nous tiennent la place de Dieu. Ceſt une œuvre ſainte; mais il y auroit encore pour vous quelque choſe de plus ſaint, & ce ſeroit de renoncer à vos volontés même les plus ſaintes en apparence, dès qu'il s'agit de la volonté du Seigneur, & de celle de vos Supérieurs. Qu'y a-t-il de plus ſaint que le ſacrifice? cependant ſans l'obéiſſance, le ſacrifice perd aux yeux de Dieu tout ſon mérite, & devient une abomination. Allez, répondit le Prophéte à Saül en le rejettant, toutes vos victimes ſont réprouvées du Ciel. Avant que de les offrir, & plutôt que de les offrir, il falloit obéir: *Melior eſt obedientia quàm victimæ.* 1. Reg. c. 15.

Obéiſſance de volonté, dont nous avons le plus parfait modéle dans la perſonne de

notre adorable Maître. S'il eſt deſcendu de ſa gloire, & s'il a vécu parmi nous, c'eſt qu'il l'a voulu, *Deus meus, volui*: mais pourquoi l'a-t-il voulu? Parce que ſon Pere le vouloit. Car je ne ſuis pas venu, diſoit-il, pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Pere qui m'a envoyé: *Deſcendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, ſed voluntatem ejus qui miſit me.* Toutefois la volonté de cet Homme-Dieu étoit toute ſainte: mais c'eſt pour cela même qu'elle ne devoit jamais être ſéparée de la volonté de ſon Pere. Nous l'avons voulu comme lui, mes chères Sœurs: c'eſt-à-dire, nous avons dit en entrant dans la Religion ce qu'il dit en entrant dans le monde: *Deus meus, volui.* Ordonnez, mon Dieu, ou immédiatement par vous-même, ou par l'organe de vos Miniſtres & de vos Subſtituts; je recevrai toujours vos ordres avec ſoumiſſion, & j'y attacherai mon cœur. Oui, nous l'avons dit: mais combien de vous l'ont peut-être bientôt oublié? Combien n'y ont plus penſé? Combien dans la pratique l'ont retracté? Combien ſe ſont accoutumées à faire leur volonté, & à vouloir qu'on fît leur volonté? Au lieu de dire à une Supérieure dans un plein abandonnement d'elles-mêmes, Que voulez-

Pſalm. 39.

Joan. c. 6.

vous que je faſſe ? *Quid me vis facere ?* *Act.* Combien l'ont réduite à leur dire par une condeſcendance forcée : Puiſque rien ne vous contente, expliquez-vous donc, & marquez-moi comment vous prétendez que je me comporte à votre égard : *Quid tibi vis faciam ?* *c. 9.* *Luc.* *c. 18.*

Quoi qu'il en ſoit, mes chères Sœurs, comme il n'eſt rien de plus héroïque, ni de plus grand devant Dieu, qu'un entier aſſujettiſſement de la volonté, auſſi n'eſt-il rien communément de plus rare. Car qu'eſt-ce ſouvent que notre obéiſſance ? Faiſons-en, dans le fond de nos ames, l'humble confeſſion. Ce que c'eſt ? Une obéiſſance de politique, une obéiſſance de reſpect humain, une obéiſſance contrainte, une obéiſſance d'habitude, une obéiſſance d'artifice, ou d'une eſpéce de violence. Vous me pardonnerez toutes ces expreſſions ; & ſans vous ſcandaliſer des termes, vous vous arrêterez aux choſes qu'ils expriment, & vous vous appliquerez ou à les corriger, ou à vous en préſerver. Obéiſſance de politique : on veut être en grace auprès des Supérieurs & des Supérieures ; on veut par là s'établir dans un certain crédit ; on a ſes vûes pour l'avenir, on a ſes intérêts à ménager ; & c'eſt pour cela qu'on ſe rend ſi ſouple, ſi fléxi-

ble, & que paſſant même les bornes d'une dépendance raiſonnable, on va juſqu'à la flatterie & la ſervitude. Obéiſſance de reſpect humain : on ne veut pas ſe diſtinguer des autres, ni faire parler de ſoi dans une Maiſon ; on eſt bien aiſe de s'y conſerver la réputation de fille réguliére & ſage ; & dans cet eſprit on garde tous les dehors de l'obéiſſance, ſans en avoir les ſentimens. Obéiſſance de contrainte : on n'aime pas à recevoir des avis, & l'on eſt ſenſible aux répréhenſions ; on les craint, & l'on ſe captive, pour les éviter : c'eſt-à-dire, mes chères Sœurs, qu'on ſe réduit à l'obéiſſance la plus indigne de vous, & ſelon le monde, & ſelon la Religion. Selon le monde, (car je puis ici vous rappeller les idées mêmes du monde :) hé quoi ? étiez-vous donc nées pour vous avilir de la ſorte, & pour vous abaiſſer juſques au rang des ſerviteurs que la crainte fait obéir ? Selon la Religion : malgré les engagemens qui vous y attachent, n'eſt-ce pas un état de liberté, je dis de la ſainte liberté de l'Evangile ; & ſi vous êtes liées, n'eſt-ce pas comme ſaint Paul dans le Seigneur, & par amour pour le Seigneur : *Vinctus in Domino* ? Obéiſſance d'artifice : on a des patrons qu'on interpoſe, on a des raiſons ou des prétextes ſpécieux dont

Epheſ. c. 4.

on s'autorise, on a des maniéres insinuantes, des déférences & des soumissions étudiées : tout cela, pourquoi ? pour obéir, à ce qu'il paroît ; mais réellement & dans la vérité pour faire tout ce qu'on veut, & ne rien faire de tout ce qu'on ne veut pas, & qu'on devroit vouloir. Enfin obéissance que je traite de violence, & qui l'est en effet: il y a quelquefois de ces esprits hauts & obstinés, sujets aux éclats dans une Communauté, & devenus redoutables, si je l'ose dire, aux Supérieures, qui par sagesse les épargent & s'accommodent, pour ne les pas choquer, à toutes leurs idées. Ils sont disposés à obéir, ou ils se vantent de l'être ; mais à cette condition, qu'on ne leur imposera point d'autre loi que celles qu'ils auront eux-mêmes dictée.

Concevons mieux, mes chères Sœurs, le devoir de l'obéissance. Le Prophéte disoit: Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le véritablement. *Si quæritis, quærite*: & moi je vous dis, si vous obéissez, obéissez. religieusement. Que le Seigneur qui vous a rassemblées dans sa sainte Maison, vous donne à toutes un même esprit, pour l'honorer, & pour exécuter ses ordres d'un grand cœur & d'une pleine volonté : *Det vobis cor unum ut colatis eum, & faciatis voluntatem ejus corde magno & ani-*

Isaï. c. 21.

2. Mac. c. 1.

mo volenti. Ayez la consolation de pouvoir vous rendre le même témoignage que Jesus-Christ se rendoit : Je fais toujours ce qui plaît à mon Pere & à mon Dieu : *Quæ placita sunt ei, facio semper.* Il ne tient qu'à vous, & c'est un des plus grands avantages de la Profession Religieuse. Depuis le matin jusques au soir toutes vos actions sont réglées par l'obéissance. Il n'y en a pas une qui ne soit marquée du sceau de la volonté de Dieu. De sorte que vous n'avez pas un moment dont vous puissiez disposer selon votre volonté propre. Si quelquefois elle se révolte, si elle murmure, répondez-vous à vous mêmes : n'ai-je fait vœu d'obéir, que pour vivre & pour agir en tout à mon gré? Falloit-il un vœu pour cela ; & si mon vœu se bornoit à cela, en quoi seroit-il saint ? Que la propre volonté cesse, dit saint Bernard, & qu'on y substitue la volonté de Dieu, il n'y aura plus d'enfer, parce qu'il n'y aura plus de péché. Cette volonté propre, poursuit le même Pere, est un mal bien pernicieux ; puisqu'elle enléve même à nos bonnes œuvres leur mérite & leur bonté. *Grande malum propria voluntas, quâ fit ut bona tua non sint tibi bona.* Au contraire l'obéissance reléve tout, sanctifie tout, perfectionne tout. J'entends une

Joan. c. 8.

Bern.

obéissance,

obéiſſance, non-ſeulement d'action & de volonté, mais de jugement, ainſi qu'il me reſte à vous l'expliquer dans la troiſiéme partie.

III. PARTIE.

C'EST la derniére reſſource de la nature, quand l'eſprit de religion eſt aſſez puiſſant pour nous faire ſacrifier notre volonté, de ſe réſerver au moins le pouvoir de raiſonner & de juger. La volonté embraſſe avec reſpect les ordres qui nous ſont légitimement & juridiquement intimés : elle les accepte & s'y ſoumet, & voilà ſon ſacrifice. Mais la nature n'eſt pas encore par ce ſacrifice, quelque généreux qu'il puiſſe être, tout-à-fait détruite : elle a comme un aſyle où elle ſe retranche, & c'eſt l'entendement. De-là, de cette partie ſupérieure de l'ame, elle prononce ſes arrêts, & elle donne ſes déciſions. On examine la conduite des Supérieurs, & ſelon les idées particuliéres qu'on s'en forme, on les approuve ou on les condamne. Si l'on ſe fait une prudence & un devoir de n'en rien témoigner au-dehors, on n'en penſe pas moins dans l'intérieur ; & ſi la langue ſe taît, l'eſprit n'en devient que plus fécond en réflexions dont il aime à s'entretenir. Combien même ne peuvent ſe réduire à ce ſilence ? on parle, on blâme, on murmure, on y trou-

ve un vain ſoulagement ; & ce qu'il y a de plus déplorable, on croit ſouvent y trouver, du moins y chercher, la gloire de Dieu & l'intérêt de la Communauté. Or, mes chères Sœurs, l'obéiſſance a un dernier ſacrifice à faire, & c'eſt d'arrêter tous ces jugemens de l'eſprit, d'éteindre toutes ſes lumiéres, & de lui ôter la faculté de voir ; de ne lui permettre nul uſage de ſa raiſon, que pour ſe ſoumettre à la raiſon du Supérieur, eſtimant que tout ce qu'il ordonne, eſt bien ordonné, & que tout ce qu'il défend, eſt bien défendu. Voilà juſqu'où cette obéiſſance tant recommandée dans l'état Religieux, doit monter ; & ſans cela elle ne peut être une obéiſſance parfaite.

Car comme je vous l'ai déja fait remarquer, la perfection de l'obéiſſance demande que tout l'homme ſoit ſoumis à Dieu. Or ce qu'il y a dans l'homme de plus excellent, c'eſt la raiſon, c'eſt l'eſprit. Par conſéquent, ne pas aſſujettir l'eſprit, c'eſt ne pas aſſujettir tout l'homme, mais refuſer à Dieu ce qu'il y a de meilleur dans la victime qui lui eſt offerte. Je conviens que le ſacrifice de la volonté eſt un vrai ſacrifice & un grand ſacrifice : mais après tout ſi vous n'y ajoutez le ſacrifice de l'entendement, qui en eſt la conſommation, votre ſacrifice ne peut être cet holocauſte que

Dieu attend de vous. Dans les ſacrifices ordinaires de l'ancienne Loi, une portion de l'hoſtie étoit conſumée, & l'autre réſervée aux Prêtres : mais dans l'holocauſte, point de partage. Tout paſſoit par le feu ; & la deſtruction étoit entiére. Belle image de l'ame parfaitement obéiſſante ! Victime toute dévouée au Seigneur qui l'a choiſie & qu'elle a choiſi elle-même, elle ne laiſſe rien échapper au ſacré feu qui la brûle. Sa charité ne ſe preſcrit point de terme ; & tant qu'il lui reſte quelque nouvelle offrande à préſenter, elle ne peut être contente qu'elle ne l'ait portée à l'autel.

Expliquons-nous, mes chères Sœurs, & parlons plus ſimplement : je prétends que cette ſoumiſſion & cette obéiſſance du jugement eſt d'une telle néceſſité, que ſans cela, toute autre obéiſſance, ſoit celle de l'action, ſoit celle de la volonté, ne peut ſe ſoutenir, & la preuve en eſt ſenſible. Car je vous l'ai dit, l'obéiſſance de l'action doit être prompte, doit être exacte, doit être univerſelle. Or le moyen que j'obéiſſe avec cette promptitude, avec cette exactitude, avec cette plénitude, tandis que mon eſprit ſe ſouléve contre le commandement qu'on me fait ; tandis que je déſapprouve, & conſéquemment que je mépriſe celui qui me le fait ; tandis que

je demeure perſuadé qu'il ſe trompe dans ſes vûes ; que ſes meſures ne ſont pas juſtes ; que ſes intentions ne ſont pas droites ; qu'il agit, ou par prévention, ou par paſſion, ou par défaut de connoiſſance & ſans réflexion ? L'obéiſſance de la volonté doit être une obéiſſance filiale & affectueuſe. Or comment mon cœur s'affectionnera-t-il à ce qui me paroît mal conçu, mal imaginé, mal diſpoſé ; à ce qui me bleſſe & qui me choque ; à ce que je traite ſecrétement d'injuſtice, de mauvaiſe foi, de témérité, d'imprudence, de foibleſſe : à ce qui excite ou mes plaintes, ou mes railleries ? Dès-là donc que chacun dans une maiſon ſe donnera la liberté d'appeller en quelque maniére les Supérieurs à ſon tribunal, de leur demander compte de leur conduite ; de dire comme le ſerpent diſoit à Eve : *Cur præcepit ?* Pourquoi cet ordre ? pourquoi cette défenſe ? dès que chacun s'attribuera le droit de cenſurer tout ce qui ne lui plaira pas, & de s'attacher là-deſſus à ſes ſentimens, il ne peut plus y avoir de véritable obéiſſance.

Geneſ. c. 3.

Mais quoi, faut-il que l'obéiſſance ſoit aveugle ? Appliquez-vous, mes chères Sœurs : je vais vous répondre, & vous développer un des plus beaux myſtères de la vie

ſpirituelle & de la ſainteté religieuſe : le voici. C'eſt qu'en effet la vraie obéiſſance eſt aveugle ; mais d'ailleurs qu'elle eſt dans ſon aveuglement plus éclairée, plus droite, plus ſûre, que toute la ſageſſe de l'eſprit humain, quelque clairvoyant qu'il puiſſe être ou qu'il ſe flatte d'être. Je reprends, & je le répéte : oui, elle eſt aveugle cette ſainte obéiſſance. Aveugle comme celle d'Abraham, lorque ſans égard à la parole de Dieu, qui lui promettoit de multiplier ſa race par Iſaac, & ſans entrer dans la moindre défiance touchant la vérité de cette promeſſe, il ſe mit en devoir d'immoler ce fils unique ſur qui il comptoit, eſpérant contre toute raiſon d'eſpérer : *Contra ſpem in ſpem credidit.* *Rom.* Aveugle comme celle de S. Paul, lorſque *c.* 4. Dieu, ſans lui déclarer autrement ſes volontés, ſe contenta de l'envoyer à Damas, où il apprendroit ce qu'il auroit à faire : *Ingredere civitatem, & ibi dicetur tibi quid te* *Act. c.* 9. *oporteat facere.* Aveugle comme celle de ces ſoldats que le centenier de l'Evangile tenoit ſous ſon pouvoir, diſant à l'un, Marchez, & il marchoit ; à l'autre, Venez, & il venoit : *Dico huic, Vade, & vadit; alii, Veni, & venit.* Aveugle pour n'exiger *Math.* *c.* 8. jamais d'un ſupérieur aucune juſtification ; pour ne s'engager jamais avec lui dans

aucune recherche, dans aucune diſcuſſion, dans aucun éclairciſſement ; pour ne ſçavoir que ces deux choſes eſſentielles, l'ordre qui eſt porté, & l'obligation de l'accomplir. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puiſſe découvrir ce qu'elle penſe, & le repréſenter, pourvû que ce ſoit avec humilité, avec ſimplicité, avec docilité. Voilà, dis-je, en quoi conſiſte cette obéiſſance aveugle dont les Peres nous font tant d'éloges, & dont le mérite devant Dieu eſt ſi relevé.

Cependant, mes chères Sœurs, admirez-en l'avantage ineſtimable. Car autant qu'elle eſt aveugle d'une part, autant de l'autre eſt-elle éclairée. C'eſt cette lumiére dont parle ſaint Pierre dans ſa ſeconde Epître.

2. Pet. c. 3. *Habemus firmiorem propheticum ſermonem cui benè facitis attendentes quaſi lucernæ lucenti in caliginoſo loco.* Vous avez les prophétes, vous avez les oracles de l'obéiſſance, mille fois plus aſsûrés que toutes vos vûes. Arrêtez-vous-là ; & ſi ce n'eſt encore qu'une lueur obſcure & ténébreuſe, elle vous conduira mieux néanmoins que toutes vos connoiſſances propres & tous vos raiſonnemens. En effet, il en eſt toujours ici, par proportion, de l'obéiſſance comme de la foi. Point de conduite plus ſage ni plus ſûre pour tout homme chré-

tien, que la conduite de la foi ; & point de voie plus courte ni plus droite pour tout Religieux, que la voie de l'obéiſſance. En la ſuivant je ne m'égare jamais, parce que je ſuis dans la voie où Dieu veut que je marche. Mon Supérieur peut ſe tromper en ce qu'il me commande, ou du moins peut toujours craindre de s'y tromper: mais moi je ſuis certain de ne me point tromper en l'exécutant, parce que Dieu veut que j'obéiſſe à ce qui m'eſt commandé. De ſe tromper ou de ne ſe pas tromper dans la diſpoſition que mon Supérieur fait de moi, c'eſt un ſoin qui le regarde, c'eſt ſon affaire : mais la mienne eſt de faire ponctuellement ce qu'il m'enjoint, dès que je n'y vois rien qui me paroiſſe évidemment criminel. Il eſt chargé de tout le reſte ; mais moi j'en ſuis quitte, & je ne réponds de rien autre choſe que de ma ſoumiſſion. S'il agit imprudemment dans les deſſeins qu'il forme & dans les meſures qu'il prend, j'agis prudemment dans l'obéiſſance que je lui rends ; & ſi le ſuccès n'eſt pas tel qu'il l'eſpéroit, il eſt toujours tel pour moi que je le dois déſirer, ſçavoir de contenter Dieu, & d'en recevoir un jour la récompenſe.

Il y a plus, mes chères Sœurs : car comme Dieu diſpenſe ſes lumiéres & partage ſes

graces ſelon les divers miniſtères où il nous emploie, on peut dire qu'il éclaire plus abondamment ceux qui doivent éclairer les autres & les gouverner; qu'il les inſpire & qu'il les conduit lui-même. Ainſi en agiſſant ſelon leurs vûes, j'agis ſelon les vûes de Dieu, je ſuis dirigé dans toutes mes démarches par la lumiére de Dieu, je me mets à couvert de tous les égaremens & de toutes les illuſions de mon propre ſens, & je me trouve en aſsûrance contre tant d'écueils, où il lui eſt ſi ordinaire d'échouer, lorſqu'il n'a point d'autre guide que ſes idées toujours incertaines & trompeuſes. Solide ſageſſe de l'ame obéiſſante! Fût-elle d'ailleurs dépourvue de tous les dons naturels & de tous les tréſors de la ſcience, fût-ce de tous les génies le plus petit & le plus borné, en ſe laiſſant conduire, elle eſt mille fois moins expoſée à s'écarter du chemin & à ſe perdre, que ces prétendus eſprits forts, qui ſe confient en eux-mêmes, & qui ſe prévalent de leur vaine ſuffiſance. Ne le voyons-nous pas tous les jours? telle ame ſimple & peu pénétrante vit les quarante & les cinquante années dans une Communauté ſans aucun reproche. Elle eſt toujours diſcrette dans ſes paroles, toujours circonſpecte dans ſes actions, toujours du bon

parti : pourquoi ? parce que c'eſt une ame ſoumiſe, qui ne s'ingère en rien, qui ne diſpute ſur rien, qui ne prend jamais d'autres ſentimens que ceux de ſes Supérieurs, qui ne ſuit point d'autre route que celle qu'ils lui ont marquée. Mais ſi c'étoit une de ces ames préſomptueuſes, qui de leur autorité privée ſe font arbitres de tout, car il n'y en a que trop de ce caractère juſques dans les plus ſaintes Sociétés : ſi c'étoit une de ces ames orgueilleuſes qui ne croient pas qu'il y ait rien de bien, à moins qu'elles n'y aient eû part, & que ce ne ſoit par leur conſeil qu'on l'ait entrepris : que lui ſeroit-il cent fois arrivé, & que lui arriveroit-il en cent autres rencontres ? ce qui arrive à ces eſprits ſi habiles & ſi jaloux de leur fauſſe habileté. A les entendre parler & décider, ce ſont les ſages d'une maiſon ; mais dans la pratique ce ſont les plus inconſidérés & les plus déréglés : mille fautes leur échappent qui font pitié, & qui vérifient le mot de l'Ecriture, Que Dieu confond les ſuperbes, & qu'il renverſe leurs projets : *Diſperſit ſuperbos mentes cordis ſui.* *Luc. c. 1.*

Mais enfin peut-on s'empêcher d'appercevoir les erreurs d'un Supérieur ou d'une Supérieure, lorſqu'elles ſont ſenſibles & qu'elles frappent les yeux ? Voilà, mes

chères Sœurs, ce que vous pouvez m'opposer de plus apparent ; mais comprenez la réponse que je vous fais. Ce je vous demande moi, quelle preuve si certaine vous avez, que ce Supérieur se trompe, ou que cette Supérieure est dans l'erreur. J'en juge, dites-vous, par ce que je vois : mais ce que vous voyez est-il toujours suffisant pour en bien juger ? Vous voyez les dehors ; mais voyez-vous le fond ? Dans le même fait & par rapport au même fait, combien y a-t-il de choses que vous ne sçavez pas, & dont une Supérieure est instruite ? Est-elle obligée de vous en instruire vous-même, & souvent au contraire n'est-elle pas obligée de les tenir secrettes & de vous les cacher ? Or parce qu'elle en est instruite, elle n'ordonne rien qui ne soit très-à-propos ; & vous qui ne les sçavez pas, vous la condamnez très-injustement, & vous êtes inexcusable, quelque spécieuses que soient vos raisons, de ne pas faire cette réflexion, qu'il peut y en avoir d'autres plus importantes encore, dont vous n'êtes pas informée, & qui changent tout l'état de l'affaire.

Ah ! mes chères Sœurs, que cette réflexion bien faite & cette régle bien suivie, arrêteroient de jugemens précipités, de discours mal fondés, de bruits & de mouve-

mens qui troublent la paix des Communautés ? Les Supérieures en ſouffrent, & ce n'eſt pas là ſans doute pour elles une petite croix : mais leur conſolation doit être dans le témoignage de leur conſcience, & dans la promeſſe que Dieu leur a faite de prendre leur cauſe en main, parce que c'eſt ſa propre cauſe. Car elles peuvent dire ce que diſoient les conducteurs du Peuple Juif a cette Nation opiniâtre & rebelle : Ce n'eſt pas contre nous que ſe tournent vos murmures, mais contre le Seigneur même, qui nous a mis à votre tête. *Nec contra nos eſt murmur veſtrum, ſed contra Dominum.* C'eſt votre Juge & le nôtre ; & puiſque les outrages que nous recevons de vous, retombent ſur lui, craignez ſon juſte reſſentiment & ſes vengeances. *Exod. c. 16.*

Daigne le Ciel en préſerver cette maiſon, & y maintenir toujours l'ordre en y maintenant l'obéiſſance ! C'eſt par ſon obéiſſance que Jeſus-Chriſt nous a ſauvés, & c'eſt par notre obéiſſance que nous nous ſanctifierons & que nous nous ſauverons. Non ; ce n'eſt point préciſément aux miracles du Fils de Dieu, ce n'eſt point préciſément à ſes prédications ni aux autres actions de ſa vie les plus éclatantes, que nous ſommes redevables de notre ſalut, mais à ſon obéiſſance & à ſa mort. Ainſi,

mes chères Sœurs, ce ne ſera point abſolument par les auſtérités, que nous parviendrons à la perfection religieuſe, ce ne ſera point par les jeûnes & par les veilles, ce ne ſera pas même par la priére ni par tous les autres exercices de piété ; mais par l'obéiſſance répandue en tout cela. Ou ce ſera, ſi vous voulez, par tout cela, mais autant qu'il ſe trouvera conforme à l'obéiſſance, & réglé ſelon l'eſprit de l'obéiſſance. Tout cela, hors de l'obéiſſance, n'eſt rien devant Dieu : tout cela, contre l'obéiſſance, eſt rejetté de Dieu. Attachons-nous donc à une vertu qui doit être le principe de toutes nos vertus, qui en doit être la perfection, & qui par une humble dépendance nous fera mériter le Royaume éternel que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION

POUR UNE COMMUNAUTÉ DE CARMELITES,

SUR SAINTE THÉRESE.

Et ipſe præcedet in ſpiritu & virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam.

Il viendra avec l'eſprit & la vertu d'Elie, pour former au Seigneur un peuple parfait. En S. Luc, c. 1.

C'EST une queſtion parmi les Interprétes, quel eſt ce double eſprit qu'Eliſée demanda avec tant d'inſtance à Elie, lorſqu'il le vit ſur le point de ſon raviſſement, & qu'il lui dit ces derniéres paroles : *Obſecro, ut fiat in me duplex ſpiritus tuus.* Dans la penſée du Docteur Angélique ſaint Thomas, ce double eſprit ne fut autre choſe que le don de prophétie, & celui des miracles : mais outre qu'Eliſée poſſédoit déja l'un & l'autre, il

4. *Reg.* c. 2.

y a quelque peine à ſe perſuader, qu'un homme auſſi éclairé que ce Prophéte, pouvant obtenir toute autre grace en conſéquence de la promeſſe que lui avoit faite
Ibid. Élie, *Poſtula quod vis, ut faciam tibi*; ſe fût borné à demander des graces ſtériles, & qui par elles-mêmes ne contribuent rien à la ſainteté. C'eſt donc à l'explication de Saint Paulin que je m'en tiens, & c'eſt de ſes Epîtres que je la tire. Il parle de la forme de vie qu'obſervoient les anciens Prophétes; & inſiſtant ſur Elie leur Patriarche & leur Maître, C'étoit, dit-il, un Ange ſur la terre, & il n'avoit de commerce avec les hommes que pour leur porter les ordres de Dieu. Il demeuroit ſur le Carmel, dégagé de tous les ſoins du monde, & là ſe repaiſſoit de la roſée du Ciel, qui lui faiſoit ſans ceſſe goûter une douce & fréquente méditation des choſes divines. Afin que ſon corps ne pût arrêter le vol de ſon eſprit, il l'exerçoit par une continuelle pénitence, le traitant comme un eſclave, le domptant comme un ennemi, le châtiant comme un criminel. Qu'étoit-ce que ſa nourriture? le jeûne. Qu'étoit-ce que ſon repos? les veilles & le travail. Qu'étoit-ce que ſon vêtement? un rude cilice. D'où ce Pere conclut, que le double eſprit d'Elie fut donc par rapport au

corps l'eſprit de mortification, & par rapport à l'ame l'eſprit d'oraiſon & de contemplation. C'eſt de l'un & de l'autre que le divin Précurſeur Jean-Baptiſte fut rempli dès qu'il parut ſur la terre, & c'eſt pour cela que l'Evangile nous l'a repréſenté comme un ſecond Elie : *Et ipſe præcedet in ſpiritu & virtute Eliæ.* Eloge magnifique dans le peu de paroles qu'il contient : mais pour l'appliquer, tout grand qu'il eſt, à l'illuſtre Thérèſe, je n'ai, mes très-chères Sœurs, qu'à vous mettre devant les yeux, en quelques traits, ſon hiſtoire, & qu'à vous faire ſuivre l'ordre de ſa vie. Qu'y trouverons-nous autre choſe qu'une mort perpétuelle des ſens par l'auſtérité la plus rigoureuſe, & que de ſublimes élévations de l'ame par toutes les ferveurs & toutes les extaſes de la priére ? Ce fut avec ces ailes myſtérieuſes qu'elle s'éleva au-deſſus d'elle-même, & qu'elle alla ſe repoſer dans le ſein de ſon Bien-aimé. En deux mots, double caractère de ſa ſainteté : un corps ſacrifié comme une hoſtie vivante par la mortification, & une ame transformée en Dieu par l'oraiſon. Voilà tout le partage & tout le fonds de cette exhortation. Voilà ce qui vérifie les paroles de mon texte, & l'application que j'en fais, ſçavoir, que Thérèſe fut dans ces der-

niers siécles, l'héritiére, & pour ainsi dire; la dépositaire de tout l'esprit d'Elie, *in spiritu & virtute Eliæ.* Mais à cela j'ajoute, que c'est par ce même esprit, qu'elle a fait dans l'ordre du Carmel cette fameuse réforme dont l'Eglise a reçu & reçoit encore de nos jours tant d'édification : *Parare Domino plebem perfectam.* Car commençant par sa propre personne qui devoit servir de modéle, elle a réformé le corps par l'austérité de vie qu'elle a pratiquée avec une constance héroïque ; & elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. Dans ces deux points je vous proposerai de grands exemples à imiter, & c'est de quoi j'ai cru devoir vous entretenir aux approches de cette fête que vous allez célébrer en l'honneur de votre glorieuse Mere. Le sujet vous intéressera, & mérite toute votre attention.

I. PARTIE. IL faut convenir qu'une vie austère & mortifiée a quelque chose de grand, & qu'elle sert beaucoup à relever le lustre & le mérite de la sainteté. Nous avons de la vénération pour ceux qui dans leurs personnes en portent les caractères ; & quelque indulgence que nous ayons pour nous-mêmes, nous admirons cette sévérité dans

les autres, & nous ne croyons pas pouvoir mieux exprimer une vertu rare & singuliére, qu'en la représentant comme une vertu rigoureuse dans sa conduite, toute oppofée aux inclinations de la nature, & ennemie des sens & de la chair. Et en effet, cette guerre que l'homme se fait à lui-même, ce détachement de son corps, cette application infatigable à le contredire en tout, & cette généreuse résolution de le perfécuter sans relâche, de le crucifier, de le détruire, ce sont autant de miracles, qui surpassent la foiblesse de notre humanité, & qui ne peuvent avoir d'autre principe que la grace toute-puissante de Dieu. Jesus-Christ demandoit aux Juifs ce qu'ils cherchoient dans le désert, quand ils y alloient en foule, pour y voir son glorieux Précurseur : *Quid existis in desertum videre?* *Matth.* Prétendez-vous trouver, leur disoit-il, un homme mollement vêtu ? Vous vous trompez : c'est chez les Grands que regne cette molleſſe, & Jean-Baptiste n'a point appris à se traiter de la sorte. Peut-être même vous fera-t-il horreur sous l'habit dont il est couvert ; mais c'est en cela que vous devez le considérer, non-seulement comme Prophéte, mais comme plus que Prophéte : *Etiam dico vobis & plus quàm Prophetam.* *Ibid.* Parole, remarque saint Chrysostôme, qui

leur fit croire que c'étoit le Meſſie, tant ils étoient prévenus en faveur d'une vie pénitente, & tant ils s'en formoient une haute idée.

Permettez-moi, mes chères Sœurs, de vous faire aujourd'hui la même demande : *Quid exiſtis in deſertum videre?* Vous voici aſſemblées au Carmel. C'eſt un déſert & une ſainte ſolitude ; & conduites par l'eſprit de Dieu, vous y êtes venu chercher Thérèſe. Mais qu'avez-vous cru trouver en elle ? Une fille ſujette aux délicateſſes de ſon ſexe, & qui ſelon ſa condition & ſa naiſſance ait ſçû accommoder la piété avec les aiſes & les douceurs de la vie ? Ah ! vous le ſçavez : c'eſt dans les Cours des Princes, c'eſt dans le grand monde, que ſe trouvent ces dévotions aiſées & commodes, ces dévotions que l'on veut accorder avec les maximes du ſiécle, & que l'on n'accorde jamais avec les maximes de Jeſus-Chriſt : *Ecce in domibus Regum ſunt.* Mais ce n'eſt point à cela que Thérèſe s'eſt bornée. Ce chemin étroit qui méne au Ciel, & que nous a marqué l'Evangile, lui parut encore trop large, & toute ſa vie elle s'étudia à le rétrécir autant qu'il lui fut poſſible. Je vais vous la repréſenter dans ſon image naturelle, ou plutôt je vais vous la repréſenter dépouillée de toute la nature,

Matth. c. 11.

& vous verrez que, ſi pour être à Jeſus-Chriſt, comme dit l'Apôtre, il faut crucifier ſa chair : *Qui Chriſti ſunt, carnem ſuam crucifixerunt ;* elle a rempli toute l'étendue de ſon nom, & que ce ne fut point en vain qu'elle fut nommée Thérèſe de Jeſus. Car elle a levé, pour m'exprimer ainſi, l'étendard de la plus ſévère auſtérité. Elle l'a portée, cette ſainte auſtérité, ſur ſon propre corps, elle l'a fait triompher de tous ſes ſens, & jamais la pénitence n'eut de ſujet plus ſoumis à toutes ſes rigueurs : *Semper mortificationem Jeſu in corpore noſtro circumferentes.* *Galat. c. 5.* *2. Cor. c. 4.*

Vous n'ignorez pas, mes chères Sœurs, l'eſſai qu'elle en voulut faire. Le martyre, qui eſt la conſommation de la charité, & la derniére épreuve du Chriſtianiſme, fut le premier objet de ſes déſirs. Thérèſe étoit encore enfant, quand elle les conçut : mais ſi elle étoit à peine capable de raiſonner & de choiſir, elle étoit déja capable de ſouffrir. Allons, diſoit-elle à ſon frere confident de ſon cœur, & dépoſitaire de la ſainte réſolution qu'elle avoit formée, allons chercher dans l'Afrique les palmes que l'Eſpagne a ceſſé de porter. Jamais nous ne verſerons de ſang plus pur pour Dieu. Moins nous avons goûté de la vie, plus il nous en reſte à ſacrifier.

Les premiers Martyrs de l'Egliſe ont été des enfans, & le Ciel ſe plût à les couronner dès le berceau. Nous trouverons un perſécuteur auſſi-bien qu'eux, & la foibleſſe de notre âge ſera une preuve invincible de la force de notre foi. Ainſi parloit Thérèſe ; & ſi elle eut aſſez de connoiſſance pour former ces ſentimens, elle avoit plus de courage qu'il n'en falloit, pour les exécuter. Que fait-elle donc ? Le Saint-Eſprit animant cette jeune vertu, elle ſort de la maiſon de ſon pere, auſſi dégagée de tout qu'Abraham, lorſqu'il renonça à l'héritage de ſes ancêtres, & auſſi généreuſe qu'Iſaac, lorſqu'il voulut être lui-même la victime de ſon ſacrifice.

Mais après tout où va-t-elle, & qu'entreprend-elle ? L'Afrique n'eſt pas le lieu de ſon martyre. C'eſt dans l'Eſpagne même qu'elle le doit accomplir. Elle n'y trouvera ni tyran, ni bourreau ; mais elle en fera elle-même & pour elle-même l'office. La Providence ne veut pas la fruſtrer de ſon attente : mais il y a un autre genre de martyre, à quoi Dieu la deſtine. Martyre, qui ne dépendra ni de l'injuſtice, ni de l'infidélité des hommes, mais de la ſeule charité qui la conſume. Martyre moins cruel dans ſon action préſente, mais beaucoup plus rigoureux dans ſa du-

rée. C'eſt la mortification de la chair, par où elle ne mourra pas une fois ſeulement, mais tous les jours, pour dire avec le grand Apôtre, *Quotidiè morior*. Or voilà, mes très-chères Sœurs, le martyre où vous avez vous-mêmes aſpiré; & voilà de quoi je ne puis aſſez vous féliciter. Dès une premiére & floriſſante jeuneſſe, vous l'avez cherché; & pour le trouver comme Thérèſe, vous avez renoncé comme elle à toutes les eſpérances du ſiécle. Remplies de l'eſprit de l'Evangile, vous ne regrettez point ce que vous avez quitté; & détrompées des fauſſes idées du monde, où faites-vous conſiſter ſur la terre votre bonheur, ſi ce n'eſt à ſacrifier au Maître qui vous a appellées, tout le bonheur humain, & à pouvoir dans le même ſens que votre ſainte Mere, vous rendre le conſolant témoignage, que chaque jour vous mourez pour Dieu? car votre vie, qu'eſt-ce autre choſe qu'une mort? *Quotidiè morior.*

1. *Cor.* c. 14.

Quoi qu'il en ſoit, ce fut-là que Thérèſe devint la plus implacable & la plus irréconciliable ennemie de ſon corps. Je ne dis point avec quel avantage & quelle victoire ſur ſoi-même, elle embraſſa la Profeſſion Religieuſe. Dieu, qui ſelon la conduite ordinaire de ſa Providence, y

fait entrer les ames chrétiennes comme dans un lieu de délices ſpirituelles, voulut qu'elle y entrât comme dans un Purgatoire, & c'eſt d'elle-même que nous l'avons appris. Son corps, par un preſſentiment de ce qu'il y devoit ſouffrir, réſiſta long-tems à ce deſſein; mais c'étoit à ce corps mortel de recevoir la Loi, & non pas de la donner. Thérèſe lui en préparoit une bien dure, mais c'eſt du Ciel même que cette Loi lui fut apportée; c'eſt, comme Moyſe, par le miniſtère des Anges qu'elle la reçut. Ce Séraphin avec lequel on la dépeint, lui grava cette Loi ſainte dans le cœur, *Non in tabulis lapideis, ſed in tabulis cordis*; & pour cela il ſe ſervit de cette fléche ardente, qui fut, pour uſer de ces expreſſions figurées, comme le ſtyle de l'amour, détrempé dans le fiel du Calvaire, afin que tous ſes traits repréſentaſſent mieux Jeſus crucifié. Si vous me demandez pourquoi il n'imprima pas viſiblement les ſacrés ſtigmates ſur la chair toute pure de cette Vierge, ainſi qu'il les avoit imprimés ſur celle du Séraphique François d'Aſſiſe, c'eſt afin que Thérèſe le fît encore mieux par elle-même, & parce qu'en effet elle le devoit faire, ſans nul ſecours étranger, avec autant d'efficace, & beaucoup plus de mérite.

2. *Cor.* c. 2.

C'eſt une merveille bien digne de notre admiration, mes chères Sœurs, de voir par quels puiſſans attraits de la grace, Dieu inſpiroit à cette grande ame l'eſprit de pénitence, & par quels accroiſſemens il l'entretenoit ſans relâche, & l'augmentoit. Au lieu que David étoit continuellement prévenu par des bénédictions de douceur, il n'y avoit pour Thérèſe que des bénédictions de rigueur & de ſouffrances. Jeſus-Chriſt daigne-t-il lui apparoître? C'eſt toujours tel qu'il étoit au Calvaire, & jamais tel qu'il parut ſur le Thabor; c'eſt toujours couvert de plaies, & jamais éclatant de gloire. La choiſit-il pour ſon Epouſe? (honneur réſervé aux ames les plus pures,) il veut qu'elle ſigne de ſon ſang cette glorieuſe alliance; & ſans rien perdre ni de l'amour, ni du reſpect qu'elle lui doit, elle oſe bien lui faire la même plainte que Séphora : *Sponſus ſanguinum tu mihi es.* *Exod.* Il eſt vrai, lui répond ce divin Epoux, *c.* 4. la Croix eſt comme le Lit nuptial où vous devez prendre déſormais votre repos; mais je n'en ai point eû d'autre pour moi, & quelque part ailleurs que vous me cherchiez, vous ne me trouverez jamais. Ainſi, dis-je, lui parle cet Homme-Dieu; & ce ne ſont point là les productions de mon eſprit, ni de vaines imaginations : ce fu-

rent des communications réelles & véritables. Thérèſe a pris ſoin elle-même de nous les marquer, & preſque dans les mêmes termes. Nous devons à ſon obéiſſance le récit fidéle qu'elle nous en a fait, & la vérité de ſon témoignage n'eſt que trop ſûrement garantie par le mérite de ſon éminente ſainteté.

Telle fut l'eſſentielle condition de l'alliance ſacrée que lui propoſa ſon Sauveur, & qu'elle accepta. En devenant l'Epouſe de Jeſus-Chriſt, elle voulut épouſer la Croix ; & comme par un ſentiment de religion nous rendons un culte à la Croix, auſſi-bien qu'à Jeſus-Chriſt, elle ſe conſacra également à l'un & à l'autre. On nous a dit cent fois quelle étoit ſa grande maxime ; mais la peut-on aſſez répéter pour la gloire de cette ſainte Pénitente, & pour notre inſtruction ? *Aut pati, aut mori* ; Ou ſouffrir ou mourir. Voilà l'unique déſir de Thérèſe ; & n'eſt-ce pas en cela que paroît toute la force de l'eſprit évangélique ? Vaincre, ou mourir ; c'eſt la maxime des Conquérans, & du moins dans l'un des deux leur ambition ſe trouve ſatisfaite : mais entre ſouffrir ou mourir, quel choix de ſageſſe y a-t-il à faire, ſinon de cette ſageſſe qui s'apprend à l'école de la Croix ; & dont Thérèſe eut une ſi parfaite connoiſſance ?

noiſſance ? Voilà encore une fois quelle fut ſa deviſe ordinaire, *Aut pati, aut mori.* Auſſi étoit-elle perſuadée, que dans le Chriſtianiſme ſouffrir ou mourir, ſignifioit tout ce qu'exprime vaincre ou mourir ; pourquoi ? parce qu'une ame chrétienne ne peut vaincre ſans combat, & qu'elle ne peut combattre ſans violence & ſans effort.

Non, mes chères Sœurs, dans cette guerre que vous avez entrepriſe contre vous-mêmes, vous ne vaincrez jamais autrement. Il y a dans la voie où vous marchez, bien des aſſauts à donner, & bien des aſſauts à ſoutenir. Malgré l'ardeur qui vous a conduites dans la maiſon de Dieu, & qui vous a fait ſurmonter tant d'obſtacles ; malgré ces renouvellemens de zele & de ferveur qui vous animent à certains tems, & qui ſemblent vous inſpirer une fermeté inébranlable ; il y a des momens où cette conſtance eſt rudement attaquée & dangereuſement expoſée. Il y a des jours de tentation, des jours de tribulation, des jours de trouble & de déſolation, où le cœur ſec & aride, tombe dans une défaillance qui l'abat ; où l'eſprit agité de penſées triſtes & ſombres, n'a que des vûes affligeantes qui le déconcertent & le rebutent ; où la nature ſe réveille toute en-

tiére & avec toute ſa ſenſibilité. Or vous ne ſortirez victorieuſes & avec avantage de ces combats, qu'autant que vous vous ſerez bien établies dans ce ſentiment, & bien affermies dans cette réſolution toute héroïque, & ſi je l'oſe dire, toute divine, ou ſouffrir, ou mourir; *Aut pati, aut mori*: c'eſt-à-dire, qu'autant que vous vous ſerez bien déterminées à porter toute l'auſtérité de votre état, quoi qu'il exige de vous, & quelque ſacrifice qu'il y ait à faire; qu'autant que vous aurez bien compris que la croix eſt tout votre partage en ce monde, & qu'il n'y a ni conjoncture, ni occaſion, ni exercice, ni emploi, où vous ne deviez la prendre avec courage & l'embraſſer; qu'autant que vous vous trouverez diſpoſées à renoncer pour cela au ſoin de votre ſanté, & même au ſoin de votre vie. Dès que vous viendrez à héſiter ſur ce point capital, dès que vous voudrez y apporter des tempéramens, des ménagemens, des adouciſſemens, il n'y aura plus de victoires que l'ennemi de votre ſalut & de votre perfection ne remporte peu à peu ſur vous. Aujourd'hui ce ſera l'une, & demain l'autre. Les inclinations naturelles trop favorablement écoutées, ne manqueront jamais de prétextes à vous ſuggérer. Vous vous laiſſerez ſur-

prendre en mille rencontres aux illuſions des ſens ; & plus vous leur accorderez, plus ils demanderont ; plus vous les ſecon-derez, plus ils ſe révolteront ; plus vous leur permettrez de défendre leurs intérêts & de ſe fortifier, plus ils vous affoibliront, ou plus vous vous affoiblirez vous-mêmes. Il n'y a donc qu'un vrai moyen, qu'un moyen également court & infaillible de les réprimer, de vous délivrer de leurs retours fréquens & de leurs ſollicitations impor-tunes, de vous rendre invincibles à toutes leurs attaques : c'eſt de dire comme Thé-rèſe & de le penſer comme elle, *Aut pati, aut mori.* Oui, je vivrai ſur la croix ; & ſi je n'y puis vivre, j'y mour-rai : l'un ou l'autre, voilà où je m'atta-che, & de quoi je ne me départirai ja-mais. Du moment que vous ſerez ainſi réſolues, l'ennemi confondu ſe retirera ; la nature déſeſpérée ſe taira, les ſens n'ayant rien à prétendre, ceſſeront leurs pourſuites ; votre triomphe, ou plutôt le triomphe de la grace dans vous, ſera complet.

Qui l'eût cru, mes chères Sœurs, qu'un tel amour de la croix pût paſſer du cœur de Thérèſe dans le cœur de tant d'autres ? c'eſt néanmoins le prodige que nous voyons, & dont nous devons bénir le

Ciel. Non, cette fidelle amante de Jesus crucifié ne sera pas seule embrasée des saintes ardeurs qui la consument. *Adducentur virgines post eam* : un nombre presque infini de vierges brûleront du même feu, & leurs corps innocens seront immolés sur le même Autel. *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii* : l'alliance qu'elle a contractée avec Jesus souffrant, par une merveilleuse fécondité, lui donnera pour enfans dans l'ordre de la grace, ceux mêmes qu'elle honoroit d'ailleurs comme ses Peres. Expliquons-nous. Il s'agissoit de la réformation du Carmel : il falloit relever ou planter tout de nouveau la croix sur cette sainte montagne ; & c'est à ce grand ouvrage, que Thérèse devoit être employée. Dieu la piqua d'une émulation toute religieuse pour rétablir l'ancienne discipline de son Ordre, & pour s'opposer aux attentats de ces faux prophétes, que l'héréſie dans ces tems ténébreux souleva contre l'Eglise, & qui sans avoir ni l'esprit d'Elie, ni celui d'Elisée, ne furent pas moins écoutés que l'un & l'autre, ni moins suivis. Vains réformateurs ! je parle de Luther & de Calvin. A les en croire, ils étoient députés de Dieu pour corriger les abus, pour arrêter les désordres, pour sanctifier le peuple chrétien : c'est-à-dire,

Psal. 44.

Ibid.

qu'ils étoient députés pour abolir dans l'Egliſe les plus ſalutaires & les plus ſolides obſervances : les jeûnes, les abſtinences réglées, la profeſſion des vœux, les mortifications de la chair. De-là cette application à décrier par-tout, dans leurs diſcours, dans leurs écrits, les auſtérités corporelles. De-là ces ſanglantes ſatyres contre le carême, conte le diſcernement des viandes à certains jours, contre les pratiques de pénitence les plus uſitées par les Saints, & même les plus autoriſées par le témoignage de l'Ecriture. Au lieu que les vrais prophétes du Dieu vivant crioient ſans ceſſe aux miniſtres des autels, qu'ils priſſent le ſac & la cendre, *Accingite vos, Sacerdotes; & cubate in ſacco, Miniſtri altaris:* ceux-ci les invitoient à ſatisfaire leur cupidité, & à ſe permettre les plaiſirs qui leur étoient le plus expreſſément & le plus ſagement défendus. Plus de célibat pour eux, plus de continence pour les perſonnes religieuſes. Voilà ce qui s'appelloit réformer l'Egliſe, & la remettre dans ſa premiére pureté. Ah! Eſprit d'Elie, où étiez-vous dans ce preſſant beſoin & dans cette déplorable décadence ? Autrefois vous vous élevâtes avec tant de zéle contre la fauſſe divinité de Baal : ne revivrez-vous point pour détruire cette idolâtrie de la *Joël. c. 1.*

chair, déguiſée ſous l'apparence de religion ? Diſons mieux, où étiez-vous, Eſprit de Jeſus, lorſque l'erreur & le vice conjuroient ainſi contre vous & contre la ſévérité de votre Evangile ?

Il étoit, mes chères Sœurs, dans le cœur de Thérèſe ; & c'eſt de-là comme d'une place d'armes, ſi je puis parler de la ſorte, qu'il alloit faire de glorieuſes ſorties ſur les ennemis de la croix. Pendant que le Ciel préparoit de ſçavans hommes, des hommes Apoſtoliques, pour confondre ces nouveaux docteurs par l'efficace & la vertu de la parole, Dieu diſpoſoit cette ſainte inſtitutrice à les combattre par la force de l'exemple, & par une auſtérité de vie dont toute l'Egliſe fut édifiée. Le Sauveur lui-même ſe fit là-deſſus entendre à elle. Hé quoi, lui dit cet adorable Maître dans un de ces entretiens ſecrets qu'il eut ſi ſouvent avec cette ame choiſie & prédeſtinée, vous ſouffrirez que ſans nul obſtacle de votre part, le ſcandale de ma croix ſoit anéanti ? *Ergò evacuatum eſt ſcandalum crucis* ? On fera des réformes au gré des ſens pour les affranchir de la ſervitude, & leur donner une pleine liberté, & l'on n'en fera point pour les aſſujettir & les tenir ſous le joug de ma loi ? Penſée la plus touchante pour Thérèſe ! Elle

Galat. c. 5.

entreprend la réforme de ſon Ordre. Réforme que je pourrois appeller la ruine du corps humain. Réforme qui dans une régle étroite & mortifiante, ménageant à peine de quoi ſatisfaire à la Loi naturelle, comprend toutes les rigueurs de la Loi Evangélique. Mais providence de mon Dieu, que faites-vous? Je vois Thérèſe déja toute épuiſée des auſtérités communes & ordinaires, & vous voulez qu'elle en embraſſe de nouvelles. Il y a vingt ans qu'elle eſt dans la Religion, c'eſt-à-dire, dans la rigueur & dans l'infirmité; vous l'avez juſqu'à préſent accablée de maladies, ſans qu'il lui ſoit jamais échappé une plainte: mais ici ne peut-elle pas s'écrier avec le Patriarche Job, que vous la faites ſouffrir d'une étrange maniére, *Mirabiliter me crucias.* Toute foible qu'elle eſt, vous la deſtinez encore à des exercices qui feroient trembler les plus robuſtes; & quoiqu'elle ſoit prête à ſuccomber ſous la croix dont elle eſt chargée, vous lui en préſentez une autre plus peſante, & vous lui ordonnez de la porter. *Job.* c. 10.

Que dis-je, mes chères Sœurs? c'eſt pour cela même que Dieu choiſit Thérèſe; c'eſt parce que dans un corps infirme, la croix qu'on lui impoſe, lui fera mieux ſentir ſes impreſſions, c'eſt parce que dans ſa foibleſſe

même ſa vertu ſe perfectionnera, & que dans ſon infirmité l'eſprit de mortification dont elle ſera animée, paroîtra avec plus d'éclat. Enfin, c'eſt parce que l'exemple d'une fille, & d'une fille déja ſi exténuée, ſera pour le monde ſenſuel un reproche plus preſſant & une plus évidente conviction. De vous dire tout ce que l'amour de la pénitence lui inſpira, pour affliger ſa chair, ce ſeroit une matiére infinie; & ce qui ne put laſſer, ni rallentir ſa charité, laſſeroit peut-être votre attention. Liſez ce que les Peres ſur ce point ont écrit de plus ſingulier: ſaint Epiphane, de la vie des premiers Phariſiens, religieux de l'ancienne Loi; Tertullien, de la vie des premiers Chrétiens; ſaint Grégoire de Nyſſe, de celle de ſaint Baſile ſon frere; ſaint Jérôme, de celle de ſainte Paule: tout cela ne vous retracera point encore l'idée des auſtérités de Thérèſe. Je dis des auſtérités qu'elle a pratiquées, & qu'elle a fait pratiquer dans le Chriſtianiſme à tant d'imitateurs & d'imitatrices de ſa pénitence: ſolitude profonde, clôture la plus exacte, rigoureuſe ſujettion du corps, jeûnes continuels, retranchement abſolu de toutes les commodités & de toutes les aiſes, vêtemens groſſiers, nudité des pieds au milieu des froids les plus piquans, fréquentes macérations.

Ce n'eſt pas que dans l'établiſſement d'une régle auſſi auſtère que la propoſa Thérèſe, & que Dieu la lui dicta, elle n'ait trouvé bien des difficultés & bien des contradictions. Le monde, dit ſaint Bernard, ſe contente de révérer la croix en figure & en repréſentation : mais il ne la peut ſouffrir dans la réalité & dans l'effet. Or cette parole, mes chères Sœurs, ne ſe vérifia que trop à l'égard de votre bienheureuſe fondatrice. Jamais entrepriſe fut-elle plus traverſée que la ſienne? Luther eut par-tout des approbateurs de ſa réforme : où celle de Thérèſe fut-elle reçue ſans oppoſition & ſans combat ? A lire l'hiſtoire de ſes fondations, ne croiroit-on pas lire les perſécutions de ſaint Paul? Combien de calomnies eut-elle à eſſuyer, combien d'outrages à dévorer ? en quelles extrémités ſe vit-elle ſouvent réduite, en quelle diſet e ? Combien de fois fut-elle citée devant les Tribunaux, & obligée de répondre à de ſévères Inquiſiteurs ? On eût dit, qu'au lieu de réforme, elle alloit pervertir toutes choſes. Mais c'eſt le caractère des œuvres de Dieu d'être ainſi contredites ; & nous n'en devons jamais attendre un plus heureux ſuccès, que lorſqu'il y a moins lieu, ſelon les vûes humaines, de l'eſpérer. Thérèſe triompha de tout,

vint à bout de tout, & exécuta tout.

Que reſte-t-il, mes très-chères Sœurs, pour l'entiére conſommation de ce grand ouvrage ? c'eſt que vous le ſouteniez vous-mêmes : car c'eſt en vos mains que cette glorieuſe & ſainte Mere l'a dépoſé. Or vous ne le ſoutiendrez jamais, que par le même eſprit qui en a été le principe, je veux dire que par un eſprit de ſévérité pour vous-mêmes, & par une pleine abnégation de vous-mêmes. Eſprit qui fut toujours le propre des ames ſpécialement dévouées à Dieu. Eſprit qui, par une grace anticipée, forma ces héros de l'ancien Teſtament, dont l'Apôtre ſaint Paul faiſoit un ſi bel éloge aux Hébreux, en décrivant leurs combats & leurs ſouffrances : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, anguſtiati, afflicti.* Eſprit qui dans le cours des ſiécles a rempli l'Egliſe de Martyrs, a peuplé les déſerts d'Anachorétes & de pénitens. Eſprit de vos Peres, & de tous ceux qui, ſelon le langage du Docteur des Nations, vous ont engendrées à l'Evangile. Mais en particulier, mes chères Sœurs, & par-deſſus tout, Eſprit de Thérèſe dont vous faites gloire d'être les filles en Jeſus-Chriſt, & par conſéquent eſprit de votre vocation.

Heb. c. 11.

Elle ne vous a point tracé une voie, où

elle n'ait pas elle-même marché avant vous. Elle ne vous a point chargées d'un fardeau, dont elle n'ait pas elle-même éprouvé toute la peſanteur. Elle n'a point commencé par dire, mais par faire; & quel ſoutien pour vous que la vue d'un tel modéle ! Si donc au milieu des violences & des efforts que demande néceſſairement & inceſſamment une vie auſſi mortifiée que la vôtre, & une obſervance auſſi étroite & auſſi contraire au ſens, ſi, dis-je, vous vous trouvez quelquefois dans ces découragemens & ces abattemens involontaires, où la plus ferme vertu eſt déconcertée, & où le cœur, ce ſemble, eſt ſur le point de ſuccomber : ſi la croix que vous avez choiſie, vous paroît moins ſupportable; ſi l'amour-propre,(car il s'introduit par-tout, & en vain nous flattons-nous de lui avoir donné la mort : il conſerve toujours une étincelle de vie, qui ſe rallume bientôt juſques dans les lieux les plus conſacrés à la pénitence) encore une fois, ſi cet amour de vous-mêmes ſe ranime & vous livre de dangereuſes attaques, ce que vous avez à lui oppoſer, c'eſt l'exemple de cette Conductrice que vous voyez à votre tête, & qui d'un pas ſi aſſûré & avec tant de réſolution, ſçut fournir toute la carriére qu'elle vous a ouverte.

Hé quoi, doit ſe dire alors une ame qui veut s'encourager & ſe relever, Thérèſe dont je porte l'habit, dont je profeſſe la régle, dont je prétends ſuivre l'eſprit & la conduite, avoit-elle une obligation particuliére d'embraſſer la croix? Les mêmes motifs qui l'y ont engagée, ne me ſont-ils pas communs avec elle? Que dis je, & la croix avec toutes ſes rigueurs ne m'eſt-elle pas encore plus juſtement dûe, à moi coupable de tant d'infidélités, à moi reſponſable au tribunal de Dieu de tant de lâchetés & de tiédeurs, de tant de chûtes & de dettes, qu'à cette ame pure & innocente, qu'à cette ame enrichie de toutes les vertus, qu'à cette ame comblée de mérites? Elle l'a portée par amour; ne la dois-je pas au moins porter par juſtice? Oui, c'eſt un devoir pour moi, & un devoir indiſpenſable: il faut m'acquitter auprès de Dieu, & le puis-je mieux que parlà? Mais à Dieu ne plaiſe que je m'en tienne là-deſſus au devoir! Ah, ce ſera comme Thérèſe, ce ſera par amour que je la porterai, cette croix; ce ſera pour ne pas dégénérer des ſentimens d'une telle Mere; ce ſera pour ne pas renverſer ſes deſſeins, pour ne pas ébranler le principal fondement du ſaint édifice qu'elle a bâti à ſi grands frais, pour ne pas diſſiper le pré-

cieux héritage qu'elle nous a acheté ſi cher & qu'elle a remis dans nos mains ; pour ne pas m'attirer le ſanglant & l'accablant reproche, d'avoir détruit, autant qu'il étoit en moi, par ma délicateſſe, par ma foibleſſe, par le ſoin de ma perſonne, ce qu'elle avoit édifié par un abandonnement total d'elle-même.

Reproche, mes chères Sœurs, à quoi vous expoſeroient ces relâchemens qui ſe gliſſent, je ne dirai pas dans les Communautés les plus réguliéres, mais dans quelques-uns des membres qui les compoſent. Car dans les Communautés les plus ſaines, ſi je puis parler de la ſorte, il y a des membres infirmes & capables de gâter tout le corps, ſi l'on n'apportoit à leurs maladies le reméde néceſſaire, & ſi l'on donnoit à la contagion le tems de ſe répandre. Or le reméde ici le plus prompt, le plus préſent, le plus efficace, c'eſt à l'occaſion de cette fête, un regard ſur la glorieuſe Mere que vous honorez. Il n'eſt pas poſſible qu'ayant devant les yeux ſa vie pénitente & crucifiée, une ame trop indulgente pour elle-même, ne s'en confonde en la préſence de Dieu, & qu'elle ne conçoive un nouveau zéle pour l'accompliſſement des plus rigoureuſes pratiques de ſon état. Car voilà, dit ſaint Chryſoſtome, pour-

quoi nous célébrons les Fêtes des Saints, & pourquoi nous en rappellons à certains tems la mémoire. C'eſt afin que le ſouvenir de ce qu'ils ont été, nous apprenne ce que nous devons être; & que n'étant pas ce qu'ils ont été, ni par conſéquent ce que nous devons être, nous nous excitions à le devenir. Et ne ſeroit-ce pas en effet une contradiction inſoutenable de louer, par exemple, & de canoniſer dans Thérèſe ce renoncement parfait où elle a vécu à tout ce qui peut flatter les ſens, tandis qu'on cherche à les ſatisfaire; tandis qu'on ménage, autant qu'on peut, leurs intérêts, tandis qu'on imagine pour cela mille prétextes, qu'on prend pour cela mille détours, qu'on uſe pour cela de vaines diſpenſes, qu'on ſe trompe pour cela & ſur cela ſoi-même, & qu'on tâche, ſans y vouloir prendre garde, à tromper des perſonnes ſupérieures, que leur charité, peut-être trop aveugle, rend également faciles, & à convenir des beſoins qu'on leur expoſe, & à condeſcendre aux ſoulagemens qu'on leur demande. Ne portons pas plus loin cette morale, mes chères Sœurs : vos réflexions particuliéres y pourront ſuppléer; & moi cependant, après vous avoir repréſenté dans Thérèſe un corps ſacrifié à Dieu par la mortifica-

tion, je dois faire voir une ame transformée en Dieu par l'oraiſon : c'eſt la ſeconde partie.

J'ENTRE, mes très-chères Sœurs, dans un ſujet de la plus haute élévation. Parler de l'oraiſon de Thérèſe & de ſes contemplations, c'eſt vouloir pénétrer dans le Sanctuaire même de la Divinité, où cette grande ame habitoit, & entreprendre de découvrir ces profonds myſtères, dont ſaint Paul diſoit qu'il n'étoit permis à nul homme mortel de révéler les ſecrets admirables & ineffables : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui.* Je m'expliquerai néanmoins, ſans contrevenir en aucune ſorte à la parole de l'Apôtre ; & ce qui peut-être vous ſurprendra, c'eſt que ſur une matiere ſi ſublime par elle-même & ſi abſtraite, je ne vous dirai rien que de pratique, rien que d'inſtructif, rien qui ne ſe faſſe aiſément comprendre, & dont vous ne puiſſiez profiter dans votre état & ſelon votre état. II. PARTIE. 2. Cor. c. 12.

Il s'agit ici de cette oraiſon extraordinaire & excellente, où l'ame, ſuivant la doctrine de ſaint Denis, reçoit les opérations divines, plutôt qu'elle n'opére elle-même. C'eſt à celle-là que Thérèſe étoit appellée de Dieu, & c'eſt en celle-là qu'elle

s'eſt diſtinguée, & qu'elle va vous ſervir de modéle. Je ſçai que ſaint Thomas au quatriéme Livre des Sentences, prétend & prouve ſolidement, que ce genre d'oraiſon n'eſt pas une vertu, mais un don du Ciel; qu'il ne conſiſte dans aucun exercice des facultés humaines, mais dans une impreſſion de l'Eſprit de Dieu; que l'homme n'y contribue rien, mais qu'il le ſouffre ſeulement & qu'il le reſſent. Tout cela eſt vrai; & ſi vous concluez de-là qu'on n'en peut donc pas preſcrire des regles, j'en conviendrai avec vous, & j'avouerai, comme je l'avoue en effet, qu'il ne nous appartient pas d'expliquer ce qui ſe paſſe dans ce commerce intime de l'ame avec Dieu, beaucoup moins d'en donner des préceptes & d'entreprendre de le réduire en art. Mais cela même n'empêche pas que je ne puiſſe vous faire trouver dans l'exemple de Thérèſe & dans ſa conduite, de très-utiles inſtructions touchant cette vie contemplative. Car ſi cette oraiſon toute extatique eſt un don de Dieu, comme le Docteur Angélique le reconnoît, il vous eſt important d'apprendre trois choſes. Premiérement, par où l'on s'y doit diſpoſer; ſecondement, avec quel eſprit il le faut recevoir; & en dernier lieu, comment on en peut faire le juſte & vrai diſcernement,

pour ſe garantir des illuſions de l'Ange de ténébres, & ſe mettre à couvert de ſes preſtiges. Saintes Filles de Thérèſe, voilà ce qui vous regarde encore plus particuliérement que le reſte des Fidéles. Dans la Profeſſion Religieuſe que vous avez embraſſée, vos plus communs entretiens ſont avec Dieu, ou y doivent être. J'oſe même ajouter que le bras de Dieu n'étant point racourci, & que ſes miſéricordes n'ayant point de bornes ni de tems limités, il n'y a rien de ſi relevé dans l'oraiſon, où ſur les veſtiges de votre Bienheureuſe Mere vous ne puiſſiez parvenir. Ecoutez-moi donc; & profitez des trois inſtructions les plus néceſſaires dans le déſir que vous avez conçu de vous avancer, ſelon votre vocation, & par le ſecours de la grace, aux dégrés les plus éminens de la vie intérieure & ſpirituelle.

Avant que Thérèſe eût paru au monde il y avoit eu des viſions, des raviſſemens, des extaſes. Ces graces, dit ſaint Bonaventure, n'ont jamais manqué dans l'Egliſe. Dieu les y a toujours conſervées; mais il ſemble qu'il réſervoit à notre Sainte de nous faire connoître les diſpoſitions qu'il y faut apporter. Tout gratuit qu'eſt le don de contemplation, il ne le fut jamais moins que dans la perſonne de Thérèſe;

& ſi Dieu peut être engagé par la fidélité d'une ame à l'en gratifier, nulle autre n'eut plus de quoi l'attirer dans elle, ni ne ſe mit plus en état de l'obtenir. Que faut-il pour cela, demande ſaint Bernard ? Ah ! répond ce Pere, il faut être d'abord un Jacob luttant avec l'Ange, afin d'être enſuite un Iſraël voyant Dieu. Frappez aſſidûment à la porte du Ciel par la priére, dit ſaint Auguſtin, & l'on vous ouvrira par
Auguſt. la contemplation : *Pulſate orando, & aperietur vobis contemplando.* Voilà ce qu'a pratiqué Thérèſe, & comment elle s'eſt préparée aux faveurs divines. Vingt-deux ans de perſévérance dans l'oraiſon commune & ordinaire, lui mériterent enfin le précieux avantage d'être introduite dans la chambre de l'Epoux.

Comprenez-vous bien, mes chères Sœurs, ce que je dis ? Ces paroles ſont bien-tôt prononcées, vingt-deux ans de perſévérance & d'oraiſon : mais pour une ame qui aime Dieu, & qui n'aime que lui, employer tout ce tems à le chercher, ſans le
Cant. trouver jamais, *Quæſivi illum, & non in-*
c. 3. *veni*, quelle épreuve & quelle matiére de combats ! N'examinons point pourquoi Dieu, qui fait ſes délices de converſer avec les enfans des hommes, la laiſſa tant attendre, & ſe refuſa ſi longtems à elle :

ſa ſageſſe a des vûes ſupérieures aux nôtres, & c'eſt ainſi que ſa bonté l'ordonne auſſi ſouvent que ſa juſtice. Mais admirons la conſtance de Thérèſe à ſoutenir ces retardemens. Jamais cette Cananéenne de l'Evangile ne ſe vit expoſée à de tels rebuts. Ni ſentiment, ni goût, ni conſolation ; le Ciel eſt fermé pour elle, & ſon cœur demeure toujours comme une terre ſéche & aride : *Anima mea ſicut terra ſine aqua tibi.* Que fera-t-elle, & n'eſt-il point à craindre que cette ame déſolée & ſans appui, ne vienne enfin à ſe démentir ? Quelle foi ſi courageuſe & ſi ferme ne ſeroit pas ébranlée, & le moyen de ſuivre toujours un Dieu qui ne daigne pas la favoriſer d'un regard ? Mais non, mes chères Sœurs : Thérèſe peut être éprouvée, mais les plus fortes épreuves n'épuiſeront point ſon invincible patience. Quelque inſipides que lui deviennent les choſes céleſtes, elle s'y attachera, & elle en fera toute la nourriture de ſon ame : car que ſeroit-ce de moi, diſoit-elle, ſi je ne méditois inceſſamment la Loi de mon Dieu ? *Niſi quòd Lex tua meditatio mea eſt, tunc fortè periiſſem in humilitate mea.* Puis-je mieux employer ma vie, que de rendre chaque jour mes hommages à un ſi grand Maître ? S'il ne m'écoute pas, du

Pſ. 142.

Pſ. 118.

moins il ſouffre ma préſence; & s'il ne penſe pas à moi, du moins il me permet de penſer à lui. Ainſi raiſonnoit Thérèſe, & delà cette aſſiduité à la priere, que les plus nombreuſes occupations ne purent interrompre. De-là tant de jours & tant de nuits paſſés au pied de l'Oratoire, ou devant l'Autel du Seigneur. De-là ce ſoin de recueillir ſon eſprit, & de purifier ſon cœur, ſelon le conſeil du Sage, avant que de ſe préſenter à Dieu, & d'approcher d'une ſi haute Majeſté. Préparation qu'elle eſtimoit d'autant plus néceſſaire, que Dieu ſe communiquoit moins à elle. Or n'eſt-ce pas là ſe rendre digne de ſes graces les plus ſignalées? N'eſt-ce pas le forcer par une ſainte violence, à rompre le voile qui le couvroit, & à ſe faire voir dans ſon plus bel éclat? Et s'il n'eût pas exaucé les vœux de Thérèſe, s'il ne ſe fût pas laiſſé gagner à une telle perſévérance, & qu'il y eût toujours paru inſenſible, comment la parole de ſaint Paul ſe ſeroit-elle vérifiée, qu'il eſt riche, & qu'il ſe montre infiniment libéral envers tous ceux qui l'invo-
Rom. c. 10. quent, *Dives in omnes qui invocant illum*? Comment cet ordre qu'établiſſoit le Prophéte Royal entre la réflexion & la con-
Pſ. 45. templation, *Vacate & videte*, n'eût-il pas été troublé & déconcerté?

Ne nous étonnons donc point, mes chères Sœurs, que Thérèſe dans la ſuite de ſes années ait fait des progrès ſi merveilleux, qu'elle ait été éclairée des plus pures lumieres du Ciel, qu'elle ait découvert les plus impénétrables ſecrets de la ſageſſe de Dieu, que par la ſublimité de ſes connoiſſances elle ait vû preſque juſques à l'eſſence divine. Mais étonnons-nous que dans tous les états, même les plus retirés, même les plus religieux, il y ait maintenant ſi peu d'ames contemplatives : ou plutôt n'en ſoyons point ſurpris, puiſque dans tous les états, je ne dis pas ſeulement dans tous les états du monde, mais dans tous les états de l'Egliſe, & dans tous ceux de la Religion, il y en a très-peu qui prennent la voie néceſſaire pour atteindre à ce ſublime dégré. Car la voie qui conduit là, & par où tous les Saints ont marché, ce ſont les exercices ordinaires de l'oraiſon. Exercices ſolidement pratiqués & conſtamment ſoutenus, malgré les ſtériltés, malgré les ennuis, malgré les vivacités naturelles de l'eſprit, & les difficultés qu'il trouve à ſe captiver, & à s'appliquer. C'eſt ainſi que Dieu veut être recherché ; & n'eſt-il pas bien juſte qu'il le ſoit, puiſqu'il eſt le centre de toute perfection ? *Quærite Dominum.*

Mais disons la vérité, mes chères Sœurs, & ne craignons point d'en porter devant Dieu la confusion salutaire : quoique dans toutes les Maisons Religieuses il y ait des pratiques d'oraison marquées &ordonnées, est-il rien néanmoins, même parmi les personnes religieuses, de plus négligé & de plus abandonné que l'oraison ? On voudroit qu'elle ne coûtât aucune violence, aucune contrainte, aucune victoire sur soi-même. On voudroit du premier pas arriver à la terre de promission, & y être admis, sans passer par le désert. On voudroit toujours avancer dans la clarté d'un beau jour, & ne tomber jamais dans les obscurités & dans les ténébres. On voudroit que d'abord & à chaque moment l'esprit de Dieu nous transportât; qu'il nous enivrât de ses saintes douceurs; qu'il nous ravît, comme saint Paul, au troisiéme Ciel ; qu'il nous donnât, si je l'ose dire, dès cette vie une claire vision de l'Etre divin & de ses adorables attributs. Mais parce que ce n'est point là l'ordre de la Providence, & que pour s'élever au point où l'on aspire, il y a des démarches à faire, il y a des épreuves à essuyer, il y a des méthodes à garder, il y a des répugnances, des tristesses, des abattemens, des langueurs, mille évagations, mille distractions,

mille légéretés d'une imagination inconſtante & volage à ſupporter, de-là vient qu'on ſe rebute, & qu'on demeure dès l'entrée de la carriére. On conçoit pour l'oraiſon un éloignement preſque inſurmontable ; on la regarde comme une gêne, comme un eſclavage, comme un tourment de l'eſprit & du cœur ; on ſe perſuade que tout ce qu'on y emploie de tems, n'eſt qu'inutilité & qu'oiſiveté ; on ſe ſert de tous les prétextes qui ſe préſentent, pour l'abréger, pour en retrancher, pour s'en diſpenſer. Ou bien, on ſatisfait extérieurement à ſon devoir, on garde les apparences & les dehors : rien davantage. C'eſt-à-dire, qu'on fait l'oraiſon, ſans la faire ; qu'on y eſt préſent ſelon la coutume ; & de corps, tandis que l'eſprit, ou s'entretient dans une diſſipation continuelle & volontaire, ou s'appéſantit dans une indolence pareſſeuſe & lâche. Ni retour ſur ſoi-même, ni réflexion, ni effort, pour ſe recueillir, pour ſe relever, & s'exciter. Après cela plaignons-nous du peu d'union que nous avons avec Dieu. Envions le ſort de ces ames bien-aimées & prédeſtinées, qui dans la priére ſemblent le voir face à face ; tel eſt le fruit de leurs ſoins, telle fut la récompenſe de la fidélité de Thérèſe. Au milieu de tout ce qui pouvoit la détacher

du ſaint exercice de l'oraiſon, voilà par où elle s'ouvrit le chemin juſques dans le ſein de Dieu, pour y jouir des plus inſignes faveurs; & comme elle vous apprend par-là même quelle diſpoſition vous y devez apporter, elle va encore vous apprendre la maniére dont vous les devez recevoir.

En effet, mes chères Sœurs, Dieu tout miſéricordieux & tout bon, ne pouvoit être inſenſible aux vœux d'une ame qui le déſiroit uniquement & ſi ardemment. Vingt-deux ans écoulés dans un travail perpétuel, furent enfin ſuivis du repos. Dieu ſe communique à Thérèſe avec toute la plénitude de ſes dons; & ſans vouloir s'égaler à Marie, elle peut bien dire comme cette Mere du Sauveur, que le Tout-Puiſſant a fait pour elle de grandes choſes : *Fecit mihi magna qui potens eſt.* Elle peut ajouter avec l'Apôtre, que ni les ſens, ni l'eſprit, ni le cœur de l'homme ne peuvent pénétrer ces Myſtères, & qu'ils peuvent encore moins les exprimer : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis aſcendit.* Quelle abondance de lumiéres au deſſus de toutes les connoiſſances humaines ? Elle voit Dieu auſſi clairement que les Prophétes, elle traite avec Dieu auſſi familiérement que les Patriarches, elle parle de Dieu plus hautement que les Docteurs.

Luc. c. 1.

1. *Cor.* c. 2.

Il

Il n'y a qu'à lire ces merveilleux Ouvrages qu'elle nous a laiſſés. Ils ont autrefois ſervi à convaincre & à gagner des Hérétiques. Ils enflamment encore tous les jours la piété des fidéles. Pour peu qu'on entre dans ce myſtérieux château dont elle nous a tracé le plan, on ſe trouve tout inveſti des ſplendeurs céleſtes, & l'on croit être dans ces demeures éternelles où regnent les Saints : *In ſplendoribus Sanctorum.* Ne l'avez-vous pas éprouvé cent fois, mes chères Sœurs, que ſans bien comprendre la doctrine de ces excellens traités, on ſe ſent néanmoins, à la ſeule lecture qu'on en fait, le cœur tout émû, & que l'on conçoit pour Dieu des ardeurs ſecrettes dont on ignore même le principe ? C'eſt ce qu'avoit remarqué avant nous ce ſçavant Maître de la vie myſtique Jean Avila : & c'eſt ſurquoi nous ne pouvons trop bénir le Seigneur, de ce qu'ayant mis ſouvent ſa toute-puiſſance dans les mains d'une femme, *Tradidit eum in manus fœminæ*, il a bien voulu combler celle-ci des tréſors de ſa ſcience. Oui, grande Sainte, nous le reconnoiſſons ; & abaiſſant l'orgueil de nos eſprits, nous rendons hommage à la ſupériorité de vos vûes, ſans entreprendre d'y atteindre. La contemplation a été pour vous comme le char d'Elie,

Pſal. 109.

Judith. c. 16.

qui vous a transportée au-dessus de nous. C'est assez que nous demeurions au pied de la montagne, pendant que vous conversez avec Dieu. Ce vol de l'esprit dont vous nous parlez, ce sommeil de toutes les puissances, cette quiétude, cette suspension de l'ame toute entiére, ces assauts, ces blessures intérieures; tout cela ce sont des secrets que nous révérons. Mais après tout, j'ose le dire, voici ce que nous admirons encore davantage, & ce qui doit plus contribuer à notre édification: c'est que vous ne soyez point éblouie de tant de clartés, & que dans un rang si distingué où vous a portée la grace de votre Dieu, vous ayez sçû ne rien perdre de vos plus humbles sentimens.

Chose étonnante, mes cheres Sœurs! toutes les bénédictions du Ciel sont désormais pour Thérèse, mais elle ne les reçoit qu'avec crainte; & quelque gage que Jesus-Christ lui donne de sa présence, jusqu'à lui dire comme aux Apôtres, C'est moi, elle lui demande la permission d'en douter. Plus il redouble ses faveurs, plus elle se tient dans l'humiliation & dans la confusion. Elle ne peut se persuader qu'il n'y ait pas de l'illusion en ce qu'elle ressent, tant elle s'en croit indigne, & tant elle est touchée de sa propre misère. Il lui faut

des assûrances ; & pour les avoir ; toute instruite qu'elle est des voies de Dieu, elle ne fait point difficulté de prendre des guides & des conducteurs qui la dirigent. Elle se souvient que Saul converti par Jesus-Christ, fut toutefois envoyé auprès d'Ananias, pour être formé au Christianisme : *Ingredere civitatem, & ibi dicetur tibi quid te oporteat facere.* Saul obéit, & c'est dans le même esprit, que Thérèse, quoique possédée & toute remplie de Dieu, se soumet à la conduite des hommes. Et comment s'y soumet-elle ? jusqu'à se laisser condamner par des confesseurs ignorans, jusqu'à résister par leurs ordres aux divines opérations, jusqu'à brûler par obéissance ce qu'elle avoit tracé sur le papier, & qui lui avoit été inspiré d'en-haut, jusqu'à rejetter les visions de son Dieu, comme des apparitions du démon. Fais ce qu'ils te diront, lui dictoit intérieurement le Seigneur. S'ils se trompent, leur erreur perfectionnera ta soumission, & ta soumission te fera mieux encore dans la suite découvrir la vérité. Maxime qu'elle entendit dans le vrai sens où elle lui fut donnée, & qu'elle suivit avec toutes les précautions convenables. Car ce n'est pas du reste que l'esprit de sagesse ne la portât à choisir toujours, autant qu'il étoit possi- *Act. c. 7.*

ble, pour la direction de ſon ame, des hommes capables & d'habiles miniſtres. Elle n'eut rien plus à cœur dans toute ſa vie : aimant mieux, diſoit-elle, plus de vertu dans elle-même que de lumiére, mais dans un Directeur plus de lumiére que de vertu ; & ajoûtant même, ce que nous ne pouvons trop remarquer, qu'elle avoit plus ſouffert du zéle aveugle de quelques perſonnes, que de leurs vices & de leurs paſſions. Ainſi en jugeoit Thérèſe ; & la providence en ce point, comme dans les autres, ne lui manqua pas. Mais à quelque Maître qu'il plût au Ciel de l'aſſujettir, fut-il une ame plus docile, en fut-il une moins attachée à ſon ſens & moins préſomptueuſe ?

Humilité, mes chères Sœurs, & docilité, beaucoup plus rares que vous ne le penſez peut-être dans les ames que Dieu gratifie de certaines faveurs, ou qui s'en croient gratifiées. A-t-on dans une retraite, dans une Communion, entrevû quelque lueur d'une grace paſſagère ; a-t-on verſé quelques larmes, pouſſé quelques ſoupirs ; a-t-on ſenti quelques impreſſions de l'Eſprit divin & quelques tranſports d'un cœur ſenſiblement touché, il ſemble que tout-à-coup l'on ſoit monté juſqu'à la région ſupérieure du Ciel, & qu'on ne tien-

ne plus à la terre. Il ſemble qu'on ait droit de ſe regarder comme ſéparé du commun des Chrétiens, & qu'on puiſſe, en ſe mettant au-deſſus d'eux, dire comme le Phariſien : *Non ſum ſicut cæteri.* Il ſemble qu'on n'ait plus beſoin ni de régle, ni de méthode, ni de guide, ni de conſeil, & qu'on ſe ſuffiſe à ſoi-même. Il ſemble que ce ſeroit ſe dégrader & ſe rabaiſſer au-deſſous de ſon état, que de s'en tenir aux pratiques uſitées, & de ſe borner à certains ſujets plus connus & plus ſenſibles. A peine même daigne-t-on s'occuper des myſtères de la vie de Jeſus-Chriſt. L'Etre de Dieu, l'eſſence infinie de Dieu, ſa préſence toute ſimple & dégagée de toute image, telles autres matiéres bonnes en elles-mêmes, mais dangereuſes par leur ſubtilité, & très-ſouvent mal conçûes, voilà où l'on s'élance d'abord, & la ſphère que l'on ſe propoſe. Voilà ſur quoi l'on s'exprime dans des termes d'autant plus faſtueux, & que l'on prononce avec d'autant plus d'oſtentation, qu'ils ſont plus obſcurs & moins intelligibles. Tout cela veut dire qu'on s'évanouit dans ſes vaines idées ; & ce qui arrive de-là, c'eſt que Dieu qui donne ſa grace aux humbles & qui réſiſte aux ſuperbes, laiſſe tomber ces ames hautaines dans des égaremens pitoyables : *Diſper-* *Luc. c. 18.* *Luc. c. 1.*

ſit ſuperbos mente cordis ſui.

N'eſt-ce pas ce qu'on a vû dans tous les ſiécles de l'Egliſe ? & quel autre principe a formé tant de ſectes de faux illuminés, & de viſionnaires ? Ah ! mes chères Sœurs, je ne puis douter qu'il n'y ait parmi vous bien des ames que Dieu appelle par un attrait particulier aux plus ſublimes exercices de l'oraiſon. C'eſt votre nourriture dans la ſainte ſolitude où vous vous êtes renfermées, c'eſt votre aliment ſpirituel ; & plaiſe au Ciel de conſerver toujours dans votre Communauté cet eſprit de priere ! Il en ſera le ſoutien ; il en fera tout le bonheur. Mais un avis ſur lequel je ne puis trop inſiſter, & que vous ne devez jamais oublier, c'eſt de joindre à cet eſprit de priére l'eſprit de ſoumiſſion ; une défiance ſalutaire & un bas ſentiment de vous-mêmes. C'eſt de vous ſouvenir toujours de cette parole du Sauveur du monde à ſes Apôtres, lorſqu'ils lui témoignoient quelque complaiſance des miracles qu'ils avoient opérés en ſon nom ; *Luc. c. 10.* *Videbam ſatanam ſicut fulgur de cœlo cadentem* ; J'ai vû ſatan, ce premier Ange, précipité du plus haut des Cieux. C'eſt de rentrer dans votre néant, à meſure que Dieu paroît vous en tirer, de cacher dans le ſecret de votre cœur tout ce que la

grace y peut produire, & de n'en faire part qu'à Dieu même dans la perſonne de ſes Miniſtres ; ſur-tout de ne vous attacher à rien avec obſtination, & d'avoir pour ſuſpecte toute ſingularité, toute voie extraordinaire, tout ce qui éloigne des chemins les plus battus. Je ne veux pas dire que vous renonciez à toutes les faveurs du Ciel, mais que vous les examiniez, mais que vous les ſoumettiez au jugement de ceux que Dieu a conſtitués pour en juger, mais que vous appreniez enfin de Thérèſe à les diſcerner. C'eſt la derniére leçon par où je finis, & qu'elle vous fait par ſon exemple.

Saint Paul exhortoit les fidéles à ce diſcernement des eſprits, comme à un point d'une extrême conſéquence ; & rien en effet, mes chères Sœurs, n'eſt plus important, ſoit en général pour le gouvernement de l'Egliſe, ſoit en particulier pour la conduite des ames. Or à quoi votre ſainte & glorieuſe Mere reconnut-elle l'Eſprit de Dieu, qui lui parloit, qui l'animoit, qui la dirigeoit ? Admirables inſtructions pour nous ! c'eſt qu'elle obſerva que dans toutes les vûes qu'il lui inſpiroit, il n'y eut jamais rien de contraire, ni aux coutumes, ni aux régles, ni aux vérités de la Religion. C'eſt qu'elle remarqua que jamais

elle ne ſortoit de ſes extaſes, ſans en être plus confirmée dans la foi, & ſans brûler d'un nouveau zéle pour la propagation de l'Egliſe. C'eſt qu'elle s'apperçut que ces contemplations où Dieu l'élevoit, augmentoient en elle le déſir de ſa perfection & le ſoin de purifier ſon ame ; d'en effacer juſques aux moindres taches, de travailler à acquérir les vertus, & de chercher en toutes ſes actions la pure volonté de Dieu, & ce qui lui devoit plaire davantage. C'eſt qu'elle éprouva que Dieu ne lui communiquoit ſes lumiéres, que dans le beſoin & ſelon le beſoin qu'elle en avoit pour l'avancement de quelque œuvre ſainte, pour l'établiſſement de ſa réforme, pour la converſion des ames & pour leur ſanctification. Témoignages ſolides, qui lui faiſoient conclure avec l'Epouſe des Cantiques qu'elle avoit heureuſement trouvé l'Epoux qu'elle aimoit, *Inveni quem diligit anima mea.* *Cant. c. 3.* Non, non, pouvoit-elle dire alors, comme le Diſciple bien-aimé, ce n'eſt point un fantôme ; c'eſt le Seigneur lui-même que je vois & qui me parle ; c'eſt mon Dieu, *Dominus eſt.* Car le Démon, cét *Joan. c. 21.* eſprit de menſonge, ne s'intéreſſe point pour le progrès de la vraie foi, ne porte point les ames à la ſainteté, n'inſpire point de combattre les vices, de corriger

lès abus, & de répandre le culte de Dieu.

Ainſi Thérèſe avoit-elle de quoi ſe raſsûrer ; & voilà les principes certains qui doivent nous raſsûrer nous-mêmes : voilà par où nous pouvons connoître les dons du Ciel. Car ne vous y trompez pas, mes chères Sœurs, & faites-y toute l'attention néceſſaire : il y a des dons du Ciel apparens, & il y en a de véritables. De n'avoir que l'apparence ſans la réalité, c'eſt illuſion, d'autant plus dangereuſe, que ſous l'image d'un faux bien elle nous égare & nous perd. Il eſt donc d'une conſéquence infinie de ſçavoir démêler l'un de l'autre, & de ne prendre pas l'un pour l'autre. Or encore une fois je n'ai point là-deſſus de régles plus sûres à vous donner, que celle dont ſe ſervit ſi utilement & ſi ſagement votre bienheureuſe Inſtitutrice. Tant que l'oraiſon vous rendra plus fermes dans la foi de Jeſus-Chriſt, plus reſpectueuſes envers l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, plus ſenſibles aux intérêts de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, plus ſoumiſes à ſes déciſions & plus exactes à ſes obſervances & à ſes pratiques ; tant que vous deviendrez par l'oraiſon plus zélées pour l'accompliſſement de vos devoirs, plus aſſidues à vos fonctions, plus attentives à mortifier vos déſirs, vos inclinations, vos paſſions,

plus vigilantes ſur vous-mêmes, & plus appliquées à vous perfectionner ſelon l'eſprit de votre état ; tant que vous profiterez de l'oraiſon pour avoir plus de charité envers le prochain, plus d'obéiſſance aux ordres des Supérieurs, plus de patience dans les contre-tems & les chagrins de la vie, plus de douceur, de modération, de retenue, d'empire ſur les mouvemens de votre cœur & ſur les paroles de votre bouche : à ces caractères je reconnoîtrai le ſceau de Dieu, & ſans faire de longues perquiſitions de la méthode d'oraiſon que vous gardez, ni de tout ce qui s'y paſſe, je vous dirai d'abord & ſans héſiter ; Ne craignez pas, le Seigneur eſt là : *Dominus eſt.*

Mais par une raiſon toute contraire, envain me dira-t-on de celle-ci ou de celle-là, que c'eſt une ame privilégiée, une ame prévenue de grandes graces, que c'eſt une fille d'oraiſon : ſi je ſçai d'ailleurs que c'eſt une fille d'une foi équivoque, attachée à ſes propres idées, infatuée de doctrines étrangères & d'opinions réprouvées de l'Egliſe, n'écoutant rien de tout ce qu'on lui veut faire entendre pour la guérir de ſes erreurs, & ne cherchant qu'à en infecter les autres, bien loin d'y renoncer elle-même: ſi je ſçai que c'eſt une fille de parti, en-

gagée dans des cabales & dans des intrigues qu'elle eſt auſſi ardente à ſoutenir, qu'elle le devroit être à les attaquer & à les combattre : ſi je vois qu'après tant d'oraiſons & de contemplations, elle n'en eſt ni plus charitable, ni plus condeſcendante aux foibleſſes d'autrui, ni moins maligne dans ſes jugemens, ni moins aigre dans ſes diſcours, ni plus réguliére, ni plus fidelle à la diſcipline domeſtique, ni plus ſouple aux volontés & aux avis des perſonnes qui la conduiſent ; en un mot, qu'elle eſt toujours ſujette aux-mêmes imperfections & aux mêmes défauts, ſans prendre nul ſoin de ſe réformer & de changer. Ah, mes chères Sœurs, eût-elle tous les tranſports d'Elie, tous les raviſſemens de ſaint Paul, toutes les révélations des Prophétes, ou parût-elle les avoir, je me défierai de tout cela, & l'on ne me convaincra jamais que l'Eſprit de Dieu s'y trouve, ni qu'il en ſoit l'auteur : pourquoi ? Parce que l'Eſprit de Dieu eſt un eſprit de religion, & d'une religion pure & ſans tache ; parce que l'Eſprit de Dieu eſt un eſprit de charité, un eſprit d'obéiſſance, un eſprit de régle, un eſprit de ſainteté, & que je ne découvre aucun de ces fruits dans ces vuides ſpéculations, & dans ces contemplations prétendues.

Mais que fais-je, & qu'eſt-il néceſſaire de m'étendre davantage ſur un point qui ne peut regarder une maiſon auſſi ſainte & auſſi édifiante que celle-ci ? Quoi qu'il en ſoit, il étoit toujours bon, mes chères Sœurs, de vous prévenir contre des illuſions & des déſordres, qui ſe gliſſent par-tout, & dont il y a par-tout à ſe défendre. Du reſte que l'eſprit de Thérèſe vive parmi vous, qu'il s'y ranime aujourd'hui, & qu'il y faſſe ſans ceſſe de nouveaux progrès. Sans cet eſprit de mortification, l'oraiſon dégénère dans un pieux, mais vain amuſement ; & ſans cet eſprit d'oraiſon, la mortification ne peut ſubſiſter, & tombe enfin dans la langueur & le relâchement. L'un & l'autre fait la perfection de l'ame religieuſe, & l'unit étroitement à Dieu dans ce monde, pour lui être encore plus inſéparablement & plus intimement unie dans la félicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION
SUR LA
DIGNITÉ ET LES DEVOIRS
DES PRÊTRES.

Sacerdotes tui induantur justitiam.

Que vos Prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice & de sainteté. Au Pseaume 131.

Cette Exhortation fut faite pour une assemblée d'Ecclésiastiques. Ambr.

C'Est ainsi, Messieurs, que le Prophéte vous fait tout à la fois connoître l'excellence de votre Sacerdoce & ses devoirs: & c'est là-dessus que saint Ambroise traitant de la dignité des Prêtres, leur adresse des paroles aussi éloquentes pour exprimer la grandeur de leur ministère, qu'elles sont instructives pour en exercer saintement les fonctions. *Audite me, stirps Levitica, germen sacerdotale, propago sanctificata, duces ac rectores gregis Christi.* Ecoutez-moi, vous qui êtes les vrais héritiers de la Tribu de Lévi, issus de la branche sacerdotale,

ſanctifiés par votre caractère, & conſtitués les Chefs du troupeau de Jeſus-Chriſt. *Audite me rogantem pariter & verentem* : écoutez la priére que je vous fais, accompagnée du reſpect & de la vénération que
Ibid. je dois avoir pour vos perſonnes : *Ut cùm honoris vobis prærogativam monſtramus, congrua etiam merita requiramus* : afin que vous ayant montré l'éminence du rang où vous êtes élevé, je puiſſe exiger de vous toutes les vertus & toute la ſainteté néceſſaire pour la ſoutenir avec honneur. Paroles dignes d'un Evêque, qui honoré d'un caractère ſupérieur encore à celui des Prêtres que la Providence lui avoit ſubordonnés, les inſtruiſoit en Maître, & s'expliquoit avec autorité. Pour moi, Meſſieurs, qui n'ai parmi vous, ni la même diſtinction, ni les mêmes droits, je n'entreprendrai point de vous preſcrire ici des régles : mais ſans m'oublier moi-même, & gardant toutes les meſures convenables, je puis du reſte vous repréſenter les obligations qui ſe trouvent indiſpenſablement attachées à votre état, & je n'aurai, pour m'en tracer l'idée juſte qu'à me tracer l'idée de votre conduite la plus ordinaire. C'eſt donc dans cet eſprit, qu'uſant de la liberté que vous me donnez, je ne craindrai point de vous dire ce que vous

devez être, parce que je ſçai qu'en même tems je vous dirai ce que vous êtes. Je pourrois dans un récit pompeux & en de magnifiques expreſſions, relever les avantages infinis & toutes les prérogatives du ſacerdoce de la loi de grace. Mais ſi j'en parle, ce ne ſera que pour établir cette propoſition ſi ſolide & ſi vraie, ſçavoir que tous les titres d'honneur qui rehauſſent l'éclat & le prix du ſacerdoce, ſont autant de raiſons & de puiſſans motifs qui nous obligent, comme Prêtres du Dieu vivant, à travailler ſans relâche à la ſanctification de notre vie, & à notre propre perfection. Et parce que tous ces titres ſe réduiſent à deux pouvoirs que le Prêtre exerce en vertu de ſon miniſtère; le premier, que les Théologiens appellent communément pouvoir de l'ordre, & le ſecond appellé, ſelon le même langage de la Théologie, pouvoir des clefs ou pouvoir de Juriſdiction; celui-là par rapport au corps réel de Jeſus-Chriſt, qui eſt ſon ſacrement, & celui-ci par rapport au corps myſtique de Jeſus-Chriſt, qui eſt ſon Egliſe compoſée de tous les Fidéles: je veux vous faire voir quel fond de ſainteté demandent indiſpenſablement l'un & l'autre. En deux mots, ſacrés Miniſtres du Seigneur, ſoyez ſaints, pourquoi? & parce que vous êtes les Sacrificateurs du

corps de Jeſus-Chriſt, c'eſt la premiére partie ; & parce que vous êtes les Paſteurs de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, c'eſt la ſeconde. *Sacerdotes tui induantur juſtitiam.* Voilà tout le ſujet de cet entretien.

I. PARTIE. J'AI, ce me ſemble, compris tout ce qui ſe peut dire de plus grand à l'avantage du Sacerdoce, quand j'ai dit qu'il donne au Prêtre une eſpéce de pouvoir ſur la perſonne même du Sauveur : mais par-là, Meſſieurs, je crois auſſi vous faire aſſez entendre la plus eſſentielle & la plus étroite de vos obligations, qui eſt de vous purifier ſans ceſſe, de veiller ſans ceſſe ſur vous-mêmes, & de ſoutenir par une vie ſainte la ſainteté de votre miniſtère.

Le Fils de Dieu ſe préſentant lui-même à ſon Pere, ſe mit tout à la fois en deux états, ou fit tout enſemble deux offices bien différens : celui de Prêtre, & celui de victime. Dans les ſacrifices de l'ancienne Loi, remarque ſaint Auguſtin, le Prêtre n'immoloit qu'une victime étrangère : mais dans le ſacrifice de la Loi nouvelle, c'eſt le même Dieu qui offre & qui eſt offert ; qui offre comme Prêtre, & qui eſt offert comme hoſtie : *Idem Sacerdos & hoſtia.* D'où il s'enſuit, que le Sauveur des hommes en ſe ſacrifiant, exerce ſur ſa

Auguſt.

perſonne adorable une autorité propre, puiſqu'on ne peut ſacrifier une victime, ſans avoir droit ſur ſon ſang & ſur ſa vie. Et de-là même encore ſuit une autre conſéquence, qu'ayant ſubſtitué les Prêtres à ſa place, pour continuer le même ſacrifice qu'il offrit ſur la croix, il leur a tranſporté le même droit ſur ſa ſainte humanité ; qu'il leur a ordonné d'uſer de ce droit tout divin, & que c'eſt pour cela qu'il les a établis : *Hoc facite in meam commemorationem.* Or ceci poſé comme une vérité inconteſtable dans les principes de notre Religion, je vous demande, Meſſieurs, s'il y a, hors la ſainteté de Dieu, une ſainteté aſſez éminente, pour répondre à l'honneur d'un miniſtère ſi relevé ? L'ordre de la Providence eſt, que quiconque a pouvoir ſur un autre, ait quelque avantage & quelque perfection au-deſſus de lui. Si par rapport à Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu, & vrai Dieu, notre misère infinie & notre baſſeſſe nous rend cet ordre impoſſible, du moins ne nous diſpenſe-t-elle pas de diminuer, autant qu'il nous eſt libre, & qu'il dépend de nos ſoins, l'extrême diſproportion qui ſe rencontre entre ce Dieu-homme & nous. Du moins faut-il que, comme il n'a point mis de bornes à notre pouvoir, nous n'en mettions

Luc. c. 22.

point à notre ſanctification ; qu'à l'indignité qui nous eſt commune avec tous les hommes, nous n'en ajoûtions pas une perſonnelle, & que ſi elle eſt néceſſaire par la condition de notre nature, elle ne ſoit pas volontaire par le relâchement de nos mœurs.

Il eſt vrai, nous n'avons ce pouvoir qu'en qualité de vicaires de Jeſus-Chriſt, & comme repréſentant Jeſus-Chriſt, dont il eſt primitivement émané ; mais cela même à quoi ne nous engage-t-il pas ? Car pour repréſenter Jeſus-Chriſt, il faut avoir quelque reſſemblance avec J. C. & quelle monſtrueuſe indécence, que le Saint des Saints fût repréſenté par des pécheurs ! Voici donc ce que je me dis à moi-même, & ce que je dois me dire, en approchant de l'Autel, & me diſpoſant à célébrer le plus redoutable de tous les Myſtères : C'eſt la place d'un Dieu que je vais tenir, non point ſeulement par commiſſion, non point ſeulement pour déclarer la volonté qu'il a de s'immoler à ſon Pere, mais comme s'il réſidoit lui-même en moi, ou que je fuſſe transformé en lui. Je vais parler comme lui, agir comme lui, opérer le même Sacrement avec lui, & conſacrer le même Corps & le même Sang. Quelle honte, ſi je profanois par mon péché une telle fonc-

tion, & ſi la ſainteté de mon Sauveur ſe trouvoit ainſi déshonorée par l'iniquité de ſon Miniſtre ! Tous ceux qu'il a ſpécialement choiſis, pour avoir quelque rapport à lui, ont été ſaints. Jean-Baptiſte, pour être ſon Précurſeur, fut ſanctifié dès le ventre de ſa mere. Joſeph, pour être le gardien de ſon humanité, fut comblé de vertus & de mérites. Il fallut que les Apôtres fuſſent confirmés en grace, & remplis de l'eſprit céleſte, pour être les Prédicateurs de ſa parole. Que dois-je donc être comme ſon ſubſtitut & ſon agent dans le plus redoutable ſacrifice ?

Au reſte, quoique le Prêtre ne ſoit dans ce Sacrifice que le ſubſtitut de Jeſus-Chriſt, il eſt certain néanmoins que Jeſus-Chriſt ſe ſoumet à lui, qu'il s'y aſſujettit, & lui rend tous les jours ſur nos Autels la plus prompte & la plus exacte obéiſſance. Si la Foi ne nous enſeignoit ces vérités, ne paſſeroient-elles pas dans nos eſprits pour des fictions, & pourrions-nous même nous figurer de la part d'un Dieu un ſi prodigieux abaiſſement ? Pourrions-nous penſer qu'un homme pût jamais atteindre à une telle élévation, & être revêtu d'un caractère qui le mît en état, ſi je l'oſe dire, de commander à ſon ſouverain Seigneur, & de le faire deſcendre du Ciel ? Nous ne liſons

qu'avec étonnement ce qui eſt rapporté dans l'Evangile, que Jeſus obéiſſoit à Ma-
Luc. c. 2. rie, *Et erat ſubditus illis.* Il y a moins lieu toutefois de s'en étonner, puiſque c'étoit le Fils de Marie, & que la nature ſembloit donner pouvoir à cette Mere ſur ſon Fils. Mais qu'eſt-ce que le Prêtre, & quel titre a-t-il à l'égard de ſon Dieu, qui ne ſoit un titre de dépendance & de ſervitude ? Cpendant à la parole de ce ſerviteur, de cet eſclave, la Majeſté divine vient tous les jours s'humilier dans le Sanctuaire, & y renfermer toute ſa gloire. Voilà, Meſſieurs, à quoi vous êtes employés : mais prénez garde, s'il vous plaît, & revenez-en toujours à la même conſéquence. S'il faut des qualités éminentes pour exercer un empire légitime ſur des hommes, que faut-il pour un empire qui s'étend juſqu'à Dieu même ?

C'eſt ſur cela que ſaint Auguſtin s'écrie:
Auguſt. *O veneranda Sacerdotum dignitas* ! O dignité des Prêtres, que vous êtes vénérable ! Mais encore quelle raiſon en apporte ce ſaint Docteur ? Elle mérite une attention particuliére : *In quorum manibus, velut*
Ibid. *in utero Virginis, Filius Dei incarnatur.* Car, dit ce Pere, c'eſt en quelque ſorte dans les mains du Prêtre, comme dans le ſein virginal de Marie, que le Verbe

de Dieu eſt conçû, & qu'il s'incarne tout de nouveau. Expreſſion figurée, mais dont le ſens n'en eſt pas moins ſolide, ni moins réel. Et de-là quelle concluſion ? que la charité du Fils de Dieu n'a point de bornes ? C'eſt celle que tout le monde en doit tirer. Qu'il n'eſt rien de plus reſpectable que le caractère des Prêtres ? C'eſt l'idée que tout le peuple chrétien doit s'en former. Mais que ce caractère ſuréminent engage donc les Prêtres à une vie toute angélique ; c'eſt ce qu'ils doivent conclure eux-mêmes, pour leur propre édification.

Ecoutez, je vous prie, Meſſieurs, le raiſonnement du même ſaint Auguſtin, écrivant aux Anachorétes. Le plus grand obſtacle au deſſein de l'incarnation du Verbe, fut l'impureté de notre nature. Mais que fit l'amour de Dieu ? Pour ſurmonter cet obſtacle, il prédeſtina, avant tous les ſiécles, une femme, ou plutôt un miracle de pureté, qui devoit être la Mere de l'Homme-Dieu. Il la ſépara de la maſſe commune, & la conſerva toute ſainte juſques au milieu de la corruption. Ce n'étoit pas aſſez : il changea tout l'ordre & toutes les loix de la nature, & il ordonna que par le prodige le plus ſingulier, la virginité ſubſiſteroit avec la maternité, c'eſt-à-dire, qu'une Vierge ſeroit

Mere, & qu'une Mere ne ceſſeroit point d'être Vierge. Qui jamais entendit rien de ſemblable ? Mais après toutes ces merveilles qui ſanctifierent Marie, ſçavez-vous néanmoins quel ſentiment l'Egliſe attribue au Verbe divin, quand il fallut accomplir le grand Myſtére de notre ſalut ? Elle croit en avoir beaucoup dit, quand elle chante qu'il n'eut point horreur de demeurer dans le ſein de cette Vierge : *Non horruiſti Virginis uterum.* N'eſt-ce pas le même Dieu qui deſcend ſur l'Autel, & que les Prêtres portent dans leurs mains ? N'eſt-il pas toujours également ſaint & ennemi du péché ? La pureté n'eſt-elle pas toujours également l'objet de ſes complaiſances ? Pourquoi donc n'a-t-il pas fait les mêmes miracles, pour ſanctifier ceux qui coopèrent à ce Myſtère ? C'eſt pour leur en laiſſer l'obligation & le mérite : de ſorte que conſidérant à quoi ils ſont élevés, ils ſe confondent en eux-mêmes de ſe voir ſi éloignés de la ſainteté de leur miniſtère, & qu'ils travaillent ſans relâche à l'acquérir.

Mais qu'arrive-t-il ? Permettez-moi de m'expliquer, Meſſieurs : je ne dirai rien que vous ne remarquiez auſſi-bien que moi, & que vous ne déploriez avec la même douleur & le même zéle que moi.

Qu'arrive-t-il donc encore une fois ? On ſépare l'honneur d'avec la charge & le fardeau ; & de deux choſes eſſentiellement jointes enſemble, on prend celle qui flatte l'avarice, l'ambition ; & l'on ſe diſpenſe de celle qui engage à la réformation des mœurs, & à leur ſanctification. Déſordre dont nous ne pouvons aſſez gémir, & qui devient tous les jours plus commun dans le Chriſtianiſme. Tellement que le Sacerdoce aujourd'hui ſe trouve comme abandonné à toutes les convoitiſes des hommes. On en fait le partage des enfants, & c'eſt la reſſource d'un pere & d'une mere chargés d'une nombreuſe famille. Pour les pauvres, c'eſt une fortune & un moyen de ſe garantir de la misère. Pour les riches, c'eſt une voie à des rangs honorables & à des diſtinctions éclatantes, De-là combien voyons-nous de Prêtres intéreſſés, de Prêtres ambitieux, de Prêtres vains & préſomptueux, de Prêtres oiſifs & voluptueux, de Prêtres tout mondains ? Vous ne vous offenſerez point, Meſſieurs, de cette morale, que je dois par proportion m'appliquer à moi-même, autant qu'elle me peut convenir, & dont nous devons tous profiter. Reprenons.

Je dis des Prêtres mercenaires & intéreſſés. Je n'ignore pas la maxime de ſaint

Paul ; elle eſt juſte, elle eſt raiſonnable ; quiconque ſert à l'Autel, doit vivre de l'Autel. Qu'un Miniſtre du Seigneur, en faiſant les fonctions de ſon miniſtère, reçoive donc certaine rétribution qui y eſt aſſignée, c'eſt ce que l'Egliſe approuve, & ce que je ne pourrois condamner ſans une extrême témérité. Mais que dans des fonctions ſi excellentes & ſi ſacrées, ce Miniſtre n'ait en vûe que la rétribution qu'il en tire ; qu'il ne s'y abandonne que pour cette rétribution ; qu'il ne paroiſſe les eſtimer que par cette rétribution ; qu'il en faſſe comme un trafic, comme un commerce ; & que dès que cette rétribution viendroit à manquer, ou à diminuer, il ſoit diſpoſé à les négliger, & à s'en exempter, voilà ce que toute l'Egliſe réprouve, & ce que je ne ſçaurois trop hautement réprouver moi-même. Car voilà le principe malheureux de tant de profanations du plus ſaint Myſtère. On le célebre ſans dévotion, ſans onction, ſans attention, ſouvent ſans préparation, & ſans la plus néceſſaire préparation, qui eſt l'innocence du cœur. On a ce que l'on prétendoit, dès qu'on ne ſe retire pas les mains vuides. Tout le reſte n'étoit que comme l'acceſſoire : mais c'étoit-là le capital.

Je dis des Prêtres ambitieux. Il y a dans

dans l'état eccléſiaſtique des dégrés, où l'on ne peut monter ſans le ſacerdoce. C'eſt une condition abſolument requiſe pour obtenir tel bénéfice, & pour parvenir à telle dignité. Il faut donc entrer dans les ordres ſacrés, & l'on y entre; pourquoi? Eſt-ce pour avoir le précieux avantage d'offrir le ſacrifice du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt? c'eſt à quoi l'on ne penſe guère; & ſi le ſaint caractère n'étoit bon qu'à cela, on ne s'empreſſeroit pas de le demander. Mais il peut ſervir à autre choſe, & on ne le recherche que pour cette autre choſe. Non-ſeulement on eſt Prêtre avec ambition; mais on ne l'eſt que par ambition. Eſt-on venu à bout de ſes deſſeins, & ſe voit-on au terme où l'on aſpiroit? on ne ſe ſouvient plus en quelque manière de la qualité de Prêtre, parce qu'elle n'eſt plus de nul uſage. On paſſe les mois, on paſſe preſque les années ſans en faire nul exercice. On vit en laïc; & plût à Dieu que l'on vêcût au moins en laïc pieux & chrétien! C'eſt le dernier ſouhait où nous réduiſent tant de Bénéficiers. Une courte meſſe où ils aſſiſtent, & où ils n'aſſiſtent qu'aux jours ordonnés, voilà ſouvent tout le fonds de leur piété & toute leur religion.

Je dis des Prêtres vains & préſomptueux.

Jeſus-Chriſt ne recommandoit rien davantage à ſes Apôtres, qui furent les premiers Prêtres de la loi nouvelle, que l'humilité. Saint Paul ne vouloit pas qu'un miniſtre de l'Egliſe cherchât à dominer dans l'Egliſe même, beaucoup moins à dominer dans le monde. Mais depuis Jeſus-Chriſt, & depuis ſaint Paul, cet eſprit de domination a fait dans le ſacerdoce des progrès qu'il n'eſt pas aiſé d'arrêter. Parce qu'on eſt Prêtre, on eſt délicat & ſenſible ſur le point d'honneur; & tel dans la condition où il eſt né, eût conſervé toute la modeſtie de ſon état, qui n'a commencé à la perdre, que du moment qu'il s'eſt vû couvert d'un habit, qui devoit le rendre plus modeſte encore & plus humble. Parce qu'on eſt Prêtre, on s'arroge le droit de juger de tout, de décider de tout, de l'emporter par tout & ſur tout. A l'exemple de ces Phariſiens qui ne vouloient pas qu'on les approchât, on traite le reſte des hommes de profanes, & l'on en exige des déférences que l'on s'attireroit bien mieux, ſi l'on y étoit moins attentif, & ſi l'on en paroiſſoit moins jaloux. Je ſçai de quel prétexte on veut s'autoriſer. Ce n'eſt pas pour ma perſonne, dit-on; c'eſt pour mon caractère. Diſtinction ſpécieuſe, mais ſujette à la plus

ſubtile illuſion. Car dans cette union ſi étroite du caractère & de la perſonne, eſt-il rien de plus facile & rien de plus ordinaire, que de confondre l'un avec l'autre ? & en mille rencontres ne pourroit-on pas avec plus de vérité renverſer la propoſition, & dire tout au contraire : Ce n'eſt pas pour mon caractère, mais pour ma perſonne ? Quoi qu'il en ſoit, jamais ni votre perſonne, ni votre caractère ne ſeront plus reſpectés, que lorſque vous ne ferez plus appercevoir tant de vivacité & tant d'exactitude ſur les reſpects qui leur ſont dûs. Il vous eſt permis de ſoutenir les prérogatives de votre ſacerdoce, & d'en défendre les priviléges ; mais moins vous voudrez vous en prévaloir, moins s'attachera-t-on à vous les conteſter.

Je dis des Prêtres oiſifs & voluptueux. Ont-ils ſatisfait à un office, qu'ils abrégent, autant qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils récitent très-légérement, ils ſe tiennent quittent de tout. A quoi du reſte ſe conſument toutes les heures de la journée ? ni pratique de l'oraiſon, ni étude des ſciences divines ; viſites fréquentes, converſations inutiles, parties de divertiſſement, vie molle, & par-là vie très-dangereuſe, & expoſée à tous les écueils où l'oiſiveté peut conduire. Car l'oiſiveté eſt la ſource de

bien des maux dans tous les états ; & ſi je vous faiſois ici le dénombrement de ceux qu'elle a cauſés dans l'état eccléſiaſtique & qu'elle y cauſe, je vous tracerois une peinture bien affreuſe & bien affligeante. Et le moyen que des Prêtres ſans occupation au milieu du ſiécle, ſe maintiennent dans la pureté de leur profeſſion ? Un ſolitaire a ſa ſolitude, un religieux ſa retraite pour rempart contre les occaſions & les tentations. Cependant ni la ſolitude, ni la retraite, ne ſuffiſent pas encore pour préſerver l'un & l'autre ; & ſans le ſecours des ſaintes obſervances qui partagent tout leur tems, & qui le rempliſſent, ils ne ſe croiroient pas en ſûreté, & ils n'y ſeroient pas. Que ſera-ce d'un Prêtre abandonné à lui-même, maître de lui-même & de ſes actions : n'ayant pour l'éclairer d'autre inſpecteur que Dieu, qu'on oublie aiſément ; ni pour le retenir d'autre frein que le devoir, dont on perd auſſi facilement le ſouvenir ?

Enfin je dis des Prêtres tout mondains. Mondains dans les affaires où ils s'emploient, vivans dans une agitation perpétuelle de procédures, de pourſuites, de ſoins temporels, dont quelquefois ils s'accablent, ſoit que ce ſoit pour eux ou pour leurs proches. Mondains dans leurs habi-

tudes & leurs ſociétés, voulant être de toutes les aſſemblées, de tous les jeux, de tous les plaiſirs, de tous les ſpectacles. Mondains dans leurs maniéres & leurs diſcours, affectans de ſe diſtinguer par des airs diſſipés, par des paroles indécentes, par des excès de joie & des libertés, dont ils ſe flattent qu'on leur applaudit, & dont ils ſe font un faux mérite. Mondains juſques dans leurs vêtemens, & par où? par toute la propreté, par tout l'ajuſtement, par tout le luxe qu'ils peuvent joindre à la ſimplicité évangélique. Ah! Seigneur, ſont-ce donc là ces miniſtres que vous avez ſpécialement conſacrés? ſont-ce là les dépoſitaires de votre puiſſance? & eſt-ce en de telles mains que vous avez prétendu livrer votre corps & votre ſang?

Honte du Chriſtianiſme! diſons plutôt, honte de ceux qui déshonorent ainſi ce qu'il y a de plus vénérable dans le Chriſtianiſme! Quand je lis ce que ſaint Auguſtin raconte de certains Prêtres Ethiopiens, ou ce que ſaint Jérôme reprochoit à Jovinien touchant les mœurs des Prêtres d'Egypte, & que je viens à conſidérer que ces infidéles s'aſſujettiſſoient à une vie ſi rigoureuſe & ſi auſtère, pour mériter ſeulement l'eſtime des peuples, & pour ſe mettre en crédit auprès d'eux, j'ai compaſſion de leur aveu-

glement. Mais tandis que je le déplore avec saint Augustin, je déplore encore plus, comme ce saint Docteur, notre misère, de ce que les Infidéles nous font des leçons qu'ils devroient recevoir de nous :
Auguſt. *O grandis Chriſtianorum miſeria! Ecce pagani doctores fidelium facti ſunt.* Quel assemblage, dit saint Ambroise ! & comment accorder ensemble deux choses si opposées, l'éminence de la dignité & l'imperfection de la vie, une profession toute divine
Ambr. & une conduite toute criminelle ? *Honor ſublimis & vita deformis, deifica profeſſio & illicita actio.* Abus, dont saint Bernard se plaignoit si amérement & avec tant de sujet au Pape Eugène : Chacun travaille, lui disoit-il, à devenir plus grand ; mais aucun ne s'étudie à devenir plus saint.
Bern. *Altiorem unumquemque, non meliorem eſſe delectat.* Cependant la vraie grandeur, sur-tout la vraie grandeur du sacerdoce, consiste dans la sainteté. Otez-lui ce fonds; vous la détruisez. Du moins autrefois étoit-elle soutenue par la noblesse. Dans la loi de nature le droit d'aînesse lui servoit de titre, & dans la loi de Moyse c'étoit une prérogative de la Tribu de Lévi. Mais dans la loi de grace, où, sans acception de personne, les Prêtres sont admis aux mêmes mystères, c'est la sainteté qui en

fait le plus bel ornement. Sainteté requiſe, non ſeulement par rapport au pouvoir de l'Ordre dont le Prêtre eſt revêtu comme Sacrificateur du Corps de Jeſus-Chriſt ; mais encore par rapport au pouvoir de juriſdiction qu'il exerce comme Paſteur de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Renouvellez votre attention pour cette ſeconde partie.

II. PARTIE.

CE ne fut point une parole ſans effet, que celle de Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres, lorſqu'il leur dit : Tout ce que vous lierez ſur la terre, ſera lié dans le Ciel ; & tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le Ciel. Les Peres & les Interprétes reconnoiſſent que par-là le Fils de Dieu ſoumit aux Prêtres, dans la perſonne des Apôtres, toute l'Egliſe ; qu'il les revêtit d'un pouvoir qui s'étend ſur tous les membres du Corps Myſtique de ce Sauveur, & qu'il n'y a dans le monde ni Prince, ni Monarque, qui ne reléve de cette juriſdiction, auſſi ſouveraine, qu'elle eſt univerſelle.

En voulez-vous, Meſſieurs, concevoir une légère idée ? Imaginez-vous un homme, qui d'une fortune médiocre & d'une condition obſcure, ſe trouve tout-à-coup élevé au premier miniſtère d'un grand Etat, & cela par la pure libéralité du Maître,

lequel veut faire éclater ſa puiſſance dans l'élévation de ſon ſujet : *Sic honorabitur quemcumque voluerit Rex honorari.* Le voilà l'arbitre de toutes choſes, & les plus importantes affaires ne ſe conduiſent que par lui. C'eſt lui qui diſtribue les faveurs, lui qui aſſigne les récompenſes, lui qui fait les heureux & les malheureux. Ses ordres ſont reçûs comme des ordres ſupérieurs, & tous les intérêts du Prince lui ſont confiés. Qu'un rébelle, qu'un criminel ait ſa grace à obtenir, c'eſt à ce Médiateur qu'il s'adreſſe ; & par l'efficace de cette médiation, le plus coupable eſt en un moment rétabli dans tous ſes droits & dans toutes ſes eſpérances. Jamais entendit-on parler d'un tel crédit ? & dans ce que l'Ecriture nous a marqué de celui d'Aman, y a-t-il rien qui puiſſe l'égaler ? Je ne m'en étonne pas : car les Princes de la terre n'ayant qu'un pouvoir borné, ils n'ont garde de le communiquer avec ſi peu de réſerve. Mais il en eſt tout autrement à l'égard de Dieu. Comme ſa grandeur eſt infinie, il peut, ſans lui rien ôter, en faire part à qui il lui plaît. Or il l'a, pour ainſi dire, dépoſée toute entiére entre les mains de ſes Miniſtres ; & c'eſt la belle réflexion de ſaint Chryſoſtome dans ſes doctes Commentaires ſur le Sacerdoce.

Eſth. c. 6.

Quelle merveille! & qui le croiroit? Le ſerviteur eſt établi Juge ſur la terre, & le Maître dans le Ciel ratifie toutes les Sentences qu'il porte: *Servus ſedet in terrâ, & Dominus ſequitur ſententiam.* Le Ciel reçoit de la terre la régle & la forme de juſtice qu'il doit ſuivre: *A terrâ judicandi formam cœlum accipit.* De ſorte, ajoute ſaint Cyprien, que le jugement des Prêtres eſt comme le jugement anticipé de Jeſus-Chriſt même: *Anticipatum Chriſti judicium.* Encore ce jugement du Prêtre a-t-il cet avantage, qu'il confére la grace, qu'il efface les péchés, qu'il convertit les pécheurs en Saints: ce que n'aura point le dernier jugement que prononcera le Sauveur du monde à la fin des ſiécles.

Chryſ. *Ibid.* *Cypr.*

Voilà, Meſſieurs, le miniſtère de réconciliation que Dieu vous a commis. Vous êtes ſes délégués, & ſi j'oſe uſer de ce terme, vous êtes ſes plénipotentiaires, pour conclure cette grande paix qui ſe traite entre le Ciel & la terre, entre Dieu offenſé & l'homme pécheur. C'eſt à vous que le Créateur du monde remet ſa cauſe & ſes intérêts; c'eſt à vous qu'il dit encore plus qu'à ſes Prophétes: *Judica inter me & vineam meam.* Cet homme eſt pécheur, il m'a outragé, il a bleſſé ma gloire: je pourrois le juger moi-même; mais je m'en

Iſaïe. c. 5.

rapporte à vous. Tout ennemi qu'il étoit, je le tiendrai pour ami, dès que vous l'aurez déclaré tel. Il ne s'agit pour lui que de se rendre digne de l'absolution que vous lui donnerez. Du moment que vous lui aurez pardonné, je lui pardonne; & toutes les portes du Ciel qui lui étoient fermées, s'ouvriront pour le recevoir. Voilà, dis-je, Ministres de Jesus-Christ, comment Dieu vous parle; & voilà de quoi toute l'Eglise le doit glorifier, comme ces troupes fidéles de l'Evangile: *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.* Car en conséquence de ce pouvoir absolu, on peut dire que tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, est en votre disposition. Les graces sont les richesses inestimables que le Sauveur des hommes nous a acquises par son sang; mais vous en êtes les dispensateurs. C'est vous qui conférez aux ames leur première innocence, vous qui la leur faites retrouver lorsqu'elles l'ont perdue, vous qui leur partagez le pain de vie pour les nourrir, qui les dirigez dans les voies de l'éternité, & qui les conduisez jusques dans le sein de Dieu.

Matth. c. 6.

Après cela serons-nous surpris que les plus grands Monarques du monde ayent eû tant d'égards, & témoigné tant de révéren-

ce pour les Prêtres; qu'un Conſtantin revêtu de ſa pourpre royale, n'ait pas oſé s'aſſeoir le premier en préſence des Peres d'un Concile; qu'une Impératrice ſe ſoit fait un honneur & un mérite de ſervir à table un Evêque; & que de tout tems le reſpect des Princes envers les Prêtres ait été la plus illuſtre marque de leur religion? Non, Meſſieurs, tout cela n'a rien que je ne comprenne aiſément, puiſque la foi leur découvroit dans les Prêtres une puiſſance bien au-deſſus de leur grandeur. Mais ce qui m'étonne, & ce qui me paroît inexcuſable, c'eſt que ces Prêtres ſi diſtingués des autres hommes par leur miniſtère, n'ayent pas la pureté des Anges, ou ne s'efforcent pas d'y parvenir. Car dans toutes ces prééminences, j'apperçois tant de motifs de ſainteté, que je ne ſçai de quoi ils doivent être plus accablés, ou du poids de leurs honneurs, ou du poids de leurs obligations.

Venons au détail. Comment un homme peut-il s'entremettre d'une réconciliation auſſi ſainte que celle des pécheurs avec Dieu, s'il eſt lui-même ennemi de Dieu? C'étoit le raiſonnement de ſaint Grégoire, s'inſtruiſant ſoi-même, & ſe conſidérant comme l'interceſſeur & le patron de tout le peuple chrétien: *Quâ enim fiduciâ pro peccatis alienis interceſſor venio, apud quem* *Greg.*

de propriis ſecurus non ſum? De quel front, diſoit-il, dans un ſentiment d'humilité, & avec quelle aſſurance irai-je demander grace pour les péchés de mes freres, lorſque j'ai à trembler pour mes propres péchés ? C'eſt pour cela que le Sage nous repréſente d'abord le Prêtre uni à Dieu par la grace, agréable à Dieu par la ſainteté de ſes vertus : *Ecce Sacerdos magnus, qui in diebus ſuis placuit Deo, & inventus eſt juſtus* : & enſuite qu'il nous le fait voir devant le trône de Dieu, en qualité de pacificateur & de réconciliateur : *Et in tempore iracundiæ factus eſt reconciliatio.*

Eccleſ. c. 44.

Ibid.

Comment un homme peut-il s'ingérer dans l'adminiſtration des Sacremens de Jeſus-Chriſt, & verſer ſur les Fidéles les mérites & le ſang de ce Dieu Sauveur, avec des mains impures ? Il eſt vrai ; malgré l'indignité du Miniſtre, ce ſang a toujours ſon prix, & l'efficace des Sacremens eſt indépendante. Auſſi ne veux-je rien conclure au préjudice du Fidéle qui les reçoit, mais du Prêtre dont il les reçoit. Car comme le Prédicateur, ſelon la terrible parole de l'Apôtre, peut devenir un réprouvé en convertiſſant tout le monde, ainſi arrive-t-il (ô penſée bien humiliante pour nous, Meſſieurs, & vérité d'autant plus capable de nous confondre, qu'elle eſt con-

firmée par de plus fréquens & de plus funeſtes exemples!) ainſi arrive-t-il ſouvent que le Prêtre enrichiſſant les autres des tréſors de l'Egliſe, n'en retienne rien pour lui, que le même ſang avec lequel il purifie les autres, & leur fournit de quoi acquitter leurs dettes, ſerve à augmenter les ſiennes; que ce qu'il préſente aux autres comme les Sacremens & les moyens de leur ſalut, lui ſoit une occaſion de ruine & une matiere de damnation. Je ne m'explique pas davantage: pourſuivons.

Comment un homme peut-il entreprendre de juger, de condamner, d'abſoudre, dans des diſpoſitions toutes criminelles? Car pour être juge & pour en faire l'office, il doit être exempt de toute paſſion, exempt de tout intérêt, exempt de tout reſpect humain, exempt de tout reproche. Ce ſont les qualités qu'exige de ſes Miniſtres la juſtice des hommes: tirez la conſéquence, & voyez ce qu'exige à plus forte raiſon la juſtice de Dieu. Je vous le laiſſe à méditer, & je m'arrête à la remarque de ſaint Auguſtin. Elle m'a frappé, & elle convient parfaitement à mon ſujet. Ce Pere examine pourquoi le Fils de Dieu ne voulut pas porter un arrêt de condamnation contre cette femme adultère que les Juifs produiſirent devant lui:

Joan. c. 8. *Nemo te condemnavit, nec ego te cond nabo* : & après avoir exposé là-dessus raisons ordinaires, il en ajoute une q pour n'être pas la plus naturelle, n pas la moins mystérieuse ni la moins i tructive. C'est, dit ce saint Docteur, p ce que le Sauveur du monde étoit enc chargé de nos péchés, & que portant sa personne innocente le caractère de cheur, il ne croyoit pas devoir se con tuer juge, mais se réservoit au tems il auroit satisfait pour nos offenses. Be leçon, mes Freres, reprend saint Aug tin : nous apprenons de-là quels doiv être ces juges que Dieu a choisis pc exercer son autorité & sa justice dans tribunal de la conscience. Si ce ne sc pas des Saints, c'est-à-dire, si ce sont c hommes semblables au reste des homme des hommes foibles, des hommes passio nés, des hommes impatiens & colère des hommes sensuels & amateurs d'eu mêmes, des hommes sujets aux inter pérances, aux médisances, aux ressen mens & aux vengeances, à tous les vic quelle confiance mériteront-ils ? quel créance s'attireront-ils, quels jugeme donneront-ils ?

Enfin, comment un homme peut-il r pandre l'édification dans l'Eglise & y serv

de modéle, avec une conduite peu réguliére & même abſolument déréglée ? Voici, Meſſieurs, un des points les plus eſſentiels, & qui regarde un de vos devoirs les plus indiſpenſables : ne le perdez pas. Quelles idées devons-nous concevoir des Prêtres, ſelon l'eſprit & les figures de l'Evangile ? Ce ſont des flambeaux allumés pour éclairer l'Egliſe: *Vos eſtis lux mundi.* Ce ſont des villes placées ſur le ſommet des montagnes, afin qu'on puiſſe de toutes parts les appercevoir : *Civitas ſupra montem poſita.* C'eſt le ſel de la terre, dont la vertu communiquée aux corps, les préſerve de la corruption : *Vos eſtis ſal terræ.* En un mot, ce ſont dans le Chriſtianiſme des régles ſenſibles & animées. Titres ſpécieux, mais titres qui bien-loin de rehauſſer par leur éclat notre gloire, redoublent, ſi nous ne les ſoutenons pas, notre confuſion, & nous rabaiſſent dans l'eſtime commune, autant qu'ils devroient nous y élever. Prenez garde, je vous prie. Oui, tout homme adopté au Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, doit ſe regarder comme un exemple public, & vivre comme ſi toute la terre avoit les yeux attachés ſur lui & étoit témoin de ſes actions. Il doit être perſuadé qu'il n'y a rien de médiocre dans les fautes qui lui échappent, parce qu'elles

Matt. c. 5.

Ibid.

Ibid.

ſont accompagnées de ſcandale ; & que ſi les injures faites à ſa perſonne en deviennent plus griéves & ſont d'une nature particuliére, de même les péchés qu'il commet, contractent une indignité perſonnelle par la ſainteté de ſon état. Il doit s'humilier de voir des Laïcs qui l'égalent en perfection, mais ſur-tout il doit ſe confondre d'en voir qui le ſurpaſſent. Il doit bien ſe convaincre que mille choſes peuvent être permiſes aux gens du monde, & lui être défendues ; qu'elles peuvent être ſans conſéquence dans les gens du monde, & être des crimes dans lui ſelon l'opinion même du monde. Car le monde, tout profane qu'il eſt, n'en juge point autrement que nous, & ſouvent il en juge encore plus rigoureuſement que nous : ou ſi le monde ne nous condamne pas, ce n'eſt que pour tirer de nous une prétendue juſtification de ſes déſordres.

Ah ! combien de fois (je n'y puis penſer qu'avec la plus vive douleur, & vous en êtes touchés comme moi, Meſſieurs,) combien de fois les déréglemens des Prêtres ont-ils autoriſé les vices, & ſervi de prétexte à la licence des mœurs ? Le libertinage qui n'oſoit ſe montrer, & ſe tenoit caché dans les ténébres, a levé le maſque, depuis qu'il s'eſt vû introduit juſques dans

le Sanctuaire. L'impiété n'attendoit que ce ſecours de la mauvaiſe édification des Prêtres, pour ſe fortifier, & pour s'étendre. Les ſimples ont cru qu'ils pouvoient les imiter & les ſuivre, puiſque ce ſont leurs conducteurs : les libertins ont conclu qu'ils pouvoient pratiquer ce que les Prêtres pratiquoient, puiſque ce ſont les Docteurs de la Loi. Les premiers ſe ſont émancipés à faire ce qu'ils avoient auparavant en horreur : les autres ſe ſont confirmés dans ce qu'ils faiſoient, & l'ont fait avec plus d'audace. Le ſcandale a été général : le Sacerdoce eſt tombé dans le décri, les Eccléſiaſtiques dans le mépris. L'Egliſe en a gémi, & jamais Jéruſalem pleurant ſes Prêtres réduits dans une dure captivité, ne verſa plus de larmes, ni ne fut plus ſenſiblement affligée.

Mais ſi les Prêtres ont été ainſi expoſés aux mépris des peuples, à qui doit-on s'en prendre ? Eſt-ce aux peuples mêmes ? Mais, répond ſaint Ambroiſe, comment les peuples reſpecteroient-ils un homme qui avilit ſon caractère, & qui dans ſa conduite ſe rend en tout ſemblable à eux ? *Quomodò enim poteſt obſervari à populo, qui nihil habet ſeparatum à populo* ? Qu'admireront-ils dans ſa perſonne, s'ils s'y reconnoiſſent eux-mêmes, & toutes leurs im- *Ambr.*

Ibid. perfections ? *Quid in illo miretur, ſi ſua in illo recognoſcat ?* Et le moyen qu'ils ayent de la vénération pour celui en qui ils retrouvent tout ce qui les fait rougir dans

Ibid. eux-mêmes ? *Et ſi quæ in ſe erubeſcit, in eo quem venerandum arbitratur, offendit.* A qui donc, je le répéte, l'Egliſe adreſſera-t-elle ſes plaintes, ſi ce n'eſt aux Auteurs de ce ſcandale ? & quel droit n'a-t-elle pas de leur dire avec le même zéle & la même indignation que le Prophéte :

Malac. c. 1. *Vos autem receſſiſtis de via, & ſcandalizaſtis plurimos in lege.* Vous, Miniſtres de mes autels, vous qui deviez ſanctifier le monde par vos exemples, auſſi-bien que par vos paroles & vos inſtructions, vous êtes ſortis de mes voies, & vous avez entraîné après vous les foibles. Vous avez détruit d'une main, ce que vous bâtiſſiez de l'autre ; & tant d'ames que vous aviez fait naître en Jeſus-Chriſt par l'efficace & la vertu des Sacremens, ont reçu de vous la mort par la liaiſon qu'elles ont eûe avec vous, & par les effets contagieux de votre converſation. Juſtes reproches, mais reproches encore plus terribles, ſi nous y ajoutons les menaces du Dieu vivant. Car ſi la juſtice de Dieu doit être ſi exacte dans le compte qu'elle demandera à tous les hommes des devoirs de leur profeſſion, elle

ira juſqu'à la rigueur par rapport aux Prêtres. Jeſus-Chriſt leur avoit confié ce qu'il avoit ſur la terre de plus cher, ſes freres, le prix de ſa Croix, les brebis de ſon Troupeau. Ils en devoient être les ſanctificateurs; que ſera-ce d'en avoir été les corrupteurs ? Il faudroit peut-être, Meſſieurs, adoucir cette expreſſion : mais laiſſons-lui toute ſa force. Elle ne vous donnera rien à entendre qui paſſe vos connoiſſances, & qui ne vous ait plus d'une fois rempli le cœur d'amertume.

Voilà ce qui faiſoit trembler les Saints; & entre les autres, voilà ce qui faiſoit trembler ſaint Jérôme. C'étoit l'ornement du déſert, bien-loin d'en être le ſcandale; c'étoit dans l'Egliſe, non ſeulement un Docteur conſommé, mais un modéle de pénitence & de ſainteté. Toutefois ce Docteur, ce Pénitent, ce Saint ne laiſſoit pas d'être ſaiſi de crainte, dès qu'il venoit à faire cette réflexion: *Grandis dignitas Sacerdotum, ſed grandis ruina eorum*: C'eſt une grande dignité que celle des Prêtres, mais leurs chûtes n'en ſont que plus profondes. Glorifions Dieu de la ſublimité du rang où il nous a appellés ; mais craignons encore plus le précipice où nous pouvons tomber. *Lætemur ad aſcenſum, ſed timeamus ad lapſum.* Saint Chryſoſtome va plus loin, & *Hieron.* *Ibid.*

j'aurois peine à uſer ici de ſa penſée, s'il ne nous aſſuroit lui-même avoir fait à ce qu'il avance, une ſérieuſe attention. C'eſt dans la ſeconde Homélie ſur les Actes des Apôtres. Non, dit ce Docteur ſi éloquent & ſi ſolide, ce n'eſt pas ſans y avoir bien
Chryſ. réfléchi, que je parle : *Non temerè dico.* Je ne crois pas que dans l'état du Sacerdoce il y en ait beaucoup qui ſe ſauvent ; & ſelon mon ſentiment, le plus grand nombre, parmi les Prêtres, eſt de ceux qui périſſent. Quoi qu'il en ſoit de l'opinion de ce Pere, c'eſt ainſi qu'il s'en eſt formelle-
Ibid. ment & hautement expliqué : *Ut affectus ſum ac ſentio, non arbitror inter Sacerdotes multos eſſe qui ſalvi fiant, ſed multò plures qui pereant.*

La concluſion de tout ceci, Meſſieurs, c'eſt ce que nous recommande ſaint Grégoire : écoutez-le, & n'oubliez jamais le ſalutaire avis qu'il vous donne. Voici en quels termes il s'exprime, & ce qui comprend tout le fruit de cette Exhortation. Craignons donc, mes chers Freres, craignons, & appliquons-nous à nous-mêmes cette importante leçon de l'Apôtre ; d'opérer notre ſalut avec tremblement. Craignons qu'après avoir été Prêtres de l'Autel, nous ne ſoyons les victimes de l'enfer ; & qu'après avoir eu pouvoir ſur le

Ciel & ſur la terre, nous ne devenions les eſclaves des démons. Pour prévenir ce malheur, accordons notre vie avec notre miniſtère, & faiſons répondre la piété de l'une à la ſainteté de l'autre. Voulez-vous encore un précis & un abrégé de tous vos devoirs ? le Bienheureux Juſtinien nous l'a tracé en peu de mots : remportez-les avec vous, & méditez-les. *Accedat Sacerdos ad altaris tribunal ut Chriſtus, aſſiſtat ut Angelus, miniſtret ut Sanctus, offerat vota populorum ut Pontifex, interpellet pro pace ut Mediator, pro ſe autem exoret ut homo.* Que le Prêtre approche de l'Autel comme Jeſus-Chriſt, par ſa puiſſance; qu'il y aſſiſte comme un Ange, par ſon reſpect; qu'il y ſerve comme un Saint, par la pureté de ſa vie ; qu'il y offre les vœux du peuple comme un Pontife, par ſa charité envers le prochain ; qu'il y moyenne la paix comme Médiateur, par ſon zéle pour la gloire de Dieu ; & qu'il y prie pour lui-même comme homme, par ſon humilité & par la connoiſſance de ſes foibleſſes. De cette ſorte, non-ſeulement il ne ſera pas condamné au Jugement de Dieu, mais il ira y continuer l'exercice de ſon pouvoir auprès du ſouverain Juge, & il s'aſſiera ſur le Tribunal qui lui eſt préparé, pour juger avec Jeſus-Chriſt les douze Tri-

Laur. Juſtin.

bus d'Iſraël. Il accompagnera ce Dieu Sauveur dans ſa gloire, & il recevra de ſa main la couronne d'immortalité, que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATIONS
POUR
LE CARÊME,
SUR LA PASSION
DE
JESUS-CHRIST.

EXHORT.

EXHORTATION

SUR LA PRIERE DE JESUS-CHRIST DANS LE JARDIN.

Et progreſſus puſillùm procidit in faciem ſuam, orans & dicens : Pater mi, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte : verumtamen non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.

S'étant avancé un peu plus loin, il ſe proſterna le viſage contre terre, priant & diſant : Mon Pere, s'il eſt poſſible, faites que ce calice paſſe, & qu'il ne ſoit point pour moi : cependant que votre volonté s'accompliſſe, & non la mienne. En ſaint Matth. ch. 22.

VOILA, Chrétiens, le premier Myſtère & comme l'entrée de tous les Myſtères de la paſſion du Fils de Dieu, que nous devons méditer pendant le cours de ce Carême. C'eſt la grande dévotion

des ames fidéles, ſur-tout en ce ſaint tems, de conſidérer les ſouffrances de leur Sauveur; & c'eſt de cette méditation que les Saints ont retiré des fruits ſi merveilleux de grace & de ſainteté. Pour moi, mes freres, diſoit ſaint Bernard, depuis le jour de ma converſion, mon ſoin le plus ordinaire & le plus fréquent a été de cueillir, comme l'Epouſe, ce bouquet de myrrhe, compoſé de toutes les amertumes & de toutes les douleurs de Jeſus-Chriſt, mon ſouverain Seigneur. Je l'ai mis dans mon ſein, & je l'ai appliqué à toutes mes plaies : *Hunc mihi faſciculum colligere & intra viſcera mea collocare curavi, collectum ex amaritudinibus Domini mei.* Car comment pourrois-je oublier les miſéricordes d'un Dieu ſouffrant, ajoutoit ce ſaint Docteur, puiſque ce ſont elles qui m'ont donné la vie ? & quel intérêt n'ai-je pas à les tenir profondément gravées dans mon ſouvenir, puiſque c'eſt-là que je trouve la vraie ſageſſe, que je trouve la plénitude de la ſcience, que je trouve des tréſors de ſalut, que je trouve enfin un fonds inépuiſable de mérites ? *In his ſapientiam, in his plenitudinem ſcientiæ, in his divitias ſalutis, in his copiam meritorum.* De-là, mes Freres, continuoit encore le même Pere parlant à ſes Religieux, de-là vient que je

Bern.

Ibid.

les ai ſi ſouvent dans la bouche, comme vous le ſçavez ; & que je les ai encore plus dans le cœur, comme Dieu le ſçait : car c'eſt-là toute ma philoſophie, c'eſt à la ſeule connoiſſance de Jeſus qu'elle ſe réduit, & de Jeſus crucifié : *Hæc Philoſophia mea, ſcire Jeſum, & hunc crucifixum.* Tels étoient les ſentimens de ſaint Bernard : faiſons-en les nôtres, mes chers Auditeurs ; & puiſque c'eſt pour cela que nous ſommes ici aſſemblés, commençons dès aujourd'hui à étudier cette ſcience ſublime & ſuréminente de la charité de notre Dieu, & de ſa douloureuſe paſſion. Ce que nous préſente d'abord l'Evangile, c'eſt Jeſus-Chriſt priant dans le jardin, & acceptant avec une pleine ſoumiſſion le calice que ſon Pere lui a deſtiné & préparé : *Verumtamen non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* Arrêtons-nous là, & pour notre édification, apprenons nous-mêmes comment nous devons en tout nous conformer aux ordres de Dieu, & nous réſigner à ſes adorables volontés. Soumiſſion d'une néceſſité indiſpenſable ; ſoumiſſion que tout Chrétien doit conſerver juſques à la mort, & ſans laquelle il n'y a point de ſalut, puiſque le ſalut devient impoſſible à quiconque refuſe d'obéir à Dieu & ne veut pas dépendre de Dieu ; mais ſoumiſſion, qui de toutes *Ibid.*

les vertus eſt peut-être la moins connue dans le Chriſtianiſme & la moins pratiquée. Elle renferme deux choſes, qui vont partager cet entretien, ſçavoir le ſentiment & l'action; le ſentiment dans le cœur, & l'action dans la pratique; le ſentiment dans le cœur, pour vouloir tout ce que Dieu veut; & l'action dans la pratique, pour exécuter enſuite & pour faire tout ce que Dieu veut. Deux devoirs que nous enſeigne par ſon exemple le divin Maître qui s'eſt anéanti pour nous, & rendu obéiſſant juſques à la mort. Donnez, s'il vous plaît, à l'un & à l'autre une favorable attention.

I. PARTIE. POur comprendre ce que c'eſt qu'une réſignation parfaite aux ordres de Dieu, & que cette ſoumiſſion du cœur qui conſiſte dans le ſentiment, nous n'avons, Chrétiens, qu'à contempler le Fils de Dieu proſterné en la préſence de ſon Pere, & lui adreſſant l'humble priére que les Evangéliſtes ont pris ſoin de rapporter. C'eſt-là que ce Dieu Sauveur nous donne la plus haute idée d'une ſainte conformité aux arrêts du Ciel & à toutes les diſpoſitions de la divine providence. C'eſt-là qu'il nous fait connoître toute l'étendue qu'elle doit avoir, & à quel dégré de dépendance elle nous doit réduire; tellement qu'il n'y ait, ni circonſtances ſi

rigoureuſes, ni répugnances ſi vives & ſi naturelles, ni tems, ni conjonctures, où notre volonté ne ſoit ſoumiſe, & où nous ne réprimions toutes ſes révoltes. Remarquez ceci, mes chers Auditeurs; car voilà, j'oſe le dire, un des points les plus importans de la morale chrétienne, & un des plus ſalutaires enſeignemens.

Que fait donc notre adorable Maître, retiré dans le jardin de Getſémani, & ſe diſpoſant à conſommer par une mort également ignominieuſe & violente le grand ouvrage de notre rédemption? Il prie, non pas pour une fois, mais juſques à trois fois; non pas pour quelques momens, mais pendant trois heures entiéres: & dans tout le cours de cette oraiſon ſi ſouvent réitérée & ſi long-tems prolongée, que demande-t-il? une ſeule choſe, & rien de plus; une choſe qu'il préfère à toutes les autres; une choſe pour laquelle il eſt deſcendu ſur la terre; une choſe qu'il a cherchée dans toute ſa vie mortelle, & qu'il ne ceſſera point de chercher juſques à ſon dernier ſoupir: c'eſt, mon Dieu, Pere tout-Puiſſant, Pere ſouverainement ſage, ſouverainement juſte, ſouverainement ſaint, que votre volonté ſoit faite, & non la ſienne: *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* Prenez garde, Chrétiens: il ſe ſoumet, ce Fils unique de

Dieu, au bon plaiſir de ſon Pere. Il s'y ſoumet dans le dernier accablement de l'affliction, & lorſqu'il ſemble qu'un déluge de maux ait inondé ſon ame. Il s'y ſoumet dans un tems, où ce Pere même qu'il veut glorifier par ſa ſoumiſſion, s'eſt retiré ſenſiblement de lui & paroît l'avoir abandonné. Il s'y ſoumet ſans trouver nulle conſolation auprès des créatures; & il s'y ſoumet enfin de telle ſorte, qu'il agrée tout, ſans exception & ſans réſerve. Je reprends & je m'explique pour vous faire encore mieux connoître tout le mérite d'une réſignation ſi généreuſe & ſi héroïque.

Il ſe ſoumet au bon plaiſir de ſon Pere. Car le bon plaiſir de ſon Pere étoit qu'il ſouffrît, qu'il mourût, & que par ſes ſouffrances & ſa mort, il procurât le ſalut de l'homme. Or voilà ce qu'il accepte malgré la nature qui s'y oppoſe, & malgré tous les ſentimens contraires qu'elle lui inſpire. Envain ſe révolte-t-elle; envain par la violence de ſes révoltes, lui fait-elle dire, *Tranſeat à me calix iſte*; Que ce calice paſſe, & que je ne ſoit point réduit à le boire. La grace par un effort ſupérieur, prévaut & l'emporte. Le retour eſt prompt; & ſans égard à la parole que les ſens lui ont en quelque ſorte arrachée, il en revient bientôt au point capital qu'il s'eſt tracé comme la grande

régle de ſa vie, & qui eſt de ne vouloir que ce que le Ciel a réſolu, & que ce qu'il a déterminé dans ſes immuables décrets; *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.*

Il ſe ſoumet, & en quelles conjonctures? ah! Chrétiens, en pouvons-nous imaginer de plus triſtes & de plus déſolantes? c'eſt dans un ſoulévement général de toutes ſes paſſions contre lui-même; c'eſt au milieu des plus rudes combats que lui livrent tour à tour, tantôt la douleur la plus mortelle, *Cœpit contriſtari;* tantôt l'ennui le plus profond, *Cœpit tædere;* tantôt la crainte & les plus vives frayeurs, *Cœpit pavere.* C'eſt au plus fort de ſon agonie, & dans une telle défaillance, que le ſang coule de tous les membres de ſon corps, & que la terre en eſt arroſée: *Factus eſt ſudor ejus ſicut guttæ ſanguinis decurrentis in terram.* C'eſt, à ce qu'il ſemble, dans un délaiſſement total, & de la part du Ciel, & de la part des hommes. Il s'adreſſe à ſon Pere, & ſon Pere ne lui répond rien. Les trois Apôtres qui l'ont accompagné, s'endorment, & le laiſſent ſeul dans la plus ſombre nuit & la plus affreuſe ſolitude. De-là donc il ſe ſoumet ſans recevoir nulle conſolation, ſur-tout nulle conſolation humaine. S'il perſiſte dans la priére, ce n'eſt pas en vûe d'y trouver un ſoula-

Matth. c. 26. Marc. c. 14. Ibid. Luc. c. 22.

gement à ſa peine, mais dans le deſſein d'y prendre de nouvelles forces pour la ſupporter. Auſſi l'Ange que le Ciel lui envoie, ne lui rend-il point d'autre office, que de le
Ibid. ſoutenir & de l'encourager : *Apparuit autem Angelus de cœlo confortans eum.* Obſervez cette parole, dit ſaint Auguſtin : l'Evangéliſte ne nous fait pas entendre que l'Ange le conſola, mais ſeulement qu'il le fortifia, *Confortans eum.* Enfin il ſe ſoumet, & à quoi ? à tout : c'eſt-à-dire, non-ſeulement à la choſe, mais à toutes les circonſtances qui y doivent être jointes ; non-ſeulement à la ſubſtance de ce que Dieu veut, mais à la maniére dont il le veut ; non-ſeulement à la croix, mais à tous les opprobres & à toutes les ignominies particuliéres de la croix. D'où vient qu'il ne ſe contente pas de dire, Que ce que vous voulez ſe faſſe ; mais il ajoute, Qu'il ſe faſſe & qu'il en ſoit comme vous le voulez : *Non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.*

Voilà, mes chers Auditeurs, le vrai modéle de la ſoumiſſion chrétienne. Voilà en quoi conſiſte cette conformité de cœur & de ſentiment, qui nous tient toujours unis à Dieu, quoi qu'il ordonne de nous, & en quelque ſituation qu'il lui plaiſe de nous mettre. Etre ſoumis dans l'adverſité comme dans la proſpérité, dans le trouble de la

paſſion comme dans la paix. Etre ſoumis quand Dieu nous traite en apparence dans toute la rigueur de ſa juſtice; qu'il ne prend nul ſoin de nous, ou plutôt qu'il en uſe avec nous, comme s'il n'en prenoit nul ſoin, & qu'il nous eût abſolument oubliés. Etre ſoumis ſans recourir au monde, à une famille, à des proches, à des amis, qui pourroient nous être de quelque ſoutien, & apporter quelque reméde au mal qui nous preſſe; ſans rien même attendre de la grace, je dis rien de ſenſible, qui puiſſe nous adoucir l'amertume du calice que Dieu nous préſente; ſans avoir d'autre reſſource, ni d'autre aſyle, que l'autel & que l'oratoire, non pas pour y demander à être déchargé, mais à être ſecondé & conforté, & du reſte pour y témoigner une fidélité inébranlable & une pleine réſignation. Etre ſoumis avec une détermination entiére à tout ce que Dieu voudra, comme il le voudra, & dans l'ordre qu'il le voudra: c'eſt-là encore une fois ce que j'appelle une véritable conformité d'eſprit & de volonté avec l'eſprit & la volonté de Dieu. De tous ces points, qu'il en manque un ſeul, je n'ai plus cette ſoumiſſion que mon Sauveur m'a enſeignée par ſon exemple, & je ne ſatisfais pas au devoir de la religion que je profeſſe, ou je n'y ſatisfais qu'à demi.

Car pour en venir au détail, de me conformer au bon plaiſir de Dieu quand rien ne me mortifie, quand rien ne contredit mes inclinations, quand je me vois dans un état commode par lui-même, & qu'il ne m'arrive rien de déſagréable & de fâcheux, eſt-ce là une vertu de Chrétien, & ſeroit-ce même une vertu de Philoſophe & de Païen ? Il eſt vrai néanmoins que je dois en cet état comme en tout autre, me ſoumettre au gré de Dieu : mais en même tems ma ſoumiſſion me doit être bien ſuſpecte. J'ai bien lieu de m'en défier, & je dois dire à Dieu : Seigneur, je veux maintenant ce que vous voulez ; mais après tout, parce que vous ne voulez que ce qui me plaît, je n'oſe preſque compter ſur une réſignation ſi douce & ſi aiſée. Car c'eſt plutôt vous qui vous conformez à moi, que moi qui me conforme à vous ; & ſelon que les choſes ſuccédent, c'eſt vous qui faites ma volonté, plutôt que je ne fais la vôtre. C'eſt trop, mon Dieu, c'eſt trop me ménager & trop m'épargner ; mais afin de me connoître, afin de voir ſi je ſuis en effet dans la diſpoſition d'un cœur ſolidement & chrétiennement ſoumis, éprouvez-moi, frappez-moi, affligez-moi : *Proba me, Domine, & tenta me.* Faites-moi paſſer par le creuſet & par le feu de la tribulation :

Pſal. 25.

Ure renes meos & cor meum. C'eſt ainſi que je pourrai ſçavoir, ſi ce n'eſt point par un effet de mon amour-propre que j'accepte ce que vous m'envoyez & que je m'y réſigne; ſi ce n'eſt point parce qu'il m'eſt utile ſelon le monde, parce qu'il m'eſt honorable & agréable. Sans cette épreuve de l'affliction & de la ſouffrance, je n'oſerois vous répondre de mon cœur, ni en être garant. *Proba me, Domine, & tenta me.* *Ibid.*

De même, Chrétiens, ſi je ne me trouve docile & ſouple ſous la main de Dieu, que lorſque mes paſſions ſont dans le calme, que lorſque je ne ſens en moi nulle agitation, que lorſqu'il ne s'éleve dans mon ame nul mouvement qui me porte au murmure & à la réſiſtance, quel ſacrifice fais-je à Dieu, & ma patience peut-elle être à ſes yeux d'un grand prix? Je n'ai nul ennemi à vaincre, je n'ai nulle victoire à remporter, je n'ai preſque qu'à ſuivre le ſentiment naturel qui me conduit. Il ne m'eſt pas difficile alors de m'écrier dans la ferveur de la méditation : Que votre volonté s'accompliſſe, ô mon Dieu; *Fiat voluntas tua.* Mais quand je ſuis dans l'ardeur d'une paſſion violente, qui s'eſt emparée de mon eſprit, quand toutes les puiſſances de mon ame ſont dans le déſordre & dans la confuſion, quand la raiſon elle-même paroît cho- *Matth. c. 26.*

quée, & que toutes mes réflexions, que toutes mes connoiſſances ne ſervent qu'à m'aigrir davantage & à m'animer : au milieu de cette tempête & de ces ſoulévemens involontaires, m'arracher en quelque ſorte à moi-même, me renoncer moi-même, pour rendre hommage à la Providence de Dieu, & pour lui dire, *Non ſicut ego volo, ſed ſicut tu* : Il n'importe, Seigneur; n'ayez point d'égard à ce que je ſouhaiterois, ni à ce qui me ſembleroit même plus raiſonnable, plus juſte, plus ſaint; vous l'avez autrement réglé, cela me ſuffit: demeurer ferme dans cette diſpoſition, & ne m'en pas départir un moment, c'eſt ce qui me diſtingue devant lui, & ce qui m'éléve auprès de lui, pourquoi ? parce que c'eſt ce qui l'honore; parce que c'eſt ce qui le fait triompher dans moi de tout moi-même, en le faiſant triompher de tout ce qu'il y a de plus vif & de plus intime dans mes inclinations & dans mes déſirs. Heureux qu'il m'en coûtât une agonie pareille à celle de mon Sauveur ; heureux que tout couvert comme lui de mon ſang, je puſſe mille fois redire après lui, &, par proportion, comme lui : *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.*

Mais ſi Dieu dans l'orage dont nous ſommes aſſaillis, s'éloigne de nous, ou pour

parler plus juſte, ſi Dieu ſe comporte envers nous, comme s'il s'étoit éloigné de nous : car voilà quelquefois comment il traite une ame affligée ; la livrant en apparence à elle-même, ne lui donnant ni vûes, ni lumiéres, ni goûts : tout la rebute, tout contribue à lui faire ſentir le poids de ſa peine. En quel abattement elle tombe ! *Cæpit contriſtari.* Quel ennui la ſaiſit & la déſole ! *Cæpit tædere.* Quelles ſombres réflexions l'inquiétent & la tourmentent ! *Cæpit pavere.* Sa foi vient au ſecours, & lui dicte intérieurement d'aller à Dieu : elle y va ; mais elle le cherche & ne le trouve point. Elle frappe à la porte ; mais il ſemble que le Ciel eſt fermé pour elle, il ſemble qu'il n'y a point de Dieu qui l'écoute. Du moins c'eſt ce que les ennemis de ſon ſalut lui reprochent ; c'eſt ce que la nature & les ſens ne ceſſent point de lui ſuggérer : *Dum dicitur mihi quotidie, Ubi eſt Deus tuus ?* Peut-être ſe rencontre-t-il un Miniſtre du Seigneur, qui comme l'Ange envoyé d'enhaut, la reléve, la raſsûre, la ranime, *Apparuit ei Angelus confortans :* mais c'eſt ſeulement un appui pour ne pas ſuccomber ; & non point un adouciſſement qui lui rende la paix, & qui faſſe couler ſur elle quelques gouttes de l'onction divine. Or

Pſal. 41.

dans cette ſéchereſſe & dans cet accablement, puis-je être bien réſigné aux ordres de Dieu ? Oui, je le puis, & je le dois. Car quand on me dit qu'il faut être ſoumis au bon plaiſir de Dieu, il ne s'agit pas du tems de la conſolation ſpirituelle, lorſque Dieu me remplit des douceurs de ſon eſprit, & de l'abondance de ſes graces. On ſçait aſſez que rien ne nous eſt pénible en cet etat, & que nous diſons avec la même confiance que David : *Ego dixi in abundantia mea, Non movebor in æternum.* Combien de fois dans une communion où Dieu ſe faiſoit ſentir à moi, dans les ſaintes ardeurs d'une priére où je m'entretenois avec Dieu, dans un raviſſement de mon cœur que Dieu touchoit, que Dieu embraſoit, que Dieu tranſportoit, lui ai-je proteſté que je n'aurois éternellement d'autre volonté que la ſienne ; & falloit-il beaucoup prendre ſur moi pour lui parler de la ſorte ? Que dis-je ? & étoit-ce moi qui parlois alors, où n'étoit-ce pas l'eſprit de Dieu qui parloit en moi & pour moi ? En quoi donc je puis bien marquer ma ſoumiſſion, mais une ſoumiſſion ferme & conſtante, mais une ſoumiſſion ſolide & de quelque valeur dans l'eſtime de Dieu, c'eſt lorſque toutes les lumiéres qui m'éclairoient viennent à s'éteindre ; c'eſt lorſ-

Pſal. 29.

que toute la ferveur qui m'excitoit & qui m'emportoit, vient à ſe refroidir ; c'eſt lorſque toutes ces larmes qu'une certaine tendreſſe de cœur & de dévotion me faiſoit répandre, ſont venues à ſécher, & que toutes ces douceurs ſecrettes qui m'attachoient, ſe ſont tournées en aridités & en dégoûts. Car voilà l'écueil où les ames qui paroiſſoient les mieux affermies, ne ſont que trop ſujettes à échouer : c'eſt-là qu'elles commencent à ſe démentir ; *Avertiſti faciem tuam, & factus ſum conturbatus.* *Ibid.* Mais c'eſt en ces tems d'épreuve que je dois m'armer de toute la force chrétienne, & faire à Dieu une ſainte violence pour m'approcher de lui, malgré ſes rebuts apparens. *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* Vous me délaiſſez, mon Dieu ; mais je ne vous délaiſſerai point. Vous me délaiſſez en me privant de cette préſence ſenſible dont vous favoriſez vos élûs ; mais je ne vous délaiſſerai point en perdant cette union inviolable & eſſentielle, que vos élûs ont avec vous & qu'ils doivent toujours conſerver. Au contraire, plus je me verrai abandonné de vous, ou plus je croirai l'être, plus je m'abandonnerai à vous ; & avec les ſimples vûes de la foi qui me reſtent, je vous dirai tout ce que je vous diſois en ces jours de béné-

diction & de paix, où vous daigniez vous communiquer à moi & me gratifier de vos plus doux entretiens & de vos plus conſolantes viſites : *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.*

De-là, ſans chercher les vaines conſolations du monde, & ſans avoir recours à des parens, à des amis qui pourroient la diſſiper & en quelque maniére la dédommager de ce qu'elle ne trouve point auprès de Dieu, une ame ſoumiſe ne veut que Dieu; & de quelques épines que la voie où elle marche ſoit ſemée, il lui ſuffit de ſçavoir que c'eſt la voie de Dieu, & qu'elle y eſt par la volonté de Dieu. Cette ſeule penſée lui inſpire un courage qui la diſpoſe à tout, & qui lui fait accepter tout. Je dis tout, ſans reſtriction & ſans choix. Car à quoi je ne puis trop prendre garde, c'eſt que ce ne ſeroit point encore aſſez, & même que ce ne ſeroit rien pour moi, de me ſoumettre, ſi ma ſoumiſſion n'étoit univerſelle, & ſi je prétendois me réſigner à une choſe & non à l'autre. Dès que l'une & l'autre ſe trouvent également marquées du ſceau de la volonté de Dieu; l'une & l'autre ſous cet aſpect me doivent être également ſacrées, puiſque la volonté de Dieu eſt dans l'une comme dans l'autre, également reſpectable & adorable. Quel calice

le Fils de Dieu consent-il à boire ? Celui que son Pere lui présente, celui que son Pere lui a choisi, celui que son Pere lui envoie par le ministère de l'Ange, & non pas celui qu'il s'est préparé, ni qu'il a choisi lui-même : *Calicem quem dedit mihi Pater.* Si j'avois moi-même à me prescrire mes peines, mes disgraces, mes mortifications, mes humiliations ; si je pouvois à mon gré & selon mon goût, prendre l'une, & laisser l'autre, autant qu'il y auroit de mon goût & de mon gré, autant y auroit-il de ma volonté, j'entends de ma propre volonté. Or ce qui s'appelle ma propre volonté, ne peut compatir avec la volonté de Dieu, ou plutôt avec une sincère & véritable soumission à la volonté de Dieu, pourquoi ? Parce que l'essence de cette soumission est, que toute propre volonté soit anéantie dans moi, & comme absorbée dans la volonté de Dieu. *Joan. c. 18.*

Ainsi je dois reconnoître l'illusion de ce langage si commun dans le Christianisme, & que tiennent tant d'ames pieuses du reste, & réguliéres dans leur conduite. On dit, je veux bien souffrir, puisque Dieu l'ordonne ; mais je voudrois que ce ne fût point ceci ou cela. On dit, Que Dieu m'afflige d'une infirmité, d'une maladie ; je la porterai, sans me plaindre : mais je ne puis

vivre dans l'abaiſſement où je ſuis ; ni digérer les outrages que je reçois, & les traitemens indignes qu'on me fait. On dit, Que Dieu me frappe dans mes biens ; je les lui offre tons, & il eſt le Maître : mais que ma réputation ſoit attaqueé, mais que cet homme l'emporte ſur moi, & que mes droits ſoient ſi injuſtement bleſſés ; mais que le repos de ma vie ſoit ſans ceſſe troublé par les chagrins, par les humeurs, par les contradictions perpétuelles de cet eſprit biſarre & inquiet, c'eſt ce qui ne me paroît pas ſoutenable. Voilà comment on s'explique, & le ſentiment où l'on s'entretient : mais c'eſt en cela même qu'on s'égare, & qu'on perd toute ſoumiſſion, parce qu'on n'en a qu'une imparfaite & bornée. Car ce calice qu'on rejette, c'eſt juſtement celui que Dieu nous a deſtiné par ſa providence ; & par conſéquent celui qui nous doit ſanctifier, celui qui doit être la matiére de notre obéiſſance, & qui en doit faire le mérite : *Calicem quem dedit mihi Pater.* Tout autre nous ſeroit inutile, parce qu'il ne nous viendroit pas de la main de Dieu, & que ce n'eſt point par celui-là qu'il lui a plû d'éprouver notre ſoumiſſion, ni à celui-là qu'il a voulu attacher notre ſalut & notre perfection. D'où il s'enſuit que, ſi je veux

être ſoumis à Dieu, je ne dois rien excepter : rien, dis-je, non-ſeulement par rapport aux choſes, mais même par rapport aux moindres circonſtances des choſes. Et en effet, remarque ſaint Thomas, ce que Dieu veut, hors des conjonctures où il le veut, & ſans les circonſtances avec leſquelles il le veut, n'eſt plus, à le bien prendre, ce qu'il veut. Dire donc, De la part d'un autre, je ſupporterois cette parole, ce mépris, ce refus ; mais de la part de telle perſonne, c'eſt ce que je ne ſçaurois diſſimuler, ni tolérer. Dire, En d'autres rencontres & dans un autre tems, je me tairois ; mais maintenant il faut que je me contente, & que j'éclate. Penſer de la ſorte, & être ainſi diſpoſé, n'eſt-ce pas vouloir faire la loi à Dieu ? Cette circonſtance du lieu, du tems, de l'occaſion, de la perſonne, eſt-elle moins dépendante de lui & de ſa ſuprême volonté, que tout le reſte ?

Ah ! Seigneur, que la nature eſt ingénieuſe, pour défendre ſes intérêts ; & que le cœur de l'homme, jaloux de ſa liberté, & impatient ſous le joug, devient adroit à s'autoriſer contre vous, & à juſtifier ſes révoltes ! Trop long-tems, mon Dieu, & trop ſouvent j'ai moi-même écouté les faux prétextes d'un eſprit aigri, d'un eſ-

prit animé, d'un eſprit rebelle, & j'en ai ſuivi les mouvemens : mais il faut enfin qu'il plie ; & après un exemple comme le vôtre, il ne lui eſt plus permis d'avoir d'autre ſentiment que celui d'une humble & d'une aveugle ſoumiſſion. Soumiſſion dans les plus fâcheux revers, & dans les plus triſtes accidens ; ſoumiſſion dans les calamités, dans les beſoins, dans les traverſes, dans toutes les misères de la vie ; ſoumiſſion malgré les répugnances, malgré les ſoulévemens de cœur, malgré tout le bruit & tous les retours des paſſions les plus vives & les plus ardentes ; ſoumiſſion au milieu des plus profondes ténébres, au milieu des découragemens, des déſolations, des langueurs, & ſans nulle goutte de cette roſée céleſte que vous faites couler, Seigneur, à certains momens, & ſur certaines ames; ſoumiſſion toute pure & toute ſurnaturelle, où ne ſe mêle rien d'humain, rien de tout ce que le monde me peut offrir, pour me ſoulager, ou pour me diſtraire ; ſoumiſſion générale & complette, qui embraſſe tous les événemens quels qu'ils ſoient, ou qu'ils puiſſent être ; & dans chaque événement, juſques aux plus légères particularités. Car telle eſt, mon Dieu, la ſoumiſſion que je vous dois, & dont je ne puis me dé-

partir, ſans oublier ce que vous êtes, & ce que je ſuis. Elle a pour moi bien des difficultés, & j'y trouve dans moi bien des obſtacles. Tout ce qu'il y a de charnel dans mon cœur, y forme de continuelles oppoſitions, & cette guerre inteſtine m'expoſe à de rudes aſſauts. Mais avec votre grace, Seigneur, la raiſon & la Religion réprimeront la chair; ou ſi elles ne peuvent lui impoſer ſilence, au milieu de ſes cris, & ſans prêter l'oreille à ſes murmures, je ne ceſſerai point de répéter cette parole que je vous ai déja bien des fois adreſſée, & dont je comprens aujourd'hui le ſens mieux que jamais: *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* Quand je ne chercherois que le repos de mon ame, c'eſt dans cette diſpoſition que je le trouverai; & ſans cette diſpoſition, je ne puis l'avoir. Car vous êtes, Seigneur, le centre de mon repos; & par conſéquent il n'y a de repos à eſpérer pour moi, qu'autant que je ſerai uni à vous. Le ſupplice des damnés dans l'enfer, eſt d'avoir une volonté contraire à la vôtre, & par-là même de vouloir éternellement ce qui jamais ne ſera, & de ne vouloir jamais ce qui ſera pendant toute l'éternité. Le bonheur des Prédeſtinés dans le Ciel, eſt de n'avoir qu'une même volonté que vous. Ils vous voient,

ils vous aiment, ils vous poſſédent; mais cette viſion, cet amour, cette poſſeſſion ne les rendent bienheureux, que parce que ce ſont les principes de cette admirable & ineffable conformité qu'ils ont avec vous. De ſorte que ſi quelqu'un de ces Bienheureux n'étoit pas content de l'état où vous l'avez mis, & qu'il déſirât un autre dégré de gloire que celui qu'il a reçu, il ne ſeroit plus bienheureux. Or il ne tient qu'à moi d'entrer dès-à-préſent, par une ſoumiſſion chrétienne, en participation de ce bonheur, & d'acquérir par choix & par mérite cet avantage dont les Bienheureux jouiſſent par récompenſe & par néceſſité. Soumiſſion dans le ſentiment, pour vouloir tout ce que Dieu veut, & ſoumiſſion encore dans l'action, pour faire tout ce que Dieu veut: c'eſt ce que j'ai maintenant à vous expliquer.

II. PARTIE. IL y a, diſent les Théologiens, deux ſortes de vertus: les unes, ſelon le langage de l'Ecole, vertus affectives; & les autres, vertus effectives. C'eſt-à-dire, qu'il y a des vertus qui ſont toutes renfermées dans le cœur, & qui ne conſiſtent qu'en de ſimples complaiſances, dans le déſir, l'affection, le ſentiment: & qu'il y a des vertus qui ſe produiſent au-dehors par des

effets, & dont le mérite eſt d'exécuter, d'accomplir, de pratiquer. La conformité chrétienne & la ſoumiſſion aux volontés de Dieu, comprend l'une & l'autre eſpéce. Non-ſeulement elle nous fait aimer & accepter ce que Dieu veut; mais dans la pratique elle nous fait agir conſéquemment à ce que Dieu veut, & ſelon qu'il le veut. Voyons-le dans la conduite de notre divin Maître, & tirons de ſon exemple cette nouvelle inſtruction.

Il étoit marqué dans les décrets de la Sageſſe divine, que cet Homme-Dieu ſeroit livré à la mort. L'Ange venoit encore de lui annoncer là-deſſus l'ordre du Ciel : c'étoit un commandement exprès, & par l'effort le plus généreux, il s'y étoit réſigné, il y avoit conſenti. Mais dans l'extrême défaillance où il ſe trouvoit, épuiſé de forces, & ayant preſque déja perdu tout ſon ſang, étoit-il en état de ſe préſenter ſi tôt à cette cruelle paſſion dont il avoit reſſenti ſi vivement les approches? La ſeule idée qu'il en avoit conçue, l'avoit conſterné, l'avoit accablé, l'avoit jetté dans un trouble, & réduit dans une foibleſſe, où il ſe connoiſſoit à peine lui-même. Il avoit été plus d'une fois obligé d'avoir recours à ſes Apôtres, pour le ſoutenir; il les avoit avertis de veiller, de ſe

tenir prêts & ſur leurs gardes, de ne le
Math. point abandonner : *Suſtinete hîc, & vigi-*
c. 26. *late mecum* : comme s'il ſe fût défié de ſa réſolution, dit ſaint Chryſoſtome, & qu'il eût cru avoir beſoin de leur préſence. Y avoit-il donc lieu d'attendre qu'il osât entrer dans un combat, où il sembloit ſi mal diſpoſé ; qu'il osât ſe mettre lui-même entre les mains de ſes ennemis ; que bien loin de prendre la fuite au bruit des ſoldats qui le cherchoient, il allât le premier à eux ; & qu'il les prévînt : tout cela, par un ſaint empreſſement de ſatisfaire à ce que ſon Pere demandoit de lui, & de ſe conformer à ſes deſſeins ſur lui ? Non, Chrétiens, à en juger ſelon les vûes humaines, on ne pouvoit guère l'eſpérer. Mais c'eſt-là même auſſi que nous devons reconnoître, & que nous ne pouvons aſſez admirer l'efficace toute-puiſſante d'une réſignation parfaite, & ſecondée de la grace. Il n'y a rien à quoi elle ne nous porte : rien, dis-je, de ſi pénible, qu'elle ne nous faſſe entreprendre ; rien de ſi rebutant, qu'elle ne nous faſſe embraſſer ; rien de ſi ennuyeux & de ſi fatiguant, où elle ne nous faſſe perſévérer, juſqu'à ce que l'ordre de Dieu, que ſa volonté ait tout l'accompliſſement qui dépend de nous & que nous lui pouvons donner. En voici

la

la preuve ; & pour nous en convaincre, ayons toujours les yeux attachés sur Jesus-Christ, notre exemplaire & notre guide.

Quel prodige en effet, & quel changement merveilleux ! quelle intrépidité dans cet homme auparavant si timide, à ce qu'il paroissoit, & saisi de si mortelles allarmes ! Quelle constance & quelle fermeté dans cet homme auparavant tout abattu, tout interdit, & prêt à succomber sous le poids de sa douleur! Quelle promptitude & quelle activité dans cet homme auparavant tout appésanti selon les sens, tout atténué, étendu par terre, & sur le point de rendre l'ame ! Qu'est-il arrivé, & qui en a pû faire de la sorte comme un autre homme ? Voici le mystère, Chrétiens Auditeurs, & l'une des plus salutaires instructions pour nous. C'est toujours le même Homme-Dieu, & ce l'a toujours été ; toujours pénétré des mêmes sentimens de soumission à la volonté de Dieu : mais cette soumission demeuroit renfermée dans le cœur, parce que ce n'étoit pas encore le tems de la prouver par les œuvres, & d'agir. Elle a été rudement attaquée, fortement combattue, violemment agitée, & presque déconcertée : mais dans le fonds elle ne fut jamais altérée, ni jamais elle

ne s'eſt démentie. De-là l'heure eſt-elle venue, où il faut enfin accomplir le commandement de Dieu ; c'eſt alors que cette ſoumiſſion ſe montre dans tout ſon éclat, & qu'elle déploie toute ſa vertu. A ce moment toutes les frayeurs de Jeſus-Chriſt ſe diſſipent, toutes ſes inquiétudes ſe calment, toutes ſes répugnances s'évanouiſſent, rien ne l'étonne, rien ne l'arrête. A ce moment toutes les puiſſances de ſon ame ſe réveillent, & ſe fortifient. Suivons-le, voyons-le marcher vers ſes Apôtres, écoutons-le parler. Il ne leur dit plus : Ne vous endormez pas, obſervez exactement toutes choſes, & ne me quittez point; comme s'il eût voulu qu'ils fuſſent toujours attentifs à ſa défenſe; mais, Dormez maintenant, leur dit-il, & repoſez : *Dormite jam & requieſcite.* Voulant ainſi, ſelon la penſée de ſaint Chryſoſtome, leur donner à connoître, qu'il ne comptoit point ſur eux, qu'il n'y avoit point pour lui à reculer, que ſon parti étoit pris, que ſon jour étoit marqué, que c'étoit celui-là, & qu'il ne cherchoit point à l'éviter : *Ecce appropinquavit hora.* Il ne leur témoigne plus ni triſteſſe, ni crainte, ni irréſolution ; mais dans le feu & l'ardeur qui le tranſporte, il hauſſe la voix, il les preſſe, il les excite. Allons, reprend-il

Matth. *c.* 26.

Ibid.

d'un ton vif & assuré, levez-vous, & avançons, *Surgite, eamus*: pourquoi? *Ibid.* c'est que le perfide qui doit me trahir, n'est pas loin, & que je ne veux pas qu'il ait l'avantage d'avoir été plus prompt à me trouver, que je ne l'aurois été à m'offrir moi-même. C'est que la troupe qu'il conduit, va bien-tôt paroître, & qu'il ne convient pas qu'ils fussent plus déterminés à se saisir de ma personne, que je ne l'aurois été moi-même à la leur abandonner: *Surgite, eamus: ecce appropinquavit* *Ibid.* *qui me tradet.* Il ne se retire plus à l'écart, ni dans le lieu du Jardin le plus solitaire, comme s'il eût eu peur d'être découvert & apperçu de ses ennemis: mais il va au-devant d'eux; mais il les aborde, il les interroge, il leur demande quel dessein les amène, & contre qui ils sont envoyés: *Quem quæritis?* S'ils lui répondent que *Joan.* leur commission regarde Jesus de Naza- *c.* 18. reth, & qu'ils viennent à lui, il ne dissimule point, il ne se déguise point: C'est moi, me voilà, *Ego sum.* Si la majesté *Ibid.* de son visage, si sa parole toute divine leur imprime d'abord du respect, & leur donne même une telle épouvante, qu'ils en sont tous renversés, il leur permet de se relever, il leur parle une seconde fois: De quoi s'agit-il? Je vous ai dit que je

ſuis ce Jeſus que vous cherchez : faites
Ibid. tout ce qui vous eſt ordonné ; *Dixi vobis, quia ego ſum.* S'il ſe met de la ſorte en leur pouvoir, il leur défend de rien entreprendre contre ſes Apôtres, & de les arrêter avec lui, parce qu'ils ne lui ſont point néceſſaires, & qu'il ne les conſidère point comme des appuis : Pour moi vous me traiterez de la maniére qu'il vous plaira, puiſque c'eſt à moi que vous en voulez ; mais pour ces diſciples, laiſſez-les al-
Ibid. ler. *Si ergò me quæritis, ſinite hos abire.* Enfin, quand par un excès de zéle pour ſon Maître, Pierre tire l'épée, & frappe un des gens du Pontife ; on diroit, ſelon la belle expreſſion de Tertullien, que du même coup la ſoumiſſion de Jeſus-Chriſt,
Tertul. & ſa patience eſt bleſſée : *Patientia Domini in Malcho vulnerata eſt.* Il condamne l'impétuoſité de cet Apôtre trop ardent, il lui retient le bras, & dans le moment même il fait un miracle pour guérir la bleſſure que Malchus avoit reçue. Car il ne peut ſouffrir qu'on forme le moindre empêchement à ce que ſon Pere déſire de lui, & à l'ouvrage dont il eſt chargé. Il ne penſe plus qu'à cela, il ne ſoupire plus qu'après cela, il ne s'occupe plus que de cela. Dès qu'il y enviſage la volonté de ſon Pere, il ne lui faut point d'autre

motif, d'autre intérêt, d'autre ſoutien; & c'eſt lui-même qui s'en déclare le plus hautement & le plus expreſſément dans cet admirable paſſage de l'Evangile de ſaint Jean : *Ut cognoſcat mundus quia diligo Patrem, & ſicut mandatum dedit mihi Pater, ſic facio : ſurgite, eamus.* Ne balançons point, & ne différons point. Je ſçai ce qui m'eſt réſervé, & à quoi je ſuis appellé : mais il n'y a rien de ſi rigoureux que je ne veuille ſubir ; point de ſupplice ſi cruel que je ne ſois réſolu d'endurer, afin que le monde ſçache que j'aime mon Pere ; afin de faire voir au monde combien les ordres de mon Pere me ſont vénérables, & me ſont chers ; afin d'inſtruire le monde, & de lui apprendre comment il doit reſpecter les volontés de mon Pere, & s'y conformer dans toutes ſes démarches : *Ut cognoſcat mundus quia diligo Patrem, & ſicut mandatum dedit mihi Pater, ſic facio.* Joann. c. 14.

Or, mes freres, ce monde que le Fils de Dieu a voulu inſtruire aux dépens de ſa propre vie, c'eſt nous-mêmes. Il y a, comme vous l'avez pû déja comprendre, il y a des volontés de Dieu qui n'exigent de nous autre choſe que le gré du cœur, qu'une acceptation volontaire & libre, que la patience à recevoir & à ſupporter. Mais

il y en a qui tendent à l'action, qui nous imposent certains exercices, certains devoirs, & qui nous obligent à les remplir : volontés de pratique, volontés dont il est présentement question, & là-dessus voici ce que nous enseigne l'excellent modéle que je viens de vous proposer. Car dès qu'une fois elles nous sont connues, ces divines volontés, & que nous sentons le mouvement de la grace qui nous presse de les exécuter & de les suivre, malheur à quiconque délibère, & demeure dans une oisiveté lente & paresseuse. En vain d'ailleurs nous flattons-nous d'une prétendue résolution d'être fidéles à Dieu : du moment que cette résolution est sans effet, c'est une résolution chimérique, & une erreur qui nous trompe. Dans l'ordre de la grace, vouloir & faire n'est qu'une même chose, puisque si la grace, dit saint Augustin, n'est donnée de Dieu que pour vouloir, le vouloir n'est donné par la grace que pour faire. Si donc ce vouloir dont nous nous prévalons, n'opére rien, ce n'est plus qu'un vouloir imaginaire ; & l'on ne peut mieux nous comparer qu'à ces idoles dont parle Moyse, qui ont des bras, mais qui n'agissent jamais, qui ont des pieds, mais qui ne marchent jamais, qui ont une bouche, & qui jamais ne prononcent une parole.

Tel eſt néanmoins, mes chers Auditeurs, le pitoyable aveuglement où tombent une infinité de Chrétiens. Ils diſent cent fois le jour à Dieu, *Fiat voluntas tua*: Seigneur, que votre volonté ſoit faite; ils le diſent, & ſe font un mérite de l'avoir dit; tellement qu'à les en croire, ce ſont autant d'actes de ſoumiſſion & de réſignation. Cependant que font-ils de tout ce que Dieu veut, & de tout ce qu'il leur a preſcrit dans leur état? A quoi ſe montrent ils aſſidus & réguliers? Combien d'obligations indiſpenſables négligent-ils? & de celles mêmes qu'ils accompliſſent peut-être en partie, que ne retranchent-ils point, & que n'oublient-ils point? Or ſe dire ſoumis à Dieu; & toutefois ne ſe conduire preſque en rien ſelon les vûes de Dieu; témoigner à Dieu qu'on eſt réſigné à tout ce qui lui plaît, & ne pratiquer preſque rien de ce qui lui plaît, & que nous ſçavons lui devoir plaire; demander chaque jour à Dieu que tout ſe faſſe dans le Ciel & ſur la terre, dans nous & hors de nous, conformément à ſa volonté, & s'écarter ſans ceſſe de cette volonté divine, & ne garder preſque rien des régles que nous a tracées cette volonté divine, & vivre dans une omiſſion fréquente, ordinaire, preſque univerſelle de ce que nous

inſpire cette volonté divine, n'eſt-ce pas ſe jouer de Dieu-même, & vouloir faire un fantôme d'une des plus ſolides & des plus ſaintes vertus du Chriſtianiſme ?

Rendons-nous juſtice, Chrétiens Auditeurs, & jugeons-nous de bonne foi nous-mêmes. Nous profeſſons une Religion dont les maximes, les conſeils, les préceptes, toutes les obſervances ſont à notre égard des déclarations formelles & préciſes de la volonté de Dieu. Nous ſommes dans des conditions, dans des ordres, dans des ſociétés, où Dieu nous a appellés, où Dieu nous a marqué nos voies, où Dieu nous a diſtribué nos fonctions & nos emplois. En mille occaſions particuliéres & en mille conjonctures, nous nous ſentons intérieurement touchés, ſollicités, preſſés de Dieu, qui nous fait connoître ce qui lui agréeroit, ce qui l'honoreroit, ce qui nous ſanctifieroit, ce qui coopéreroit aux vûes de miſéricorde & de ſalut qu'il a conçues en notre faveur. Si nous l'écoutons, ſi nous entrons dans la route qu'il nous ouvre, & où il nous attire par ſa grace; ſi nous nous acquittons chrétiennement & conſtamment du miniſtère dont il nous a chargés, & que nous nous adonnions ſans relâche à tout ce qui eſt de notre profeſſion; ſi nous accordons nos

mœurs & tout le plan de notre vie avec ſon Evangile, avec notre foi, avec le culte qui lui eſt dû, & que juſqu'au dernier ſoupir nous nous attachions à le ſervir comme il mérite de l'être, & comme il veut l'être : alors prenons confiance ; nous pouvons avec quelque certitude nous répondre que nous lui ſommes unis d'eſprit & de volonté. Sans cela nous avons beau nous humilier devant ſes autels ; nous avons beau le reconnoître pour le ſouverain Arbitre & le maître de toutes choſes ; nous avons beau là-deſſus à certains momens, nous épancher dans les proteſtations les plus animées & les plus ſpécieuſes : ce n'eſt qu'un pur langage ; ce ne ſont que de ſimples complaiſances, qui ſéparées des œuvres qu'elles devroient produire, ne peuvent être réputées devant Dieu, ni comptées pour une véritable ſoumiſſion.

Vous me direz que cette ſoumiſſion en pratique & en œuvres, demande bien de la contrainte & de la gêne ; qu'il y a des exercices très-laborieux & très-fatiguans ; qu'il y a des tems où ils ſont ſupportables, & qu'il y en a d'autres où ils ne le ſont plus ; qu'on n'eſt pas toujours en diſpoſition de ſe faire violence, & d'agir de la même maniére, avec la même promptitude & le même zéle, dans la

même étendue & la même exactitude. Ah! Chrétiens, en parlant de la ſorte & voulant vous prévaloir de telles excuſes, penſez-vous au maître à qui vous appartenez comme ſes créatures, & dont vous relevez néceſſairement & eſſentiellement? Comprenez-vous ſa grandeur & ſes droits? N'eſt-il pas toujours votre Dieu? Ne l'eſt-il pas par-tout & dans tous les lieux? Ne l'eſt-il pas en toutes rencontres, & en quelque ſituation, ou intérieure, ou extérieure, que vous puiſſiez vous trouver? La volonté de ce premier Etre n'eſt-elle pas une volonté ſupérieure? & par quel renverſement faudra-t-il que cette volonté ſuprême, cette première volonté, dépende de nos foibleſſes & de nos lâchetés, dépende de nos humeurs & de nos caprices, dépende de nos légéretés & de nos inconſtances! Quoi donc! ce Dieu ſi puiſſant & ſi digne d'être ſervi & obéi, ne verra ſes ordres ſuivis, que lorſqu'ils nous plairont, que lorſqu'ils nous feront aiſés & faciles, que lorſqu'ils ne nous exerceront point, qu'ils ne nous captiveront point, qu'ils ne nous mortifieront point? Il ſe conformera à nos changemens & à nos variations? Il attendra le tems favorable où notre ferveur ſe rallumera, & où nous ſerons touchés d'un attrait tout

nouveau : comme ſi c'étoit à lui de s'accommoder à nous, & non pas à nous de nous accommoder à lui & à toutes ſes ordonnances? Non, Seigneur, il n'en doit pas être ainſi, & ce ſeroit non-ſeulement un déſordre, mais une indignité. Car pourquoi vous ſerois-je ſoumis plutôt aujourd'hui que demain, plutôt dans une occaſion que dans une autre, plutôt ſur tel ſujet que ſur tel autre? N'êtes-vous pas toujours pour moi le même Dieu, & ne ſuis-je pas toujours à votre égard dans la même dépendance? Votre volonté eſt une volonté éternelle, & je ſuis l'inſtabilité même: mais il faut que mon inſtabilité ſoit fixée par votre éternité, & qu'en tout ce qui ſera de votre bon plaiſir, ma volonté ſoit immuable par vertu, comme la vôtre eſt immuable par nature. Le même empire impoſe toujours la même obligation, & le même Maître m'engage toujours à la même obéiſſance.

Sur cela, Chrétiens, qu'avons-nous à faire? c'eſt de rentrer en nous-mêmes & de nous examiner ſérieuſement nous-mêmes; c'eſt de voir en quoi particuliérement nous ſommes plus lâches à pratiquer la volonté de Dieu, & plus libres à nous affranchir des régles & des devoirs qu'il nous a preſcrits. Eſt-ce dans les exercices de piété,

dans la priére, dans la pénitence, dans l'uſage des Sacremens & dans les divins Myſtères? Eſt-ce dans les ſoins temporels, dans les fonctions d'une charge, dans l'adminiſtration d'un bien, dans la conduite d'un ménage, dans l'éducation des enfans ? De même, quels ſont les accidens de la vie, les événemens, les diſgraces, où nous ſommes plus ſujets à nous troubler & à murmurer ? Sont-ce les maladies dont Dieu nous afflige? Sont-ce les injuſtices que nous font les hommes, & les perſécutions qu'ils nous ſuſcitent ? Sont-ce les pertes qui nous arrivent dans un commerce, & dans les affaires que nous entreprenons? Sont-ce les mépris qu'on nous témoigne, & les humiliations où nous ſommes expoſés ? Sont-ce les travaux dont on nous charge, & les fatigues dont on nous accable, ou dont nous nous croyons accablés ? Reconnoiſſons-le en la préſence de Dieu ; car il ne tient qu'à nous de le découvrir, & nous ſçavons aſſez ce qui altère plus communément notre cœur, & ce qui nous fait plus de peine. Ne nous contentons pas de le ſçavoir, mais prémuniſſons-nous contre cela même ; & toutes les fois que la choſe en effet ſe préſente, & qu'il faut mettre la main à l'œuvre, qu'il faut baiſſer la tête & porter le fardeau, qu'il faut ſe renoncer

soi-même & s'assujettir, qu'il faut se réprimer, ou faire effort, imaginons-nous que nous nous trouvons à la place des trois disciples, & que Jesus-Christ marchant devant nous comme notre conducteur, nous dit : *Surgite, eamus : ecce appropinquavit hora.* Hâtez-vous, Ames chrétiennes, & ne tardez-pas un moment. Voilà l'heure où votre Dieu vous appelle, & où vous devez me suivre. C'est dans cette occasion, dans cette action, que vous avez à montrer votre amour, votre attachement, votre obéissance, & à en donner un témoignage certain. Gardez-vous de vous comporter ici avec négligence & avec un esprit chagrin & chancelant. Gardez-vous de faire un pas en arriére, ou de vous tenir dans un lâche assoupissement, & dans un repos oisif: *Surgite, eamus.* Souvenez-vous de la grandeur du Maître qui veut cela de vous, & qui vous l'enjoint. Souvenez-vous de la gloire qu'il en attend, & de la récompense que vous en recevrez. Souvenez-vous que vous l'aurez pour témoin, pour spectateur, pour juge. Souvenez-vous que c'est delà peut-être qu'il a fait dépendre votre sanctification, votre salut, votre prédestination éternelle. Souvenez-vous qu'il y a peut-être attaché les dons les plus précieux de sa grace; & que peut-

être, manquant là-dessus de soumission; vous vous priverez de ses plus insignes faveurs & de ses plus abondantes bénédictions: *Surgite, eamus.* Figurons-nous, dis-je, mes Freres, que c'est le Sauveur même qui nous presse de la sorte, & qui nous sollicite. S'il nous reste un dégré de foi, y a-t-il rien à quoi ces motifs ne soient capables de nous déterminer? Plus résignés alors que jamais & plus résolus à toutes les volontés de notre Dieu, nous nous écrierons
Act. c. 9. comme saint Paul: *Domine, quid me vis facere?* Expliquez-vous, Seigneur, & me déclarez, ou me faites annoncer de votre part, ce que vous désirez de moi: quoi que ce soit, j'y consens, je vous tends les bras, & mon cœur est prêt. Pour nous confirmer dans cette disposition, nous en reviendrons au sentiment du Fils de Dieu; & quelque victoire qu'il y ait à remporter, ou sur nous-mêmes, ou sur le monde, nous dirons: *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, & sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* Ah! Seigneur, le monde n'a guère connu jusques à présent si je vous aimois, & je ne l'ai guère connu moi-même: mais il est tems enfin de l'en convaincre pour son édification, & de m'en convaincre moi-même pour ma consolation. Car jamais je ne donnerai au monde,

ni moi-même je n'aurai jamais de preuve plus convaincante que je vous aime ſincérement, efficacement, pleinement, que lorſque je me trouverai, & dans le ſentiment & dans la pratique, comme tranſformé en vous par une inviolable & entiére conformité de volontés. Ce ne ſera pas en vain ; & jamais auſſi n'aurai-je de meilleur titre pour aſpirer à votre gloire, & pour être reçu dans votre Royaume, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

Adhuc eo loquente, ecce Judas unus de duodecim venit, & cum eo turba multa, missi à Principibus Sacerdotum. Qui autem tradiderat eum, dedit illis signum, dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est ; tenete eum.

Le Sauveur du monde n'avoit pas encore achevé de parler, que Judas l'un des douze Apôtres, arriva, & avec lui une troupe d'hommes armés, qui étoient envoyés par les Princes des Prêtres. Or le Disciple qui le trahissoit, leur avoit donné ce signal, & leur avoit dit : Celui que je baiserai, est celui que vous cherchez ; saisissez-le. En saint Matth. ch. 26.

QUE puis-je, Chrétiens, ajouter à ces paroles ? & pour vous faire concevoir une juste horreur de la trahison de

Judas, quelle autre image vous en tracerois-je, & en quels caractères plus marqués pourrois-je vous la repréſenter ? C'eſt un Diſciple de Jeſus-Chriſt, & c'eſt même un des diſciples favoris, puiſque c'eſt un des douze Apôtres, *Unus de duodecim.* Il paroît à la tête d'une troupe armée, contre qui ? contre ſon Maître ; & envoyée par qui ? par les ennemis de ſon Maître : *Et cum eo turba multa, miſſi à Principibus Sacerdotum.* C'eſt lui-même qui le trahit, cet adorable Maître, & lui-même qui l'a vendu aux Juifs : *Qui autem tradiderat eum.* Enfin le ſignal qu'il leur donne pour le connoître, & pour le prendre, c'eſt un baiſer : *Quemcumque oſculatus fuero, ipſe eſt ; tenete eum.* Voilà ſans doute, entre les ſouffrances de Jeſus-Chriſt dans ſa paſſion, ce qui lui dut être plus ſenſible ; & c'eſt de quoi je viens aujourd'hui vous entretenir. Je ne prétends point m'arrêter à une longue & inutile déclamation contre l'attentat de cette ame lâche & ſans foi. Une ſimple vûe en découvre d'abord toute l'énormité. Mais afin d'en tirer des leçons qui nous ſoient profitables, nous devons conſidérer dans le crime de Judas, ſur-tout deux choſes ; ſçavoir, ce qui en a été le principe, & ce qui en a été le comble. Or le principe de ſon crime, ce

fut une passion mal réglée, vous le verrez dans la premiére partie; & le comble de son crime, ce fut un aveugle désespoir; je vous le montrerai dans la seconde partie. De-là nous apprendrons en premier lieu de quelle conséquence il est de ne souffrir dans notre cœur nulle passion qui le puisse corrompre; & en second lieu, qu'à quelques excès néanmoins que la passion nous ait conduits, il n'y a jamais sujet de perdre espérance, & de se croire absolument abandonné de Dieu. Deux points que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager cet entretien.

I. PARTIE. RIEN de plus dangereux, Chrétiens, ni rien qui traîne après soi de plus funestes conséquences, qu'une passion mal gouvernée, & à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous. C'est un serpent qui se nourrit dans notre sein, mais qui n'en sort ensuite qu'en le déchirant. C'est une étincelle de feu qui s'entretient sous la cendre, mais qui peut causer un incendie général. C'est ce lion domestique & familier dont parle l'Ecriture, qui venant à croître, porte la désolation par-tout, & dévore tout ce qu'il rencontre. Vérité dont le perfide Judas sera dans tous les âges un exemple mémorable. Il a trahi le

Sauveur du monde, en le livrant à ſes ennemis ; voilà de tous les crimes le plus abominable. Mais quel en a été le principe ? Si l'Evangéliſte ne nous l'avoit marqué en termes exprès, nous ne pourrions nous le perſuader, & nous aurions formé ſur cela mille conjectures, ſans jamais découvrir la cauſe d'une ſi déteſtable entrepriſe. Car voyant un Diſciple ſe tourner contre ſon Maître, & travailler à le perdre, nous aurions cru qu'il s'étoit déterminé à cet attentat par quelqu'un de ces violens tranſports, qui aveuglent l'eſprit, & troublent les ſens : par un emportement de colère, par une ardeur de vengeance, dans le reſſentiment vif & tout récent d'une offenſe reçue. Suppoſé même toute l'énormité du fait, du moins aurions-nous jugé qu'il y eut quelque choſe en cela de plus qu'humain, & que Judas, en s'abandonnant à cette perfidie, étoit poſſédé du démon qui agiſſoit en lui, & dont il n'étoit que l'inſtrument & le miniſtre. Mais non, Chrétiens, ce n'a rien été de tout cela. Judas a trahi le Fils de Dieu ſans emportement, ſans reſſentiment, ſans vengeance, ſans haine & ſans averſion de ſa perſonne. Car quel ſujet en eût-il pû avoir ? Pendant les trois années de ſon Apoſtolat, de quelles graces ne l'avoit pas

comblé ce Dieu Sauveur ? & qu'étoit-il arrivé qui dût l'aigrir contre lui, & l'engager à une si noire trahison? Comment donc oublia-t-il tant de bienfaits, & sacrifia-t-il si indignement son Bienfaicteur ? Encore une fois, mes Freres, l'eussiez-vous jamais pensé, si le Saint-Esprit ne vous l'avoit pas fait entendre ? Une avare convoitise, l'esprit d'intérêt, la passion d'avoir, voilà ce qui corrompit le cœur de ce traître, & ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Reprenons la chose d'un peu plus haut, & expliquons-nous.

Il avoit été présent, lorsque Marie-Magdeleine vint répandre sur les pieds de Jesus-Christ un parfum de très-grand prix. Il en avoit conçu de la peine, & s'en étoit hautement déclaré. Son avarice lui avoit fait traiter de profusion, & condamner une action si sainte : *Ut quid perditio hæc ?* Pour justifier son sentiment, il l'avoit coloré d'une apparence de piété & de charité: Hé, quoi ! ne pouvoit-on pas vendre cette liqueur ? On en eût retiré une somme considérable, & cette somme eût servi au soulagement des pauvres : *Potuit enim istud venumdari multo, & dari pauperibus.* Rien de plus spécieux que ce prétexte : mais ce n'étoit qu'un prétexte ; & si vous voulez sçavoir la vraie raison qui le touchoit, le

Matth. 6. 26.

Ibid.

texte ſacré va vous l'apprendre. Car, dit ſaint Jean, il n'avoit guère en vûe les misères des pauvres; & en parlant d'eux, ce n'étoit pas pour eux qu'il parloit. Mais il amaſſoit, & il théſauriſoit; mais ayant ſoin de recueillir les aumônes faites à Jeſus-Chriſt, il les gardoit & ſe les approprioit : *Non quia de egenis pertinebat ad eum, ſed quia fur erat & loculos habens.* Joan. c. 12. De là que fait-il ? & quelle réſolution, quelle affreuſe extrémité ! Judas ſe voit fruſtré de ſon eſpérance; ce gain qui lui fût revenu de ce baume précieux qu'avoit apporté Magdeleine, ce gain ſordide qu'il ſe propoſoit, lui échappe des mains. Il veut s'en dédommager; & parce qu'il en trouve l'occaſion prompte & commode, en vendant ſon Maître même, ce parricide ne l'étonne point. Il en a bientôt formé le deſſein, il ſe met bientôt en état de l'exécuter; le voilà dans le conſeil des Princes des Prêtres; du ſacré Collége des Apôtres qu'il a quitté, le voilà dans la Synagogue des Juifs avec qui il vient délibérer & négocier. Que me donnerez-vous ? & je vous réponds de ce Jeſus que vous cherchez : je vous l'amènerai. *Quid vultis mihi dare ? & ego eum vobis tradam.* Ah ! Matth. c. 26. Diſciple ingrat, que promettez-vous ? que dites-vous ? ou plutôt, mes chers Audi-

teurs, que dis-je moi-même ? & comment pourrois-je fléchir un cœur que la cupidité domine? Cette ame intéreſſée n'écoute que ce qui la peut ſatisfaire. On convient de part & d'autre : trente deniers ſont offerts, & ſont acceptés; tout eſt conclu. Judas prend des meſures, il agit, il livre Jeſus, & ne s'eſtime pas moins heureux de pouvoir, aux dépens de cet adorable Sauveur, contenter l'inſatiable déſir qui le dévore, que les Juifs, de pouvoir, à ſi peu de frais, contenter leur animoſité & leur envie.

Voilà, Chrétiens, tout le fonds de ſon crime, en voilà l'origine. Ç'a été un déicide, parce que c'étoit un voleur, *Fur erat*; & c'étoit un voleur, parce qu'il étoit avare. De ſon avarice ſont venus tous ſes larcins, & ſes larcins ont enfin abouti juſqu'à mettre la vie & le ſang d'un Dieu au prix des eſclaves: car le prix des eſclaves étoit de trente deniers. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ſoit devenu traître ? non certes, puiſqu'il eſt comme eſſentiel à l'avare de n'avoir point de foi. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait violé lâchement tous les devoirs de la reconnoiſſance & de l'amitié? Il n'y a rien en cela que de très-naturel, puiſque l'amitié & l'avarice ſont incompatibles : car le caractère de l'une eſt de ſe communiquer & de vouloir du

bien à autrui, au lieu que le caractère de l'autre eſt de ſe renfermer toute dans elle-même, & de ne vouloir que ſon propre bien. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait renoncé ſon Maître ? Je n'en ſuis point ſurpris, répond ſaint Chryſoſtome, puiſque, ſelon l'oracle de la vérité éternelle, on ne peut ſervir deux Maîtres, & que tout avare eſt aſſervi à ſon avarice. Faut-il même s'étonner qu'étant avare, il ait vendu juſqu'à ſon Dieu ? Je n'ai pas non plus de peine à le comprendre, pourſuit ſaint Chryſoſtome, puiſque l'avare ne veut point d'autre Dieu que ſon avarice, ou que ſon argent. Or il n'eſt pas difficile de concevoir qu'on vende le Dieu véritable pour un Dieu prétendu, quand ce Dieu prétendu eſt le ſeul qu'on reconnoît, & à qui l'on eſt dévoué. Tout cela, Chrétiens, ce ſont des réflexions ſolides : mais ſans nous arrêter à ce point particulier, ni davantage inſiſter ſur la paſſion de l'intérêt, concluons de l'exemple de Judas, trois choſes qui regardent toute paſſion en général ; & apprenons premiérement combien il eſt pernicieux de fomenter une paſſion dans notre cœur, & de s'y aſſujettir, puiſqu'elle peut nous conduire aux plus grands déſordres ; ſecondement, de quelle importance il eſt de l'attaquer de bonne

heure, & de l'étouffer dès ſa naiſſance; puiſque lorſqu'elle s'eſt une fois établie & fortifiée, il faut une eſpéce de miracle pour la détruire & la ſurmonter; en troiſiéme lieu, combien il eſt néceſſaire de n'en épargner aucune, quelle qu'elle ſoit, & de les réprimer toutes, puiſqu'une ſeule ſuffit pour nous pervertir & pour nous perdre. Trois maximes d'une conſéquence extrême dans le réglement de notre vie. Plaiſe au Ciel que je puiſſe bien les imprimer dans vos cœurs, & que vous ſçachiez dans la pratique en profiter!

Car j'en appelle d'abord à vous-même, mon cher Auditeur, & je vous demande ce que peut la paſſion, ou pour mieux dire, ce qu'elle ne peut point, quand elle s'eſt emparée d'un cœur? Quelles entrepriſes, & quels deſſeins criminels ne lui inſpire-t-elle pas? Elle a fait de Judas un apoſtat & un homicide: que ne fera-t-elle point de moi? Je n'ai qu'à rappeller ma conduite paſſée, & qu'à voir où m'a mené en mille rencontres une paſſion qui m'entraînoit. N'eſt-ce pas là le principe de tous les déréglemens de ma vie? Si j'avois été guéri de cette paſſion, je n'aurois pas fait cent démarches dont je n'ai que trop lieu maintenant de me repentir; je ne me ſerois jamais engagé en telles & telles

telles habitudes ; je ne ſerois jamais allé juſqu'à ces excès ; ma raiſon s'y ſeroit oppoſée, ma volonté en eût eu horreur : mais la paſſion m'a tout perſuadé, & m'a fait franchir toutes les barriéres qui pouvoient me retenir. Auſſi quand Dieu a voulu punir les hommes ſur la terre, & les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment, que de les livrer à leurs paſſions : *Tradidit illos Deus in deſideria cordis eorum.* C'étoient des impies, dit ſaint Paul, parlant des Philoſophes Païens : & c'eſt pour cela que Dieu les a abandonnés au gré de leurs déſirs. Il ne les a pas livrés aux afflictions & aux adverſités temporelles ; au contraire il les a comblés d'honneurs & de proſpérités. Il ne les a pas livrés aux démons, miniſtres de ſa juſtice, & les exécuteurs de ſes vengeances. A qui donc ? A eux-mêmes & à leurs paſſions déréglées : pourquoi ? Parce qu'une paſſion, répond ſaint Chryſoſtome, eſt pire qu'un démon, & que Dieu ſe tient plus vengé par ce démon intérieur & naturel, que par tous les démons de l'enfer. Et en effet, pourſuit l'Apôtre, de quelles paſſions ont-ils été eſclaves ? Des plus brutales & des plus honteuſes : *Tradidit illos in paſſiones ignominiæ.* *Rom. c. 1.* *Ibid.*

Or ce que Dieu a fait au regard de ces

infidéles par de ſi ſales paſſions, il l'a fait au regard de Judas par la paſſion de l'intérêt, & c'eſt ce qu'il fait encore tous les jours à notre égard par tant de paſſions différentes qui nous tyranniſent. Hé bien, dit Dieu dans l'ardeur de ſa colère, vis donc, & agis comme tu le voudras ; ſuis le torrent qui t'emporte, & lâches impunément la bride à tes appétits les plus injuſtes & les plus déſordonnés. Je t'avois juſques à préſent arrêté par la force de ma grace : mais je te laiſſe déſormais la carriére ouverte. Puiſque tu veux être pécheur, ſois-le tout-à-fait ; & puiſque tu veux obéir à ta paſſion, qu'elle te maîtriſe, & qu'elle te plonge dans tout ce qu'elle a de plus vicieux & de plus odieux. Car voilà, Chrétiens, le vrai ſens de cette terrible parole du Docteur des Nations, *Tradidit illos in paſſiones ;* & voilà ce que le Sauveur fit entendre à Judas, lorſqu'après avoir tenté toutes les voies, pour le ramener à ſon devoir, il lui permit enfin, ou ſembla lui permettre d'exécuter ſon exécrable projet. *Quod facis, fac citiùs :* Achéve, perfide, achéve ce que tu as médité & commencé. Depuis ce moment reſſentit-il la moindre peine au fond de ſon ame ? Héſita-t-il à ſe rendre auprès des Pontifes conjurés contre le Fils de Dieu ?

Joan. c. 13.

Diſputa-t-il quelque tems ſur la convention qu'ils firent avec lui, & vendit-il au moins chérement la ſacrée perſonne de Jeſus-Chriſt? Montra-t-il quelque répugnance à conduire lui-même les ſoldats dans le jardin, & fut-il émû de la préſence du Maître le plus aimable, de l'accueil qu'il en reçut, & de ce reproche ſi tendre: *Amice*, Mon Ami; *Juda, oſculo Filium hominis tradis*? Quoi, Judas, vous me trahiſſez, & c'eſt par un baiſer? Ah! la paſſion ſoutient tout cela, dévore tout cela, l'endurcit ſur tout cela. Vous en êtes effrayés: mais, Chrétiens, n'y a-t-il eû qu'un Judas où la paſſion ait produit de ſi damnables effets; & combien voyons-nous encore dans le Chriſtianiſme d'hommes paſſionnés vendre Jeſus-Chriſt, le trahir, le ſacrifier à leurs aveugles convoitiſes? Suppoſez les crimes les plus énormes & les plus monſtrueux attentats: l'homme en devient capable, dès que la paſſion le gouverne. Suppoſez l'homme le plus vertueux & le plus attaché à ſes devoirs; dès que la paſſion commencera à le ſolliciter, & qu'il lui prêtera l'oreille, il eſt en danger, & dans le danger prochain, d'une ruine entiére de ſa conſcience & de ſon ame. La raiſon eſt que le caractère de la paſſion eſt de n'avoir point de bornes. Car les bornes que

Matth. c. 26. Luc. c. 22.

Dieu nous a preſcrites, ne peuvent nous être appliquées que par deux régles, qui ſont la raiſon & la foi. Or le propre de la paſſion eſt de prévenir la raiſon & la foi ; & que les prévenant, elle prend l'avantage ſur l'une & ſur l'autre, & rend inutiles toutes leurs lumiéres.

Quel reméde, mes chers Auditeurs? Celui-même que je vous ai marqué dans la ſeconde maxime, & que je trouve ſi bien exprimé dans ces belles paroles de l'Ecriture : *Beatus qui tenebit & allidet parvulos tuos ad petram.* Bienheureux celui qui écraſera tes petits contre la pierre. Expreſſions figurées ; & voici, ſelon ſaint Auguſtin, ce qu'elles nous repréſentent. Ces petits, remarque ce ſaint Docteur, ſont les paſſions de l'homme, qui commencent à naître, & qui n'ont pas encore pris leur accroiſſement. Or c'eſt alors que nous devons les écraſer, les briſer, les mortifier, parce qu'elles ſont foibles, & qu'il eſt par conſéquent beaucoup plus aiſé de les vaincre, & de s'en défaire. Mais ſi nous leur permettons de s'établir & de ſe fortifier, ſi nous les laiſſons ſe former en habitudes, dans peu nous n'en ſerons plus maîtres, & juſques au dernier ſoupir de notre vie elles nous tiendront ſous le joug, & nous feront éprouver leur malheureuſe & cruelle

Pſalm. 136.

domination. *Beatus qui tenebit & allidet parvulos tuos ad petram.*

Ce que je dis au reſte, mes Freres, regarde toutes les paſſions, ſans en excepter aucune ; pourquoi ? parce qu'il n'en faut qu'une pour faire en nous d'étranges ravages, & qu'une ſeule peut nous égarer de la voie du ſalut & nous damner ; parce qu'il n'en faut qu'une pour ſuſciter toutes les autres, autant qu'elles peuvent lui être utiles & ſervir à ſes fins ; parce que celle dont nous nous défions peut-être le moins, eſt juſtement celle dont nous avons le plus à craindre, & qui ſouvent a des ſuites plus funeſtes. Troiſiéme & derniére maxime, non moins inconteſtable que les deux premiéres. Judas n'étoit ni ambitieux, ni impudique, ni ſenſuel ; ni emporté : l'Evangile ne lui attribue aucun de ces vices ; mais il étoit intéreſſé, & ce fut aſſez pour l'engager dans l'intrigue la plus criminelle & la plus ſacrilége conſpiration. C'eſt donc fort mal raiſonner que de dire, Je n'ai qu'une paſſion, & Dieu m'a fait la grace d'être du reſte peu ſujet aux paſſions ordinaires qui regnent dans le monde : c'eſt comme ſi je diſois, Je n'ai qu'une maladie mortelle ; & que me croyant en ſûreté, je n'uſaſſe contre cette maladie de nulle précaution.

Mais dès que c'eſt une maladie mortelle ; pourroit-on me répondre, cela ne ſuffit-il pas, & ne devez-vous pas prendre tous les ſoins néceſſaires pour en arrêter le cours ? Car dans le fond, qu'importe que ce ſoit de pluſieurs maladies compliquées enſemble, ou d'une ſeule, que vous mouriez, ſi vous venez en effet à mourir ? Diſons de même, Chrétiens, par rapport à la paſſion : c'eſt une maladie de l'ame, & une maladie qui peut nous donner la mort ; en faut-il davantage ? qu'importe que d'autres l'accompagnent ou qu'elle agiſſe ſeule ? qu'importe que ce ſoit celle-ci ou celle-là, ſi nous périſſons par celle-ci auſſi-bien que par celle-là, & s'il y a dans chacune ſéparément un poiſon aſſez malin & aſſez contagieux, pour éteindre dans nous tous les principes de la vie ?

Quelle priére faut-il donc faire plus ſouvent & plus ardemment à Dieu, que celle du Prophéte Royal ? *Ne tradas beſtiis animas confitentes tibi.* Ah ! Seigneur, je le reconnois devant vous, & je le confeſſe ; j'ai mérité mille fois, en me révoltant contre vous, de reſſentir la révolte de mes paſſions contre moi-même. Ce ſont des bêtes féroces qui m'agitent, qui me tourmentent ; & il eſt bien juſte qu'une ame qui n'a pas voulu obéir à votre loi, ne

Pſalm. 73.

ſoit pas elle-même obéie par ſes propres convoitiſes. Mais après tout, mon Dieu, ſi vous avez à me châtier, que ce ne ſoit pas en me livrant à leurs deſirs inſenſés : *Ne tradas.* Que j'aie de leur part des combats à ſoutenir ; que j'aie pour leur réſiſter, des efforts à faire, & de grands efforts ; que je ſois obligé, pour ne pas ſuccomber à leurs attaques, de vivre dans une attention continuelle ſur moi-même, & dans un renoncement perpétuel à moi-même : c'eſt une peine qui m'eſt dûe, & tant que j'en ſerai-là, & que vous voudrez m'éprouver par-là, je ne penſerai qu'à me ſoumettre & qu'à bénir votre ſouveraine juſtice. Mais, Seigneur, ſi jamais vous allez plus avant, & que dans cette guerre inteſtine vous m'abandonniez à ces ennemis de mon ſalut, que ſera-ce de moi ? Tout autre châtiment, mon Dieu, je l'accepte de votre main. Vous en avez de toutes les ſortes ; & quel que ſoit celui que vous choiſirez, je m'y ſoumets : mais ce fatal abandonnement à mes paſſions, c'eſt, je l'oſe dire, Seigneur, à quoi je ne puis conſentir ; c'eſt ſur quoi je ne ceſſerai point d'implorer votre miſéricorde, & de vous adreſſer mes vœux : *Ne tradas beſtiis animas confitentes tibi.* Ce ne ſeront point, Chrétiens, des vœux

ſtériles & ſans fruit, pourvu qu'ils ſoient ſincères. Dieu les écoutera : prenons confiance, & gardons-nous de l'autre malheur de Judas. La ſource de ſon crime, ce fut la paſſion ; mais le comble & la conſommation de ſon crime, ce fut ſon déſeſpoir, comme vous le verrez dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL n'eſt pas ſurprenant que l'attentat commis contre la perſonne de Jeſus-Chriſt, ait été la cauſe de la réprobation de Judas : car, ſelon que ſaint Chryſoſtome l'a très-judicieuſement remarqué, un homme perdu, un homme réprouvé de Dieu, eſt quelque choſe de bien moins, qu'un Dieu trahi & un Dieu vendu. Mais ce qu'il y a de plus étrange & de plus effrayant pour nous, c'eſt qu'un Apôtre de Jeſus-Chriſt ſe ſoit porté juſqu'à cette perfidie ; & que par une telle perfidie, il ſoit tombé dans l'affreux état d'une damnation éternelle. Voilà ce que nous pouvons regarder comme un abyſme des jugemens de Dieu. Ces deux termes d'Apôtre & de réprouvé joints enſemble & néanmoins ſi oppoſés, ſont capables de jetter la terreur dans tous les eſprits. Car qu'eſt-ce qu'un Apôtre ? un élû de Dieu, un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, un dépoſitaire de ſes ſecrets, un diſpenſateur de ſes myſtè-

tes, un Prédicateur de l'Evangile, un Prince de ſon Egliſe, un Paſteur de ſon troupeau, un homme rempli des plus riches dons de la grace. Et qu'eſt ce qu'un réprouvé? l'abomination de Dieu, l'objet de la colère & de la vengeance de Dieu, une victime de l'enfer, un vaſe d'ignominie, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, un homme frappé de la malédiction du Ciel & livré à ſa plus rigoureuſe juſtice. Or qui peut ſans effroi voir tout cela réuni dans un même ſujet? La réprobation d'un homme, quel qu'il ſoit & en quelque état que je me le figure, eſt ſans doute bien terrible; celle d'un juſte qui de l'état de grace où il étoit élevé, tombe dans l'état de perdition, eſt encore beaucoup plus affreuſe: que ſera-ce de la réprobation d'un Diſciple du Sauveur, qui de l'éminence du trône Apoſtolique, ſi je puis parler de la ſorte, eſt précipité dans un feu qui ne s'éteindra jamais, & condamné à un opprobre que rien jamais ne pourra effacer?

C'eſt-là toutefois, mes Freres, que s'eſt terminée la trahiſon de Judas. Elle en a fait d'abord un apoſtat, ſon apoſtaſie l'a conduit au déſeſpoir, ſon déſeſpoir lui a inſpiré la penſée d'attenter lui-même à ſa propre vie; & cette mort pleine d'horreur, en mettant le comble à ſon crime, a mis le comble à

la damnation de ſon ame, & doit être ſuivie d'une éternité de ſupplice. Encore une fois, n'eſt-ce pas là qu'il faut s'écrier avec
Rom. le Maître des Gentils : *O altitudo* ! O
c. 11. profondeur impénétrable ! & jamais cette parole fut-elle mieux appliquée, & vérifiée plus à la lettre ? car une profondeur ſuppoſe une élévation : or que concevons-nous dans l'ordre du ſalut & de la grace, de plus relevé que l'Apoſtolat : & par conſéquent que pouvons-nous concevoir de plus profond & de plus bas, que la chûte & la réprobation d'un Apôtre ? *O altitudo* ! O profondeur, mais de quoi ? non pas des richeſſes de la miſéricorde & de la bonté de Dieu, mais des tréſors de la juſtice &
Ibid. de la colère de Dieu : *O altitudo divitiarum* ! Car Dieu a des tréſors de colère, comme des tréſors de bonté, & les uns & les autres ſont également des tré-
Ibid. ſors de ſageſſe & de ſcience, *Sapientiæ & ſcientiæ Dei*, parce que Dieu n'eſt pas moins ſage ni moins éclairé en réprouvant, qu'il l'eſt en prédeſtinant. Il a voulu nous découvrir ces tréſors de colère dans la perſonne de Judas, pour nous apprendre à les craindre & à nous en garantir. Voyons donc encore plus en détail les circonſtances de la réprobation de ce malheureux.

Après avoir traité avec les Princes des

Prêtres, il renonce à Jesus-Christ & à sa compagnie ; d'où vient qu'il est appellé par S. Ambroise le chef des apostats, *Apostatarum caput*, & que selon le Cardinal Pierre Damien, tout ce qu'il y a de chrétiens qui perdent la foi & qui apostasient, sont comme les descendans & la postérité de Judas : *Judæ execranda progenies.* Et ne falloit-il pas en effet qu'il portât dès-lors le caractère des réprouvés, puisqu'au moment qu'il communia de la main du Fils de Dieu, il fut possédé du démon, qui entra dans lui : & c'est ce que saint Jean nous déclare expressément : *Et post buccellam introivit in eum satanas.* Or qu'étoit-ce, mes Freres, demande saint Cyrille d'Alexandrie, qu'un homme qui venoit tout à la fois de recevoir dans son cœur Satan & Jesus-Christ : Satan, pour l'y faire régner ; & Jesus-Christ, pour l'y faire mourir : Satan, à qui il donnoit dans lui-même un empire absolu ; & Jesus-Christ, qu'il y crucifioit : Satan, qu'il exaltoit au-dessus de Jesus-Christ ; & Jesus-Christ, qu'il lui présentoit comme une victime, & qu'il lui sacrifioit ? n'étoit-ce pas là le sceau de la réprobation ? n'en étoit-ce pas le dernier terme ?

Ambr. *Pet. Dam.* *Joan. c. 13.*

Mais cette réprobation après tout ne fut pas l'effet nécessaire, ni du sacrilége de Judas, ni de son apostasie, ni de sa trahison.

Car après avoir abandonné Jesus-Christ ; après avoir trahi Jesus-Christ, après l'avoir livré au pouvoir des Juifs, il y avoit une ressource pour lui dans la miséricorde de Dieu ; & s'il eût bien ménagé les graces qui lui restoient, il pouvoit encore rentrer dans la voie de la justification, & par-là même dans la voie du Ciel. Que ne fit point le Fils de Dieu pour l'y rappeller ? Comment lui parla ce Dieu Sauveur, & quels retours ne lui donna-t-il pas occasion de faire sur lui-même ? Mais le cœur de cet apostat & de ce traître s'étoit fermé pour jamais aux graces divines : & delà son désespoir. Non pas qu'il ne reconnoisse son crime : au contraire, c'est parce qu'il le reconnoît, parce qu'il le déteste, mais par une fausse pénitence, qu'il se désespère. Il le reconnoît, mais il ne le reconnoît qu'à demi. Il le reconnoît comme une production de sa malice, mais il ne le reconnoît pas comme un sujet capable encore d'exciter la bonté de Dieu. Le voilà touché de repentir, *Pœnitentiâ ductus* : mais repentir, disent les Peres, qui outrage Dieu, bien loin de l'appaiser ; pourquoi ? parce qu'il procéde d'un faux jugement, que Dieu est moins miséricordieux qu'il n'est juste ; & parce que ce jugement faux & erroné, au lieu d'attendrir le pécheur

Matth. c. 26.

pour Dieu, de le toucher d'un ſaint amour, ne lui inſpire que de l'averſion & de la haine.

L'euſſiez-vous jamais cru, mes chers Auditeurs, que le démon qui eſt l'auteur du péché, pût être l'auteur de la pénitence, & que la pénitence qui doit réconcilier l'homme avec Dieu, ne dût ſervir qu'à l'en éloigner ? Voilà néanmoins le myſtère qui s'eſt accompli dans Judas. Sa pénitence a été l'ouvrage du démon : c'eſt le démon qui la lui a ſuggérée, le démon qui lui en a donné les régles, le démon qui la lui a fait exécuter. Car tout y a été de ſon eſprit. Ce fut une pénitence ſincère, puiſque Judas ſe repentit véritablement de ſon péché. Ce fut une pénitence vive & affectueuſe, puiſqu'il conçut une ſenſible douleur de ſon péché. Ce fut même une pénitence beaucoup plus efficace que ne le ſont communément les nôtres, puiſqu'il alla trouver les Princes des Prêtres, qu'il leur témoigna l'innocence de Jeſus-Chriſt, & qu'il leur rendit l'injuſte ſalaire qu'il avoit reçû : *Pœnitentiâ ductus, retulit triginta argenteos.* Mais avec toutes ces qualités ce fut une pénitence de démon : comment cela ? parce qu'elle ne fut pas animée de l'eſpérance chrétienne. Il y a près de ſix mille ans que tous les démons dans l'enfer font une pareille péni- *Ibid.*

tence : ils reconnoiſſent toujours leur péché, & le reconnoîtront toujours, mais ſans nul amour pour Dieu, ni nul ſentiment de confiance en Dieu. Le grand artifice de l'eſprit de ténébres eſt de nous inſpirer cette pénitence défectueuſe, & de nous porter à faire par volonté ce qu'il fait par une ſorte de néceſſité.

Ainſi Judas proteſte qu'il eſt pécheur, il s'en déclare publiquement : J'ai péché, dit-il, j'ai vendu le ſang du Juſte : *Peccavi tradens ſanguinem juſtum.* Mais ce n'eſt point aſſez, répond ſaint Bernard, de confeſſer que tu es pécheur, il faut confeſſer que Dieu eſt bon, & joindre cette confeſſion de la miſéricorde de ton Dieu à la confeſſion de ton crime, parce que c'eſt dans ces deux confeſſions que conſiſte le retour à la grace. Judas fait l'un, mais il laiſſe l'autre ; & de-là il ſe repent, mais il ne ſe convertit pas. Il jette dans le temple les trente deniers dont on a payé ſa trahiſon ; mais il n'a pas recours au tréſor inépuiſable de l'infinie bonté du Dieu qu'il a trahi. Il jette le prix pour lequel il a vendu ſon Maître, & il ne connoît pas le prix dont ſon Maître l'a racheté : *Pretium reddit quo vendiderat Dominum*, ces paroles ſont de ſaint Auguſtin, *non agnoſcit pretium quo redemptus*

Ibid.

Auguſ.

eſt à Domino. Enfin confus & interdit, n'eſpérant rien de la part de Dieu, il ſe tourne contre ſoi-même ; & dans l'horreur qu'il conçoit de lui-même, il devient lui-même ſon propre bourreau. Les Phariſiens & les Scribes l'avoient renvoyé, & lui avoient dit en le renvoyant, qu'ils ne ſe mêloient point de ce qui le regardoit, & qu'ils n'y prenoient aucun intérêt: Que nous importe? c'eſt à vous de voir ce que vous avez à faire : *Quid ad nos? tu videris.* Il y pourvoit en effet, mais de la manière que lui dicte ſon aveugle fureur. Il ſe croit indigne de vivre, il ſe condamne à la mort, mais à quelle mort? à la plus infâme. De la même main dont il a reçu le prix du ſang, *Pretium ſanguinis*, il forme le nœud qui doit finir le cours de ſes années & lui ravir le jour. Il meurt, & expirant par un nouveau crime, il laiſſe ſa mémoire en exécration à tous les ſiécles : *Et ſuſpenſus crepuit medius.*

Matth. c. 27.

Ibid.

Act. c. 1.

Tel fut le ſort de cet Apôtre, déchu de ſon Apoſtolat, & dépouillé de toutes les graces qui y étoient attachées. Or là-deſſus, mes Freres, que de réflexions à faire, que de concluſions à tirer, que de réſolutions à prendre! Appliquons-nous bien à cet exemple, pour le conſidérer & l'étudier. C'eſt l'exemple d'un réprouvé ; mais

l'exemple d'un réprouvé peut être pour nous une leçon auſſi ſalutaire que les exemples des Saints ; & la vûe des damnés peut nous ſervir à connoître les voies de notre prédeſtination. Judas s'eſt perdu aux côtés de Jeſus-Chriſt & au milieu des Apôtres : il n'y a donc plus d'état dans le monde qui ſoit aſſuré ; il n'y a donc plus de lieu où l'on ſoit à couvert du péril ; on peut donc ſe damner juſques dans les plus ſaintes profeſſions ; on ne peut donc plus compter ſur rien. Et en effet, ſur quoi compterois-je ? eſt-ce ſur les graces de Dieu ? Judas en a eû de plus abondantes que moi. Eſt-ce ſur l'uſage des Sacremens ? Judas a vécu & converſé avec l'auteur même des ſacremens ; il a mangé à la table de Jeſus-Chriſt, & y a eu la même part que les autres diſciples. Eſt-ce ſur ma pénitence ? Judas en a fait une infructueuſe, & puis-je me promettre que la mienne aura plus de mérite & plus de pouvoir auprès de Dieu ? Sur quoi donc encore une fois ferai-je fond ? Ah ! Seigneur, mon plus ſolide appui ſera la crainte de vos jugemens. Car voilà par où vous voulez que le juſte ſe ſoutienne, auſſi-bien que le pécheur ; & c'eſt en cela que votre grace eſt admirable, d'avoir fait de la crainte, dont le propre eſt d'ébranler, l'affermiſſement de toutes les vertus. Il n'ap-

partenoit qu'à vous, ô mon Dieu, de lui donner une qualité ſi rare & ſi excellente. Dans l'ordre naturel la crainte affoiblit, mais dans l'ordre du ſalut elle fortifie; & c'eſt par cette raiſon, remarque ſaint Ambroiſe, que le Fils de Dieu a ſouffert Judas, & qu'il l'a admis au nombre de ſes Diſciples. Car ce choix n'a pas été ſans un deſſein particulier de la Providence: *Eligitur Judas, non per imprudentiam, ſed per Providentiam.* Dieu a voulu que ſa chûte nous fût une preuve ſenſible de cette grande vérité, Que nous devons opérer notre ſalut avec tremblement, *cum metu & tremore.* Le premier Ange nous avoit déja ſervi ſur cela d'exemple, en ſe pervertiſſant dans le Ciel; mais ſon exemple, dit ſaint Bernard, n'étoit pas aſſez ſenſible pour nous. Le premier homme nous en avoit donné un témoignage plus touchant, en ſe perdant lui-même, & toute ſa poſtérité avec lui, dans le Paradis terreſtre; mais c'étoit un témoignage trop éloigné de nous. Il en falloit un qui nous fût plus préſent, & qui nous fît voir que dans le Chriſtianiſme même, où la grace abonde, & dans les ſociétés du Chriſtianiſme les plus réguliéres & les plus parfaites, il y a toujours des dangers & des écueils à éviter. Or c'eſt de quoi nous avons la

Ambr.

Philip. c. 2.

plus évidente conviction dans la perſonne de Judas; & ſi nous préſumons encore des miſéricordes de notre Dieu, ſi nous oublions ſes jugemens redoutables, pour nous entretenir dans une vaine confiance, ſi nous négligeons l'affaire du ſalut, & que nous nous en repoſions ſur la Providence du Seigneur qui ne manque point aux hommes en cette vie, n'eſt-ce pas un aveuglement criminel & une témérité ſans excuſe?

Mais devons-nous tellement craindre, que nous banniſſions de notre cœur toute eſpérance? A Dieu ne plaiſe, Chrétiens! Craignons, mais d'une crainte filiale: or cette crainte des enfans, bien loin d'exclure l'eſpérance, la demande au contraire, & la ſuppoſe comme une compagne inſéparable. Judas a déſeſpéré, & c'eſt ſon déſeſpoir qui a conſommé ſa condamnation. D'où il s'enſuit qu'il n'y a donc point de déſordre, point d'habitude ſi invétérée, où il ſoit permis de ſe défier de la bonté divine, & de n'en plus attendre de grace. Quand je ſerois auſſi coupable, & même plus coupable que Judas, tant que je ſuis ſur la terre, je ſuis toujours dans la voie; & tant que je ſuis dans la voie, Dieu veut que je le regarde comme ma fin, & que j'y aſpire. Mais comment pourrois-je aſpirer à ce que

je n'eſpère plus ? David étoit devenu adultère, David à ſon adultère avoit ajouté l'homicide, David avoit ſcandaliſé tout ſon peuple, David avoit abuſé de tous les dons de Dieu ; mais entra-t-il pour cela dans le moindre ſentiment de déſeſpoir ? Que dis-je ? Plus il ſe reconnut criminel, plus il ranima ſon eſpérance, plus il la redoubla. Avant ſon péché, il appelloit Dieu ſon Seigneur, ſon Souverain, ſon Roi ; mais depuis ſon péché il uſa d'un nom plus engageant & plus tendre, & commença de l'appeller ſa miſéricorde, *Deus meus, miſericordia mea.* Car, ſelon la penſée de ſaint Auguſtin, étant pécheur devant Dieu, il ne trouva point de terme plus propre pour exprimer ce que Dieu lui étoit, & lui vouloit être : *Non invenit quid appellaret Dominum, niſi miſericordiam ſuam.* D'où ce ſaint Docteur conclut, en s'écriant ! *O nomen ſub quo nemini deſperandum* ! O le grand nom, mes Freres ! nom qui condamne toutes les défiances des hommes, & qui nous apprend que perſonne, qui que nous ſoyons, ne peut, ſans faire outrage à Dieu, ſe croire hors d'état de retourner à lui, & d'en obtenir une pleine rémiſſion. *Pſalm.* 59. *Auguſt.*

Pécheurs, qui m'écoutez, comprenez ce que je dis, & ne l'oubliez jamais : ce qui a

damné Judas, ce n'eſt point proprement la trahiſon qu'il avoit commiſe, mais le déſeſpoir où il s'abandonna après ſa trahiſon. Car ſans ce déſeſpoir, tout traître qu'il étoit, il pouvoit néanmoins encore ſe ſauver. S'il eût eſpéré, ſa trahiſon même eût pû ſervir à ſa juſtification, en ſervant à exciter ſa pénitence & ſa contrition. Son malheur eſt de s'être perſuadé qu'il n'y avoit plus de pardon pour lui, & voilà ce qui perd tous les jours les grands pécheurs du monde. Les pécheurs ordinaires ſe perdent par un excès de confiance, mais les libertins & les impies déclarés ſe perdent par un défaut de confiance. Les uns périſſent, parce qu'ils eſpèrent trop, & les autres, parce qu'ils n'eſpèrent point du tout. Car voici la plus dangereuſe illuſion de l'eſprit ſéducteur, qui ne cherche qu'à nous attirer dans le précipice par quelque voie que ce puiſſe être. Avant le péché il nous donne de la confiance, & il nous l'ôte après le péché : c'eſt-à-dire, qu'il nous donne de la confiance, quand elle nous peut être préjudiciable ; & qu'il nous l'ôte, quand elle nous eſt ſalutaire & néceſſaire. De même avant le péché il nous ôte la crainte des jugemens de Dieu ; mais il nous la rend après le péché, & nous la rend au double. De ſorte, ſi je puis le

dire, qu'il nous fait comme une eſpéce de reſtitution, en nous rendant après le péché ce qu'il nous avoit ôté avant le péché. Mais je me trompe : il ne nous rend point ce qu'il nous ôte, & il ne nous ôte point ce qu'il nous donne. Car il nous rend après le péché une fauſſe crainte, au lieu de la crainte véritable & religieuſe qu'il nous a ôtée avant le péché ; & ne nous ayant donné qu'une confiance préſomptueuſe avant le péché, il nous ôte après le péché la vraie confiance qui pourroit nous retirer de notre égarement & nous ramener à Dieu.

Ah ! pécheurs, encore une fois, qu'il eſt important que vous conceviez bien ceci, & que vous y faſſiez une ſérieuſe attention ! Si vous ſçaviez eſpérer en Dieu, tout pécheurs que vous êtes, j'oſerois vous répondre de votre ſalut : car ſi vous ſçaviez eſpérer, vous eſpéreriez chrétiennement ; c'eſt-à-dire, que malgré la multitude & la griéveté de vos offenſes, vous eſpéreriez aſſez pour vous toucher, aſſez pour vous inſpirer un ſaint déſir de rentrer en grace avec Dieu, aſſez pour vous en faire prendre la réſolution & l'unique moyen qui eſt la pénitence ; aſſez pour vous ſoutenir, pour vous conſoler, pour vous encourager dans votre retour ; mais non point aſſez pour vous en-

durcir dans vos déſordres, & pour vous confirmer dans vos habitudes vicieuſes. C'eſt-à-dire, que ne perdant jamais l'idée de la miſéricorde divine, & qu'au milieu des déréglemens de votre vie, rappellant le ſouvenir de cette bonté ſouveraine qui s'intéreſſe encore pour vous, qui vous ouvre ſon ſein, qui vous tend les bras, qui vous invite & qui vous promet une prompte & entiére abolition dès que vous voudrez revenir, & que vous le voudrez bien, vous vous ſentiriez émûs juſques dans le fond de l'ame, pénétrés, attendris, piqués de reconnoiſſance envers le meilleur de tous les Maîtres, confus de vos ingratitudes & indignés contre vous-mêmes, déterminés à tout pour profiter de la grace qui vous eſt offerte, & pour achever l'ouvrage de votre converſion. Plaiſe au Ciel que ce ſoit là le fruit des ſaintes vérités que je viens de vous annoncer ! Plaiſe au Ciel que tout ce qu'il y a de pécheurs dans cet Auditoire, proſternés devant Dieu, & humiliés au pied de cet Autel, commencent dès aujourd'hui à mettre en œuvre cette eſpérance ſi avantageuſe & ſi efficace que je leur prêche ! Allons, mes Freres, & ne différons plus. Le Seigneur nous attend, & il eſt prêt à nous recevoir. Nous ſommes char-

gés de crimes, & c'eſt juſtement ce que nous devons d'abord confeſſer en ſa préſence. *Peccavi, tradens ſanguinem juſtum.* Oui, Seigneur, j'ai péché, & le perfide qui vous a vendu a-t-il plus péché que moi ? J'ai déshonoré votre nom, j'ai violé votre loi, j'ai abuſé de vos graces, j'ai négligé vos Sacremens, & combien de fois peut-être les ai-je profanés ? J'ai ſacrifié mon ame à mes paſſions, cette ame que vous aviez rachetée de votre ſang : *Tradens ſanguinem juſtum.* Je ne viens donc point m'excuſer, mon Dieu : je viens plutôt m'accuſer comme Judas, mais du reſte dans un autre ſentiment que Judas. *Peccavi* : j'ai péché contre vous ; mais je ne ceſſerai point pour cela d'eſpérer en vous. J'ai péché ; mais comme votre miſéricorde eſt au-deſſus de vos jugemens, elle eſt au-deſſus de tous mes péchés, & au-deſſus de tous les péchés du monde. J'ai péché ; mais plus j'ai péché, plus ma douleur augmente ; & plus mon repentir eſt vif, plus vous êtes diſpoſé à me pardonner. Dans cette confiance je vous réclamerai, & vous m'écouterez ; je vous adreſſerai mes vœux, & vous les agréerez ; je travaillerai à vous ſatisfaire, je vous vengerai de moi-même, & vous

me préſerverez de vos vengeances, pour me recevoir parmi vos Elûs, & me faire part de votre gloire, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION
SUR LE
RENIEMENT
DE
SAINT PIERRE.

Et poſt puſillum, rursùs qui aſtabant, dicebant Petro : Verè ex illis es; nam & Galilæus es. Ille autem cœpit anathematizare, & jurare : Quia neſcio hominem iſtum quem dicitis.

Quelque temps après, ceux qui ſe trouverent là, dirent à Pierre : Aſſurément vous êtes de ces gens-là ; car vous êtes auſſi de Galilée. Mais il ſe mit à faire des imprécations, & à dire avec ſerment : Je ne connois point cet homme-là, dont vous me parlez. En ſaint Marc, ch. 14.

N'ESTOIT-CE donc pas aſſez pour le Sauveur du monde qu'un de ſes Apôtres l'eût trahi & vendu ; & falloit-il que

dans ſon affliction, il eût encore la douleur de voir le Prince même des Apôtres le renoncer, & d'entendre celui qu'il deſtinoit à être un jour le ſouverain paſteur des fidéles, le charger d'anathêmes, & le blaſphémer? Providence de mon Dieu, vous le permîtes ainſi, ſelon les décrets éternels de cette juſtice impénétrable, dont nous devons adorer les jugemens, ſans entreprendre d'en découvrir le fond, & de les examiner. Quoi qu'il en ſoit, cette colomne ſur laquelle devoit porter le ſaint édifice de l'Egliſe, fut ébranlée; Pierre tomba, & nous donna tout à la fois dans ſa chûte, & un exemple ſenſible de la fragilité humaine, & une triſte image de ce qui ſe paſſe tous les jours parmi nous. Car au milieu du chriſtianiſme combien de chrétiens renoncent tout de nouveau Jeſus-Chriſt; mais avec cette différence bien eſſentielle & bien funeſte pour nous, que Pierre ne renonça ſon Maître que dans une rencontre, & que par une prompte pénitence il prévint les ſuites malheureuſes de ſon infidélité; au lieu que nous renonçons ce Dieu Sauveur, habituellement, conſtamment, & que par-là nous nous expoſons à être renoncés nous-mêmes. En deux mots qui comprennent tout le ſujet de cet entretien, Jeſus-Chriſt renoncé

par les mauvais chrétiens, ce ſera la premiére partie ; & les mauvais chrétiens renoncés par Jeſus-Chriſt, ce ſera la ſeconde. Deux vérités affligeantes que je prends ici occaſion de traiter, & qui pourront vous engager à faire un retour ſalutaire ſur vous-mêmes : commençons.

CE fut ſans doute un changement bien ſubit & bien étrange, que celui de Pierre ; ce fut une foibleſſe bien condamnable, lorſque voyant Jeſus-Chriſt entre les mains des Juifs, & craignant d'être arrêté lui-même comme ſon diſciple & enveloppé dans le même ſort, il ne ſe contenta pas de méconnoître publiquement ce divin Sauveur, mais qu'il en vint juſqu'aux imprécations & aux ſermens. Etoit-ce là cet homme auparavant ſi réſolu, ainſi qu'il le proteſta plus d'une fois, & ſi déterminé à perdre la vie, plutôt que d'abandonner jamais le Fils de Dieu? *Etiamſi oportuerit me mori, non te negabo.* Etoit-ce cet Apôtre ſi ferme & ſi intrépide, qui ſeul dans le jardin s'étoit préſenté au combat contre une multitude de gens armés, & qui n'attendoit qu'un ordre de ſon Maître pour ſe jetter au milieu d'eux : *Domine, ſi percutimus in gladio* ? Après de ſi belles démonſtrations, après une conduite ſi hardie & I. PARTIE. *Matth. c. 26.* *Luc. c. 22.*

des ſentimens ſi généreux, une parole l'étonne ; une ſimple fille le fait trembler ; dans le trouble où il entre, & la frayeur dont il eſt ſaiſi, il devient blaſphémateur & parjure ; il renonce ſon Dieu & ſa foi : *Neſcio hominem iſtum.* De dire qu'en ce moment la grace lui avoit manqué, ce ſeroit renouveller une erreur proſcrite dans l'Egliſe & flétrie de ſes cenſures : mais diſons avec plus de vérité, que dans cette fatale conjoncture il manqua à la grace, qui pouvoit le confirmer & le ſoutenir. De dire que ſa chûte fut une ſuite & le juſte châtiment de ſa préſomption, c'eſt la penſée de tous les Peres & de tous les interprêtes, autoriſée par l'Evangile & fondée ſur l'oracle du Saint-Eſprit. Mais ſans rechercher la ſource de ſon déſordre, conſidérons le nôtre, & confondons-nous d'avoir tant de fois nous-mêmes renoncé Jeſus-Chriſt, & le renoncer peut-être encore tous les jours. Vous me demandez comment, & je vais vous l'expliquer.

Matth. c. 26.

C'eſt une plainte que faiſoit ſaint Paul écrivant à Tite ſon diſciple, & déplorant la conduite de quelques chrétiens, fidéles tout à la fois & infidéles ; fidéles dans les paroles, mais infidéles dans la pratique & dans les œuvres: *Confitentur ſe noſſe Deum, factis autem negant.* Il eſt vrai, diſoit ce

Tit. c. 1.

Docteur des nations, ils parlent comme nous ; mais ils n'agiſſent pas comme nous : ils confeſſent comme nous Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu & vrai Dieu ; mais ils n'obſervent pas comme nous ſa loi, & par leurs mœurs ils blaſphêment, non plus ce qu'ils ignorent, mais ce qu'ils connoiſſent & ce qu'ils croient. Or tel eſt le déplorable déſordre où nous ſommes tombés dans le Chriſtianiſme, & voilà comment le monde même chrétien a renoncé & renonce ſans ceſſe Jeſus-Chriſt. Renoncement le plus univerſel, & renoncement le plus criminel. Developpons ces deux points, qui nous donneront bien lieu de gémir, pour peu que nous ſoyons ſenſibles aux intérêts de la ſainte Religion que nous profeſſons.

Renoncement le plus univerſel : car à quoi ne s'étend-il pas, & juſqu'où ne le porte-t-on pas ? On le renonce, cet adorable & divin Maître, en tout : c'eſt-à dire qu'on le renonce dans ſa vie & dans ſes exemples, qu'on le renonce dans ſa mort & dans ſa croix, qu'on le renonce dans ſon Evangile & dans ſa morale, qu'on le renonce dans ſes ſacremens, & en particulier dans le plus auguſte & le plus ſaint de ſes myſtères, enfin qu'on le renonce juſques dans ſes diſciples & ſes ſectateurs. Et pour en venir à la preuve, qu'eſt-ce que renon-

cer Jeſus-Chriſt, ainſi que nous le devons préſentement entendre? c'eſt tenir une conduite toute contraire à celle de Jeſus-Chriſt; c'eſt ſuivre dans l'uſage ordinaire de la vie, des maximes & des régles incompatibles avec l'eſprit de Jeſus-Chriſt; c'eſt rejetter ce qu'il a recherché, fuir ce qu'il a aimé, négliger ſans attention & ſans ſoin ce qu'il nous a laiſſé de plus ſalutaire & de plus précieux, l'attaquer juſques dans ſes membres, & faire de ſes imitateurs & de ce petit nombre de Fidéles qui lui ſont dévoués, le ſujet, ou des plus malignes railleries, ou des plus violentes perſécutions. Or n'eſt-ce pas là comment le traitent une multitude innombrable de mondains, quoiqu'éclairés des lumiéres de la foi & nourris dans le ſein de ſon Egliſe? Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & qu'à les jetter autour de nous, pour nous en convaincre : l'expérience ne nous en inſtruit que trop, & il ſeroit à ſouhaiter que nous n'en euſſions pas des témoignages ſi ſenſibles & ſi communs.

On le renonce dans ſa vie & dans ſes exemples. Il nous les a propoſés pour modéles, & c'eſt à nous auſſi-bien qu'à ſes Apôtres, qu'il a dit: *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita & vos faciatis.* Je ſuis venu & j'ai vécu parmi vous, afin que vous puſſiez vous former

Joan. c. 13.

sur moi, & que par une sainte conformité de pratiques & d'actions, on pût me reconnoître en vous. L'Apôtre dans le même sens, vouloit que la vie de Jesus-Christ parût dans la vie des chrétiens, qui composent le corps mystique dont il est le chef: *Ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* 2 Cor. c. 4. Et ce Maître des Gentils prenant pour lui-même ce qu'il enseignoit aux autres, & se l'appliquant dans toute son étendue & toute sa force, croyoit, sans perdre l'humilité chrétienne, pouvoir dire de lui : Ce n'est pas moi qui vis, mais Jesus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego ; vivit verò in me Christus.* Galat. c. 2. Pouvons-nous parler de la sorte ? & y a-t-il dans toute notre vie un seul trait, qui ne soit pas directement opposé à la vie de Jesus-Christ pauvre & amateur de la pauvreté, de Jesus-Christ humble & amateur de l'humiliation & de l'obscurité, de Jesus-Christ ennemi du siécle & de ses fausses prospérités ?

On le renonce dans sa mort & dans sa croix. Cette croix, selon le langage de S. Paul, a été une folie pour les Gentils & un scandale pour les Juifs ; mais dit S. Chrysostome, elle est souvent pour nous l'un & l'autre tout ensemble : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-

mêmes ; & un ſcandale, quand nous ſommes forcés de la porter : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes, parce que bien loin de la rechercher en effet, nous mettons toute notre ſageſſe à la fuir & à ne rien ſouffrir ; un ſcandale, quand nous ſommes forcés de la porter, parce que nous en faiſons le ſujet de nos révoltes intérieures & de nos murmures. Que Dieu nous envoie une affliction, & que par-là il veuille nous aſſocier à Jeſus-Chriſt ſouffrant & crucifié, en quelle déſolation ne tombons-nous pas ? A quels excès, & quelquefois à quels déſeſpoirs ne nous emportons-nous pas ? On a beau nous dire que cette croix, cette peine qui nous arrive, eſt une portion de la croix du Sauveur : elle nous paroît inſoutenable ; & quoiqu'elle nous ſoit préſentée de la main même du Fils de Dieu, quelque légère d'ailleurs qu'elle puiſſe être, au lieu de la recevoir avec reſpect, nous la rejettons avec horreur.

On le renonce dans ſon Evangile & dans ſa morale. Il y a deux morales qui ſe contrediſent formellement, la morale de Jeſus-Chriſt & la morale du monde. Parcourons les maximes de l'une & de l'autre, nous n'en trouverons point entre leſquelles il ne ſe rencontre une contrariété abſolue. Selon la

morale de Jeſus-Chriſt, toute affection aux biens de la terre & aux richeſſes temporelles eſt réprouvée; & ſelon la morale du monde, il faut avoir, & avoir le plus qu'on peut, & avoir le plutôt qu'on peut, & avoir comme on peut. Il y faut tourner tous ſes déſirs & toutes ſes réflexions; il y faut appliquer tous ſes ſoins : car on ne vaut, & l'on eſt heureux, qu'autant qu'on ſe voit à ſon aiſe & bien pourvû. Selon la morale de Jeſus-Chriſt, c'eſt une béatitude que d'être doux & débonnaire, que d'être pacifique & patient, que d'endurer les injures & de les pardonner; & ſelon la morale du monde, c'eſt une lâcheté que de ſupporter la moindre offenſe. Il n'y a point là-deſſus de ménagement à garder, il n'y a point de ſatisfaction qu'on ne doive exiger, point de paix qu'on ne doive pour cela troubler, point d'intérêt qu'on ne doive ſacrifier. Autrement, ce ſeroit ſe couvrir d'une tache ineffaçable, & ſe mettre dans un opprobre dont on ne ſe laveroit jamais. Selon la morale de Jeſus-Chriſt, nous n'entrerons point dans le Royaume du Ciel, ſi nous ne nous faiſons petits comme des enfans; & ſelon la morale du monde, c'eſt une baſſeſſe de cœur que de ne travailler pas, autant qu'il eſt poſſible, à ſe diſtinguer, à ſe faire de la réputation, à s'atti-

rer du reſpect, & à s'établir dans l'autorité & dans le crédit, à ſe pouſſer dans les emplois, dans les dignités. L'ambition eſt une nobleſſe d'ame, & c'eſt n'avoir point d'honneur, que de ne ſe ſentir pas piqué d'une ſi belle paſſion. Selon la morale de Jeſus-Chriſt, l'état de ceux qui pleurent en cette vie, de ceux qui mortifient leurs ſens, de ceux qui font pénitence, eſt préférable à tous les plaiſirs & à toutes les joies du ſiécle; mais là-deſſus quelle eſt la morale du monde, & à quoi nous porte-t-elle? à ſe divertir, à jouir du tems, à ſe procurer tous les agrémens de la vie; à être des jeux, des compagnies, des ſpectacles, des repas; à ne ſe faire aucune violence, à ne ſe gêner en rien. Il en eſt de même de tous les autres articles, qu'il ſeroit trop long de parcourir en détail, & où la morale de Jeſus-Chriſt & celle du monde, ont des principes tout différens. Par conſéquent, s'attacher à l'une, c'eſt renoncer à l'autre. Or des deux, laquelle ſuivons-nous? Quelles maximes débitons-nous dans les entretiens? A nous entendre parler, & à voir la maniére dont nous nous comportons en tout, peut-on ſe former quelque idée du Chriſtianiſme, & ſi d'ailleurs l'on ne ſçavoit que nous en faiſons une certaine profeſſion, s'imagineroit-on

jamais que nous avons été élevés à l'école de Jesus-Christ, & que nous croyons à son Evangile ?

On le renonce dans ses Sacremens, & sur-tout dans le plus auguste & le plus saint de ses Mystères, qui est la divine Eucharistie. Dans ce Mystère adorable il se propose à nous comme l'objet de notre culte : mais au lieu des honneurs qui lui sont dûs, quels outrages ne lui fait-on pas ? Point de respect en sa présence, point d'attention ni de recueillement. Encore si l'on ne le déshonoroit que par de simples dissipations & de simples immodesties : mais jusques dans son Sanctuaire, à quelles abominations n'en vient-on pas ? Quels discours y tient-on ? quels sentimens y conçoit-on ? quelles scênes y donne-t-on ? quels scandales y cause-t-on ? Les hommages qu'on devroit lui rendre, on les rend à une idole mortelle ; l'encens qu'on devroit lui offrir comme au vrai Dieu, on l'offre à une fausse divinité. Ce n'est pas tout : dans ce même Mystère, dans ce Sacrement où il réside en personne, il a voulu demeurer avec nous jusques à la fin des siécles ; il s'est attendu que nous irions l'y visiter, & que dans ces saintes & salutaires visites, il seroit notre conseil, notre consolation, notre ressource ; il nous a promis que nous trouverions tout en lui,

& nous l'abandonnons comme s'il ne devoit rien être pour nous. N'eſt-il pas étrange que ſes Temples ſoient ſi ſolitaires & ſi délaiſſés ? A peine y voit-on quelques perſonnes s'entretenir avec lui. A peine y ſommes-nous entrés à certains jours, que l'ennui nous prend, & que nous penſons à nous retirer. S'il n'y avoit un précepte qui nous obligeât quelquefois d'y paroître, nous nous en abſenterions durant les années entiéres. Il y a encore plus : c'eſt qu'il nous a donné ce ſacrement de ſon corps & de ſon ſang comme un pain, comme une nourriture, comme le ſoutien de nos ames ; mais ce pain de vie, nous ne le mangeons preſque jamais ; mais cette nourriture céleſte, nous la négligeons, nous la rebutons, nous n'en uſons qu'avec dégoût ; mais ce ſoutien de nos ames, ſouvent par de ſacriléges profanations nous nous en faiſons un poiſon : en ſorte que ce qui devoit être notre ſalut, devient notre mort. Ainſi renverſons-nous toutes les vûes de Jeſus-Chriſt, & abuſons-nous de ſes graces contre lui-même & contre nous.

Enfin on le renonce juſques dans ſes diſciples & dans ſes ſectateurs. Quoiqu'il n'y ait plus comme autrefois de tyrans qui perſécutent l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, il y a néanmoins dans l'Egliſe même une eſpéce

de perſécution moins ſanglante, mais du reſte non moins dangereuſe, qu'ont à ſoutenir les vrais Chrétiens. Il ſemble que ce ſoit une honte dans le monde de ſe conduire ſelon les principes de la Religion, & d'en pratiquer les devoirs. Qu'une perſonne prenne le parti de la piété, qu'elle en faſſe une profeſſion particuliere; qu'une femme ſe détache de ſes habitudes, & qu'elle ſe réduiſe à une vie moins mondaine & plus conforme à l'eſprit de l'Evangile; qu'un homme refuſe de s'engager dans une affaire, parce qu'elle lui paroît délicate pour la conſcience, & qu'elle bleſſe la pureté de la loi chrétienne, cela ſuffit pour être expoſé à mille diſcours & à mille jugemens. D'où il arrive, que comme aux premiers ſiécles de l'Egliſe les Fidéles qui confeſſoient Jeſus-Chriſt, étoient ſouvent dans la néceſſité de ſe cacher, pour ſe mettre à couvert des arrêts & des violences de leurs perſécuteurs, ceux maintenant qui veulent vivre ſelon les régles & la ſainteté de la foi qu'ils profeſſent, ſont quelquefois dans une eſpéce d'obligation de dérober leurs pieuſes pratiques & leurs bonnes œuvres à la connoiſſance du public, pour ſe garantir de la malignité des Chrétiens mêmes, & de leurs mépris.

Voilà donc le renoncement le plus uni-

verſel, & il eſt encore évident que c'eſt le renoncement le plus criminel. Car comme la qualité d'Apôtre dont Pierre étoit revêtu, ne ſervit qu'à redoubler le crime de ſa déſertion, ainſi la qualité de Chrétiens dont nous ſommes honorés, n'a point d'autre effet alors, que de nous rendre plus coupables devant Dieu & plus condamnables. Il eſt vrai, & il en faut convenir : tout ce qu'il y a eu d'Infidéles, ont renoncé Jeſus-Chriſt. Ils s'en ſont hautement déclarés ; & quelque différens qu'ils fuſſent de ſecte & de religion, ils ſont tous convenus en ce point, de faire la guerre à cet homme-Dieu : *Convenerunt in unum adversùs Dominum & adversùs Chriſtum ejus.* Mais après tout il y a là-deſſus une réflexion à faire, qui eſt eſſentielle : c'eſt que ces Infidéles, qui ſe ſont ligués contre le Fils de Dieu, ne le connoiſſoient pas pour ce qu'il étoit, & qu'ils n'y avoient pas la même créance que nous. Si donc, par exemple, les Païens l'ont renoncé dans ſa perſonne & dans ſa divinité, c'eſt qu'en effet ils ne le regardoient pas comme un Dieu, & qu'ils traitoient les honneurs divins qu'on lui rendoit, de ſuperſtition & de profanation. En cela ils étoient aveugles, & malheureux dans leur aveuglement ; ils étoient même coupables : mais du

Pſal. 2.

reſte, tout coupables qu'ils pouvoient être, ils agiſſoient conſéquemment, & péchoient autant par erreur que par une malice délibérée. Si les Juifs l'ont renoncé dans ſa doctrine & dans ſa loi, c'eſt qu'ils ne le prenoient pas pour le Meſſie & l'envoyé de Dieu, & que trop prévenus en faveur de la loi de Moyſe, ils rejettoient comme une loi ſuppoſée le nouvel Evangile qu'il leur annonçoit. Car, dit ſaint Paul, s'ils avoient été perſuadés qu'il leur parloit de la part de Dieu, & qu'il étoit Dieu lui-même, ils ne l'auroient pas crucifié. C'étoit opiniâtreté dans eux de ne pas écouter ſa parole, confirmée par tant de miracles, & leur ignorance étoit inexcuſable; mais enfin l'animoſité qu'ils témoignerent contre lui, étoit une ſuite naturelle de cette ignorance; & ils ne ſe portérent à de ſi cruels excès, que par un faux principe où ils penſoient être bien fondés. Si les hérétiques l'ont renoncé dans ſes principaux myſtères, & pour ne rien dire des autres, ſi les hérétiques de ces derniers ſiécles le renoncent dans le Sacrement de ſes Autels, & s'ils refuſent de l'y adorer, c'eſt qu'ils ne croient pas qu'il y ſoit réellement; ils ſe trompent, ils s'égarent, & ils ſont condamnables dans leur égarement, parce qu'ils s'obſtinent contre les témoi-

gnages les plus certains : mais après tout ; ſelon leur intention, ce n'eſt pas à lui directement qu'ils s'attaquent, & ils ne manqueroient pas de lui rendre tout l'honneur qu'il mérite, du moment qu'ils viendroient à ſe détromper & à s'appercevoir de l'illuſion où ils ſont engagés.

De-là il nous eſt aiſé de conclure, que de toutes les contradictions où l'on tombe à l'égard de ce Dieu Sauveur, il n'en eſt point de plus injurieuſe, ni par conſéquent de plus criminelle que la nôtre. Car en même tems que nous le renonçons, ſoit dans ſa vie & dans ſes exemples par une vie toute profane & toute mondaine, ſoit dans ſes ſouffrances & dans ſa croix par notre extrême délicateſſe & nos ſenſualités, ſoit dans ſon Evangile & dans ſa morale par des maximes & une conduite formellement oppoſées, ſoit dans ſon adorable ſacrement & le précieux ſacrifice de ſon corps & de ſon ſang par nos négligences & nos irrévérences, ſoit dans ſes diſciples & ſes ſectateurs par nos mépris & la malignité de nos jugemens, nous ſçavons néanmoins, ainſi que la foi nous l'enſeigne, que ſa vie & ſes exemples nous doivent ſervir de régle ; qu'il a ſouffert & qu'il eſt mort ſur la croix, pour nous inſpirer le détachement de nous-mêmes, & l'eſprit de patience & de mor-

tification ; que ſon Evangile eſt une parole de vérité, & que ſa morale contient nos plus eſſentielles obligations ; qu'il eſt en perſonne dans ſon Sacrement, ou plutôt que ce divin Sacrement n'eſt autre choſe que lui-même, vrai Dieu & vrai homme ; enfin que ſes Diſciples & ſes Sectateurs ſont ſes Elûs, ſes Favoris & qu'en s'attachant à lui ils ont pris le meilleur parti ; & même le ſeul qu'il y ait à prendre. Or ſçavoir tout cela, & cependant le renoncer en tout cela, n'eſt-ce pas le traitement le plus indigne & l'injure la plus outrageante ?

Voilà ce que nous ne pouvons aſſez méditer, & c'eſt à quoi ſaint Paul exhortoit les Hébreux de penſer inceſſamment. *Recogitate eum qui talem ſuſtinuit à peccatoribus adversùs ſemetipſum contradictionem.* Mes Freres, leur diſoit ce grand Apôtre, penſez à celui qui a ſouffert de la part des pécheurs une telle contradiction. Il ne leur dit pas qu'ils penſent aux affronts & aux outrages que Jeſus-Chriſt a reçus de la part des Juifs, ni à la violence du ſupplice dont ils le firent mourir, mais à la contradiction des pécheurs, parce que cette contradiction lui eſt mille fois plus ſenſible. Il ne leur dit pas ſeulement, Penſez-y ; mais, Penſez-y continuellement ; *Recogitate* : n'en perdez *Heb. c. 12.*

jamais le ſouvenir, parce que ce ſouvenir bien imprimé dans vos eſprits, y produira des fruits infaillibles de converſion. Occupons-nous ſans ceſſe nous-mêmes de cette penſée, conſervons-la, entretenons-la dans notre cœur : *Recogitate.* A force de nous repréſenter ſouvent le déſordre d'une contradiction qui dément toute notre foi, nous en concevrons de l'horreur, nous nous humilierons en la préſence de Jeſus-Chriſt, nous lui dirons : Ah ! Seigneur, il n'eſt que trop vrai, & je ſuis obligé de le reconnoître à ma confuſion, j'ai contredit votre Loi, j'ai contredit vos actions, je vous ai contredit en tout ce que vous avez voulu être pour moi ; & en vous contrediſant de la ſorte, je me ſuis contredit moi-même. Car il ne m'étoit pas poſſible d'être bien d'accord avec moi-même, tandis que j'étois en contradiction avec vous, & voilà ce qui a fait le trouble de mon ame. Si j'avois été tout-à-fait athée & ſans religion, j'aurois eu du moins quelque ſorte de paix dans les déréglemens de ma vie : mais ce reſte de foi que je n'ai point perdu, joint au déſordre de ma conduite, a fait naître dans mon eſprit des contradictions qui m'ont jetté en de cruelles inquiétudes. Ainſi, Seigneur, ou je dois me conformer déſormais à vous, ou il faut renoncer à mon propre

repos & à mon bonheur éternel. Car que puis-je attendre en contrediſant & en renonçant l'auteur de mon ſalut, ſinon d'en être à jamais renoncé moi-même & réprouvé? Jeſus-Chriſt renoncé par les mauvais Chrétiens, ç'a été le premier point : mais auſſi les mauvais chrétiens renoncés par Jeſus-Chriſt, c'eſt l'autre point dont nous devons être d'autant plus touchés, qu'il y a plus de quoi nous intéreſſer.

QUoique Pierre ait renoncé Jeſus-Chriſt, ce n'eſt pas dans le ſens où je l'entends, une conſéquence qu'il ait été renoncé de Jeſus-Chriſt : pourquoi? Parce que le repentir de cet Apôtre ſuivit immédiatement ſon péché, & le rétablit promptement dans la grace qu'il avoit perdue. Vous ſçavez comment le Sauveur ſe tourna vers lui, & le regarda : *Et converſus Dominus reſpexit Petrum.* Vous ſçavez quelle impreſſion fit ce regard ſur le cœur de ce Diſciple infidéle. Pierre en fut pénétré : il ſe reconnut, il ſe retira à l'écart, il pleura amérement. Ses larmes effacerent le crime que ſa bouche avoit commis, en reniant ſon maître, & bien-tôt ſa douleur le remit auprès du Fils de Dieu dans l'heureux état, d'où l'avoit précipité une crainte immodérée : *Et egreſſus foràs, flevit amarè.* II. PARTIE. *Luc. 22.* *Ibid.*

Mais nous, mes Freres, ſi nous renonçons Jeſus-Chriſt, c'eſt ſouvent avec une obſtination ſans retour : nous demeurons dans cette diſpoſition criminelle, nous y vivons, nous y mourons ; & voilà pourquoi je dis que nous ſommes auſſi renoncés de Jeſus-Chriſt. Je m'explique, & ſuivez-moi, s'il vous plaît.

C'eſt un ſecret de prédeſtination bien ſurprenant, que Jeſus-Chriſt, le Redempteur & le Sauveur du monde, doive être un jour la ruine de pluſieurs, & ſervir à leur réprobation : mais c'eſt un autre ſecret encore plus étonnant, que de tous les réprouvés il n'y en ait point pour qui Jeſus-Chriſt ſoit le ſujet d'une plus grande ruine & d'une plus grande damnation, que pour les mauvais Chrétiens. Toutefois ces deux ſecrets nous ſont révélés par le Saint-Eſprit. Car l'Evangile ne nous a pas ſeulement fait entendre que cet Homme-Dieu ſera la perte éternelle d'un grand nombre d'hommes : *Poſitus eſt in ruinam multorum* ; mais il a ajouté que ce ſeroit dans Iſraël, c'eſt-à-dire, parmi le peuple de Dieu, parmi le peuple choiſi de Dieu, parmi le peuple ſpécialement aimé de Dieu, & favoriſé de la connoiſſance de Dieu : *In Iſraël.* Or quel eſt ce peuple ? Le peuple chrétien, qui a ſuccédé au peuple Juif, & qui, ſelon ſaint Paul,

Luc. 6. 2.

tient maintenant la place des vrais Israëlites. Pour mieux comprendre ceci, souvenons-nous d'une chose bien terrible qui doit arriver à la fin des siécles : c'est que le Fils de Dieu, après avoir été renoncé par les hommes, les renoncera à son tour dans le jugement dernier, & que ce renoncement de la part de Jesus-Christ sera justement leur ruine & comme le sceau de leur réprobation. De sorte que le renoncement doit être mutuel & réciproque. Quiconque aura renoncé Jesus-Christ, en sera renoncé; quiconque aura désavoué Jesus-Christ, en sera désavoué; quiconque aura, pour ainsi parler, réprouvé Jesus-Christ, en sera réprouvé. Sa parole y est expresse: *Qui negaverit me, negabo eum.* Dès le tems même que ce Dieu Sauveur étoit sur la terre, il a commencé à vérifier cet oracle. Qu'a fait J. C. dans le monde, demande l'Abbé Rupert? il a contredit & renoncé le monde: *Propterea exhibuit se mundo, ut contradiceret mundo.* Voilà son emploi & sa mission. Il a contredit & renoncé les sensualités du monde; il a contredit & renoncé l'orgueil du monde; il a contredit & renoncé les convoitises du monde; il a contredit & renoncé les vengeances, les perfidies, les injustices du monde; en un mot toute sa vie n'a été qu'une contradiction & un renoncement

Matth. c. 10.

Rupert.

perpétuel à l'égard du monde. Mais après tout, remarque ſaint Auguſtin, tous les arrêts qu'il prononçoit alors contre le monde, n'étoient que comminatoires. Ils ſortoient de ſa bouche & de ſon cœur, mais ils ne paſſoient pas outre. C'étoient des foudres qu'il faiſoit ſeulement gronder contre les pécheurs, ſans les faire encore éclater ſur eux. Mais dans ſon dernier jugement, pourſuit le même ſaint Docteur, il les renoncera pour les perdre, pour les détruire, pour les ruiner. Ce ne ſera plus de ſimples menaces, ni de ſimples paroles : mais ce ſera l'accompliſſement & l'exécution de toutes ſes paroles & de toutes ſes menaces. Et comme il n'eſt rien de plus formidable que ſes menaces & que ſes paroles, jugeons de-là combien à plus forte raiſon nous en devons craindre l'exécution & l'accompliſſement. Autrefois David demandoit à Dieu qu'il le préſervât des contradictions du peuple : *Eripies me de contradictionibus populi :* mais moi, mon Dieu, je vous demande toute autre choſe. Je n'appréhende point les contradictions ni les jugemens des hommes ; mais pour les vôtres, je les crains ſouverainement. Que les hommes s'attachent à condamner ma vie & toute ma conduite, peu m'importe, pourvû que je ne ſois pas condamné de vous.

Pſ. 17.

Car que peuvent contre moi tous les peuples de la terre, ſi vous êtes pour moi, ſi vous vous déclarez pour moi, ſi vous vous joignez à moi? Mais du moment que vous viendrez, en me renonçant, à me rejetter, & à vous retirer de moi, me voilà perdu ſans reſſource, & frappé d'une malédiction éternelle: *Qui negaverit me, negabo eum.*

Cependant, à qui eſt-ce que ce renoncement de Jeſus-Chriſt ſera plus funeſte? & de tous les impies que le Fils de Dieu, comme dit ſaint Paul, exterminera dans ſon jugement, qui ſont ceux contre qui il s'élévera avec plus de rigueur? Ah! mes Freres, ce ſont ceux qui auront été dans Iſraël, mais qui n'auront pas vécu en Iſraëlites; ceux qui ayant été éclairés de la Foi, ne ſe ſeront pas mis en peine de ſuivre ſes lumiéres, & qui ayant connu Dieu, ne l'auront pas glorifié comme leur Dieu; ceux enfin que nous comprenons ſous le terme de mauvais Chrétiens. La raiſon en eſt évidente, & la choſe s'explique aſſez d'elle-même. Car il eſt juſte, c'eſt la réflexion de Tertullien, que ceux qui auront été les plus rebelles à Jeſus-Chriſt, ſentent à proportion les plus rudes effets de ſes vengeances. Il eſt de la droite équité, c'eſt la penſée de ſaint Chryſoſtome, que ceux qui lui

auront montré plus d'ingratitude, en reçoivent auſſi de plus rigoureux châtimens. Et il eſt de l'ordre, conclut ſaint Bernard, que ceux qui auront eu part aux avantages de ſa loi, ſoient jugés ſelon toute la ſévérité de ſa loi. Or entre les réprouvés, il n'y en aura point à qui tout cela convienne plus ſenſiblement, ni plus inconteſtablement, qu'aux mauvais chrétiens.

En effet, qu'appellons-nous mauvais chrétiens, ſinon des hommes rebelles par profeſſion & par état au Sauveur du monde, & dont par conſéquent le Sauveur du monde doit ſe venger d'une maniére plus éclatante? Souvenons-nous de la parabole & de la figure dont ſe ſervit là-deſſus Jeſus-Chriſt même parlant aux Phariſiens. Il leur dit qu'il étoit la pierre angulaire ſur laquelle devoit porter tout l'édifice de notre ſalut, mais qu'ils l'avoient rebuté; & pour leur faire concevoir à quoi ils s'étoient expoſés par leur obſtination, Quiconque, ajouta-t-il, ira heurter contre cette pierre, elle le briſera; & ſur qui que ce ſoit que tombe cette pierre, elle l'écraſera. Les Phariſiens, au lieu de profiter d'un avertiſſement ſi ſalutaire, n'en devinrent que plus animés contre ce divin Maître, & ſelon l'expreſſion de l'Evangéliſte, leur reſſentiment paſſa juſqu'à la fureur. Ne nous endurciſſons

endurciſſons pas de la ſorte, mais détournons par une ſainte pénitence & un prompt changement de vie, l'affreux malheur dont nous ſommes menacés. C'eſt à nous-mêmes que le Fils de Dieu prétendoit parler, auſſi-bien qu'aux Phariſiens. Il eſt pour nous-mêmes, comme pour eux, cette pierre myſtérieuſe, cette pierre fondamentale. Or Dieu nous déclare que ſi jamais elle vient à tomber ſur nous, nous en ſerons accablés; & d'ailleurs il eſt indubitable qu'elle y tombera, ſi nous continuons à faire de criminels efforts pour la rejetter. Combien y en a-t-il déja qu'elle a briſés? Combien de Grands de la terre? Combien de Potentats & de Monarques? Quand un Julien s'écrioit dans l'extrémité de ſon déſeſpoir : *Viciſti, Galilæe*; Tu as vaincu, Galiléen, ne confeſſoit-il pas qu'il ſuccomboit ſous le poids de la colere de ce Dieu vengeur, & que c'étoit ſon bras tout-puiſſant qui le frappoit? Combien de particuliers dans le Chriſtianiſme ont éprouvé le même ſort, ou ſont en danger de l'éprouver bien-tôt.

Car non-ſeulement ce ſont des rebelles à leur Sauveur, mais des ingrats, d'autant plus condamnables en qualité de Chrétiens, qu'ils ont été plus comblés de graces. Abus de ſe perſuader que Jeſus-

Chriſt dans le jugement qu'il fera de nous, nous doive être plus favorable, parce que nous aurons eu plus de part à ſes bienfaits & à ſon amour. C'eſt pour cela même au contraire qu'il ſe rendra plus infléxible à notre égard. Que diſoit-il à ces Villes de Betſaïde & de Corozaïn, lorſqu'il lançoit contre elles ſes anathêmes, parce qu'elles étoient demeurées dans leur aveuglement, malgré ſes miracles ? Il leur reprochoit que ſi des Païens & des Idolâtres euſſent été témoins des mêmes merveilles, ils auroient pris le ſac & le cilice, pour faire pénitence ; & par-là même il leur annonçoit qu'elles ſeroient plus ſévérement punies que ces Idolâtres & ces Païens. Or qu'avoit fait Jeſus-Chriſt dans Betſaïde, qu'avoit-il fait dans Corozaïn, en comparaiſon de ce qu'il a fait dans nous & pour nous ? Il ne viſita qu'une fois Betſaïde ; & combien de fois nous a-t-il honorés de ſes viſites intérieures ? Il ne fit entendre qu'une fois ſa parole dans Corozaïn ; & ne l'avons-nous pas mille fois entendue ? Que répondra donc un Chrétien, quand Jeſus-Chriſt lui dira : Vois, malheureux, & compte toutes les graces que tu as reçues de moi. Avec ces ſeules graces, j'aurois converti dans le paganiſme des nations entiéres, & tu n'en

as pas été meilleur. A quoi t'ont servi tant d'avis, tant d'instructions, tant de connoissances, tant de bons sentimens, tant de moyens de salut? Tout cela me demande justice contre toi, & cette justice sera mesurée selon ma miséricorde. Or ma miséricorde pour toi n'a point eu de bornes: apprends quelle justice tu dois attendre.

Justice d'autant plus redoutable pour nous, qu'ayant vécu dans la Loi de Jesus-Christ, nous serons jugés selon la Loi de Jesus-Christ. Quel titre de condamnation, & quel sujet de frayeur! Y avons-nous jamais fait une réflexion sérieuse? Etre jugé selon la Loi la plus sainte, selon la Loi la plus pure, selon la Loi la plus irrépréhensible! Tellement que cette Loi de Jesus-Christ, qui devoit être pour nous un fonds de mérite & un principe de vie, servira contre l'intention de Dieu & de Jesus-Christ même, à notre réprobation & à notre perte. Ce n'est pas au reste que la Loi de Jesus-Christ soit mauvaise en soi, ni que ce qui est bon en soi, puisse être mauvais en nous; mais, dit l'Apôtre, c'est que la concupiscence & nos passions, dont nous nous laissons dominer, s'élévent en nous contre cette loi, & qu'à l'occasion de cette loi qu'elles

nous font violer, elles nous deviennent des ſources plus abondantes de péché.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de ſoin. Ne ſommes-nous donc Chrétiens, que pour être un jour plus réprouvés ? Cette glorieuſe qualité que nous portons, ne ſera-t-elle pour nous qu'un caractère de damnation ? A qui nous en pourrons-nous prendre, & qui en pourrons-nous accuſer ? Sera-ce Dieu qui nous a donné un Sauveur, & qui nous a aimés juſqu'à livrer pour notre ſalut ſon Fils unique ? Sera-ce ce Sauveur que Dieu nous a donné, ce Fils unique du Pere ; lequel a bien voulu quitter le ſéjour de ſa gloire, & venir ſur la terrre, pour travailler à l'ouvrage de notre Rédemption ? Reconnoiſſons que nous ſerons nous-mêmes les auteurs de notre ruine, & que nous ne pourrons l'imputer qu'à nous-mêmes. Dans le juſte effroi dont nous devons être ſaiſis, adreſſons-nous à ce même Sauveur que nous avons tant de fois renoncé, & qui veut bien encore nous recevoir, malgré toutes nos infidélités. Ce n'eſt préſentement qu'un Dieu de miſéricorde : profitons de cette heureuſe diſpoſition, & ne laiſſons pas échapper un tems ſi favorable. Pleurons nos égaremens paſſés : ce ne ſera pas en

vain, ſi nos larmes ſont accompagnées d'une ſainte réſolution pour l'avenir. Faiſons à Jeſus-Chriſt la même proteſtation que Pierre, mais faiſons-la avec plus d'humilité, & par-là même avec plus d'efficace & plus de conſtance, que ce diſciple préſomptueux : *Etiam ſi oportuerit me mori, non te negabo.* Je ſuis un infidéle, Seigneur ; ou plutôt, je l'ai été, & ne le veux plus être. Vous êtes encore aſſez miſéricordieux pour oublier toutes mes révoltes ; & c'eſt ce qui m'attache à vous pour jamais : *Non te negabo.* Non, Seigneur, quoi qu'il arrive, & quoi qu'il m'en puiſſe coûter, je ne vous renoncerai plus. Que dis-je ? & me ſuffit-il de ne vous plus renoncer ? Il faut deſormais me déclarer ouvertement pour vous ; il faut pour la juſte réparation de tant de ſcandales, & pour l'honneur de votre loi, la profeſſer hautement, la pratiquer exactement, l'accomplir parfaitement & dans toute ſon étendue. Il le faut malgré toute conſidération humaine ; il le faut malgré tous les diſcours & tous les reſpects du monde : il le faut aux dépens de ma fortune, au péril de ma vie, au prix de mon ſang : *Etiam ſi oportuerit me mori.* J'en ſerai bien payé, Seigneur, & bien récompenſé, puiſque vous me pro- *Matth. c. 26.*

mettez de me reconnoître devant votre Pere, après que je vous aurai confessé devant les hommes, & de me mettre en possession de votre Royaume, où nous conduise, &c.

EXHORTATION
SUR LE
SOUFFLET
DONNÉ
A JÉSUS-CHRIST
DEVANT LE GRAND-PRESTRE.

Hæc cùm dixiſſet, unus aſſiſtens miniſtrorum dedit alapam Jeſu, dicens : Sic reſpondes Pontifici ?

Jeſus ayant parlé de la ſorte, un des ſoldats qui étoit à ſon côté lui donna un ſoufflet, en diſant : Eſt-ce ainſi que vous répondez au Grand-Prêtre? En ſaint Jean, chap. 18.

QU'AVOIT donc répondu le Sauveur du monde, interrogé par le Grand-Prêtre ; & qu'avoit-il dit qui méritât une ſi prompte punition, & qui dût lui attirer un tel outrage? Anne lui demandoit compte

de ſa doctrine ; & pour la juſtifier devant ce Pontife, il l'avoit renvoyé à ſes diſciples, & vouloit que ſur ce point ils fuſſent appellés en témoignage. Etoit-ce là ſon crime ? & falloit-il pour cela l'inſulter, & lui meurtrir le viſage d'un ſoufflet ? Mais, Chrétiens, ne raiſonnons point ici ſelon les loix de la juſtice : elles y ſont toutes violées ; & le moyen que le bon droit eût quelque part dans un jugement où la paſſion domine, & l'une des plus violentes paſſions, qui eſt l'envie ? Ce que nous devons uniquement conſidérer comme le ſujet tout enſemble & de notre admiration & de notre imitation, c'eſt l'invincible conſtance du Fils de Dieu dans une conjoncture capable de déconcerter & de troubler l'homme le plus ferme & le plus maître de lui-même. Voilà ce qu'il avoit prévu, & ſur quoi il s'étoit déja ſi clairement expliqué, quand il diſoit par la bouche de ſon Prophéte: *Faciem meam non averti ab increpantibus, & conſpuentibus in me*: Je n'ai point détourné mon viſage pour me mettte à couvert des coups de mes ennemis, & de toutes les extrémités où ils ſe portoient contre moi. Voilà par où il a prétendu nous former nous-mêmes aux injures, & nous apprendre comment nous les devons recevoir. Leçon, mes chers Audi-

Iſaïe. c. 50.

teurs, ſi néceſſaire dans le commerce de la vie! Recevoir les injures comme Jeſus-Chriſt les a reçues, c'eſt-à-dire, les ſupporter, & même les agréer: les ſupporter, en les recevant avec patience; & même les agréer, en les recevant avec joie: les ſupporter, ſans en pourſuivre la vengeance & ſans éclater; & même les agréer, ſur-tout en certaines rencontres, juſqu'à s'y expoſer & à les aimer. Que je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois bien aujourd'hui vous imprimer l'un & l'autre dans le cœur! C'eſt le deſſein que je me propoſe, & tout le partage de cette exhortation.

QUELLE épreuve pour la patience de Jeſus-Chriſt! un ſoufflet reçu, & reçu devant une nombreuſe aſſemblée, & reçu comme un châtiment & une correction, & reçu de la main d'un ſoldat, d'un homme également mépriſable & par ſa naiſſance & par ſa condition! Car toutes ces circonſtances ſont remarquables, & prenez garde encore, s'il vous plaît. De qui s'agit-il, & de quoi s'agit-il? De qui, dis-je, s'agit-il? du Meſſie, de l'envoyé de Dieu, d'un Homme-Dieu, d'un Dieu. Et de quoi s'agit-il? de l'outrage le plus ſanglant, d'une injure qui parmi les hommes eſt une inſulte, eſt une flétriſſure, eſt un opprobre & une ignominie. Le I. PARTIE.

Sauveur du monde n'en pouvoit-il pas tirer une vengeance éclatante ? Ah ! Chrétiens, il n'a qu'à prononcer une parole, & le feu du Ciel deſcendra pour foudroyer cet audacieux qui l'a frappé ; il n'a qu'à prier ſon Pere, & ſon Pere, s'il eſt beſoin, lui enverra des légions d'Anges pour le ſeconder ; il n'a qu'à mettre en œuvre ſa propre vertu, & elle fera des miracles pour ſa défenſe. Je dis plus : & non-ſeulement il eſt en pouvoir de venger ſur l'heure un tel affront ; mais ſelon toute la raiſon il ſemble y être engagé, & le devoir. Car il eſt queſtion de prévenir un ſcandale, ou de le réparer. On l'accuſe d'avoir offenſé le Pontife, & bleſſé le reſpect dû à cette ſuprême dignité. C'eſt pour cela qu'on s'éléve contre lui, & qu'on le maltraite. Le ſouffrira-t-il ? mais ce ſera autoriſer le reproche qu'on lui fait, mais ce ſera en quelque ſorte juſtifier le traitement indigne qu'il reçoit, mais ce ſera laiſſer impunément répandre une tache ſur ſa ſainteté, dont on cherche à ternir l'éclat. Tout cela eſt vrai, mes chers Auditeurs, & tout cela néanmoins ne le peut porter à ſe faire juſtice, pourquoi ? Parce que la juſtice qu'il ſe feroit, quoique juſte & fondée ſur le droit le plus certain, auroit toujours quelque couleur de reſſentiment propre & de ven-

geance. Or il veut détruire dans le cœur des hommes & dans leur conduite tout reſſentiment & toute vengeance, & même toute couleur de reſſentiment & de vengeance.

Ce n'eſt pas que la vengeance ne lui appartienne: car en qualité de Dieu & de ſouverain Maître, il a dit, & il a pu dire: *Mihi vindicta.* Mais ſi elle lui appartient en qualité de Dieu, elle ne lui appartient pas en qualité d'homme. Or étant Homme & Dieu tout enſemble, il y avoit à craindre que ce qui viendroit de Dieu, ne fût imputé à l'homme; & parce qu'il étoit important que jamais l'homme n'entreprît de ſe venger, & qu'il n'eût pour cela aucun titre apparent, voilà pourquoi ce Dieu-homme ne ſe venge pas lui-même. Il avoit fait un miracle dans le jardin en renverſant d'une parole les ſoldats envoyés pour ſe ſaiſir de ſa perſonne: mais il l'avoit fait avant qu'ils l'euſſent attaqué, & qu'ils euſſent porté les mains ſur lui; c'eſt-à-dire, dans un tems où l'on ne pouvoit regarder ce miracle comme une vengeance. Maintenant qu'il a reçu l'injure, il demeure, pour ainſi dire, ſans action. S'il faiſoit un nouveau miracle, il feroit redouter à ſes ennemis ſa toute-puiſſance; mais il aime mieux paroître foible, que de paroître agir avec aigreur & par paſſion. Si donc il *Rom.* c. 12.

répond à cet insolent qui l'outrage ; ce n'est point en s'élevant, ni en se récriant, mais avec une modestie & une douceur que rien n'altère. Si j'ai mal parlé, lui dit-il, faites voir en quoi : sinon, pourquoi me frappez-vous ? *Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo ; si autem benè, cur me cœdis ?* Voilà où il s'en tient, & toute la satisfaction qu'il demande. Mais de prendre lui-même sa cause & ses intérêts, de rendre à l'injuste aggresseur qui l'offense, mal pour mal, & de réprimer son audace par une punition exemplaire; c'est ce qu'il ne fera pas, parce que cette punition, ainsi que je vous l'ai fait remarquer, quelque légitime d'ailleurs & quelque équitable qu'elle fût, pourroit être faussement interprétée & confondue avec une vengeance toute naturelle.

Joan. c. 13.

Ainsi, mes Freres, ce divin Sauveur évite, autant qu'il est possible, & fuit jusqu'à l'ombre de la vengeance, parce qu'il est venu abolir la vengeance même, & l'exterminer de la société des hommes. Or en matiére de vengeance, l'ombre & le corps sont presque inséparables ; & pour détruire le corps, qui est un corps de péché, il en faut détruire l'ombre la plus légère. Comme législateur de la loi nouvelle, il avoit fait là-dessus son commandement, & il s'en étoit

déclaré dans ſes divines inſtructions: mais, dit S. Chryſoſtome, cela ne ſuffiſoit pas. Il falloit pourvoir à la sûreté de ce commandement, & mettre ce précepte à couvert de tous les ſtratagêmes & de toutes les ſubtilités dont la paſſion des hommes ſe ſert pour en éluder l'obligation & la pratique. Car il n'eſt pas croyable, ajoute ce S. Docteur, combien de ruſes & combien d'artifices l'amour-propre ſçait là-deſſus imaginer: tantôt nous perſuadant qu'on nous fait injure, lorſque ce n'eſt qu'une injure chimérique; tantôt, s'il y a quelque choſe de réel, nous l'exagérant, l'augmentant, le défigurant, l'empoiſonnant; tantôt pour colorer nos vengeances, nous les déguiſant ſous le maſque de zéle & d'équité, nous les propoſant comme permiſes, comme raiſonnables, comme ſaintes; nous fourniſſant des prétextes pour les exécuter, des autorités pour s'y conformer, mille adouciſſemens pour les pallier. Il étoit, dis-je, néceſſaire de renverſer tout cela: & parce que, pour le renverſer & l'anéantir, il étoit d'une égale importance d'ôter à l'homme ſur ce point la liberté de ſon raiſonnement; parce que, s'il y a choſe pernicieuſe & trompeuſe, c'eſt le raiſonnement d'un eſprit piqué & animé; parce qu'il n'y a que la paſſion alors qui raiſonne, & que

rien n'eſt plus faux, ni plus outré que le raiſonnement de la paſſion, il falloit que Dieu, ou que Jeſus-Chriſt Fils de Dieu, fortifiât ſa loi d'une conviction qui fût au-deſſus de tout le raiſonnement humain. Or cette conviction ſans réplique, pourſuit S. Chryſoſtome, c'eſt ſon exemple.

Oui, Chrétiens, c'eſt l'exemple de ce ſoufflet qu'il laiſſe impuni, & dont il ne demande nulle réparation. Car s'il ne vouloit pas lui-même tirer raiſon d'une injure ſi publique & ſi atroce; s'il ne vouloit pas y employer cette vertu ſouveraine, qui dans un moment forme les tonnerres, & les lance ſur la tête des criminels pour punir leurs crimes, & leur faire ſentir la ſévérité de ſes châtimens, du moins ne pouvoit-il pas s'adreſſer au Juge? ne pouvoit-il pas lui porter ſa plainte? ne pouvoit-il pas le prendre à témoin, & de ſon innocence outragée, & de la dignité même de ce Pontife, bleſſée par un attentat, commis au pied de ſon tribunal & ſous ſes yeux? Mais il abandonne tous ſes droits, il oublie tous ſes intérêts, il ſacrifie toute ſa gloire, & n'eſt attentif qu'à nous donner un modéle ſenſible de la patience la plus héroïque & la plus parfaite.

Exemple encore une fois ſi convaincant, qu'il ne nous laiſſe nulle reſſource où nous

puiſſions nous retrancher. Car vous avez beau, mon cher Auditeur, raiſonner & vous défendre : après l'exemple de Jeſus-Chriſt, il faut ſe taire & céder. Il n'y a point d'autre régle à ſuivre que celle-là, point d'autre principe de morale. Principe d'une évidence entiére & abſolue. Principe d'autant plus inconteſtable, qu'il eſt plus proportionné à nos connoiſſances & plus palpable. Principe ſelon lequel nous devons juger de tous les autres, auquel nous devons rapporter tous les autres, ſur lequel nous devons rectifier tous les autres. Principe ſeul capable de réprimer tous les mouvemens & toutes les ſaillies du cœur le plus irrité & le plus emporté, pour peu que ce ſoit encore un cœur chrétien. En un mot, principe d'où ſuit néceſſairement cette grande conſéquence, exprimée dans l'Evangile, & marquée par le Sauveur du monde comme un article capital de la doctrine toute céleſte qu'il eſt venu nous enſeigner : *Ego autem dico vobis non reſiſtere malo ; ſed ſi quis percuſſerit in te dexteram, præbe illi & alteram.* Pour moi je vous dis de ne point repouſſer la violence par la violence ; mais ſi quelqu'un vous frappe ſur la joue droite, préſentez-lui encore la gauche, c'eſt-à-dire, ſouffrez-le ſans bruit, ſans animoſité, ſans fiel. Si

Math. c. 5.

Jeſus-Chriſt eût ſeulement parlé de la ſorte en Maître & en Docteur, ce ſeroit toujours une parole reſpectable pour nous, puiſqu'elle ſeroit toujours pleine de ſainteté & de ſageſſe: mais après tout, en la reſpectant, nous aurions pû dire que c'eſt une parole de ſainteté bien ſévère & d'une pratique bien dure, *Durus eſt hic ſermo.* Ainſi s'expliquoient, quoique ſur un autre ſujet, les Capharnaïtes; & ainſi nous en ſerions-nous expliqué nous-mêmes. Le Fils de Dieu l'a prévû, & voici le remede qu'il y apporte. Hé bien, nous dit-il, s'il faut tempérer la dureté apparente de ma parole, je la tempérerai, je l'adoucirai, & par où? par mon exemple. Car je ne veux pas qu'elle devienne un ſcandale pour vous; & que cette parole qui eſt une parole de vie, vous donne lieu de me quitter, & de vous perdre en vous éloignant de moi. Eſt-il rien de plus outrageant qu'un ſoufflet? or je m'expoſerai à cet outrage, & ma patience ſera le tempérament & l'adouciſſement de cette parole que vous trouvez ſi rigoureuſe, & qui vous ſemble ſi impraticable.

En effet, Chrétiens, il eſt impoſſible de ne pas goûter cette parole du Sauveur des hommes, toute amère qu'elle paroît, quand on le voit l'accomplir lui-même avant

nous. Et ne me répondez point qu'il en a trop exigé de nous, lorſqu'il a voulu que ſon exemple nous ſervît de régle: comme ſi l'exemple de cet Homme-Dieu ne devoit pas être la régle de toute notre vie ; comme s'il n'avoit pas prétendu réformer le monde, autant par la force de ſon exemple, que par l'efficace de ſa prédication ; comme ſi ce n'étoit pas dans cette vûe qu'il s'eſt fait ſemblable à nous, & de même nature que nous ; afin que nous puiſſions auſſi nous-mêmes nous conformer à lui, & que ſon exemple fît plus d'impreſſion ſur nous ; comme ſi en particulier cet exemple d'un Dieu ſupportant la plus griéve offenſe, n'étoit pas le plus preſſant reproche & la plus haute condamnation de nos délicateſſes infinies, de nos ſenſibilités extrêmes ſur tout ce qui concerne le faux honneur du ſiécle, de nos impatiences & de nos vivacités que rien ne modère, que rien n'appaiſe, que rien ne peut ſatisfaire.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le déſordre où nous ſommes tombés, & qui croît tous les jours. Voilà ce que tous les Prédicateurs de l'Evangile, avec tout leur zéle & toute leur éloquence, n'ont pû corriger. Voilà de tous les vices le dernier dont nous travaillons à nous défaire,

& dont nous croyons devoir nous défaire. Il y a des ſages dans le monde, qui par raiſon & même par chriſtianiſme ménent une vie aſſez réglée : point d'intrigues ni d'habitudes criminelles; point d'excès, de débauches, de ſcandales ; bonne foi, droiture, fidélité en tout. Il y a des ames pieuſes & dévotes, qui s'adonnent avec édification à toutes les pratiques ſaintes, qui viſitent les Autels, qui écoutent la parole de Dieu, qui vacquent à l'oraiſon, qui fréquentent les Sacremens, qui exercent la charité envers les pauvres. Il y a des ames religieuſes qui vont encore plus loin, & qui en vûe de s'élever, & de parvenir à la plus ſublime perfection, ſe dépouillent de tous les biens de la terre, renoncent à tous les plaiſirs des ſens, ſe renferment dans le Cloître, & là paſſent leurs jours dans la pauvreté, dans l'obſcurité, dans la ſujetrion & la dépendance, dans la pénitence & la mortification. Effets de la grace du Seigneur, qui ſe ſont perpétués juſques dans ces derniers ſiécles, & dont nous ne pouvons trop le bénir. Mais oſerai-je le dire ? Parmi ces ſages Chrétiens, parmi ces ames vertueuſes, ou faiſant profeſſion d'une piété particuliere, parmi ces ames parfaites, ou voulant l'être, & pour cela retirées dans les

Solitudes & dans les Monaſtères, à peine peut-être s'en trouvera-t-il un ſeul, qui ſçache diſſimuler une injure, qui ſçache l'oublier & la pardonner. On apprend tout le reſte, on ſe forme à tout le reſte, on s'exerce dans tout le reſte. On apprend à jeûner, on apprend à veiller, on apprend à prier, on apprend à méditer, on apprend à macérer ſa chair, & à la mortifier : mais le ſilence, mais la patience, mais la charité, mais la modération, l'empire ſur ſoi-même, & ſur les mouvemens de ſon cœur, dans les occaſions, & ſur les matiéres où l'on ſe croit offenſé ; c'eſt en toutes les conditions & en tous les états ce qu'on n'apprend preſque jamais, & ce qu'on ne veut pas même apprendre. On ſe fait un point de conduite & de ſageſſe de n'être pas ſi bon, ni ſi endurant ; on n'aime point à paſſer pour une perſonne que l'on puiſſe aiſément attaquer, & qui ne ſçache pas ſe défendre ; on s'applaudit au contraire de s'être rendu comme invulnérable, & d'avoir accoutumé les gens à nous craindre & à nous ménager ; on a là-deſſus mille raiſons de prudence, de bienſéance, de juſtice : mais raiſons, qui bien examinées & bien peſées, ſe réduiſent toutes à une ſeule, ſçavoir, qu'on ne veut rien ſouffrir.

Avec cela néanmoins on eſt déclaré pour la plus étroite morale, on demeure les heures entiéres aux pieds du Seigneur ; on eſt dans un quartier, dans une ſociété, dans une maiſon un modéle de vertu ; on a des raviſſemens & des extaſes : c'eſt-à-dire, qu'on eſt comme ces montagnes dont parle l'Ecriture, qu'il ſuffit de toucher, pour faire ſortir de leur ſein d'épaiſſes fumées, & des flammes ardentes : *Tange montes, & fumigabunt.* Ah ! ce ſont des montagnes que ces ames ſi pures & ſi ſaintes, ou prétendues telles. Ce ſont de hautes montagnes, des montagnes élevées preſque juſqu'au troiſiéme Ciel, par la ſublimité de leurs ſentimens & de leurs vûes. Mais allez tant ſoit peu heurter contre elles ; qu'il vous échappe une parole, un geſte, un air de mépris, une légère contradiction qui les choque, ce ſont alors des montagnes fumantes & toutes embraſées ; ou ſi elles ſe reſſerrent dans elles-mêmes, & ne produiſent rien au-dehors, c'eſt pour nourrir en ſecret un venin caché, qui agit lentement, mais pour n'agir enſuite & ſelon les rencontres que plus efficacement & que plus malignement. Ecueil fatal à l'innocence de tant d'ames, du reſte le plus irréprochables. Ecueil capable de les perdre, & de les perdre par tout, parce qu'on

Pſal. 143.

n'en eſt nulle part à couvert, & que c'eſt ſouvent dans les aſſemblées les plus réguliéres d'ailleurs, qu'il eſt plus à craindre.

Quoi qu'il en ſoit, mon cher Auditeur, & qui que vous ſoyez, j'en reviens à l'exemple que notre Myſtère nous préſente : c'eſt celui de Jeſus-Chriſt. Car ce que le Prophéte diſoit à Dieu, je ne ferai point difficulté de l'appliquer ici, & de vous le dire à vous-même : *Reſpice in faciem Chriſti tui.* Vous êtes touché, mon cher Frere, de la maniére dont on a parlé de vous, dont on s'eſt comporté envers vous, & vous avez bien de la peine à modérer là-deſſus votre chagrin, & à le digérer. Mille conſidérations devroient vous retenir, & je pourrois les produire & les employer, pour adoucir l'amertume de votre cœur. Mais il ne m'en faut qu'une : enviſagez votre Chriſt ; voyez cette face reſpectable & adorable aux Anges mêmes, couverte d'un ſoufflet : *Reſpice in faciem Chriſti tui.* C'eſt votre Chriſt, puiſque c'eſt pour vous qu'il a reçu l'onction divine : votre Chriſt, puiſque c'eſt à vous qu'il s'eſt donné, & pour vous qu'il s'eſt livré & immolé : *Chriſti tui.* Mais je dis plus : c'eſt votre Dieu. Or comparez perſonne à perſonne, injure à injure ; la perſonne ſacrée d'un Homme-Dieu, & la vôtre, *Pſal.* 83.

foible & vile créature ; un ſoufflet, & l'offenſe peut-être aſſez peu remarquable par elle-même, que vous relevez néanmoins avec tant de bruit, & dont vous vous plaignez avec tant d'exagération, & tant de chaleur. Il y va de votre honneur, dites-vous : mais votre honneur eſt-il plus précieux que celui du Fils de Dieu, & que celui de Dieu même. Il y va de votre intérêt, ajoutez-vous : mais votre intérêt eſt-il plus important que celui de toute la Religion intéreſſée dans l'injure faite à ſon Chef & à ſon divin Auteur ? On vous a traité indignement, & ſans nul reſpect de votre rang, de votre nom, de votre naiſſance: mais l'indignité eſt-elle plus grande à votre égard qu'elle ne l'étoit à l'égard de la ſouveraine Majeſté ? Imaginez tout ce qu'il vous plaira; l'exemple que je vous mets devant les yeux, aura toujours la même force : & quoi que vous puiſſiez alléguer, j'aurai toujours droit de vous répondre : *Reſpice in faciem Chriſti tui.* Oui, regardez-le, ce Chriſt, & apprenez de lui non-ſeulement à ſupporter les injures avec patience, mais avec joie, & même ſelon les conjonctures & les beſoins, à vous y expoſer, & à les aimer : c'eſt la ſeconde partie.

NON, Chrétiens, ce n'eſt point aſſez que l'exemple du Fils de Dieu faſſe mourir dans nos cœurs tout ſentiment de vengeance ; je prétends qu'il y doit produire quelque choſe encore de plus. Je prétends qu'il doit nous préparer aux affronts, aux mépris, à tout ce qu'il y a de plus ſenſible en matiére d'honneur : & pour vous mieux déclarer ma penſée, qu'eſt-ce dans le ſens où je l'entends, que de nous préparer à tout cela ? Eſt-ce nous mettre dans la diſpoſition d'endurer généreuſement tout cela ? c'eſt trop peu. D'accepter de la main de Dieu, & volontairement tout cela ? ce n'eſt point encore à quoi je me borne. D'agréer tout cela, de l'honorer, d'en faire gloire, & de le rechercher ? voilà le point où nous devons tendre, & que j'oſe ici vous propoſer comme un point eſſentiel & ſouvent indiſpenſable. On ne peut, ce ſemble, porter la perfection à un plus ſublime dégré : mais après tout, la loi chrétienne va juſques-là, & cette perfection qui nous paroît ſi relevée, eſt en je ne ſçai combien d'occaſions qui ſe préſentent tous les jours, un précepte évangélique & une obligation. Développons cet article important, & donnons-lui tout l'éclairciſſement néceſſaire, afin que vous

II. PARTIE.

le puiſſiez bien comprendre.

Ainſi, par exemple, pour être déterminé, comme je le dois être, à pardonner de bonne foi, & à m'interdire toute vengeance; pour être prêt en mille rencontres à ſoutenir la cauſe de Dieu, & à la défendre; pour m'oppoſer à des ſcandales que je vois naître à toute heure dans le commerce du monde, & que ma charge, que ma dignité, que mon miniſtère m'engage à réprimer, autant qu'il eſt en moi, & qu'il dépend de moi; pour me dégager de tant de conſidérations particuliéres, qui pourroient m'arrêter, lorſqu'il s'agit de l'honneur de la Religion & de ſes intérêts; en un mot, pour être dans une réſolution inébranlable, quoi qu'il arrive, & quoi qu'on en puiſſe dire, de me comporter en Chrétien, & de n'en pas démentir une fois la glorieuſe qualité: pour cela, dis-je, & pour bien d'autres devoirs dont le détail ſeroit infini, combien y a-t-il de contradictions, de chagrins, de retours fâcheux, de faux jugemens, de railleries, de médiſances, de paroles aigres, de reproches, enfin d'outrages à eſſuyer? Or le moyen de n'en être point ébranlé, ſi l'on n'eſt dans la diſpoſition de les aimer pour Dieu, de les agréer pour Dieu, de les honorer, de s'en glorifier pour Dieu?

Car

Car voilà comment la Foi que nous profeſſons, exige de nous les mêmes ſentimens que témoignoient les Apôtres lorſqu'on les calomnioit, qu'on les inſultoit dans les places publiques, & qu'ils ſe tenoient heureux d'endurer toutes ſortes d'opprobres pour le nom de Jeſus-Chriſt: *Ibant gaudentes à conſpectu concilii, quoniam digni habiti ſunt pro nomine Jeſu contumeliam pati.* *Act. c. 5.*

Il eſt vrai, Chrétiens, & je l'ai reconnu d'abord, que pour en venir là, il faut une vertu bien pure & bien généreuſe, & c'eſt néanmoins une vertu néceſſaire. Mais ſi la Religion nous impoſe une loi ſi difficile, & ſi contraire aux ſens & à la nature, elle a bien auſſi de quoi nous en faciliter la pratique; & ſans parler des autres motifs qu'elle nous fournit, en eſt-il un plus puiſſant & plus capable de nous conſoler dans les humiliations de la vie, & de nous animer, que le ſoufflet donné au Sauveur du monde, & malgré toute l'ignominie qui y étoit attachée, déſiré & recherché par cet Homme-Dieu? Prenez garde en effet qu'il ne l'a reçu que parce qu'il l'a voulu recevoir: car il ne tenoit qu'à lui d'arrêter le bras ſacrilége de l'inſolent qui le frappa. Non-ſeulement il n'a point voulu ſe défendre de cet outrage; mais il l'a ſouhaité; mais il s'y eſt diſ-

posé ; mais il en a fait le sujet de ses vœux les plus ardens, & comme ses délices. D'où vient que le Prophéte Jérémie parlant de ce divin Sauveur, & de ses souffrances, se servoit d'une expression bien propre & bien énergique, sçavoir, qu'il seroit rassasié d'opprobres, *Saturabitur opprobriis*. Une viande dont nous avons horreur, nous la rejettons ; ou si le besoin nous force d'en user, du moins n'en prenons-nous qu'autant qu'il suffit selon la nécessité présente, & rien davantage. Mais que ce soit une viande à notre goût, nous la mangeons avec appétit, & même avec avidité, jusqu'à nous en remplir, & nous en rassasier. Voilà comment notre adorable Maître s'est, pour ainsi dire, nourri de la confusion ; voilà comment il en a contenté sa faim, *Saturabitur*. Or ce qui a été la nourriture d'un Dieu & l'objet de ses désirs, pour procurer la gloire de son Pere, & le salut des hommes, ne doit-il pas nous devenir respectable, nous devenir vénérable, nous devenir aimable, par-tout où la même gloire & le même salut se trouvent intéressés ?

Lam. c. 3.

C'est pour cela que les Saints se sont réjouis d'être en butte aux persécutions & aux mépris du monde ; & que bien loin de s'en offenser, ils les regardoient comme des

faveurs. C'eſt pour cela que ſaint Paul, qui ſentoit autant que perſonne, & qui connoiſſoit le véritable honneur, puiſqu'il étoit d'un ſang noble & citoyen Romain, ſe faiſoit néanmoins, ainſi qu'il l'a hautement & ſi ſouvent déclaré, un plaiſir des affronts même les plus ſanglans : *Propter quod placeo mihi in contumeliis.* Il ne diſoit pas ſeulement, Je me conſole, je me réſigne, je me fortifie dans les outrages ; mais, Je m'y plais : pourquoi ? Parce que mon Sauveur les a ſanctifiés & me les a rendus précieux. C'eſt pour cela que David, tout Roi qu'il étoit, dans la ſeule vûe de ce Myſtère, je veux dire d'un Dieu ſi indignement & ſi violemment inſulté, au lieu de fuir les opprobres, les attendoit, les demandoit, les recevoit avec actions de graces & comme des bienfaits : *Improperium expectavit cor meum.* Séméï, l'un de ſes ſujets, le chargeoit de malédictions & de reproches ; mais ce Prince en béniſſoit Dieu. Toute ſa Cour juſtement irritée, vouloit réprimer l'audace & la violence de cet emporté : mais ce Prince les retenoit. Laiſſez-le, leur diſoit-il ; c'eſt une humiliation que Dieu m'envoie : c'eſt un don de ſa main ; ne me l'enlevez pas. Qui pouvoit inſpirer à David un ſentiment ſi peu ordinaire dans un Roi, & mê-

2. Cor. c. 12.

Pſ. 68.

me ſi oppoſé à toutes les raiſons d'Etat ? Ah ! Chrétiens, rien autre choſe que la conſidération de ſon Dieu & de ſon Sauveur, qui ſe faiſoit déja connoître à lui par les lumiéres de l'eſprit prophétique, & qui en particulier lui révéloit toutes les ignominies de ſa paſſion. Il voyoit ce Dieu de gloire, cette ſouveraine Majeſté déshonorée par un ſoufflet ; & à ce ſpectacle, touché d'un ſaint zéle : Hé, Seigneur, s'écrioit-il, qui craindroit après cela toutes les injures du monde, & qui ne les ſouhaiteroit pas, puiſque vous les prenez pour vous-même, & que vous en faites les apanages de votre adorable Humanité ? Voilà pourquoi, mon Dieu, je les reçois non plus préciſément comme une épreuve de ma patience ; car je n'ai plus en quelque maniére beſoin de cette vertu ; mais comme l'accompliſſement des vœux de mon ame, qui les attend & qui y aſpire : *Improperium expectavit cor meum.* Prenez garde, Chrétiens, à la raiſon qu'il en apporte : elle contient en abrégé tout le précis de la doctrine évangélique, *Quoniam opprobria exprobrantium tibi, ceciderunt ſuper me.* C'eſt, mon Dieu, ajoutoit il, que tous les outrages qui vous ont été faits dans votre douloureuſe paſſion, ſont par avance retombés ſur moi. C'eſt que

Pſ. 68.

j'y ai penſé attentivement, que je les ai conſidérés, & qu'en y penſant, qu'en les conſidérant, je les ai vivement reſſentis moi-même. C'eſt qu'ils ont fait ſur mon cœur une impreſſion de grace, & que cette grace, que cette impreſſion divine m'a porté à les aimer. Je ne dis pas ſeulement, (c'eſt S. Auguſtin qui développe ainſi les paroles de ce Prophéte Roi, dans l'expoſition du Pſeaume ſoixantiéme,) je ne dis pas ſeulement, Seigneur, à les aimer dans vous, mais dans moi. Car lors même que c'eſt à moi qu'on s'attaque, & que par-là les injures me deviennent perſonnelles, je les regarde néanmoins comme les vôtres, & les enviſageant de cette ſorte, comment ne les aimerois-je pas? Oui, Seigneur, ce ſont les vôtres, puiſque vous les avez fait paſſer de vous en moi, & qu'après les avoir éprouvées d'abord, vous les avez fait rejaillir ſur moi: *Quoniam opprobria exprobrantium tibi, ceciderunt ſuper me.*

Il faut toujours convenir, mes chers Auditeurs, qu'il n'y a que la Religion, & que la Religion la plus ſainte, qui puiſſe établir une ame dans une telle diſpoſition, & ne nous en étonnons pas: car il n'y a que la Religion qui puiſſe nous faire rendre hommage aux opprobres d'un Homme-Dieu.

Il faut convenir que ce n'eſt ni la chair ni le ſang qui nous révéle ces grandes maximes & cette haute morale, mais le Pere qui eſt dans le Ciel, mais le Fils qui eſt deſcendu ſur la terre, mais le Saint-Eſprit qui réſide en nous. Il faut convenir que c'eſt-là comme le chef-d'œuvre de la grace toute-puiſſante du Seigneur. Mais perſuadons-nous bien encore une fois, & convaincons-nous fortement de cette vérité fondamentale, que ſans cela l'on ne peut avoir l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & par conſéquent que ſans cela même on ne peut être véritablement Chrétien. C'eſt ce que toute l'Ecriture nous annonce, & ce que chacun de nous doit s'appliquer à lui-même. Car voilà le point ſur lequel je ne puis trop inſiſter, & que nous ne pouvons trop méditer : qu'il eſt impoſſible d'être chrétien, & même ſimplement chrétien, ſi l'on n'eſt préparé de cœur à toutes les injures, puiſqu'il y a mille occaſions dans la vie, où ſous peine de damnation on eſt obligé de s'y expoſer pour l'acquit de ſa conſcience & la ſûreté de ſon ſalut ; qu'il eſt impoſſible que nous y ſoyons ſincérement préparés & de cœur, tandis que nous en conſervons une averſion & une horreur volontaire ; & qu'il n'eſt pas enfin poſſible que nous n'en ayons toujours le même éloigne-

ment & la même horreur, à moins que nous n'en concevions la juſte eſtime qui leur eſt dûe, & que nous ne les aimions ſelon Dieu & en Dieu. Tout cela eſt d'une ſuite & d'une liaiſon néceſſaire, pourquoi? Parce que nous fuyons naturellement ce que nous n'aimons pas, & que nous n'aimons pas ce que nous n'eſtimons pas, & que nous ne pouvons eſtimer ce que nous jugeons vil & mépriſable. C'eſt donc par l'entendement qu'il faut commencer d'abord, afin de former enſuite dans le cœur les vrais ſentimens que Dieu exige de nous. Selon l'eſtime que nous ferons de tout ce qui s'appelle dans le monde injures & outrages, nous apprendrons plus ou moins à les révérer & à les agréer.

Mais, dites-vous, comment eſtimerons-nous, & comment aimerons-nous ce qui nous rabaiſſe dans l'opinion des hommes, ce qui nous humilie, ce qui nous perd d'honneur, ce qui paſſe dans la ſociété civile pour une tache & une flétriſſure? J'en conviens: tant que nous le regarderons en ſoi, & que nous ne porterons pas plus loin nos vûes, nous ne le trouverons jamais eſtimable: mais ce n'eſt point en ſoi que nous le devons conſidérer; c'eſt en Jeſus-Chriſt, & par rapport à Jeſus-Chriſt. Je veux dire, que nous le devons regarder comme une portion des

opprobres de Jeſus-Chriſt, comme un état de reſſemblance avec Jeſus-Chriſt, comme une matiére de ſacrifice à Jeſus-Chriſt, & comme un ſujet qu'il nous fournit de lui marquer notre attachement & notre conſtance. Or ſous ce regard il n'y a rien de ſi outrageant & de ſi infamant ſelon l'eſprit du ſiécle, qui ne nous devienne glorieux ſelon l'eſprit de la Foi, & que nous n'embraſſions comme un avantage pour nous & comme un bonheur.

Ceci néanmoins demande encore quelque explication, & cette doctrine que je vous prêche, eſt ſi fort au-deſſus de l'homme, que je ne puis trop vous la rendre intelligible, ni trop vous faire connoître, où dans la pratique elle doit s'étendre, & où elle peut ſe borner. Car à quoi ſe réduit ce langage ſi inconnu au monde, & que ſignifient ces expreſſions ſi nouvelles peut-être pour vous, & dont votre foibleſſe eſt étonnée, eſtimer les injures, aimer les injures, ſe réjouir dans les injures, recevoir de bon gré les injures, & même avec plaiſir? Je ne prétends pas vous faire entendre par-là qu'il ſoit abſolument néceſſaire d'étouffer toutes les répugnances que nous y avons. Je ne prétends pas que nous y devions être tout-à-fait inſenſibles, tellement qu'elles

ne nous cauſent nulle altération, même involontaire, nul de ces retours intérieurs, nulle de ces peines preſque inſéparables de notre humanité. Je ne prétends pas que nous y trouvions un goût qui flatte le cœur, & qui ſoit conforme aux inclinations de la chair. Je ſçai que les Saints ont été juſque-là ; qu'ils ont ſi bien réprimé dans eux & fait mourir la nature, que toutes les inſultes & tous les affronts n'étoient pas capables de troubler un moment la paix de leur ame ; qu'ils s'y étoient comme endurcis, ou pour mieux dire, qu'ils les goûtoient auſſi ſenſiblement, auſſi agréablement, auſſi délicieuſement, qu'un eſprit ambitieux goûte les vaines diſtinctions & les faux honneurs du ſiécle. Je le ſçai, & combien d'exemples en pourrois-je produire ? Mais je ne puis ignorer auſſi que ces vertus extraordinaires & ſinguliéres, que ces miracles de l'humilité chrétienne, ne ſont point d'une néceſſité indiſpenſable, & puiſque je m'en tiens ici à la néceſſité, je dis qu'eſtimer en chrétien les injures, les eſtimer, s'y complaire, c'eſt dans un eſprit de religion, malgré tous les raiſonnemens du monde & malgré toutes les révoltes des ſens, ſe croire heureux de participer aux ignominies du Fils de Dieu, ſur-tout lorſqu'il s'agit de la gloire de Dieu & de la défenſe de ſa loi ;

que c'eſt aimer mieux ſe voir mépriſé, ſe voir mocqué & raillé, ſe voir condamné & perſécuté pour la juſtice, que d'être élevé & applaudi en commettant l'iniquité ; que c'eſt être dans la réſolution, & dans une forte réſolution, de ne ſe départir jamais de la plus exacte vertu, ſoit par l'eſpérance d'un éclat mondain, ſoit par le dégout d'une vie cachée & d'une condition obſcure.

Ce n'eſt pas que le cœur ne ſoit alors bien combattu ; qu'il ne ſe trouve expoſé à de violentes agitations & à de grandes tentations ; que s'il s'écoutoit lui-même, il ne franchît bientôt toutes les barriéres qui l'arrêtent, ou qu'au moins il ne ſe laiſſât emporter aux reproches, aux dépits, aux faillies de la colère, & à toutes ſes vivacités. Ce n'eſt pas même qu'à des momens fâcheux & critiques, où toute ſa force ſemble l'abandonner, il ne tombe dans l'abattement, dans l'ennui, dans la déſolation & une défaillance preſque entiére : car voilà, quelque réſolu & quelque déterminé qu'il puiſſe être, ce que lui fait éprouver malgré lui la paſſion. Mais au milieu de ces ſentimens que la raiſon déſavoue & où la volonté n'a point de part, au milieu de ces aſſauts, une ame demeure toujours fixe & comme immobile dans les mêmes principes, qui ſont les principes évangé-

liques. Elle se dit toujours à elle-même, que c'est un bien & le souverain bien en cette vie, de pouvoir marquer à Dieu sa fidélité dans l'abjection. Elle se soutient par les paroles du Sauveur du monde à ses Apôtres : On vous accusera, on vous calomniera, on dira de vous toute sorte de mal ; mais pour cela ne vous relâchez point dans l'exercice de votre ministère, & ne vous affligez point, puisqu'au contraire vous devez vous en glorifier, & que vous en devez triompher de joie : *Gaudete & exultate.* Elle se nourrit de ces pensées si vraies & si consolantes, que la plus belle gloire d'un Chrétien est de faire à Dieu le sacrifice de toute propre gloire ; que si c'est le sacrifice le plus difficile, c'est aussi le plus méritoire pour l'éternité ; qu'une confusion soutenue pour une bonne cause & dans une vûe si sainte, est un fonds qui profite au centuple devant le Seigneur ; qu'on ne peut mieux lui témoigner que par-là son dévouement inviolable, & la préférence qu'on donne à son devoir par dessus toute autre considération : que s'il y a quelque amertume à ressentir d'abord, cette amertume se change bien-tôt dans une douceur solide, & quelquefois même très-sensible, dès qu'on vient à ouvrir les yeux de la foi, ou à prendre la balance du *Matth. c. 5.*

ſanctuaire, pour juger d'une injure qui nous eſt faite & de l'humiliation qui nous en reſte. Tout cela encore une fois & mille autres réflexions que fournit à une ame, non l'aveugle prudence du ſiècle, mais une ſageſſe toute divine, la raſsûrent, la fortifient, la ramènent de ſes premiers troubles & de ſes premiers mouvemens, la rétabliſſent dans le calme & lui font goûter la paix au milieu de ce qui excite tant de guerres & tant de diſſenſions parmi les hommes.

Dieu de ſa part ne lui manque pas, & autant que cette ame lui eſt fidelle, autant & plus encore ſe montre-t-il libéral envers elle. Il fait couler ſa grace avec abondance; & qu'y a-t-il de ſi déſagréable & de ſi rebutant, que cette grace ne puiſſe adoucir? avec l'onction de cette grace, on eſt en état, ſi j'oſe le dire, d'affronter, pour l'honneur de Dieu, pour la défenſe de l'Egliſe, pour le progrès de la Religion, pour la pratique & l'obſervation de ſes devoirs, tous les outrages & tous les opprobres. Plus il s'en préſente, plus on s'écrie avec le Pro-
Pſal. 118. phéte Royal : *Bonum mihi quia humiliaſti me*; ſoyez béni, Seigneur, d'avoir permis que je fuſſe ainſi humilié, puiſque je le ſuis pour vous. On ſe rend intérieurement & devant Dieu le même témoignage que ſe

rendoit le grand Apôtre, & l'on dit avec la même confiance que lui : *Maledicimur,& benedicimus ;* nous ſommes chargés de malédictions, & nous ne croyons pas devoir autrement y répondre que par des bénédictions & des actions de graces. *Blaſphemamur,& obſecramus* : on prononce contre nous mille blaſphêmes, & nous ne faiſons entendre au Ciel que des priéres en faveur de nos calomniateurs, & que des vœux. *Tanquam purgamenta hujus mundi facti ſumus* : on nous regarde comme les derniers hommes du monde, & au lieu d'en concevoir de la peine, nous nous en félicitons nous-mêmes. Car nous ſçavons pourquoi l'on nous traite de la ſorte ; que c'eſt parce que nous ſommes à Dieu, & que nous y voulons toujours être ; parce que nous ne voulons jamais ſortir de l'obéiſſance qui eſt dûe aux commandemens de Dieu, ni nous détacher de ſa loi ; parce que nous employons l'autorité que nous avons reçue de Dieu à maintenir le bon ordre & la régle, l'équité & le bon droit, & que nous n'avons là deſſus ni ménagemens, ni égards ; parce que nous uſons des talens que Dieu nous a donnés & du zéle que ſa grace nous a inſpiré, pour attaquer le vice, pour combattre l'erreur, pour démaſquer le menſonge, & le détruire en le dévoilant. Or

1. Cor. c. 4.

Ibid.

Ibid.

être décrié pour cela, être pour cela noté dans le monde & marqué des plus noirs caractères, être exposé aux discours, aux satyres, aux jugemens les plus injurieux, aux traitemens les plus iniques & les plus outrés, voilà notre consolation, voilà en quelque maniére notre triomphe, voilà de quoi nous ne pouvons assez remercier le Seigneur qui nous éprouve, & sur quoi nous ne pouvons trop lui dire: *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.* Ps. 89.

Plaise au Ciel, mes chers Auditeurs, que vous soyez animés de cet esprit. S'il ne vous porte pas jusqu'à vous réjouir dans les injures, du moins vous affermira-t-il contre une foiblesse bien ordinaire dans le Christianisme; je veux dire, contre ce respect humain qui arrête tant de bonnes œuvres, & qui cause tant de désordres & tant de maux. Parce qu'on craint une parole, une raillerie, on néglige tous les jours ses obligations les plus essentielles, & souvent même on se laisse entraîner au crime & à des déréglemens dont on a d'ailleurs horreur. On n'a pas la force de surmonter je ne sçai quelle honte, & peut-être en avez-vous mille fois éprouvé les pernicieux effets. Mais voulons-nous nous affranchir de cette servitude, suivons le conseil de

l'Apôtre, par où je finis, & revenons-en toujours à l'exemple de notre Sauveur : *Aſpicientes in authorem fidei & conſummatorem Jeſum.* Attachons ſans ceſſe nos regards ſur ce Maître adorable, l'auteur & le conſommateur de notre foi. Il en eſt l'auteur par ſa ſageſſe, & le conſommateur par ſon amour. Il en eſt l'auteur par ſa doctrine toute ſainte ; & le conſommateur par ſes exemples tout divins. Il n'a point voulu ſéparer ces deux qualités, ni être l'auteur de notre foi ſans en être le conſommateur : non-ſeulement afin qu'il ne nous vînt pas en penſée, qu'il lui avoit été bien facile d'en ordonner ainſi, & d'établir des régles pour les faire garder aux autres ſans les obſerver lui-même ; mais ſur-tout parce que la qualité de conſommateur lui a paru auſſi glorieuſe & auſſi digne de lui, que celle d'auteur. De ſorte qu'il n'a pas cru devoir nous la laiſſer ; mais qu'il l'a priſe par droit de préférence : voulant bien que nous fuſſions les obſervateurs & les ſectateurs de cette foi, mais ſe réſervant la gloire d'en être le conſommateur. Or en quoi particuliérement, & par où l'a-t-il conſommée ? ſaint Paul nous l'apprend & nous le marque en termes exprès : *Qui propoſito ſibi gaudio, ſuſtinuit crucem confuſione contemptâ.* C'a été en mépriſant la

Heb. c. 12.

Ibid.

confusion, en s'élevant au-dessus, & en la portant avec un courage & une constance inébranlable. Mais oserois-je, grand Apôtre, ajouter quelque chose à cette parole, & ne pourrois-je pas dire sans en altérer le sens, que ce n'a pas même seulement été par le mépris de la confusion, mais par l'amour de la confusion? De-là je ne dois pas espérer d'avoir jamais une foi bien ferme, ni une piété bien solide, tant que je me laisserai dominer par le respect du monde, & par la crainte qu'il ne parle de moi, qu'il ne se tourne contre moi, qu'il ne lance ses traits sur moi. Mais du moment que je me serai dégagé de cet esclavage, du moment que je ne rougirai point de mon Dieu & de mon devoir, c'est alors que je commencerai à être chrétien, & que marchant, s'il le faut, par la voie de la confusion selon les fausses idées des hommes, je parviendrai à la vraie gloire, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, &c.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

TABLE
DES
EXHORTATIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME,
AVEC
l'Abrégé de chaque Exhortation.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége; & le second, la page où ce même article finit.

Exhortation sur la Charité envers les Pauvres. *Page* 3.

DIVISION. La corruption du siécle, selon saint Bernard, vient sur-tout de trois sources, qui sont l'orgueil des richesses, les attraits d'une vie sensuelle, & la dissipation des affaires humaines. Or point de meilleur préservatif contre ces trois écueils, que les œuvres de la charité chrétienne. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité, de l'orgueil des richesses, 1. partie; notre pureté, des attraits d'une vie sensuelle, 2. partie; notre piété, de la dissipation des affaires humaines, 3. partie p. 3. 5.

I. Partie. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité de l'orgueil des richeſſes, Car ſi le riche a du bien, il doit, en vertu de l'obligation de l'aumône & des œuvres de charité, ſe dire à lui-même, que ce bien n'eſt point proprement à lui, qu'il ne l'a que par commiſſion, & qu'il en eſt comptable à Dieu & aux pauvres: à Dieu dont il l'a reçu; aux pauvres pour qui il l'a reçu, pag. 5. 9. De-là il s'enſuit qu'il ne doit ſe conſidérer que comme le tuteur des pauvres, & comme ayant été établi de Dieu pour les ſervir. p. 9. 11. Servir les pauvres, miniſtère honorable, puiſque c'eſt ſervir Jéſus-Chriſt même; mais du reſte, miniſtère bien capable de rabattre les enflures de notre cœur, & les hauteurs de notre eſprit. Exemples de ſaint Louis & des deux ſaintes Eliſabeth. p. 11. 13.

II. Partie. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre pureté des attraits d'une vie ſenſuelle. La raiſon eſt, que la pratique des œuvres de la charité nous engage à voir les pauvres, & à être témoins de leurs miſères. Or cette vûe eſt le remede le plus prompt & le plus ſûr contre l'amour de nous-mêmes & les ſenſualités du ſiècle. p. 14. 17. De-là l'on apprend à s'occuper moins de ſa perſonne, à retrancher les excès dans les ornemens mondains & dans les repas, à ſouffrir dans les occaſions, enfin à ſoutenir les auſtérités de la pénitence. p. 17. 23.

III. Partie. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre piété de la diſſipation des affaires humaines. Une vie agiſſante eſt à craindre par la diſſipation où elle jette: non pas néanmoins qu'elle ſoit pour cela condamnable. Il y a des ſoins dans la vie, & des ſoins humains, dont on eſt obligé de ſe charger: mais le moyen d'en éviter la diſſipation, & d'y entretenir ſa piété, c'eſt d'y joindre les œuvres de

charité. p. 23. 27. Car ces œuvres de charité étant plus communément pratiquées avec une intention ſainte & en vûe de Dieu, elles inſpirent la dévotion, elles la nouriſſent, ou elles la rallument lorſqu'elle commence à s'éteindre. p. 27. 33.

Autre Exhortation ſur la Charité envers les Pauvres. *Page* 34.

DIVISION. *Le bon grain, c'eſt la parole de Dieu.* Ce bon grain, cette parole de Dieu ſe diſpenſe encore à certains jours dans les aſſemblées de charité & dans les exhortations que les prédicateurs, figurés par le laboureur de l'Evangile, y font en faveur des pauvres. Mais d'où vient qu'on en retire ſi peu de fruit? c'eſt ce qu'il faut préſentement examiner. Dans les différentes qualités de la bonne & de la mauvaiſe terre où le grain eſt jetté, nous pourrons reconnoître les divers caractères des perſonnes qui aſſiſtent aux aſſemblées de charité, & aux Exhortations qu'on y fait; & de-là nous apprendrons pourquoi les pauvres retirent ſi peu d'avantage de tant de diſcours. Point d'autre partage de cet entretien. p. 34. 38.

I. Le laboureur alla ſemer ſon grain. C'étoit de bon grain; mais d'abord une partie de cette ſemence tomba près du chemin: les paſſans la foulerent aux pieds, & les oiſeaux la mangerent. Qu'eſt-ce que ce grand chemin ouvert à tout le monde? Ce ſont des ames volages & diſſipées, qui apportent aux aſſemblées de charité un eſprit diſtrait & ſans arrêt. Tout ce qu'on leur dit en faveur des pauvres, ne fait nulle impreſſion ſur leur cœur. Elles n'en profitent, ni pour la réformation de leur vie, ni pour le ſoulagement des pauvres. p. 38. 42. A cette diſſipation, que doivent-elles oppoſer? le remède d'une ſérieuſe réflexion. p. 42. 45.

II. Une autre partie du grain tomba ſur des pierres. Image de ces ames dures que rien ne peut émouvoir. On a beau leur repréſenter les beſoins des pauvres : elles y ſont inſenſibles. S'agit-il d'elles-mêmes ? elles ſont délicates juſqu'à l'excès. S'agit-il d'autrui ? elles n'y prennent aucune part. p. 45. 48. Caractère de dureté dont nous avons un exemple dans le mauvais riche, & que Dieu punit très-ſévérement. p. 48. 51.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ces épines, ſelon l'explication même de Jeſus-Chriſt, ce ſont les paſſions du ſiécle ; & ces paſſions, ſuivant la penſée du même Sauveur, ſe réduiſent à trois eſpeces : ſavoir, l'inquiétude des ſoins temporels, la cupidité ou le déſir empreſſé d'amaſſer les biens de la terre, & l'attachement aux plaiſirs de la vie. Trois obſtacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu : trois ſortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs. p. 51. 55. Sur cela trois avis : 1. point de ſoin plus eſſentiel, que celui de ſatisfaire aux devoirs de la charité : 2. la charité eſt récompenſée par les tréſors du Ciel, & même par les biens de ce monde : 3. de tous les plaiſirs, le plus doux doit être de ſoulager les affligés. p. 55. 58.

IV. Il y eut une bonne terre où le grain tomba & où il profita ; & il y a des ames où la parole de Dieu opère & produit des œuvres de charité : mais avec cette différence marquée dans la parabole de l'Evangile, qui eſt qu'elles rendent, les unes trente, les autres ſoixante, & d'autres cent pour un. C'eſt-à-dire, que les unes ſe bornent préciſément au précepte de l'aumône ; que les autres ajoutent aux aumônes d'obligation des aumônes de ſurérogation, & que d'autres enfin vont juſques à une eſpéce de profuſion. p. 58. 61. Or de quel nombre ſommes-nous ? c'eſt ce que nous devons ſérieuſement examiner devant Dieu, qui lui-

même nous en fera rendre un compte exact. p. 61, 64.

Exhortation sur la Charité envers les Prisonniers. *Page 65.*

DIVISION. Assister les prisonniers : c'est un des plus excellents actes de la charité chrétienne : comment cela ? parce que c'est Jesus-Christ qui nous en a donné l'exemple, 1. partie ; parce que c'est Jesus-Christ qui nous en a fait le commandement, 2. partie ; parce qu'en soi c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification & de salut, 3. partie. p. 65. 66.

I. PARTIE. C'est Jesus-Christ qui nous en a donné l'exemple, & où ? dans tous les mysteres de sa vie. Dans son incarnation, il est descendu sur la terre pour sauver des esclaves. Dans sa prédication, il est venu nous annoncer notre liberté. Dans sa passion, il a versé son sang pour nous racheter. Dans sa résurrection, il est allé visiter des captifs qui l'attendoient & qui soupiroient après lui. Dans son ascension, il a emmené avec lui cette troupe d'Elûs qu'il avoit tirés des Limbes, & les a mis en possession de sa gloire. p. 67. 71. Récapitulation & application de tous ces exemples, p. 71. 78.

II. PARTIE. C'est Jesus-Christ qui nous en a fait le commandement : car c'est lui qui nous a fait le commandement de la charité, & de cette charité particuliére. D'où vient que dans l'arret qu'il prononcera un jour contre les réprouvés, il marquera ce point : *J'étois en prison, & vous ne m'avez pas visité.* p. 78. 83. Il est vrai que cette obligation est enfermée dans le précepte général de l'aumône : mais ce précepte de l'aumône est fondé sur les besoins & les misères du prochain. Par

conſéquent où les misères ſont plus grandes, l'obligation eſt plus étroite : or y a-t-il une misère pareille à celle des priſonniers ? p. 83. 89.

III. PARTIE. C'eſt en ſoi un des moyens les plus efficaces de ſanctifiſication & de ſalut. Outre le mérite de la charité & les bénédictions qu'elle attire de la part du Ciel, pour peu qu'on faſſe de réflexions aux objets qu'on a devant les yeux en viſitant les priſons, on apprend à craindre Dieu, à redouter ſa juſtice & ſes jugemens, à expier le péché qui en eſt le ſujet, & à s'en préſerver. p. 89. 97.

Exhortation ſur la Charité envers les Orphelins. *Page* 98.

DIVISION. *La religion pure & ſans tache aux yeux de Dieu notre pere, eſt de viſiter les orphelins dans leur affliction.* Point de paroles plus propres à exciter tout notre zéle en faveur des pauvres orphelins. Toute cette exhortation ne doit être, ſans autre partage, qu'une expoſition ſuivie de ces paroles de ſaint Jacques. p. 98. 100.

I. *La religion.* La charité commune envers les pauvres eſt ſans contredit une partie eſſentielle de la religion, puiſque c'eſt un devoir que la religion nous recommande, & ſur lequel nous ſerons jugés de Dieu : mais cela eſt ſur-tout vrai de la charité particuliere envers les pauvres orphelins, puiſqu'il n'y a qu'un eſprit de religion qui nous porte à en prendre ſoin. p. 100. 104.

II. *La religion pure & ſans tache.* Car la vraie religion doit glorifier Dieu & édifier le prochain. Or eſt-ce glorifier Dieu que d'abandonner ces pauvres enfans ? N'eſt-ce pas renverſer l'ordre de ſa providence ? Et de quelle édification peuvent être pour le prochain toutes les œuvres de piété

que nous pratiquons d'ailleurs, ſi nous manquons à ce devoir important? p. 104. 106.

III. *La religion pure & ſans tache aux yeux de Dieu notre Pere.* Dieu eſt le Pere des Pauvres, & ſpécialement des orphelins. Donc la vraie religion doit engager toute ame chrétienne à aimer ſinguliérement les orphelins & à les ſoutenir. p. 106, 107.

IV. *La religion pure & ſans tache eſt de viſiter les orphelins.* Pourquoi les orphelins? parce que l'orphelin eſt de tous les pauvres le plus deſtitué de ſecours & de moyens. Auſſi Dieu avoit-il ordonné dans l'ancienne loi que chaque famille adoptât un orphelin, & qu'il fût traité comme les autres enfans. Il vouloit de plus qu'une partie des dixmes fût affectée aux orphelins, & que les juges leur rendiſſent la juſtice préférablement à tout autre. p. 108. 110.

V. *La Religion eſt de viſiter les orphelins dans leur affliction.* En quel état ſe trouve cette maiſon deſtinée à les recueillir? & que n'y ſouffrent-ils point? Leur ſang demandera juſtice à Dieu contre ceux qui les auront délaiſſés. p. 111. 116.

Exhortation ſur la Charité envers les Nouveaux Catholiques. *Page* 117.

DIVISION. Tant de nouveaux catholiques & tant d'autres diſpoſés à le devenir, ce ſont nos freres, dont la providence nous a chargés, & que nous devons aſſiſter. Il faut pourvoir à leurs beſoins temporels, 1. partie. Et il faut encore plus pourvoir à leur ſalut éternel, 2. partie. p. 117. 119.

I. PARTIE. Il faut pourvoir à leurs beſoins temporels, en les aſſiſtant dans leur preſſante néceſſité. Sans cela ils doivent tomber dans une ex-

trême misère. Car ils n'ont plus les ſecours qu'ils avoient dans l'Egliſe proteſtante, & qui les faiſoient ſubſiſter. Si donc ils ne reçoivent encore de nous aucune aſſiſtance, où en ſeront-ils? Quelle honte ſera-ce pour le ſervice de Dieu & pour ſon Egliſe? p. 119. 126. Leur nombre eſt trop grand, dit-on: mais le peut-il être trop? Il n'eſt trop grand que parce que pluſieurs ne veulent rien contribuer, ou ne veulent pas aſſez contribuer. On ne peut non plus s'excuſer ſur le malheur des tems, & il n'y a qu'à ſe conſulter ſoi-même de bonne foi, pour découvrir l'illuſion de ce prétexte. p. 126. 128.

II. Partie. Il faut pourvoir à leur ſalut éternel, en les confirmant dans la foi & en achevant leur converſion qui n'eſt encore qu'imparfaite & qu'ébauchée. Il s'agit pour cela de gagner leur eſprit & leur cœur; leur eſprit, en leur perſuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion; leur cœur, en les y affectionnant & la leur faiſant aimer. Or jamais nous ne leur ferons mieux connoître la vérité de notre religion, que par la charité qui s'y pratique & dont ils reſſentiront les effets; ni jamais nous ne les affectionnerons plus à cette même religion, que par le zéle que nous témoignerons pour leur ſoulagement. p. 128. 133. De-là concluons que nous y ſommes obligés: car ſi nous devons aſſiſter nos freres dans les beſoins du corps, à plus forte raiſon le devons-nous dans les beſoins de l'ame. p. 133. 137.

Exhortation

Exhortation ſur la Charité envers un Séminaire. *Page* 138.

DIVISION. *Marie-Magdeleine prit une livre d'huile de ſenteur, d'un nard excellent & de grand prix, & elle en arroſa les pieds de Jeſus.* Ce que fit Magdeleine pour Jeſus-Chriſt, c'eſt ce que nous devons faire pour ſes Miniſtres aſſemblés dans cette maiſon, en répandant ſur eux nos charités. Notre charité aura ces trois avantages: qu'elle ſera d'un plus grand mérite auprès de Jeſus-Chriſt, que l'action même de Magdeleine, 1. partie; qu'elle ſera d'une utilité ſi évidente, qu'il n'y aura point d'eſprits aſſez critiques pour ne la pas approuver, 2. partie; que le fruit s'en répandra dans toute l'Egliſe, 3. partie. p. 138. 140.

I. PARTIE. Charité d'un plus grand mérite auprès de Jeſus-Chriſt que l'action même de Magdeleine. L'action de Magdeleine ne fut que l'ombre, que la figure de l'aumône & de la charité chrétienne. Or la ſeule figure ayant été d'un ſi grand mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus eſt-il glorifié de la vérité même & de l'effet? 140. 144. Magdeleine ne ſe contenta pas de répandre ce parfum ſur les pieds de Jeſus-Chriſt: elle le répandit encore ſur ſa tête. Image de ce que nous faiſons en aſſiſtant les miniſtres de l'Egliſe. Les autres pauvres ſont comme les pieds de Jeſus-Chriſt; mais ceux-ci en ſont comme la tête. On a du zéle pour l'ornement des Autels: les tabernacles & les autels vivans du Dieu de gloire, ce ſont ſes Prêtres. p. 144. 150.

II. PARTIE. Charité d'une utilité ſi évidente, qu'il ne peut y avoir d'eſprits aſſez critiques pour ne la pas approuver. On juge de l'utilité d'une entrepriſe par la fin & par les moyens. Or la fin qu'on

ſe propoſe ici, c'eſt la ſanctification de l'Egliſe, & le moyen qu'on y veut employer, c'eſt de former de dignes miniſtres & d'habiles ouvriers dans la vigne du Seigneur. p. 150. 156. Il y en a aſſez d'autres : mais d'habiles, de zélés, de laborieux, il y en a peu; & c'eſt pour en élever qu'on travaille à l'établiſſement de ce ſéminaire, qui ne peut être fondé que ſur les libéralités des fidéles. p. 156. 159.

III. PARTIE. Charité dont le fruit ſe répandra par-tout. De cette maiſon ſortiront des troupes entiéres de prédicateurs, de directeurs, de docteurs vertueux & ſçavans, qui ſe diſtribueront dans toute la France, & y porteront la parole du ſalut & la bonne odeur de Jeſus-Chriſt. p. 159. 164. Il ne faut point dire qu'on a d'autres pauvres à aſſiſter: ſi l'on veut bien meſurer ſes charités, on trouvera de quoi pourvoir aux uns & aux autres. p. 164. 167. Il ne faut point ajouter qu'il y a d'autres ſéminaires dans tous les diocèſes: ce ſont des ſéminaires particuliers, mais celui-ci eſt comme un ſéminaire général. Si notre foi nous eſt chere, nous ne manquerons aucune occaſion de l'étendre & de lui ſoumettre les cœurs. p. 167. 169.

Autre Exhortation ſur la Charité envers un Séminaire. *Page* 170.

DIVISION. *Le zéle de votre maiſon me dévore.* Nous pouvons regarder ce ſéminaire comme la maiſon de Dieu, & nous devons être animés du même zéle que le Prophéte. Dans cette maiſon de Dieu nous avons deux choſes à conſidérer: qui ſont ceux que nous devons aſſiſter, 1. partie; & pourquoi nous les devons aſſiſter 2. partie. p. 170. 171.

I. PARTIE. Qui ſont ceux que nous devons aſſiſter? Ce ſont de véritables pauvres, ce ſont de

ſaintspauvres, ce ſont des pauvres qui ont choiſi Jeſus-Chriſt en embraſſant l'état eccléſiaſtique, & que Jeſus-Chriſt a choiſis en les y appellant. p. 171. 178. Ce ſont de pauvres étrangers, bannis de leur patrie en haine de leur religion. Ce ſont des pauvres envers qui nous pratiquerons tout à la fois, l'aumône corporelle en contribuant à leur ſubſiſtance; & l'aumône ſpirituelle, en les affermiſſant dans leur attachement à la vraie foi, & en leur aſſociant de zélés ouvriers qui les ſecondent. p. 178. 181. Enfin ce ſont des pauvres qui par leurs priéres nous rendront au centuple de ce qu'ils auront reçu de nous. En eſt-il donc qui méritent plus nos ſoins & notre aſſiſtance? p. 181. 186.

II. PARTIE. Pourquoi particuliérement les devons-nous aſſiſter? Parce qu'ils ſont deſtinés à combattre l'erreur, & à maintenir, autant qu'il leur ſera poſſible, la religion dans les Royaumes hérétiques, où l'Egliſe eſt perſécutée & opprimée. Avant que d'agir, il faut qu'ils ſe diſpoſent & qu'ils ſe forment. Voilà pourquoi on les retire dans ce ſéminaire, établi ſelon l'idée du concile de Trente: mais de quoi y ſeront-ils entretenus, ſi les charités viennent à leur manquer? C'eſt donc à nous qu'ils s'adreſſent comme l'Ange de la Macédoine s'adreſſa à ſaint Paul. p. 186. 193. La charité, dit-on, ne peut pas fournir à tout. Faux prétexte: on trouve bien de quoi fournir à tant de dépenſes inutiles. Ayons plus de foi & plus de confiance en Dieu. Mais, ajoute-t-on, il faudroit pour cela ſe retrancher bien des choſes: hé bien, peut-on ſe les retrancher pour une œuvre plus importante? p. 193. 196.

nore Dieu ; comment il nous ſanctifie nous-mêmes ; comment Jeſus-Chriſt, ſur-tout préſent aux yeux des perſonnes qui le font, a ſpécialement droit de l'exiger d'elles ; & comment enfin elles n'ont jamais été mieux diſpoſées à le faire dignement. p. 236. 238.

I. Le renouvellement des vœux honore Dieu. Car renouveller ſes vœux, c'eſt ratifier le premier ſacrifice qu'on a fait de ſoi-même à Dieu, & donner à connoître combien le joug du Seigneur eſt doux ; combien Dieu eſt un bon maître, un maître fidéle dans ſes promeſſes & magnifique dans ſes récompenſes, un maître digne de nos ſervices, puiſqu'après une longue épreuve on veut bien tout de nouveau ſe dévouer à lui. p. 238. 243.

II. Le renouvellement des vœux nous ſanctifie nous-mêmes. En effet, de la maniére dont on le pratique, il entretient dans les eſprits & dans les cœurs un ſouvenir ſalutaire des obligations qu'on a contractées devant Dieu. Or ce ſouvenir eſt le plus excellent moyen pour ſe maintenir toujours dans une ſainte ferveur. p. 243. 249.

III. Jeſus-Chriſt préſent à ce renouvellement des vœux, a un droit ſpécial de l'exiger des perſonnes qui le font. C'eſt devant le ſacrement de nos autels que ſe paſſe cette cérémonie. C'eſt donc en préſence de Jeſus-Chriſt ſacrifié pour nous. Or en cet état n'a-t-il pas droit d'exiger de nous ſacrifice pour ſacrifice ? p. 249. 252.

IV. Jamais les perſonnes qui font ce renouvellement de leurs vœux, ne furent mieux diſpoſées à le faire d'une maniere digne de Dieu. Elles s'y ſont préparées par la retraite, par la revûe de leurs fautes, par des œuvres de pénitence ; & elles y ſont encore animées par la ſolemnité de la cérémonie, & par les exemples les unes des autres. p. 253. 257.

Exhortation ſur l'Obéiſſance Religieuſe. *Page* 258.

DIVISION. Obéiſſance de l'action, 1. partie; obéiſſance de la volonté, 2. partie; obéiſſance du jugement, 3. partie. p. 258. 260.

I. PARTIE. Obéiſſance de l'action. Elle conſiſte à faire ce qui eſt ordonné. Obéiſſance néceſſaire en vertu du vœu. p. 260. 262. Mais de plus obéiſſance qui doit être prompte & ſans retardement, p. 263. 264. Univerſelle & ſans bornes, p. 265. 267. Indépendante de toute conſidération humaine & ſans exception de perſonne. p. 267. 269. Telle a été l'obéiſſance de Jeſus-Chriſt; mais ſouvent ce n'eſt pas la nôtre. On obéit, mais lentement, mais imparfaitement, mais trop humainement. p. 270. 275.

II. PARTIE. Obéiſſance de la volonté. Sans cette diſpoſition du cœur & cette volonté, nous n'avons qu'une obéiſſance ſervile & d'eſclave. Or une obéiſſance ſervile & d'eſclave n'eſt point une obéiſſance religieuſe, ni une vertu. Tout le mérite d'une vraie obéiſſance eſt dans le ſacrifice de la volonté. p. 275. 278. De-là trois conſéquences: Que je dois trembler, quand un Supérieur m'ordonne des choſes ſelon mon inclination & mon goût, parce que je dois craindre alors que ma volonté ne ſoit pas ſacrifiée. p. 278. 280. Que je dois au contraire me réjouir ſelon Dieu & en Dieu, quand un Supérieur m'emploie à des fonctions qui me mortifient & qui me gênent, parce qu'alors le ſacrifice de ma volonté eſt plus certain & plus excellent. p. 280. 281. Que c'eſt une erreur de croire pratiquer l'obéiſſance, quand par des ſollicitations & des pourſuites on amène les Supérieurs à tout ce qu'on ſouhaite. p. 281. 283. Ce n'eſt point ainſi

que Jeſus-Chriſt a obéi. Il a pleinement ſoumis ſa volonté à la volonté de ſon Pere. Mais par un étrange renverſement, quelle eſt quelquefois l'obéiſſance des perſonnes même religieuſes? Une obéiſſance de reſpect humain, une obéiſſance de contrainte, une obéiſſance d'artifice ou d'une eſpéce de violence. p. 283. 287.

III. PARTIE. Obéiſſance du jugement. C'eſt par-là que nous achevons de ſoumettre tout l'homme à Dieu, en lui ſoumettant notre eſprit & notre entendement. Soumiſſion d'eſprit ineſtimable, & ſans laquelle toute notre obéiſſance, ſoit de l'action, ſoit de la volonté, ne peut ſe ſoutenir. Car comment ferai-je avec exactitude & avec promptitude ce que mon ſupérieur m'enjoint, & comment m'y affectionnerai-je, ſi je le condamne dans ma penſée? p. 289. 292. Mais l'obéiſſance doit-elle être aveugle? Oui. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puiſſe découvrir ce qu'elle penſe & le repréſenter, pourvû que ce ſoit avec humilité & avec docilité. Du reſte dans ſon aveuglement elle eſt plus éclairée, plus droite, plus ſûre, que toute la ſageſſe de l'eſprit humain. Le ſupérieur peut ſe tromper dans ce qu'il me commande, & c'eſt à lui d'y prendre garde: mais moi je ne me trompe point en lui obéiſſant, puiſque je fais ce que Dieu veut de moi. p. 292. 295. De plus nous ne pouvons douter que Dieu n'éclaire les ſupérieurs; & en agiſſant ſelon leurs vûes, nous agiſſons ſelon les lumiéres de Dieu. Enfin nous ne devons pas aiſément juger d'eux: car ſouvent ils ont des raiſons très-ſolides, mais qui nous ſont inconnues. p. 295. 300.

Exhortation pour une Communauté de Carmélites ſur Ste. Thérèſe. *P.* 301.

DIVISION. Comment Thérèſe animée du double eſprit d'Elie, & réformatrice d'un grand ordre, a réformé le corps par la mortification qu'elle a elle-même pratiquée avec une conſtance héroïque, 1. partie; & comment elle a perfectionné l'eſprit par l'uſage de l'oraiſon, où elle s'eſt exercée avec de ſi merveilleux progrès. 2. partie. p. 301. 304.

I. PARTIE. Comment Thérèſe a réformé le corps par la mortification qu'elle a elle-même pratiquée avec une conſtance héroïque. Son premier déſir fut celui du martyre, & c'eſt pour cela que dès ſon enfance elle quitta la maiſon de ſes parens, & qu'elle alla en Afrique. p. 304. 308. N'y trouvant point le martyre qu'elle cherchoit: elle revient en Eſpagne, & là elle ſe condamne à un autre martyre plus rigoureux par ſa durée, qui eſt une mortification entiére de ſes ſens. Eſprit de pénitence que Dieu lui inſpira par un attrait particulier, par des ſignes viſibles & des apparitions p. 308. 312. De-là cette deviſe qu'elle prit, *Ou ſouffrir, ou mourir.* Sentiment qui lui fait ſurmonter tout; & c'eſt par ce même ſentiment qu'une ame religieuſe devient victorieuſe de tout. p. 312. 315. Cependant de ſon cœur elle fait paſſer l'amour de la croix dans le cœur d'une infinité d'autres, par la réforme qu'elle établit au Carmel. Réforme qu'elle oppoſe à la fauſſe réforme de Luther & de Calvin. Réforme la plus mortifiante, & dont elle porte la premiere toute l'auſtérité. p. 315. 320. Ce ne fut pas ſans de grandes difficultés & de grandes contradictions qu'elle entreprit ce ſaint ouvrage; mais enfin elle le conduiſit à ſa perfec-

tion, & le dépoſa, pour ainſi dire, entre les mains de ſes filles, à qui elle le confia. Or elles ne le ſoutiendront jamais mieux, que par ce qui en a été le principe, c'eſt-à-dire, par la mortification & une pleine abnégation d'elles mêmes. Quel ſujet de reproche, ſi elles le laiſſoient déchoir! p. 321. 327.

II. PARTIE. Comment Thérèſe a perfectionné l'eſprit par l'uſage de l'oraiſon, où elle s'eſt exercée avec de ſi merveilleux progrès. Il s'agit ici de cette oraiſon extraordinaire où elle fut élevée; & ſon exemple nous apprend trois choſes: 1. par où l'on ſe doit diſpoſer à ce don de Dieu; 2. avec quel eſprit il le faut recevoir; 3. de quelle maniere on en peut faire le diſcernement. 327. 329. Elle s'y eſt diſpoſée par l'oraiſon commune & ordinaire, où elle a perſévéré pendant vingt ans, malgré toutes les aridités & toutes les ſéchereſſes dont elle a été éprouvée de la part de Dieu. Nous au contraire, nous abandonnons ſouvent cette oraiſon commune, ou du moins nous la négligeons, dès que nous y ſentons la moindre peine, & qu'il y a la moindre violence à nous faire. p. 329. 338. Elle a reçu ce don de contemplation & d'une oraiſon ſublime & extraordinaire, avec humilité, & ſans rien perdre d'une docilité parfaite à la conduite de ſes directeurs: mais nous, ſi nous n'y prenons garde, nous nous laiſſons enfler d'orgueil dès les premiéres faveurs que nous recevons de Dieu, & nous ne voulons plus d'autre guide que nous-mêmes. p. 338. 343. Elle en a fait le vrai diſcernement par trois ſignes non ſuſpects, dont le premier eſt l'attachement à la foi de l'Egliſe; le ſecond, la fidélité aux devoirs de ſon état; & le troiſieme, l'utilité de ces faveurs céleſtes, dont Dieu la gratifioit. C'eſt auſſi à notre égard par où nous les pouvons diſcerner. Sans cela on prend pour vrai don d'oraiſon ce qui n'en a que l'apparence. p. 343. 348.

Exhortation ſur la dignité & les devoirs des Prêtres. *Page* 349.

DIVISION. Les Prêtres doivent être ſaints, parce qu'ils ſont les ſacrificateurs du corps de Jeſus-Chriſt, 1. partie; & parce qu'ils ſont les paſteurs de l'Egliſe de J. C. 2. partie. p. 349. 352.

I. PARTIE. Les Prêtres doivent être ſaints, parce qu'ils ſont les ſacrificateurs du corps de Jeſus-Chriſt. En cette qualité ils tiennent la place de J.C. qui fut lui-même le premier ſacrificateur de ſon propre corps, lorſqu'il inſtitua ſon adorable ſacrement. Or quelle ſainteté eſt néceſſaire pour occuper dignement une telle place, & pour exercer un tel miniſtère? D'autant plus que le Prêtre, quoique ſubſtitut de J. C. a néanmoins dans l'exercice de ſon miniſtère, une eſpéce de pouvoir ſur J. C. même. p. 352. 356. Quelle dignité, s'écrie ſaint Auguſtin! C'eſt en quelque ſorte dans les mains des Prêtres que le Verbe de Dieu s'incarne tout de nouveau. L'Egliſe, pourſuit ce même ſaint Docteur, croit en avoir beaucoup dit, quand elle chante que le Verbe divin n'eut point horreur de demeurer dans le ſein d'une Vierge, toute ſainte qu'elle étoit. N'eſt-ce pas le même Dieu qui deſcend ſur l'autel, & que les Prêtres portent dans leurs mains? Combien donc doivent-ils travailler à ſe ſanctifier? p. 356. 358. Mais par un étrange abus, on ne voit que trop de Prêtres bien éloignés de la ſainteté qui leur convient: c'eſt-à-dire qu'on ne voit que trop de Prêtres mercenaires & intéreſſés, de Prêtres ambitieux, de Prêtres vains & préſomptueux, de Prêtres oiſifs & voluptueux, de Prêtres tout mondains. Honte du Chriſtianiſme, ou plutôt de ceux qui deshonorent ainſi ce qu'il y a de

plus vénérable dans le Chriſtianiſme ! p. 358. 367.

II. PARTIE. Les Prêtres doivent être ſaints ; parce qu'ils ſont les paſteurs de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Ils réconcilient les hommes avec Dieu, ils conſèrent les ſacremens, ils remettent les péchés, ils inſtruiſent le peuple de Dieu : tout cela eſt renfermé dans ces paroles de Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres : *Tout ce que vous lierez ſur la terre, ſera lié dans le ciel : tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le ciel.* p. 367. 370. Après cela nous ne devons point nous étonner que les plus grands Monarques du monde aient témoigné tant de révérence pour les Prêtres. Mais ce qui doit nous ſurprendre, c'eſt que ces Prêtres ſi diſtingués par leur caractère ne s'efforcent pas d'avoir toute la pureté & toute la ſainteté des Anges. Comment pourront-ils s'entremettre d'une réconciliation auſſi ſainte que celle des pécheurs avec Dieu ; s'ils ſont eux-mêmes ennemis de Dieu ? Comment oſeront-ils adminiſtrer les ſacremens de Jeſus-Chriſt, & verſer ſur les fidéles les mérites de ſon ſang avec des mains impures ? Comment entreprendront-ils de juger, de condamner, d'abſoudre dans des diſpoſitions toutes criminelles ? Enfin comment inſtruiront-ils le peuple de Dieu, en détruiſant par leurs exemples ce qu'ils enſeignent par leurs paroles ? p. 370. 375. Car leurs exemples ſont beaucoup plus d'impreſſion que leurs paroles. Leurs moindres fautes ſont remarquées, & les ſcandales des Prêtres n'ont que trop de fois ſervi à autoriſer le libertinage des laïcs. De-là le décri du ſacerdoce. De-là le compte rigoureux que Dieu exigera de tant de Prêtres. Les ſaints eux-mêmes en ont tremblé. Terribles paroles de ſaint Grégoire & de ſaint Chryſoſtome. Avis important du bienheureux Laurent Juſtinien. p. 375. 382.

Exhortation ſur la Priére de Jeſus-Chriſt dans le Jardin. *Page* 385.

DIVISION. *S'étant avencé un peu plus loin, il ſe proſterna le viſage contre terre, priant & diſant: Mon Pere, s'il eſt poſſible, faites que ce calice paſſe & qu'il ne ſoit point pour moi: cependant que votre volonté s'accompliſſe, & non la mienne.* Soumiſſion de J. C. modéle de la nôtre. La ſoumiſſion chrétienne renferme deux choſes, ſçavoir, le ſentiment & l'action: le ſentiment dans le cœur, pour vouloir tout ce que Dieu veut, 1. partie: & l'action dans la pratique, pour faire tout ce que Dieu veut, 2. partie. Deux devoirs que Jeſus-Chriſt nous enſeigne ici par ſon exemple. p. 385. 388.

I. PARTIE. Soumiſſion dans le ſentiment pour vouloir tout ce que Dieu veut. Ainſi Jeſus-Chriſt dans ſa priére, 1. ſe ſoumet au bon plaiſir de ſon Pere: *Mon Pere*, dit-il, *qu'il n'en ſoit pas comme je le veux, mais comme vous le voulez.* 2. Il s'y ſoumet dans un ſoulevement general de toutes ſes paſſions contre lui-même: ennui, crainte, triſteſſe, agonie. 3. Il s'y ſoumet dans un délaiſſement total, à ce qu'il ſemble, & de la part du ciel, & de la part des hommes. 4. Il s'y ſoumet de telle ſorte, qu'il agrée tout ſans exception & ſans réſerve. p. 388. 392. Vrai modéle d'une ſainte ſoumiſſion. Etre ſoumis au bon plaiſir de Dieu, lorſqu'il n'y a rien que de contraire à nos inclinations. Etre docile & ſouple ſous la main de Dieu, lorſque toutes nos paſſions ſe révoltent & ſe ſoulevent. Se conformer à la volonté de Dieu, lorſque Dieu ne nous ſoutient par aucunes conſolations ſenſibles, & que le monde nous abandonne. Enfin ne point mettre de bornes à notre ſoumiſſion & embraſſer

tout également, ſans accepter une choſe parce qu'elle nous fait moins de peine, ni rejetter l'autre parce qu'elle en fait davantage. Hors de-là notre conformité & notre patience ne peut être d'un grand prix, & n'eſt pas même ſouvent une vertu chrétienne. 392. 406.

II. PARTIE. Soumiſſion dans la pratique & l'action pour faire tout ce que Dieu veut. C'étoit la volonté de Dieu que Jeſus-Chriſt fût livré aux Juifs & condamné à la mort. Juſques-là cet homme-Dieu, malgré toutes ſes répugnances naturelles, s'étoit contenté de recevoir là-deſſus l'ordre du ciel, parce que le tems de l'exécution n'étoit pas encore venu : mais dès qu'il ſe trouve à cette heure marquée par ſon Pere, & que les Juifs avancent pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, quel merveilleux changement ſe fait en lui ! Auparavant, tout ſoumis qu'il étoit de cœur, il trembloit néanmoins, il reſſentoit les plus violentes révoltes, ſe troubloit & demandoit à être délivré de ſa paſſion : mais tout-à-coup le voilà plein de courage, qui anime ſes Apôtres ; qui ſans ſe cacher, ſe fait au contraire connoître à ſes ennemis, ſe préſente à eux, défend à Pierre de rien entreprendre pour les arrêter, & s'abandonne lui-même entre leurs mains : *Tout cela*, dit-il, *afin que le monde ſçache que j'aime mon Pere, & que j'accomplis fidélement tout ce qu'il lui plaît de m'ordonner*. p. 406. 413. Or il y a par rapport à nous-mêmes des volontés de Dieu pratiques & qui tendent à l'action : mais les ſuivons-nous en effet, & agiſſons-nous conformément à ſes vues ? Faiſons-nous tout ce qu'il veut, & tout ce qu'il nous preſcrit dans notre état ? Nous manquons à nos plus eſſentielles obligations. Envain après cela diſons-nous tous les jours à Dieu, *Que votre volonté ſoit faite* : ce n'eſt qu'un pur langage. p. 413. 417. Il eſt vrai que cette ſoumiſſion en pratique & en œuvre

demande de la contrainte & de la gêne : mais Dieu ne mérite-t il pas bien que nous nous contraignions & que nous nous gênions pour lui ? Ne lui obéirons-nous que lorſqu'il ne nous en coûtera rien ? En quelque conjoncture que ce ſoit, imaginons-nous que Jeſus-Chriſt nous dit comme aux Apôtres : *Levons-nous & marchons.* Souvenons-nous de la grandeur du maître que nous ſervons, de ſes promeſſes & de ſes récompenſes ; & dans la même réſolution que ſaint Paul, diſons-lui : *Que voulez-vous, Seigneur, que je faſſe?* p. 417. 423.

Exhortation ſur la Trahiſon de Judas. *Page* 424.

DIVISION. Le principe du crime de Judas, ce fut une paſſion mal réglée, 1. partie ; & le comble de ſon crime, ce fut un aveugle déſeſpoir, 2. partie. p. 424. 426.

I. PARTIE. Le principe du crime de Judas, ce fut une paſſion mal réglée. Quelle paſſion ? Sa ſeule avarice. Se voyant fruſtré du gain qu'il eût fait, ſi l'on eût vendu ce parfum que Magdeleine répandit ſur les pieds de Jeſus-Chriſt, & qu'on lui en eût mis l'argent entre les mains, il voulut ſe dédommager, & vendit pour cela Jeſus-Chriſt même trente deniers. p. 426. 431. De-là concluons trois choſes, qui regardent toute paſſion en général : combien il eſt dangereux de fomenter une paſſion dans notre cœur, puiſqu'elle peut nous conduire aux plus grands déſordres. Elle a fait de Judas un Apoſtat & un homicide. Auſſi quand Dieu a voulu punir les hommes ſur la terre, & les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment, que de les livrer à leurs paſſions. p. 431. 436. Combien il eſt

important d'attaquer la passion de bonne heure, puisque lorsqu'elle s'est fortifiée, on ne peut, sans une extrême difficulté, la surmonter. p. 436. 437. Combien il est nécessaire de n'en épargner aucune & de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous perdre. C'est une maladie mortelle. Et il ne faut qu'une maladie mortelle pour nous causer la mort. Priere à Dieu. p. 437. 440.

II. PARTIE. Le comble du crime de Judas ce fut un aveugle désespoir. Un Apôtre réprouvé, quel abysme des jugemens de Dieu ! C'est-là néanmoins que s'est terminée la trahison de Judas; pourquoi? parce qu'il désespéra de la miséricorde de Dieu. Il fut touché de repentir, mais d'un repentir de démon, parce qu'il n'étoit pas accompagné de l'espérance chrétienne. Il reconnut son péché; mais il ne reconnut pas en même tems, remarque saint Bernard, la bonté de Dieu envers les pécheurs. Il rendit le prix pour lequel il avoit vendu son maître; mais, dit saint Augustin, il ne fit point attention au prix dont son maître l'avoit racheté. C'est ce qui le porta à ce dernier attentat, où s'arrachant lui-même la vie, il consomma son éternelle damnation. p. 440. 447. De-là apprenons: 1. à craindre Dieu, & à opérer notre salut avec tremblement, en quelque état & en quelque profession que nous soyons, 2. à ne point séparer la confiance de la crainte, mais à espérer toujours en Dieu, quelque pécheurs que nous ayons été. Le plus grand artifice de l'esprit séducteur est de nous donner de la confiance avant le péché, & de nous l'ôter après le péché. Tant que le pécheur se confiera en la grace divine, ce sera toujours pour lui une ressource, parce que ce sera un motif capable de l'attirer à Dieu, & de lui faire prendre une sainte résolution de se convertir. p. 447. 456.

Exhortation ſur le Reniement de ſaint Pierre. *Page* 457.

DIVISION. Jeſus-Chriſt renoncé par les mauvais chrétiens., 1. partie; les mauvais chrétiens renoncés par Jeſus-Chriſt, 2. partie. Deux vérités affligeantes, que le reniement de ſaint Pierre nous donne lieu de conſidérer. p. 457. 459.

I. PARTIE. Jeſus-Chriſt renoncé par les mauvais chrétiens. Foibleſſe de Pierre, qui malgré toutes les proteſtations qu'il avoit faites au Fils de Dieu d'une fidélité inviolable, le méconnut dans l'occaſion & le renonça. Ainſi le renoncent tant de mauvais chrétiens. p. 459. 461. Renoncement le plus univerſel. Car on le renonce en tout. C'eſt-à-dire, dans ſa vie & ſes exemples: on ne veut point s'y conformer. Dans ſa mort & dans ſa croix: c'eſt ſouvent pour nous, tout à la fois, & une folie & un ſcandale. Dans ſon Evangile & ſa morale: on ſuit la morale du monde préférablement à la ſienne. Dans ſes ſacremens, & ſur-tout dans celui de ſon corps: on les déshonore par mille abominations, par un délaiſſement preſque total. Dans ſes diſciples & ſes ſectateurs: on les mépriſe & on en raille. p. 461, 470. Renoncement le plus criminel. Pierre fut d'autant plus coupable en renonçant Jeſus-Chriſt, qu'il étoit un de ſes Apôtres; & ce qui nous rend plus criminels quand nous renonçons ce Dieu Sauveur, c'eſt la qualité de chrétiens dont nous ſommes revêtus. Nous tombons alors dans une contradiction, où ne tombent ni les infidéles mêmes, ni les hérétiques. p. 470. 475.

II. PARTIE. Les mauvais chrétiens renoncés par Jeſus-Chriſt. Il n'en fut pas ainſi de Pierre,

parce que ſa pénitence répara ſon péché. Mais comme les mauvais chrétiens ajoûtent à leur péché l'impénitence, ils verront s'accomplir à leur égard cette terrible menace de l'Evangile, où il eſt dit du Fils de Dieu, qu'il ſera *la ruine de pluſieurs même en Iſraël.* p. 475. 477. Dès ſa vie mortelle il a commencé à contredire & à renoncer le monde & les partiſans du monde; mais c'eſt dans ſon jugement dernier qu'il les renoncera avec plus d'éclat. p. 477. 479. Or entre ſes ennemis qu'il réprouvera, il n'y en aura point qu'il traitera plus rigoureuſement que les mauvais chrétiens; pourquoi: 1. parce qu'ils auront été les plus rébelles; 2. parce qu'ils auront été les plus ingrats; 3. parce qu'ils auront eû plus de part aux avantages de ſa loi. Voilà ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de ſoin. p. 479. 486.

Exhortation ſur le ſoufflet donné à J. C. devant le Grand-Prêtre. P. 487.

DIVISION. *Jeſus ayant parlé de la ſorte, un des ſoldats qui étoit à ſon côté, lui donna un ſoufflet, en diſant: Eſt-ce ainſi que vous répondez au Grand-Prêtre?* Jeſus-Chriſt nous donne ici un bel exemple du pardon des injures. Supporter les injures comme Jeſus-Chriſt, ſans en pourſuivre la vengeance & ſans éclater, 1. partie. Agréer même les injures comme Jeſus-Chriſt, juſqu'à s'y expoſer en certaines rencontres & à les aimer, 2. partie. p. 487. 489.

I.^e PARTIE. Supporter les injures comme Jeſus-Chriſt, ſans en pourſuivre la vengeance & ſans éclater. Quelle injure, un ſoufflet reçu, & de la maniére la plus outrageante! Combien de raiſons ſembloient engager le Sauveur du monde

à venger ſur l'heure cet outrage ? Il le pouvoit, puiſque la vengeance lui appartient en qualité de Dieu : mais il aime mieux nous apprendre par ſon exemple à réprimer toutes nos vengeances, & il veut détruire par-là tous les faux raiſonnemens & tous les prétextes dont notre paſſion cherche à s'autoriſer. p. 489. 494. Exemple ſi convaincant, qu'il ne nous laiſſe nulle reſſource où nous puiſſions nous retrancher. S'il ſe fût contenté de nous dire : *Je vous ordonne de ne point repouſſer la violence par la violence : mais ſi quelqu'un vous frappe ſur la joue droite, préſentez-lui encore la gauche ;* cette parole nous eût paru dure. Mais il nous l'adoucit en y ajoutant ſon exemple : car l'exemple de ce Dieu Sauveur doit être la régle de toute notre vie. p. 494. 497. Cependant, il y en a bien peu qui le ſuivent. On voit des hommes ſages du reſte, des hommes religieux ; mais où en voit-on qui ſoient patients dans les injures, & qui les reçoivent avec modération ? On fait profeſſion de piété & de la plus étroite morale, & néanmoins on eſt d'une ſenſibilité extrême ſur les moindres offenſes. Pour nous confondre, enviſageons J. C. & conſidérons cette face reſpectable & adorable aux Anges mêmes, couverte d'un ſoufflet. p. 497. 502.

II Partie. Agréer même les injures comme Jeſus-Chriſt, juſqu'à s'y expoſer en certaines rencontres & à les aimer. Ainſi pour faire ſon devoir dans une charge, dans une dignité, dans un miniſtère, combien y a-t-il ſouvent de mépris, de railleries, de médiſances, d'outrages à eſſuyer ? Or je m'en dois faire alors un mérite ; je dois les aimer pour Dieu. p. 503. 505. Cela eſt bien parfait & bien difficile : mais ſouvenons-nous que notre divin Maître a voulu être raſſaſié d'opprobres, & qu'il en a fait ſes délices. C'eſt pour cela que les

Saints, & entre les autres, Saint Paul & David, les ont reçûs avec tant de joie; & ſans cela même l'on ne peut avoir l'eſprit de Jeſus-Chriſt, ni par conſéquent être véritablement chrétien. Mais le moyen d'aimer ce qui nous offenſe, ce qui nous humilie? En le regardant comme une portion des opprobres de Jeſus-Chriſt, & comme une matiére de ſacrifice à Jeſus Chriſt. p. 505. 512. Mais encore à quoi dans la pratique ſe réduit là-deſſus notre obligation? à aimer mieux ſe voir mépriſé, mocqué, raillé, condamné, perſécuté, que de ſe départir jamais d'une exacte vertu en conſentant à l'iniquité. Ce n'eſt pas que le cœur ne ſoit alors bien combattu, mais au milieu de ces combats mille conſidérations le ſoutiennent, & Dieu d'ailleurs ne lui refuſe pas le ſecours de ſa grace. Avec la force & l'onction de cette grace, on s'écrie comme le Prophéte: *C'eſt un bien, Seigneur, que j'aye été humilié,* puiſque je le ſuis pour vous. Plaiſe au ciel que nous ſoyons animés de ce ſentiment. C'eſt par le mépris de la confuſion, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, que le Fils de Dieu a conſommé notre Foi; & c'eſt par l'amour de la confuſion que nous la conſommerons nous-mêmes, & que nous parviendrons au plus pur chriſtianiſme, & à la vraie gloire qui en eſt la récompenſe. p. 512. 520.

FIN.

M.G. 2070374